ROSEMONT

BIBLIO-
THÈQUE
DE LA VILLE DE
MONTRÉAL

MONTREAL
CITY
LIBRARY

844.99
D

348148

GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES LIVRES DU BONHEUR

I. - LES PLAISIRS ET LES JEUX
II. - LES ÉRISPAUDANTS — MON ROYAUME
III. - FABLES DE MON JARDIN
IV. - LE BESTIAIRE ET L'HERBIER

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
MCML

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/leslivresdubonhe0000geor_s8y3

LES LIVRES DU BONHEUR

GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

H 33

LES LIVRES DU BONHEUR

I. – LES PLAISIRS ET LES JEUX
II. – LES ÉRISPAUDANTS – MON ROYAUME
III. – FABLES DE MON JARDIN
IV. – LE BESTIAIRE ET L'HERBIER

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
MCML

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION
DES « LIVRES DU BONHEUR »
4000 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
BLANC, NUMÉROTÉS DE 1 A 4000.

EXEMPLAIRE N° 1160

348148

Copyright by Mercure de France 1922.

LES PLAISIRS ET LES JEUX

A Maman Ma

CHAPITRE PREMIER

OÙ SERONT PRÉSENTÉS LE CUIB, LE TIOUP ET QUELQUES COMPARSES

I

La nuit ! Elle est si noire et si profonde qu'elle ne finira jamais. Inconcevable éternité.

Le silence ! Si limpide qu'il n'existe même pas. Le néant, le néant primitif.

Parfois, le silence semble s'éveiller un peu, sortir de son rêve. Il se met à couler, doucement, doucement. Haleine du temps qui dure. Pluie fine sur une mer sans bornes.

Puis, de nouveau, le néant. Tout s'est figé. Silence et ténèbres sont mêlés, confondus.

L'homme veille, allongé dans son lit. Il ne sent ni ses membres engourdis, ni le souffle de sa gorge, ni les pas mesurés du fidèle gardien, dans la poitrine, ni le ruissellement du sang à travers toutes les provinces de la chair. Il veille : il est seul dans le silence et dans le noir. Il veille, et sa pensée, si sereine, si pure, est l'âme même de la nuit silencieuse.

L'homme veille. Voici que la nuit se peuple. L'homme pense la terre, les champs, les forêts, une étroite vallée, prisonnière entre des collines verdoyantes, une route, une maison blanche. Soudain l'homme pense, avec précision, la chambre dans laquelle il est couché. L'homme est tout à fait réveillé. Le silence ondule

et s'anime. Il frémit, allié au vent, dans les fentes des volets clos. Puis, comme un cristal qui se brise tout seul sous l'effort d'un travail secret, le silence cède : le plus vieux meuble a craqué.

Le calme, de nouveau. Mais le silence est troublé dans sa transparence, fêlé, sensible à tout. Une mouche, encore somnolente, traverse la chambre à l'aveuglette, se heurte au mur, bourdonne avec rage et se rendort.

Du fond de l'infini, un bruit régulier comme celui d'une horloge, plus marqué de seconde en seconde : un pas sur la route, le pas de l'ouvrier matinal; des coups sourds, pesants et, par-dessous, le crépitement du gravier meurtri. Le pas approche; dans un coin de la chambre, un objet attentif vibre délicatement, au rythme du marcheur. Puis le pas s'évanouit, comme s'il avait tourné de l'autre côté du monde.

Qu'est-ce donc ? La nuit, à son tour, semble fissurée, blessée. Trois images bleues émergent des ténèbres. Les fenêtres ! L'aube, l'aube ! Si pâle qu'elle ne pourra jamais venir à bout de tout ce noir.

Les souffles de la nuit s'apaisent. Ils semblaient l'haleine même du temps. Comme l'eau d'un fleuve aux côtés d'une nacelle ancrée, ils glissaient longuement, à droite et à gauche de la maison amarrée entre ses arbres. Les souffles de la nuit s'apaisent; le monde retient son haleine.

Un petit oiseau se met à chanter, tout seul, dans le marronnier. Il est au sommet des ramures. Sa chanson, tout ébouriffée, tombe en étendant les ailes.

L'homme écoute, écoute. Son corps se rassemble autour de lui, comme l'équipe de tâcherons à l'appel du métayer. Présent ! Présent !

Et, tout à coup, venue des entrailles de la maison, une petite voix humaine, nette, mélodieuse, dansante, prononce des mots que l'on ne comprend pas. Une autre voix lui répond, aussi faible, aussi pure, aussi joyeuse. Les deux voix s'emmêlent, s'enroulent, s'enlacent, s'élancent. Cris, rires, chants !

Toute la maison s'étire, gronde et fait le gros dos. Les enfants sont réveillés. Les enfants ! Les enfants !

Victorieuse, la lumière se déverse dans l'âme, la lumière semblable aux eaux d'une cataracte.

Un jour à vivre !

II

Je sais ce que c'est qu'être dieu. Oui, j'imagine la vie du bon dieu; elle n'est pas si agréable qu'on pourrait le croire. Il y a bien des choses à redire.

Nous nous sommes promenés, ce matin, sur le plateau, Bernard et moi. Je lui ai coupé, au départ, à même un buisson, une belle canne qu'il a perdue tout de suite, et en route ! En route, la terre est à nous !

Il a d'abord goûté d'une pomme âcre, puis d'une poire rêche, puis d'une mûre trop sucrée, puis d'un petit morceau de betterave. Après la betterave, longue et minutieuse digression sur le sucre. Leçon de choses. Puis Bernard dit le Cuib a dégusté un grain de blé, un grain d'avoine, deux grains de maïs, un fragment d'écorce. Il connaît le monde par la bouche : c'est toute une méthode. Alors il a voulu tâter d'une pomme de terre et sucer un caillou. Je me suis élevé contre ces pratiques. Je suis un dieu complaisant; mais il y a des limites à toutes vertus.

Le Cuib a fait quelques pas en silence et, soudain, il a murmuré d'une voix faible : « J'ai soif. »

En certains cas, le rôle de l'oreille est spécialement de ne point entendre. Je presse le pas et chante un petit air que tout le monde connaît, dans la famille. Le plateau est étalé, face au ciel; il est tout nu et n'a rien à cacher. A gauche, un boqueteau qui roussit à vue d'œil sous l'azur incandescent; à droite, des champs de betteraves dont les feuilles, pâmées, manquent quelque peu de tenue. Devant nous, la route, avec tous ces cailloux qui dansent dans les frissons de l'air enflammé. Le vent travaille quand même : il déplace avec peine de gros paquets de chaleur. Au loin, vers le bout du plateau, un village gris et

une ferme aux toits couleur d'orange cuisent doucement dans leur jus. C'est tout. Pas un pli de terrain susceptible de dissimuler une source. D'ailleurs, pas de source sur le plateau.

Belle journée ! Je chante le petit air célèbre dans toute la famille et j'avance d'un pas ferme.

— Papa, j'ai soif !

Cette fois, mon affaire est claire. La voix est maintenant posée, précise. Je n'entends rien et je marche toujours. Alors le Cuib me prend la main et, trottinant à mon côté, se met à répéter : « J'ai soif, j'ai soif. » Ça peut se dire environ cinquante fois par minute; c'est donc cinquante fois par minute qu'il le dit.

Si grande que soit la patience du bon dieu, les prières des hommes finiront bien par l'user. Je m'assieds sur le talus, saisis le petit garçon à deux mains et fais à la raison un appel direct, solennel :

— Que veux-tu boire ? Je n'ai rien sur moi. Il n'y a pas de source, pas de pompe, pas de village. Regarde, regarde ! Sois sage et tu boiras quand nous serons chez nous.

Je le tiens entre mes genoux. Il est debout; il me regarde bien droit dans les yeux et me répond : « J'ai soif. » Que peut faire la raison là contre ? La raison ? C'est lui qui a raison. Il n'y a pas d'eau; mais il a soif. Il a soif et c'est indiscutable. Or qui doit veiller à ce que toute soif soit étanchée, sinon moi ? C'est, au monde, ma fonction essentielle. Le lumineux regard vert s'attache au mien et la voix reprend : « J'ai soif. »

C'est bon ! En route ! Et que faire ? Que répondre ? La raison, déjà, n'a-t-elle pas montré son inefficacité ?

L'enfant se fait un peu traîner. Il commence à geindre, à pleurnicher. Le « j'ai soif » change de ton, de mouvement, de timbre. Il me poursuit, me harcèle, s'introduit peu à peu dans ma tête, brouille toutes mes idées, les chasse, s'installe à leur place.

Légère irritation. Nouvel arrêt. Voici, pour la seconde fois, le petit homme entre mes genoux. Il est charmant, un peu rouge, avec de fines gouttes de sueur aux ailes du nez. Le regard vert est extraordinaire de flamme. L'enfant me regarde en battant

des cils d'une certaine manière : il connaît son pouvoir de séduction, le misérable; il en abuse. Il incline un peu la tête; un fil de salive relie les deux lèvres écartées.

Peine perdue ! Je suis un dieu bien stérile, bien sec et tout cet appareil de séduction ne pourra rien tirer de moi.

Nous reprenons donc notre marche. Le jeune front s'est plissé ou, du moins, il a fait ce qu'il pouvait pour se plisser. La menotte s'est mise en boule dans ma paume. L'enfant prononce encore, deux ou trois fois, sur un ton de menace : « J'ai soif. »

C'est un ultimatum. Mais qu'y faire ? Je presse le pas, sans en avoir l'air, voilà tout.

Peu à peu, les « j'ai soif » s'espacent. Encore un, sarcastique et qui sera le dernier. Le visage enfantin se détend à moitié. Je l'observe à la dérobée et cherche à comprendre. Si ce visage était celui d'un homme, il exprimerait sans nul doute un mélange d'amertume, de colère et d'ironie, il signifierait à peu près ceci : « En somme, j'ai soif. Voilà le plus clair : j'ai soif. Tu n'y peux rien. Tout ce que tu diras n'y fera rien. Mauvais dieu ! Pauvre dieu ! »

La promenade s'achève sans autre incident. Une certaine gêne se manifeste, quelque chose de comparable à ce qu'on appelle la tension diplomatique.

Au retour, je bois copieusement, pour mon compte. L'enfant, lui, n'est plus pressé. D'un air distrait, il absorbe une demi-timbale d'eau et il court arracher à Marise la patinette dont elle avait disposé sans autorisation.

Oui, oui ! Je sais ce que c'est qu'être dieu, et ce n'est pas drôle tous les jours. Je parle du bon dieu, cela va sans dire. Pour l'autre, celui qui n'est pas bon, il doit avoir une vie plus facile.

III

Je suis penché sur un abîme, sur un monde enseveli. De l'œil, j'interroge l'ombre et j'y laisse, parfois, choir un menu gravier pour éveiller l'écho des profondeurs.

Deux petits hommes, les miens. Autour de ces deux-là, beaucoup d'autres, miens aussi, à quelque degré. Et, plus loin, la foule de ces créatures neuves qui toutes, toutes, sont miennes, qui toutes me touchent, m'inquiètent, m'étonnent.

Encore un peu de temps et ces petits hommes seront des hommes. Pour l'instant, ils s'agitent dans l'inconnaissable.

Ils ne se rappelleront rien, ils ne sauront bientôt plus rien de ce qu'ils sont maintenant. De rares souvenirs, purs et muets : un carré de soleil sur le mur d'une chambre, le froid d'un caillou au creux de la main, la flamme d'une bougie qui danse avec son halo, une silhouette apparue entre deux portes, un vieux meuble exilé dans une encoignure.

Parfois, au long de ma journée, il m'arrive de sentir que mes démons familiers me laissent quelque répit. Je m'assieds; je rêve avec béatitude et sans objet. Je ne pense à rien. C'est ça : je pense, mais je ne pense à rien. Je suis presque absent de moi-même. Alors, venu du fond de ma mémoire, un petit souvenir inconnu apparaît. Il approche, avec précaution, comme un oiseau qui me croirait endormi. Il est farouche et sautillant Il chante. Merveille ! Trop souvent, quand je veux le saisir, il s'envole, ne me laissant aux doigts qu'un peu de duvet.

Tout le reste, tout ce que je considère comme les souvenirs de ma première enfance, c'est un amas de trésors incertains que j'ai, d'année en année, vérifiés, complétés, corrigés, avec mes âmes successives d'adolescent et d'homme. Je n'y ai pas porté la main tout seul. Il en est, de ces souvenirs-là, que l'on m'a forgés de toutes pièces et, en quelque sorte, imposés. Ma mère, mon père, mes aînés et bien d'autres ont travaillé, tous,

à me faire des souvenirs. Ils ont mis, pour moi, en réserve, des boucles de cheveux que je ne peux reconnaître et qu'il me faut adopter quand même.

Enfants, enfants, je vais mettre en réserve, pour vous, de menus joyaux dont vous ne voudrez peut-être pas.

Je regarde mes petits hommes et, témoin passionné, je répète : un jour viendra où ils ne sauront plus rien de cette enfance merveilleuse. Comme ils n'ont presque aucun truchement, comme ils n'ont ni le moyen ni peut-être le désir de nous faire part de leur savoir actuel, il y a bien là un monde enseveli, un abîme.

Je ne suis pas résigné à vivre, satisfait, au bord de cet abîme. Couché dans l'herbe, solidement cramponné aux touffes de broussailles, je regarde et j'écoute. Parfois, je surprends une fraîcheur, une rumeur, un reflet d'eaux vives. L'ombre du fond me renvoie une image qui n'est peut-être que la mienne. Je ne me laisse pas duper à ce jeu de Narcisse. C'est autre chose que je cherche, autre chose qu'il me faut.

IV

Je me rappelle : nous allions sur une route, au mois de mai, poursuivant le soleil couchant. C'était en 1918, à la fin de mon congé de convalescence. Blanche poussait la petite voiture où dormait Bernard alors âgé d'un an.

Nous étions heureux, comme on peut l'être à notre époque : furtivement, follement, entre les angoisses de la veille et la séparation du lendemain. Un bonheur replié, sourd, absurde et qui serrait le cœur. Un de ces bonheurs qu'on protège à deux mains, quelques instants, contre les coups de vent, comme la flamme d'une allumette par une nuit d'orage. Mais que dire de plus ? Nous étions heureux, pour une heure, envers et contre tout.

Le Cuib avait vécu sa journée avec une passion endiablée, et, le soir venu, vêtu d'un chaud manteau blanc, il dormait, dans sa voiture, de l'air le plus innocent du monde.

Dormir après une rude journée de plaisir et de fatigue, dormir, allongé sur de doux coussins, dans une voiture qui vous berce, dormir le nez en l'air, en respirant l'air parfumé d'une belle campagne, à l'heure du soleil couchant, au mois de mai; être veillé, protégé, durant ce sommeil, par deux géants familiers et très puissants... Hélas, pensez-vous, voilà qui doit être délicieux, mais qui ne nous arrivera jamais ! Et c'est pourtant ce qui arrivait à Bernard ce soir-là.

Je n'affirmerai pas qu'il n'en avait nul sentiment. Son visage si uni, si neuf, exprimait une confiance sans bornes, une parfaite béatitude. De temps en temps, ses paupières frémissaient et cela semblait dire : « Je ne dors pas si profondément que je ne me rende pas compte de mon bonheur. »

Nous étions heureux, je vous l'ai dit; et je songeais : « Il éprouve, en ce moment, une félicité sans mélange et dont, pourtant, il ne gardera pas le souvenir. Ce bonheur-là, qui ne naît que pour mourir, ce bonheur qui n'aura pas d'histoire, sera-ce donc du bonheur totalement perdu pour l'avenir ? »

Blanche, moi, nous, les témoins, les comparses, nous disparaîtrons un jour, emportant notre secret. Toi, petit homme, tu n'auras peut-être jamais souci de ce paradis antérieur où ton âme a connu l'extase. Tant pis ! A tout hasard je consigne mon témoignage et, comme le navigateur en détresse qui lance une bouteille à la mer, je confie mon petit papier au houleux océan des jours.

Il n'est qu'un travail pour les hommes : arracher quelque chose, si peu que ce soit, à la destruction et à l'oubli.

V

Ce sont de tout petits enfants. L'un a deux ans, l'autre un peu plus de quatre. Ils me font penser à l'accord de tierce. J'espère bien qu'un jour nous entendrons l'accord parfait.

Nous marchons dans la rue. J'en tiens un de chaque main.

Ils parlent et, dans le brouhaha du monde, le léger bruit qu'ils font s'égare; il n'arrive pas jusqu'à mon oreille.

Pour les entendre, pour les comprendre et les aimer, il faut se pencher. Je me penche, c'est mon plaisir et ma passion.

— Bah ! laissez donc cela aux femmes, me dit Barnabé.

Je vous préviens, une fois pour toutes, que, dans ce livre, j'appellerai Barnabé l'homme qui ne partage ni mes idées ni mes sentiments. Je n'appelle par leur nom que les gens que j'aime bien.

Barnabé se tient très droit. Il a dû, jadis, avaler quelque chose de raide qui l'empêche de se pencher sur quoi que ce soit. Il voit les événements de haut, ce qui donne à ses jugements de l'indépendance et de la généralité.

Que répondre à Barnabé ? Rien qui le satisfasse. Je suis, depuis toujours, à la recherche de l'homme. J'ai bien rencontré Barnabé, mais ça ne me contente pas. Je retourne à mon petit monde.

Je ne voudrais rien leur prêter. Je voudrais m'efforcer de ne pas trop les expliquer et, surtout, de ne pas les traduire « en vieux ». Ce n'est pas très commode. Les poètes ont accoutumé de faire parler les pierres même comme des poètes. Après cela, il devient difficile de voir nettement, proprement le plus innocent caillou. Passez-moi mes erreurs. Du moins ferai-je mon possible pour me bien laver les mains avant de me mettre au travail. Je voudrais... Mais nous reparlerons de tout cela un peu plus tard.

Encore un mot. Je dis souvent : « il fait ceci, il dit cela, je lui donne telle chose ». Qui donc « il » ? Qui donc, « lui » ? Eh ! l'un des deux et, à l'occasion, l'un des autres. Un des citoyens du petit monde.

VI

Il vit si près du sol qu'il aperçoit mille choses infimes que nous ne voyons pas, nous les géants : menus graviers, miettes de pain, brins de fil, bouts de paille, que sais-je ? Il va, de-ci de-là, comme

une poule, s'arrête, pique de la tête, saisit délicatement, entre ses gros petits doigts, ces proies microscopiques, et les gobe.

Il pose par terre tout ce qu'il a dans les mains : la terre est sa table naturelle. Il me fait songer à ces camelots qui n'ont ni tréteaux ni éventaires; ils sortent leur bataclan de quelque poche et ils l'étalent par terre, tout simplement. La nécessité leur fait retrouver le plan primordial; ils écartent un peu les jambes, pour se rapprocher de cette bonne table maternelle; parfois il s'accroupissent.

Le petit homme n'a même pas besoin de ces artifices gymnastiques. La terre est là. Il la touche amicalement, rien qu'en pliant un peu les reins, ses larges jarrets bien tendus. Il retombe à quatre pattes, avec une gracieuse aisance, comme un ourson que le dresseur rend à sa station normale.

Un temps vient où la terre s'éloigne; pourtant, la table des hommes est encore trop haut. N'y aura-t-il pas de moyen terme ? Si fait ! Nous leur avons acheté une petite table, une table qui n'est que pour eux, pour leurs joies, jeux et mangeailles. Et nul cadeau, nul joujou ne les a trouvés plus sensibles.

Nous, les grands, nous ne savons plus tomber. Tomber, c'est toute une affaire et ça ne va plus, pour nous, sans quelque bosse ou quelque plaie. Je suis tombé tout de mon long et assez rudement il y a quelque temps : j'ai retrouvé la terre comme une ancienne connaissance que j'avais un peu oubliée, depuis que je vis là-haut, avec ma tête, Alors j'ai profité de l'occasion et, comme je me trouvais par terre, je suis resté allongé un bon moment sur le lieu même de ma chute.

Zazou ne fait pas tant de façons avec la terre. Il tombe, se relève, retombe, rampe, court, saute, se traîne. Tout lui est naturel; le sol lui est bon et familier.

Bernard s'éloigne de la terre; il commence à la regarder avec circonspection, avec ingratitude, parfois même avec dédain. Il mêle à toutes choses de subtiles considérations d'amour-propre. S'il nous arrive de prendre un chemin nouveau pour aller chez tante Laure et si Bernard bute et tombe

dans les cailloux, il dit d'un air intéressé qui masque assez bien le dépit :

— Tiens, on tombe par ici.

VII

J'ai dit « Zazou ».

Un mot de commentaire !

Bernard s'appelle Bernard; c'est comme ça et il n'y a rien à dire. Comment, de Bernard, a-t-on fait Monsieur Cuibi, et, finalement, le Cuib, voilà ce que toute personne perspicace expliquera sans difficulté.

Jean s'appelle Zazou, ce qui n'a rien de mystérieux. Comment, de Jean, a-t-on successivement tiré « le Tioup », le « Zapiou », le « Dabiou » et, en définitive, « mon petit Babou », comment, par quelle filiation tortueuse, Jean a-t-il pu donner Potoche Crapotoche, Badiouche et Badiouchette, voilà ce que les plus célèbres philologues seront en peine d'éclaircir. Une seule personne au monde pourrait, sur ce point, en remontrer à M. Littré; mais cette personne est pleine de modestie et garde pour elle le secret de ses découvertes linguistiques.

Quand je suis saturé de musique et même dégoûté des mots, quand la plus douce voix humaine ne peut plus qu'irriter mon oreille et tourmenter mon cœur, je m'en vais dans un coin obscur, je prends Zazou sur mes genoux et nous nous parlons à l'oreille. Voilà, en résumé, notre conversation. Il dit : « Mon petit Babou », et je réponds : « Encore ! » Alors il dit « Mon petit Babou », à voix basse, cent fois de suite. Je ne regarde même pas les merveilleuses lèvres, d'une substance qu'on dirait immatérielle. J'écoute seulement la voix enfantine, ce mot enfantin, ce seul mot prononcé d'une manière si délicate, si pure qu'elle efface dans mon souvenir les ramages du vent dans les frondaisons, les soupirs des violons et jusqu'à l'idée des flûtes célestes.

Parfois le petit musicien dit seulement, du bout, de l'extrême bout des lèvres ! « pe... pe... p... », et c'est encore, je vous l'assure, tout à fait extraordinaire.

VIII

Le tout petit est étendu dans son lit. Il ne gazouille pas, il ne pleure pas, il ne rit pas non plus; il regarde.

Nous le regardons regarder. Il faut voir Durtain contempler un enfant. Durtain sourit à bouche ouverte; son nez prend, par rapport au reste du visage, une orientation inattendue qui trahit un mélange de satisfaction, d'étonnement et de témérité; l'œil éclate d'une joie juvénile. Il se redresse et prononce avec autorité, comme s'il émettait un diagnostic :

— A cet âge-là, ils ont tous du génie.

C'est une façon de parler; nous nous entendons.

Barnabé m'expliquait, un jour, que les constructeurs spécialistes sont parvenus à préparer un œil de verre si parfait qu'il est plus beau que l'œil naturel. Eh oui ! J'imagine ce que l'on peut faire avec le cristal le plus fin, les couleurs les plus délicates, les porcelaines latescentes, les pierres précieuses, les pinceaux, le feu. Un œil, un œil vrai, ce n'est rien qu'un peu d'eau, un peu de tissu, si peu. Mais, de tout l'univers matériel, l'œil est la seule parcelle où l'âme se laisse percevoir presque à découvert. A travers la périssable substance de l'œil, nous devinons tout l'autre monde.

Le petit nous regarde gravement, les uns après les autres. Nous ne pourrions dire à quoi il pense; nous ne savons même pas s'il pense à quoi que ce soit; et pourtant cet œil, qui ne manifeste peut-être encore aucun esprit, est comme le vivant, le divin symbole de l'esprit. Ce regard n'a pas d'âge; il a toute profondeur, toute expérience, toute sagesse. Il reflète, sans le vouloir, sans le savoir, tout ce que nous pensons obscurément et que les mots nous empêchent d'exprimer : le petit être n'a pas encore

pénétré dans notre monde où tout est rapetissé par le langage. Il contient, ce regard, des possibilités infinies dont la vie ne réalisera qu'une part misérable.

Soudain, tout est bouleversé : le visage du petit rougit, la bouche édentée se déforme et s'ouvre démesurément, de fines larmes rageuses jaillissent des yeux qui ne sont plus que les yeux d'un jeune animal irrité. Le regard divin disparaît, s'évanouit dans les profondeurs.

Il renaîtra. Il nous sera rendu. Il luira de nouveau pour le plus grand trouble des hommes. Car il y a certaines choses qu'il est impossible de faire, certaines pensées que l'on ne peut penser, sous ce regard sans mémoire qui ne connaît pas ce qu'il voit.

IX

Notre vie a ses moments historiques et ce ne sont sûrement pas ceux que vous croyez.

Moment historique, pour nous, la naissance de Jean ? Jour historique, le jour que Bernard tomba malade ? Sans doute, mais il en est d'autres.

Impuissants qu'ils sont à pénétrer le mystérieux domaine de l'âme, les savants qui écrivent l'histoire des peuples sont bien forcés de s'intéresser à des événements volumineux, grossiers, extérieurs.

Je suis en train de fumer ma pipe. Le Cuib grimpe sur mes genoux. Voilà qui n'a rien d'extraordinaire. Soudain, l'enfant lève son visage vers le mien et prononce deux ou trois paroles sans aucune importance quant au sens. Voilà, pourtant, la minute historique. L'accent de ces paroles, la musique de cette voix prennent tout à coup à mon oreille une signification magique. Je découvre la voix de mon fils. Il me semble que je ne l'avais jamais entendue, jamais comprise. Pour dire ces mots sans portée, il a trouvé une intonation si étrange, si émouvante qu'elle pénètre

fort avant dans mon cœur et que, je le sens, quoi qu'il arrive, je ne l'oublierai jamais plus.

Une autre fois, c'est une chanson, une vieille chanson qu'il me chante avec une mimique si nouvelle que son visage me paraît dater de ce jour-là. Je peux m'éloigner, partir pour un lointain voyage, c'est ce visage-là que je me rappellerai de préférence, aux heures de lassitude, ou dans le demi-sommeil, ou pendant une promenade solitaire.

Bien des heures, chargées d'événements notables en apparence, s'oublient assez vite et peut-être sans retour. D'humbles minutes où il ne s'est apparemment rien passé gagnent peu à peu dans ma mémoire une place d'honneur. Ce sont mes vraies minutes historiques, celles où je prends, des êtres qui m'entourent et que j'aime, une connaissance si profonde, si aiguë qu'elle est comme à l'épreuve du temps.

X

Tu n'ouvriras jamais plus une porte à la volée : il peut y avoir un petit homme accroupi de l'autre côté.

Tu mesureras tous tes gestes et tu retiendras beaucoup de tes élans. Moins de fougue et plus de force.

Tu verras moins souvent le ciel : il te faudra sans cesse regarder à tes pieds pour ne pas marcher sur tes petits hommes.

Tu ne fermeras plus jamais les tiroirs d'un coup de genou : les petites mains se glissent partout. Tu feras toutes choses lentement, soigneusement.

Tu ne dormiras plus jamais sur les deux oreilles; mais tu seras inquiet du moindre soupir. Tu ne pourras entendre un cri sans te demander, le cœur battant, si ce n'est pas le cri... le cri que tu redouteras toute ta vie.

Tu n'allumeras plus jamais un feu sans penser que le feu brûle. Tu ne poseras plus ta tasse de thé au bord des tables. Tu éteindras tes bouts de cigarette avec un soin particulier.

Tu auras, pour les bibelots fragiles, une affection moins jalouse. Tu renonceras à collectionner autrement qu'en secret les vases de cristal et les porcelaines délicates. Tu diras aux pipes de terre un adieu peut-être éternel.

Tu ne mangeras plus jamais d'une friandise sans songer à certaines petites bouches qui, elles aussi, aiment les friandises.

Tu mettras le silence diurne au nombre des choses accidentelles, presque mythiques.

Tu ne diras plus, avec la superbe assurance d'autrefois : « Tel jour, je ferai telle chose. » Tu piqueras des « peut-être » aux ailes de tous tes projets.

C'est ainsi, et il n'y a plus qu'à en prendre ton parti.

CHAPITRE II

ENTIÈREMENT CONSACRÉ AUX PLAISIRS ET AUX JEUX

I

Derrière la Maison Blanche, passe le petit train de Marines. C'est un train en miniature qui ressemble à un gros joujou malpropre, mais qui tue de temps en temps quelqu'un pour bien montrer qu'il est de la même espèce que les grands trains féroces et carnivores.

Il chemine entre les bosquets de sureaux et les rosiers, traverse les parcs malgré les pièges à loup, se lance à travers les prés pendant que le propriétaire est absent et aborde les passages à niveau, dépourvus de gardiens et de barrières, avec un cri strident qui trahit une longueur d'haleine peu commune. En l'entendant, les rats d'eau terrifiés traversent le Sausseron pour regagner leur trou, les ménagères descendent retirer du four leur rôti qui va brûler, les nourrices songent à la tétée et l'écolier pense avec désespoir qu'il n'a pas encore attaqué son problème.

Le train de Marines appartient, malgré ses proportions modestes, à la noble race des « trains qui fument ». Bernard le distingue ainsi de tous les métropolitains et autres tramways misérables.

Il fume, le fait est. Il crache, il se gargarise, il tousse, il émet

un grand nombre de bruits qui lui attireraient de sérieuses réprimandes si l'on avait encore quelque espoir pour son éducation.

Nous l'entendons de fort loin, comme tous les habitants de la vallée. Aussitôt, les hôtes de la Maison Blanche entreprennent leur examen de conscience, car le déchirant sifflet évoque la trompette du jugement. Ceux qui n'ont rien fait de leur journée disent : « Il n'est donc que six heures ! » Ceux qui ont beaucoup travaillé murmurent : « Déjà ! »

Bernard a vu, un grand nombre de fois, passer le petit train. Il est blasé. Il en donne, d'ailleurs, une imitation excellente qui achève de le désintéresser du modèle. Mais Jean est encore tout frais, tout neuf sur le chemin des grandes découvertes, et le passage du train lui procure de l'enthousiasme.

Il ne l'entend pas toujours de loin, comme nous, parce que sa conscience est pure et son attention bornée. Nous lui signalons donc, obligeamment, l'approche du bruiteur.

Il n'est jeu si passionnant qui ne soit aussitôt interrompu. Fini le délicat plaisir de couper avec les ongles tous les boutons des soucis. Finies les ablutions de sable fin. Finie la chasse aux escargots. Zazou bondit, c'est-à-dire qu'il roule. Il gagne, en poussant des cris, le point géographique exactement déterminé d'où l'on peut, par la brèche du mur et par-dessus les houppes de la clématite, apercevoir au passage le gros joujou grognon.

Il approche, il approche. On l'entend haleter comme un asthmatique, puis lâcher un cri suraigu, à cause du passage à niveau. Voilà la fumée, la locomotive sordide et ridicule avec sa jupe à paniers, et les deux wagons sur lesquels les voyageurs sont peints.

Alors Jean cherche du regard sa chère Anna et il lance son grand cri, en levant les bras :

— Anna ! petit train !

C'est tout ce qu'il sait dire, tout ce qu'il peut dire et cela exprime l'enthousiasme porté à son comble.

Le tacot s'éloigne. Zazou retourne à son tas de sable et à sa coupable passion pour les boutons de soucis. Mais l'enthou-

siasme ne se calme pas tout de suite : il a désormais des mots pour se traduire. Si Zazou réussit un beau pâté, il s'exclame, levant les bras : « Anna-petit-train ! » S'il découvre, sous les feuilles, un bouton de fleur qu'il n'avait pas encore déchiqueté, il sait comment manifester sa joie sauvage : « Anna-petit-train ! »

Les mots sont des conventions. Nous comprenons donc qu'en langage zazou, « Anna-petit-train » signifie : « Comme je suis content ! Comme c'est beau ! Comme c'est bon ! Quelle riche affaire ! »

Quand on lui montre sa soupe, il rugit : « Anna-petit-train ! » S'il accomplit noblement, généreusement une fonction naturelle : « Anna-petit-train ! » S'il reçoit en cadeau une brouette toute neuve : « Anna-petit-train ! » Mais seulement dans les grandes occasions, cela va sans dire.

Un jour vient où, pour manifester son enthousiasme, il crie seulement d'une voix triomphante : « Petit-train ! » Tous les langages évoluent, même le langage zazou, et l'extrême émotion favorise l'ellipse.

II

Le monde est grand : même par-delà les murs du jardin, il continue. Il y a de la joie dans chaque petit brin d'herbe, sous chaque petit caillou. La voix est donnée naturellement au Dabiou pour faire connaître son plaisir. Cette voix n'a pas de limite dans l'aigu : elle monte, elle monte et, même quand nos oreilles ne peuvent plus la suivre, je crois bien qu'elle monte toujours. Il appelle Anna, et l'acuité des sons qu'il profère est telle que l'on entend « Inni ». Le second *i* pénètre l'oreille comme une vrille fine, animée d'un mouvement de rotation ultra-rapide.

Même un laid petit joujou le fait crier d'enthousiasme. Et pourtant, il a sa part... Ça ne fait rien ; il s'arrête, dans la rue, le nez juste à la hauteur de ces tristes vitrines où quatre jouets

de fer-blanc peinturluré sommeillent sous une poussière centenaire. Et il pousse des cris d'admiration, des cris stridents.

Tout lui est joie. A la vérité, il épuise plus vite que nous la somme de joie que recèle chaque objet et il se hâte de place en place; il n'a que l'embarras du choix.

Nous qui avons de l'expérience, nous ne lâchons pas si vite l'os à moelle : nous le grattons, le vidons, le suçons avec soin.

Bah ! Il a le temps d'apprendre l'économie ! Qu'il gaspille un peu, pour commencer ! Il a le temps d'apprendre aussi que l'on peut porter sa joie comme un fardeau. Qu'il butine ! Qu'il voltige ! On verra bien !

Je l'arrête au passage. Une seconde, pas plus, car il se débat dans mes mains comme un poisson musclé. Il est bien chaud, bien lavé, ses cheveux exhalent une saine odeur : ils sentent le petit chien bien propre.

Il s'échappe; il a vu sa brouette et va s'en emparer. Il veut dire « brouette » et articule très nettement « poète ». Je vous demande un peu...

Bernard, grand garçon, contient mieux son enthousiasme; il ne l'exprime pas toujours avec des cris suraigus, mais d'une voix chavirée, chantante, tremblante d'émotion.

Il existe des objets qui semblent dépourvus d'intérêt et qui, pourtant, ménagent d'éclatantes surprises. Voyez cette grande caisse percée de petites fentes. Ça n'a l'air de rien. Eh bien, tirez l'anneau ! — Dame ! C'est dur à tirer jusqu'au bout, c'est dur, maman — et il vous tombera, tout à coup, dans les mains, du chocolat, du caramel, des pastilles de menthe.

C'est vrai ! il a découvert les distributeurs automatiques, dans les gares du métro. Grande merveille ! Il est transporté !

— Ah ! Maman ! ce qu'on en trouve des choses !

Il arrive qu'Anna n'ait pas sucré le tilleul, ou que Marie-Jeanne n'ait pas fait cuire les pommes, pour la compote. Il arrive même que papa oublie d'apporter les gâteaux. Mais le distributeur automatique n'oublie rien : c'est une puissance surnaturelle.

Et pourtant... Et pourtant, comme nous partions pour Bellevue, nous avons aperçu, dans le hall de la gare, une de ces

caisses prodigieuses. Nous avons mis deux sous dans la fente du caramel (du caramel, vous entendez bien !) et l'appareil n'a lâché qu'une méchante petite boîte de bonbons anglais.

Bernard considère la boîte d'un œil inquiet. Oh ! pour les bonbons, ça ne fait rien, on les mangera quand même. Mais la certitude ? La certitude est ébranlée. Les puissances surnaturelles se trompent parfois, elles aussi.

III

Aujourd'hui, grande journée de récompense. Nous allons au cirque, Bernard et moi. Le cirque, c'est le but ; mais le chemin vaut qu'on y prenne garde. Nous ne renoncerons à rien. On va s'habiller : plaisir ! On entendra maman dénombrer les joies promises : plaisir ! Et si nous pleurons un peu parce qu'il faut se laver encore une fois les mains à la dernière minute : plaisir ! plaisir quand même !

Éblouissement de la rue ! Pour quoi donc pensez-vous que ce petit homme soit né ? Pour bondir, pour courir et, surtout, pour sauter sur une jambe, plaisir divin !

L'enfant qui saute sur une jambe ne connaît plus son père. C'est en sautant sur une jambe qu'il faut conquérir le monde. Mais quoi ? Voilà soudain le téméraire à mon côté ! Voilà soudain la menotte qui serre nerveusement ma main. Que se passe-t-il ? Inutile de chercher : je suis sûr qu'il est apparu un gros chien dans le champ visuel de notre conquérant. C'est compris. Je garderai la petite main dans la mienne. Les gros chiens sont des animaux parfaitement ridicules. Plaisir orgueilleux de passer à côté du gros chien en serrant la main de son papa !

L'autobus a bien des agréments. Le petit homme se met à genoux sur la banquette et il regarde toutes ces choses que l'on voit... Peu à peu, la vitre fraîche se trouble, car la respiration y dépose un fin brouillard. L'enfant s'écarte et j'aperçois, sur

ce halo, le dessin de la bouchette qui était collée là et, au-dessus, un tout petit point rond : le nez.

Nous ne renoncerons à rien, je vous l'ai dit. Il veut le cirque, mais aussi le goûter que nous irons acheter d'avance, mais aussi la surprise bigarrée des vitrines, mais encore les poissons rouges qui nagent dans le bassin des Tuileries. Voir les poissons rouges vaut bien un détour.

Que vous dirai-je ? Ce sont les premières grandes sorties que nous faisons ensemble. Il est exalté; moi, je suis ému. Je me comporte en toutes choses comme un jouvenceau qui se promène avec une jolie femme : je fais des folies, je paye sans discuter et je ne regarde pas la monnaie qu'on me rend.

Voici le cirque. On entre, et on est tout de suite accueilli par « la musique du cirque ». Je vous expliquerai plus tard qu'il y a quatre sortes de musiques : « la musique du cirque », « la musique de la fête », « la musique du cinéma » et « la musique du soir ». Plus tard, je vous expliquerai plus tard, car voici les clowns. Les plaisirs se succèdent très vite et nous ne voudrions rien perdre. Nous achèterons même un programme. Sur le programme, il y a les portraits des animaux et des dames du cirque. On regarde si bien ces images qu'on oublie parfois de regarder des êtres réels qui s'agitent au milieu de la piste.

Entre les feuilles du programme, nous trouvons un bonhomme en carton découpé dont la tête articulée remue très bien. Allons par ordre : je mets le bonhomme dans ma poche, c'est une réserve pour le retour en autobus. Songer à l'avenir est raisonnable et prudent : le présent est si riche de joie. Eh bien, Bernard ne l'entend pas ainsi, il me répète, de minute en minute : « Donne-moi le petit bonhomme. » On va, plus de deux heures durant, lui montrer de grandes merveilles : des chevaux, des tigres, des éléphants, des acrobates. C'est très bien, mais ça ne suffit pas. Au sein des plaisirs, il rêve obstinément à ce jouet misérable que j'ai caché dans ma poche, et il murmure à mon oreille : « Dis, papa, dis ! Montre-moi le petit bonhomme. »

Cependant la représentation se poursuit parmi les rires et les cris. Du cintre, tombe un flot trouble de musique : une petite

flûte surnage, sombre, reparaît par intervalles. La lumière du jour lutte sans confiance contre d'insolents astres électriques. Le petit homme est un peu perdu dans ce chaos éblouissant et sonore. Il rit, il applaudit avec une sorte d'égarement. Si l'éléphant de calicot peint s'approche un peu trop de notre place, Bernard ramasse son chapeau et dit : « On pourrait s'en aller ! » Si l'écuyer présente les douze chevaux savants, Bernard demande : « C'est bientôt, les tigres ? » Et quand les tigres entrent en scène, il réclame : « Et les chevaux ? Est-ce qu'ils vont revenir, les chevaux ? »

On ne peut jamais dire d'avance ce qui le frappera, ce qui l'amusera. Il a ses raisons qui ne sont pas les nôtres. Il fait un choix mystérieux. Parfois, il lâche la partie, rêve et s'occupe de sa bottine. Parfois il rit tout seul, dans le silence général, et pour des motifs strictement personnels. Les sauts périlleux du cow-boy le laissent assez indifférent. En revanche, le formidable crottin doré que le cheval dépose sur le paillasson lui inspire des remarques pénétrantes, compétentes.

Ah ! voici l'équilibriste en habit noir. Il grimpe, à la force des poignets, jusqu'au sommet de la coupole, jusqu'au trapèze vertigineux. Il pose un des pieds d'une chaise sur un verre à boire qui craque, et il s'assied au-dessus du vide.

Je n'aime pas ces bêtises-là. Du doigt, discrètement, mais clairement, je fais signe au gentleman ; je lui laisse entendre que ça va bien comme ça, et qu'il peut redescendre.

Bernard n'est pas ému. Il ne sait pas. Il dit, avec un bon sens parfait :

— Pourquoi est-il là-haut ? Qu'est-ce qu'il fait, là-haut ?

Il a cent fois raison, le petit homme. Je regarde avec une fureur concentrée le public du cirque : il halette de plaisir, il râle sourdement. C'est le public de toujours, le public des autodafés et des jeux sanglants.

Bernard a baissé la tête et se désintéresse tout à fait de l'équilibriste ; il feuillette le programme et dénombre les réclames pour automobiles. Malgré moi, je cherche des yeux l'homme au trapèze ; il fume, là-haut, des cigarettes et feint de lire son journal

Je me rappelle une curieuse conversation que j'eus, naguère, avec Colette qui a bien connu les gens de cette espèce.

— Pour faire ce qu'ils font, me disait Colette, il faut avoir le cœur pur.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, sans cela, on se tue.

Sans doute; mais, pendant que le gentleman salue gravement l'assemblée, je le regarde d'un air réprobateur. Qu'il n'ignore pas ma façon de voir !

Et voilà que le cirque est déjà fini. Nous revenons côte à côte dans l'autobus. Bernard, fatigué, ne songe même plus à me demander le bonhomme de carton à tête articulée. Je le lui donne, généreusement; il s'en amuse jusqu'à la maison.

Il est tard. On baigne le petit homme et on le fait souper à la hâte. Pendant que sa maman le couche, il lui raconte ses impressions de la journée et il fait un cas particulier de choses qui m'ont tout à fait échappé.

IV

« Je vais jouer. » Il dit cela d'un air préoccupé, soucieux, comme nous disons : « Je vais travailler. » Il a raison : jouer est son occupation essentielle, son devoir. Que lui demandons-nous, tout d'abord ? De bien jouer, c'est-à-dire de jouer avec conscience, patience et ingéniosité.

Ce n'est pas petite affaire. Souvent, le garçon s'irrite, s'énerve et réclame assistance : il n'a pu visser jusqu'au bout un des boulons du « mécano », ou bien, vautré parmi les cubes de bois, il cherche à tâtons la solution de quelque complexe problème architectural.

— Ces petits bougres, me dit Barnabé, ces petits bougres n'ont qu'une chose à faire : s'amuser. Et ils ne peuvent en venir à bout tout seuls.

Barnabé hausse les épaules et s'en va passer la soirée au

cinéma, au music-hall ou au dancing, car, lui, il sait s'amuser tout seul.

En vérité, c'est très difficile, même pour un sur-barnabé, de parvenir à s'amuser sans le secours des boxeurs, des danseuses ou des bouffons. J'admire parfois la constance et l'habileté du petit homme. Il assemble les objets les plus disparates en vue d'une de ces constructions dont lui seul connaît le sens, la valeur symbolique; il expérimente des équilibres téméraires, essuie vingt échecs et, finalement, réussit. Le voilà dans l'extase. Jouer, pour lui, c'est rêver avec tout son corps.

Pourtant, l'univers entier conspire contre son succès; toutes les puissances conjurées se jettent à la traverse de ses entreprises. Anna veut l'habiller pour aller au jardin. Marie-Jeanne parle de lui faire laver les mains, une fois de plus. Maman aimerait à lui essayer un costume neuf. Juste au moment où la construction touche à son faîte, papa vient chercher le petit homme pour lui regarder le fond de la gorge. Quelle idée ! Que si, malgré tout, l'édifice s'achève, Zazou dit le Dabiou, dit le Tioup, qui est encore bien petit, bien brouillon, bien taquin et qui sait s'amuser tout seul à peu près aussi bien que M. Barnabé, Zazou s'abat soudain sur le chantier, avec ses rudes mains destructrices et, moins d'une seconde plus tard, se roule en hurlant au milieu des ruines. Il faut, croyez-le, à un petit homme de quatre ans, une bien touchante persévérance pour jouer, en dépit des bébés et, surtout, des grandes personnes.

Eh bien, il s'en tire quand même à son honneur. Le jouet élu n'est pas toujours celui dont nous attendions merveille. En cela comme en amour il y a de mystérieuses dilections.

Il a des ruses délicates : il égare certains jouets pour avoir le temps de les oublier et la joie de les retrouver plus tard; un jouet retrouvé est quasi un jouet nouveau. Il me fait penser à ce pauvre M. Sorlin qui, en vain, toute sa vie, avait poursuivi la fortune et qui perdait parfois des pièces de vingt sous dans ses poches pour les y retrouver plus tard. Malheureusement, M. Sorlin avait une mémoire trop fidèle, il ne parvenait jamais à oublier...

V

Rien n'est plus beau, pour le petit homme, que ces jeux compliqués auxquels les hommes jouent toute la journée, preuve évidente que ce sont jeux passionnants.

Hélas ! je rêve toujours à ces grasses paresses dont il ferait bon jouir sans arrière-pensée. Mais, que voulez-vous ? Je suis un homme gâté par une hérédité tyrannique et des habitudes dérisoires : je ne suis heureux, et j'ai quelque honte à l'avouer, je ne suis heureux que quand j'ai travaillé. Le petit homme, lui, est au début de tout et il n'aime vraiment qu'un jeu : jouer à travailler. Quelle fatalité pèse donc sur l'espèce ?

L'enfant sage s'arrêtera chez notre ami Duhain, le cordonnier de la rue Berthollet, philosophe laborieux à la grosse tête socratique. L'enfant très sage obtiendra d'examiner de près les joujoux un peu lourds, mais vraiment remarquables, avec lesquels le bon Duhain s'amuse plus de dix heures par jour.

Le petit homme aborde ces joujoux avec une timidité extrême : les marteaux, les pinces, les boîtes de pointes, la machine à coudre dont l'aiguille est redoutable et, surtout, le jouet qui, si justement, si sûrement, fixe les œillets dans le cuir.

Attention aux tranchets dont la rancune est sournoise, attention au cirage qui sert à faire les négrillons, aux clous, si difficiles à digérer ! Attention ! Je m'en vais ! Je reviendrai bientôt.

Je reviens et que vois-je, dès la porte ? Deux ouvriers à la besogne. Le petit homme a un tablier de peau, un pied de fer entre les genoux, un marteau, une vieille godasse aux mains. Il tape, il cloue, il parle, il exulte, il règne. Il discute de tout, en remontre au patron, apostrophe la clientèle. Il s'emploie à donner de lui une haute opinion. Il y arriverait sans peine si nous tardions un peu à revenir, nous les seules personnes qui savent bien qu'il n'est qu'un tout petit garçon.

Bâtir une maison, enfoncer des pavés, diriger l'horrible machine qui écrase les cailloux sur la route de Valmondois et surtout, surtout, siffler pour faire partir le train, voilà de nobles jeux, de fameux jeux !

A propos, une question : saurez-vous me dire pourquoi le chemin de fer est à la base de toute distraction sérieuse ? Ah ! une autre question : à quoi pouvaient bien jouer les enfants, avant 1830 ? Et maintenant, un conseil : n'acceptez pas sans réfléchir l'électrification des voies ferrées; un train qui ne fume pas est un train sans prestige, ce n'est peut-être même pas un train.

Le petit homme n'est pas seul de cet avis. Demandez aux milliers de pauvres bougres à qui « l'odeur du train » serre le cœur et donne des rêves.

VI

Je ne sais pas très bien amuser les enfants. Je les regarde, je les écoute, je les aime; mais je ne sais guère inventer de ces choses qui les amusent; je ne sais pas très bien jouer avec eux.

Vildrac, lui, sait merveilleusement s'amuser avec les enfants. Entendez qu'en ce sens « avec » signifie « au moyen de ».

Il arrive. Gros succès. Il lui suffit de se montrer pour obtenir tout de suite un gros succès de sympathie. Ça, c'est toute une destinée. Il commence par distribuer des chiquenaudes; il fait des bruits bizarres avec ses doigts qui sont longs, durs, incassables. Il se tapote le menton, les joues et excrète ainsi des musiques barbares. Gros succès, encore ! On l'appelle « La Mine ». Pour vous expliquer tout au long l'origine de ce sobriquet, il faudrait, au moins, un in-quarto; j'y renonce.

Il prélude par de menus exercices; il jongle avec deux des petits hommes, un verre à pied et un cure-dent. Cris. Rires. Gros succès, toujours. Voilà un oncle, et un vrai !

Entracte. Vildrac adresse, sans conviction, quelques mots aux grandes personnes. Il est distrait, rêveur; il regarde, d'un air préoccupé, les petits hommes, les « mignards », comme il les appelle. Il est en train de faire ses calculs. Moi, je ne suis pas tranquille, parce que je prévois fort bien ce qui va se passer.

Alors, c'est la haute voltige. Il saisit un des petits hommes par la peau d'une fesse et il lui fait exécuter une gymnastique complexe qui me donne la chair de poule. Le « mignard » pousse des hurlements de frayeur et crie : « Encore ! » Ceux qui n'ont pas été servis réclament leur tour. Succès prodigieux, évidemment. On ne s'entend plus fumer sa pipe.

C'est le tour d'un autre « mignard ». Celui-là sera saisi par la cheville et, manié comme une fronde, à bout de bras, tournoiera dans des plans variés. Ces choses-là me font couler une sueur froide dans le dos. Je proteste :

— Assez ! Assez ! tu vas lui donner un coup de sang !

Le petit homme ne sait plus s'il doit rire ou pleurer; mais il est enchanté. Vildrac le pose enfin par terre et salue l'assemblée avec le sourire. Tous les « mignards » sont maintenant pendus à sa veste. Succès monstre. Je suis un peu jaloux.

Jacqueline est beaucoup trop grande pour se prêter à de telles acrobaties. Elle le regrette, cela ne fait aucun doute. Elle regarde Vildrac avec enthousiasme et toute son attitude signifie : « Invente donc quelque chose pour moi, bien que je sois trop grande. Quoi ! je n'ai guère que douze ans ! »

Il la considère attentivement, médite une minute, puis, de ses doigts secs, il lance au nez de l'enfant un roulement de castagnettes et l'apostrophe en ces termes :

— Fabrique de fossettes, va !

Jacqueline a sa petite part. Elle aimerait mieux faire la voltige, comme les autres; mais il faut bien savoir vieillir.

VII

Il tombe de sa patinette; il tombe assez rudement. Il se relève aussitôt et regarde avec angoisse s'il y a quelque personne secourable à portée de la voix ou du regard : on ne peut pas pleurer à peu près, sans aide, sans public.

Il n'y a personne : les dieux tutélaires regardent ailleurs ou font semblant. Ils n'ont rien vu; ils sont très loin. Alors le petit homme prend la décision de ne pas pleurer; c'est plus simple. Il recommence à jouer.

Autour de lui, grouille, chante et verdoie le jardin du « Lustembourg ». (On prononce aussi Luxembourg dans certaines familles.) C'est un beau jardin où il y a des tas de sable, des arbres, des fleurs, une petite mer avec ses navires, des balançoires, des chevaux de bois, des ânes vivants et un guignol.

Installés sur les chevaux dépeints, attachés d'une grosse ceinture de cuir, les petits hommes, pleins d'assurance, ont l'air de retrouver une antique habitude. Ils n'ont — dirait-on — rien fait d'autre depuis le début des temps. Zazou est parfaitement béat : bouche ouverte, cheveux au vent, il se laisse emporter par sa monture comme un enfant cosaque dans la steppe.

Bernard est moins pur : il nous cherche de l'œil et se demande si nous l'admirons comme il le mérite. Cependant il tient sa baguette de travers et rate tous les anneaux que lui présente le palefrenier des chevaux de bois. Il faut un certain temps au petit homme pour parvenir à se désintéresser de notre opinion. Mais alors, malheur aux anneaux ! Il les enfile tous, l'un après l'autre, sur sa baguette. Voilà comme il est ce garçon-là.

J'oubliais : cette héroïque randonnée ne va pas sans quelque musique. Un vénérable piano fait ce qu'il peut. Comme il ne possède plus que quatre cordes, il s'exprime par sous-entendus et, dans toutes les circonstances difficiles, réserve son opinion.

Zazou goûte les molles douceurs de la balançoire. Il s'y abandonne en chantant. Il restera là jusqu'au soir; il restera là toute sa vie. Mais non ! Brusquement, il crie : « Assez ! » Il faut qu'on le descende et qu'il s'en aille autre part. Pas nécessaire d'avoir l'âge de Barnabé pour connaître les lassitudes sans cause, les caprices, l'ennui soudain.

Les ânes vivants ont du charme, les cycles d'appréciables avantages; toutefois le guignol l'emporte encore sur les autres réjouissances. Prestige séculaire du théâtre ! On y revient toujours, croyez-m'en. Le guignol du Lustembourg a quelque réputation, à cause de son crocodile, un crocodile plein de fantaisie et d'autorité.

Le petit homme est assis sur la banquette et regarde le spectacle. Dirai-je de son attention qu'elle est fragile? Heu... elle est intermittente, voilà tout; elle est sollicitée par trop de choses différentes : il y a le guignol, sans doute; il y a, aussi, la foule des enfants, et, plus loin, la haie des grandes personnes, des badauds, et encore ce lambeau de bâche qui palpite au moindre souffle, ce coin de ciel où les nuages se poursuivent, cette branche chargée de bourgeons dont la carapace étincelle et craque.

Le bonhomme regarde tout. Il ne veut rien perdre. Il ne peut encore se décider à faire un choix; il attrape, au petit bonheur, tout ce qui se présente.

Choisir ! Je me rappelle un fameux arbre de Noël autour duquel se trouvaient rassemblés beaucoup d'enfants. Vint le tour du plus pauvre et du plus timide d'entre eux. On le poussa vers le sapin resplendissant : « Va et prends ce que tu voudras. » Le bambin s'approcha d'un air honteux, saisit le jouet le plus petit et le plus morne et s'enfuit à toutes jambes. Choisir ! Choisir !

Bien entendu, l'attention éparpillée se rassemble toujours quand le crocodile dévore le gendarme ou quand finalement, il expire, pendu au gibet. Ce crocodile est vraiment le meilleur acteur de la troupe.

— Les crocodiles, explique le petit homme à son sauvage cadet, les crocodiles vivent surtout dans les jardins des plantes et dans les guignols, parce qu'ils y ont bien chaud.

Par les blanches journées de printemps, il fait bon venir, au bord du bassin, respirer l'air marin qui arrive de Saint-Sulpice et du Sénat. Les voiliers partent, chargés d'illusions magnifiques qu'ils perdent en passant sous le jet d'eau. N'importe, ils font plaisir à voir.

— Zazou ! regarde le bateau !

— Oh ! le beau bateau !

— Tiens, tiens, regarde l'autre !

— Oh ! le beau l'autre !

Le jardin des Plantes est moins riche que le Lustembourg en plaisirs sportifs ou mondains : équitation, navigation, théâtre ; mais il y a les « alimaux », et ça, c'est quelque chose.

Les petits hommes s'intéressent surtout à ce qui bouge ; or les « alimaux » partagent avec les trains cette miraculeuse vertu de motilité.

J'ai longuement préparé Bernard à sa première entrevue avec les « alimaux vivants » du jardin des Plantes. Il les connaissait tous par leur nom et les montrait du doigt, sans se tromper, sur l'album en couleurs prêté par Lulu. Et puis, un beau jour, nous sommes allés voir les modèles en chair et en os, les grosses bêtes du jardin des Plantes. Le petit homme est resté longtemps à regarder sous le ventre de l'éléphant, en demandant s'il allait bientôt venir. Il a considéré les pattes de la girafe sans bien comprendre qu'elles étaient en relation avec cette petite tête cornue qui se balançait là-haut, sous le toit de la ménagerie. Enfin il a contemplé l'hippopotame comme un paysage désert où il ne se passe rien.

Il lui a fallu pas mal de temps pour embrasser dans son champ visuel ces créatures qui ne sont pas à son échelle. Quant aux tortues et autres reptiles qui ne bougent pas, vous ne nous ferez jamais croire que ce sont là des « alimaux ».

VIII

Connaître est la plus grande des joies, même pour un tout petit homme. D'ailleurs, il connaît tout :

— Qu'est-ce que c'est que cet arbre ?
— Un pommier.
— Et celui-ci ?
— Un poirier.
— Bien. Et ceci ?
— Un tomatier.
— Et ce grand arbre ?
— Un chênier.

O poète ! Je vous l'ai dit, il connaît tout. Durant l'été, à Valmondois, il conduit les visiteurs dans le potager et leur nomme avec orgueil les plantes et les arbres. M. Guillaume, le jardinier, est lui-même admis à bénéficier de cet enseignement bénévole. Bernard ne lui ménage pas les conseils. Il en raconte, il en raconte ; sûr d'éblouir l'excellent homme. Il lui dit tout ce qu'il sait, et surtout ce qu'il ne sait pas. Il parle, il parle ; il est bien loin de se douter que je l'écoute, que je l'épie, derrière le bosquet de lilas. Parfois, Jacqueline, qui est une grande fille, interrompt le bavard : « Tu vas fatiguer M. Guillaume. Tu l'empêches de travailler. » Elle écarte le petit homme, lui vole sa victime et, à son tour, se met à en raconter, à en raconter... C'est si agréable de trouver une personne qui vous écoute gentiment.

Le petit homme s'en va retrouver ses pairs et des conversations graves, passionnées s'engagent autour du tas de sable.

— Si je meurs...
— On te plantera dans la terre.
— Et on t'arrosera.
— Et tu deviendras un arbre.
— Quel arbre ?
— Un marronnier.

— Non je ne veux pas devenir un marronnier.
— Quel arbre alors ?
— Je deviendrai un arbre de Noël.

Les plus petits errent, de-ci de-là, chantant leur chanson interminable, inarticulée, comme celle des poulets en quête d'un gravier.

Les autres, ceux qui savent parler, s'en donnent à cœur joie :

— Mon papa, dit Marise, il va tous les jours à la Bourse, pour gagner des sous.

— Mon papa, répond le petit homme, mon papa à moi, il écrit pour le pain et pour tout ce qui se mange.

En voici un qui sommeille dans son « moïse », exposé au soleil comme un fruit qu'on veut faire mûrir; quand il est doré d'un côté, on le retourne. En voici un autre qui rêve, couché dans sa voiture; on aperçoit son pied nu qui bat, dans l'azur, une mesure hésitante. Pareil à un jeune fauve trébuchant, un troisième s'exerce à marcher dans un petit « parc » à claire-voie. Des fillettes repassent leurs leçons, dans une allée du potager; mais celles-là n'appartiennent plus au petit monde. Fils, neveux, nièces... Un beau troupeau, en vérité. Barnabé, qui redoute le bruit, marmonne :

— C'est une usine à gosses, chez vous !

L'heure du bain approche. Le petit homme fait des projets : il nagera, il plongera, il étonnera le monde par le nombre et la nature de ses exploits.

C'est bien ! Partons ! A l'eau, maintenant ! Le petit homme fait mille réserves. Il risque un pied, puis l'autre, les retire, tremble un peu. L'eau du Sausseron est trop froide, le courant trop fort, les cailloux piquants. Si je prononce à tout hasard le mot de « poisson », le petit homme se réfugie tout de suite sur la rive.

Gérard, accroché aux herbes, se refuse à toute immersion. Il produit des arguments subtils et forts :

— Non, non ! Pas dans le Sausseron ! J'ai peur de fondre.

IX

« ... Cela trouble la cervelle tendre des enfants, de les esveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil, auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes, tout à coup et par violence. » C'est Montaigne qui parle et j'aime cette sollicitude chez celui qui doute de tout. Il ajoute, et il s'agit de son père : « Il me faisait esveiller par le son de quelque instrument et ne fus jamais sans homme qui m'en servist. »

A ma honte, j'avoue qu'il ne m'arrive jamais de prendre ma flûte pour éveiller les petits hommes. Endormis dès sept heures du soir, ils gazouillent avec le jour. Ce n'est pas nous qui les éveillons en musique; c'est le concert de leurs chansons et de leurs rires qui, dès l'aube, nous tire du sommeil, nous, les travailleurs du soir.

Le matin, nous pensons donc, chacun par devers soi : « Comme il serait agréable d'avoir les petits anges avec nous dans le grand lit ! » Parfois, le désir est trop fort, il s'exprime et, d'un commun accord, nous crions :

— Envoyez-nous les petits anges !

Ils arrivent, angéliques en vérité. Ils se glissent dans le grand lit : c'est une faveur, ils ne l'ignorent point. Et, immédiatement, la lutte s'engage. Les petits anges sont de petites bêtes fauves.

Ils nous arrachent les cheveux, nous fourrent leurs pieds dans la bouche, explorent, d'un index aventureux, nos oreilles et nos narines, nous appliquent d'énergiques coups de genoux aux endroits les plus sensibles, s'abattent comme des masses sur nos poitrines et surtout là, au creux de l'estomac. Ils s'amusent au jour et à la nuit en manipulant sans lassitude le commutateur électrique; ils organisent des campements sous la tente, des combats d'oreillers. S'ils construisent des navires, nous sommes l'océan, des maisons, nous sommes le sol, des trains, nous sommes la voie, des usines, nous sommes la matière première, des mou-

lins, nous sommes le blé, des batteuses, nous sommes toujours ce qui est battu, des machines à écraser les cailloux, c'est nous qui figurons les cailloux, bien entendu.

La rémunération est faible. De temps en temps, nous embrassons, au vol, une petite nuque; nous caressons un pied, un bras, au péril de notre œil ou de notre nez. L'opération se solde, en définitive, par un nombre si considérable de meurtrissures, d'ecchymoses et de points de côté que vaincus, contus, courbatus, nous prenons la fuite, abandonnant le grand lit aux fauves triomphants.

L'expérience est un leurre. Demain, dimanche, réveillés dès la pointe du jour par nos jeunes musiciens, nous penserons, tous deux : « Comme ce serait agréable d'avoir nos petits anges avec nous dans le grand lit ! » Le désir grandira, finira par s'exprimer. On nous apportera les petits anges et... Prière de se reporter quelques lignes plus haut.

X

Te rappelles-tu ce paquet que nous reçûmes, l'an passé, de je ne sais plus quelle parente ? Il arriva le soir; les petits hommes étaient couchés. Un jouet ! C'était sûrement un jouet. Nous allions — ô joie — le déballer, le manipuler, prendre part, par avance, au plaisir des petits hommes.

Nous déballâmes. Hélas ! c'était un canon.

J'éprouve une aversion particulière pour ce genre de jouets. Je connais trop bien l'objet au naturel et les effets qu'il produit. Je me suis promis, résolution farouche et naïve, que mes petits hommes ne recevraient point de ces jouets odieux. Pourquoi pas une petite guillotine ?

Nous considérâmes le canon avec mélancolie. C'était un jouet soigné, compliqué, coûteux. Quel dommage ! Je hasardai : « Donnons-le ! Qu'un si beau joujou ne soit pas perdu ! » L'absurdité de cette solution nous fit rire et le jouet fut exilé dans

quelque grenier d'où il sera déniché un jour ou l'autre, à coup sûr.

Le petit homme n'a donc jamais entendu parler de canon, notez cela. Or, nous passons sur la place de Parmain qu'enlaidit un monument de sucre blême flanqué de deux immondes bouches à feu, basses sur pattes, ridicules. Bernard jette un coup d'œil et me dit :

— Tiens, des canons !

Je pense au jouvenceau de la *Coupe enchantée* et je prends une bonne leçon. « Pendant dix ans, me racontait Durtain, j'ai réussi à priver Pierrot de soldats de plomb. Peine inutile ! Maintenant il ne rêve plus que de ça, ne veut plus que ça, ne joue plus, en fait, qu'avec ça. »

Hé, oui ! Pour que les hommes jugent froidement d'une chose et apprennent à la dédaigner, il faut qu'ils en soient rassasiés, soûlés, dégoûtés. Puissance des réactions ! Est-il donc vrai que l'abstinence n'est pas l'école de la chasteté ? L'exemple est-il aussi souvent récusé que suivi ? J'ai, dans les laboratoires, appris à connaître ces forces adverses qui se disputent l'empire de la matière vivante. Dieux contraires, je vous retrouve aux prises dans le royaume de l'âme. Que si j'apprends à mes deux petits hommes le mépris de l'argent, l'un deviendra peut-être ermite, mais j'ai bien peur que l'autre ne tombe financier.

En attendant, comptons avec cette curiosité qui rachètera peut-être, un jour, le monde qu'elle a perdu. Comptons avec cette subtile et poignante intuition du mal qui, déjà, rêve, dans le fond de la barcelonnette — ne vous en déplaise, Jean-Jacques. — L'homme deviendra peut-être bon. Mieux vaut l'espoir d'un essor que l'éternel regret d'une chute.

D'ailleurs, il est bien inutile de ruser. Avec les pièces du « mécano », nous avons construit un de ces navires qui servent communément à chasser le crocodile de zinc, en raison de quoi on les appelle baleinières, comme chacun sait.

Le petit homme s'amuse deux jours avec la baleinière et, le troisième jour, il me déclare à brûle-pourpoint :

— Tu sais, ce n'est pas une baleinière, c'est un « tortilleur ».

XI

Cinq jours après sa naissance, le petit homme sait sourire. A dix-huit mois, il maniera la plaisanterie comme un humoriste audacieux, presque cynique. Barnabé qui, je le concède, est adulte de façon quelque peu appuyée, Barnabé ne sait plus que rire ; la plaisanterie le trouve souvent rétif.

Vingt fois l'heure, Zazou prouve qu'il a le sens de l'humour, et du plus fin et du plus retors. Il organise des mystifications qui durent longtemps, preuve que la fantaisie est son élément naturel et n'exige de lui nulle contention spirituelle anormale. La malice, l'équivoque ne sont pas pour l'embarrasser. Comme il apporte en toutes choses cette forme de persévérance que, chez les enfants de son âge, on appelle entêtement, ses facéties préférées tournent volontiers à la scie.

Il partage avec tous les petits hommes un goût religieux pour le calembour. Mais je demande à formuler une observation sur ce point.

Environ l'âge de trente mois, ma nièce Nanine, qui est encore une personne de beaucoup d'esprit, ma nièce Nanine, dis-je, maniait l'ironie de manière à faire pâlir l'ombre des Furetière, des Rivarol, des Chamfort et autres spécialistes éminents. Elle ne méprisait pas le calembour et les cocasseries verbales. Au lieu d'appeler, comme tout le monde, respectueusement, ses grands-parents Papa Mil et Maman Ma, elle affectait de prononcer Maman Pil et Panpan Ma. Elle riait ; mais je n'étais pas dupe. Elle tournait en plaisanterie les faux pas de sa langue et ses erreurs de vocabulaire. C'est là, je crois, l'origine du calembour dans l'humanité en général et chez les petits hommes en particulier. Ceux-ci saisissent leurs mots au petit bonheur, les prononcent mal, les assemblent à la diable. Si l'effet est de rire, ils en acceptent immédiatement la responsabilité, c'est-à-dire

le bénéfice. Si c'est bourde pure, ils ont bien quelque titre à l'acquittement.

Même à l'âge de Barnabé, modèle des adultes, le goût du calembour repose sur une certaine aptitude à confondre les mots et les idées. L'esprit trébuche; on exagère le faux pas et l'on dit : « Voyez comme je danse ! »

Quand les petits hommes remarquent que l'on rit à leurs fantaisies, ils oublient toute mesure, forcent la note et tombent dans la sottise. Ils perdent, certains à jamais, leur délicat sens de l'humour et les plus pures grâces du sourire. Ils deviennent crédules et raisonneurs. Dites à Bernard qu'il y a un chameau sur le balcon, il va tout de suite ouvrir la fenêtre. Il y a deux ans, il eût répondu en clignant de l'œil : « C'est un chameau à combien de bosses ? »

XII

Si vous me demandez : « Quels sont les arts primitifs ? » je n'irai pas consulter les clercs; je regarderai vivre mes petits hommes et vous répondrai : « la musique, le dessin, la danse, l'architecture ».

Le petit homme entrouvre la porte de mon cabinet de travail. Il n'est pas très ému, bien que j'essaye de le foudroyer du regard. Il approche son visage du mien, me considère en battant des cils, l'infâme séducteur, et va droit au but :

— Papa ! taille-moi mon crayon qui s'est détaillé.

Je taille le crayon, car je porte intérêt aux arts.

— Merci ! Et maintenant, donne-moi du papier.

Je donne du papier, et du meilleur. Je suis un bon mécène.

Le petit homme retourne à son ouvrage. Il dessine, il peint. Tout ce qu'il fait signifie quelque chose. Tout est grossier, informe, mais correspond à une idée, vise à représenter quelque trait du modèle. Pas un coup de crayon qui soit absolument inutile. C'est plus tard qu'il fera des choses inutiles, qu'il dira des choses

inutiles, qu'il créera des choses inutiles, qu'il accumulera, comme tous les hommes, l'inutile sur l'inutile.

A voir cette passion de dessiner qu'ils ont tous, je comprends, mieux que jamais, que créer est dans la nature de l'homme. Mais, quoi ? Créer ? C'est encore plus simple : il s'amuse, il s'exprime.

Bernard paraît certain que dessiner est une fonction naturelle, comme construire, danser, chanter, jouer de la musique. Il me tend son crayon et ordonne avec simplicité : « Dessine-moi un éléphant, dessine-moi une locomotive, dessine-moi un bateau, un monsieur, une maison. » J'obéis sans discuter et je m'aperçois avec étonnement que je sais dessiner tout ce qu'il me demande. Du moins se déclare-t-il satisfait.

Le plus petit danse, avec des mouvements lents, contenus, sérieux : il est trop jeune pour connaître la honte. Bernard, un peu plus grand, un peu plus gauche, ne sait plus que faire le fou. Mais il chante; c'est une joie si naturelle qu'elle semble liée à l'acte de l'expiration. Il emplit d'air sa poitrine. Délices ! Puis l'air s'en va. Faut-il consentir à le perdre, purement et simplement ? Non ! La gorge est là pour en tirer, au passage, de belles chansons.

Quand il est bien seul, bien pur, abandonné à son instinct d'animal, quand, surtout, ses mains et son esprit se trouvent attachés à quelque menue besogne, il chante, sans arrêt, une chanson onduleuse, souple, pareille à celle que doit fredonner, là-bas, l'enfant sauvage dans la steppe ou le bled. Il trouve des rythmes, il invente des intervalles étranges : voix du vent dans le taillis, frémissement des feuilles du tremble, gouttes de pluie qui tombent des branches dans la vasque de la fontaine.

Un jour vient où cet humble génie s'évanouit : le petit homme apprend à chanter. L'art civilisé, — dirons-nous l'art barnabéen ? — s'installe à la place de l'art primitif. Nous trouvons ça très bien quand même parce que nous sommes corrompus, asservis à nos habitudes.

Tout de suite, il connaît la honte. Il est impossible de lui arracher cette menue chanson qu'il sait si bien, paraît-il. Et puis voilà qu'un soir, les embrassades terminées, seul dans son

lit, tout environné d'ombre protectrice, bien sûr pourtant que nous l'écoutons, il se prend à chanter d'une voix nette :

ô vert tapin,
Roi des porêts...

Nous écoutons, de l'antichambre. Nous écoutons, silencieux et recueillis. Nous connaissions la voix du petit animal. Ça, c'est moins beau ; mais c'est la voix de l'homme.

Il continue ; il chante longtemps, longtemps. C'est comme une prière qui sombre dans le balbutiement. Et, tout d'un coup, le sommeil s'abat.

Il prête aux instruments de musique une attention qui ne se lasse point. Il tourne autour du piano, cherchant cette « queue » dont tout le monde parle et qu'on ne voit pas. Il demande à souffler dans la flûte, sûr chaque fois de produire un son, déçu chaque fois de son échec.

Le mardi soir, pendant que nous jouons, tous réunis autour du piano, il s'éveille à moitié et demeure, deux heures de suite, les yeux ouverts dans une sorte de rêve extatique. Je m'échappe une seconde et le vais voir ; son regard, aux pupilles immenses dans l'ombre, est pourtant illuminé : un regard d'une autre vie.

S'il m'arrive, par la suite, de fredonner un des morceaux que nous jouons le mardi, il dit, d'un air indifférent et en baissant la tête, il dit simplement : « musique du soir ». Il ne se trompe jamais. Il ne confond pas la « musique du soir » avec la « musique du cirque ».

XIII

Noël ! Visite miraculeuse ! Blanche cime de l'année ! Arbre incandescent ! Parfum des cires ! Gerbes d'étoiles ! Banquise de sucre ! Ile de délices ! Bouquet de surprises !

Tu éclates doucement, fête ineffable, dans le concert des flûtes

célestes. A peine ta lueur pâlit-elle, à peine tes musiques sont-elles assoupies qu'à l'autre bout de l'année renaissent déjà les chants et les lumières.

C'est vrai, le vingt-six décembre, on commence, en mangeant les bonbons de la veille à parler sérieusement du Noël de l'année prochaine. Non que le petit homme soit insatiable, ingrat; mais il est tout entier tourné vers le futur. Il vit d'espoir et non de souvenir.

On parle de Noël tout l'hiver durant. Et c'est bien naturel, puisque l'hiver n'est fait que pour servir de cadre à Noël. On parle de Noël sous les sapins de Valmondois, car le sapin immuable rappelle Noël même au cœur de l'été. Enfin, dès l'automne, dès le retour à la maison de Paris, on commence à préparer sérieusement Noël, à prendre des dispositions, à former des vœux, à écrire des lettres.

Le petit homme nous entretient de Noël avec une gravité tremblante, un enthousiasme contenu. Une flamme mystique danse dans son regard. Il ne se lasse point d'écouter les mêmes histoires. Dès qu'il entend ma clef grouiller dans la serrure, il accourt, se pend à mes vêtements, m'interroge. J'ai sûrement rencontré le père Noël. Que faisait-il ? Que disait-il ?

Je l'ai rencontré, le fait est. Je le rencontre chaque jour. Je narre fidèlement nos entrevues. Le petit homme boit mes paroles et si, à court de souffle, je m'arrête une seconde, il s'écrie :

— Encore quoi ? Encore quoi ?

Il a longtemps cru que le père Noël était le « perd-Noël », c'est-à-dire celui qui perd les jouets en les distribuant. Cocasse ! Ça me rappelle autre chose, mais quoi donc ?

Le petit homme a vu, dans les vitrines des confiseurs, l'âne et le bœuf qui soufflent, pour le réchauffer, sur un petit enfant tout nu. Il a vu et n'a pas oublié .

Au coin du boulevard, à l'endroit où le vent glacé s'affole, se cabre et rue comme un cheval rétif, vous remarquerez une guérite de verre et de ferraille où les piétons s'abritent en attendant l'autobus. Le soir, un vieux loqueteux se réfugie dans cette cabine; il se couche sur le bitume et s'endort, tout ratatiné,

pour ne rien perdre de sa misérable chaleur et pour que les passants ne le foulent point aux pieds.

Entre nous, tout bas, nous parlons du pauvre homme. Bernard entend et demande, d'une voix grosse de reproches :

— Pourquoi n'avez-vous pas soufflé dessus, comme l'âne et le bœuf ?

Barnabé, rationaliste intransigeant, déplore ce qu'il appelle ma complaisance pour des mythes dangereux et démodés. Il dit : « Si j'avais des enfants... » Mais il n'a pas d'enfants, ce qui simplifie tout.

Cependant, je porte, chaque jour, à la poste, une lettre pour le père Noël. Blanche, qui a le génie des fêtes et réjouissances enfantines, vit dans la fièvre, comme un général à la veille d'un grand coup. Et Villon, sur son rayon de bibliothèque, répète avec un sourire narquois :

Tant crie-l'on Noël qu'il vient.

Oui ! Que font au temps les plaintes ou les prières des hommes ? Il vient !

Le soir solennel arrive. Les petits hommes s'endorment, après des conversations apaisées. Nous circulons à pas de loup, remplissons les chaussures, édifions des pyramides succulentes, attachons les bougies, essayons l'éclairage. La maison s'est assoupie. Les petits hommes dorment merveilleusement toute leur nuit.

Et nous ? Eh bien, nous nous retournons mille fois dans le lit, et nous ne dormons pas, parce que, décidément, nous sommes un peu bêtes.

CHAPITRE III

QUI TRAITE DES GRANDES EXPÉRIENCES

I

A force de ramper le long des meubles en y laissant, comme l'escargot, une traînée de salive, à force de se cramponner, avec des gestes de noyé, aux pantalons des bons géants, à force de se démener dans son minuscule parc à bestiaux, à force de pousser devant soi la chaise roulante qui va parfois plus vite qu'on ne le voudrait, à force d'assouplir ce râble charnu où deux fossettes comiques se creusent, le petit homme sait marcher ; mais il n'en convient pas encore, il ne se l'avoue même pas encore à soi-même. Il est modeste comme un musicien amateur qu'épouvante la perspective d'un solo. Dès qu'il s'aperçoit qu'on vient de le lâcher et qu'il est en train de se tenir debout tout seul, il tombe sur son derrière en criant à la trahison.

Un jour arrive qu'il faut pourtant se rendre à l'évidence. La découverte de l'équilibre, non de cet équilibre relatif que confère l'amitié d'un mur, mais de l'équilibre absolu, de cet équilibre qui donne à l'humanité tant de puissance et tant d'orgueil, cette découverte, vous dis-je, est une révélation fulgurante, un trait de génie. A dix heures, le petit homme ne savait pas marcher tout seul. A dix heures et cinq minutes, il saura.

Il est debout et, soudain, s'aperçoit que les dieux tutélaires se sont écartés. Le voilà seul, devant un immense espace vide.

Va-t-il, une fois de plus, tomber sur son derrière, ou à quatre pattes ? Non ! Décidément, non ! Pas aujourd'hui. Il est saisi d'une inspiration. Il lève les bras, il rougit, retient son haleine. Attention ! L'équilibre ! Il va le trouver. Il le trouve. Il l'a trouvé. Victoire ! Victoire ! Victoire ! Le voilà parti. Il ne s'arrêtera plus. Il a l'air fier, ébloui, un peu ivre. Que disiez-vous donc, vous autres ? Difficile de marcher ? Allons donc ! Tenez ! Tenez ! Tenez ! Voilà comme je m'y prends, moi, moi, moi !

Les bras en l'air, il avance, lâchant un cri d'allégresse qui ressemble à un cri d'angoisse. Et soudain — que s'est-il donc produit ? — les bras tournoient et le téméraire s'abat. Sur le tapis ? Non : les dieux tutélaires se manifestent toujours au moment propice.

Nous sommes très émus, plus émus, à coup sûr, que le petit homme. Il est surtout préoccupé, intéressé. Nous nous attardons à commenter l'événement. Lui, sans désemparer, recommence. Il connaît maintenant le fin mot de l'affaire. Il repart. S'il trébuche, il se rattrape, d'une main, à sa tête, le seul point ferme, le seul point résistant qui demeure à sa portée dans cette épreuve.

Il nous faut plusieurs jours pour nous habituer à cette merveille. Le petit homme ne fait pas tant de façons. Il a, tout de suite, jugé et adopté le nouveau mode de locomotion. Évidemment, c'est moins pratique et moins rapide que la course sur le petit pot ; mais, ça ne fait rien : adopté ! adopté !

Tout de suite, il se lance dans une nouvelle étude. La tête dans l'herbe, il apprend à faire la cancabassouelle, ce qui se traduit tout bonnement par culbute en langage barnabéen.

II

Que l'haleine du mois de mai, que les parfums venus des campagnes perdues, que la lueur haletante du ciel urbain, que les rumeurs de la nuit véhémente, que tous les messagers qu'un monde indulgent multiplie à mon adresse entrent ce soir par la

fenêtre ouverte ! J'accueille tout, j'aime tout, j'accepte tout avec reconnaissance.

Tout est musique à mon oreille : le râle sourd de la cité qui songe encore à son plaisir avant de s'abîmer dans le sommeil, le grondement lointain, torrentiel, des vaisseaux du centre, le duo déchirant de deux gares prises d'assaut, la plainte du tramway au virage, le courroux de l'autobus impatient, les lamentations d'un violon prisonnier, l'appel des horloges qui se passent le mot d'ordre, rien qui ne me touche, rien qui me soit indifférent. Tout m'est bon, ce soir; tout m'est promis.

Soudain, tout recule, tout s'enfuit et s'efface. Orientée, concentrée comme un regard, mon âme n'éclaire plus qu'un petit point de l'univers. Les rumeurs s'endorment. Un seul bruit, un seul événement dans le temps et dans l'espace : le bruit de tes pas, très loin, distinct, entre tous les autres bruits de pas qu'il domine et anéantit. Je n'entends plus que ce pas vif, régulier, et le léger tintement, sur les chaussures, des lacets aux pointes de fer.

Entre toutes choses, mon âme a choisi.

L'âme du petit homme apprend à choisir.

Il est sur mes genoux. Il n'est pas sage. Et comment serait-il sage ? Toutes ces apparences qui surgissent, se transforment, s'évanouissent ! Toutes ces choses qu'on effleure, qu'on touche, qu'on saisit, qu'on étreint, qui résistent et qu'on brise ! Tous ces objets qu'on pourrait sucer, peut-être ! Ces espaces promis aux jeux, à la course ! Ces bruits, surtout ! Ces bruits étonnants, variés, qui naissent, s'enflent, meurent mystérieusement, se répètent, se répondent, s'irritent, se combattent; ces bruits qui sont peut-être bons à manger, on ne sait pas !

Il perçoit tout cela, le petit homme, et il n'est pas sage, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Il n'a pas absolument tort. Que prendre ? Comment faire pour ne rien laisser perdre ? Il s'agite, il se tortille, il est comme assailli par un essaim d'abeilles. Et puis le calme, le calme complet. La détente de tous les muscles. Voilà le petit homme grave, l'œil braqué sur un point de l'espace où il n'y a rien à voir. Une quille, qu'il brandissait, tombe de

ses doigts desserrés. Un lumineux filet de salive descend de sa bouche entr'ouverte. Les sourcils, d'abord relevés, s'abaissent peu à peu.

Le petit homme a choisi. A travers l'étoffe du gilet, il a entendu le pouls accéléré de ma montre qui somnole dans mon gousset.

Le petit homme fait un grand effort, repousse toutes les tentations de l'univers, et, religieusement, il écoute le tic-tac infime, enfoui comme un trésor.

III

La perspective est une convention en honneur dans les civilisations raffinées. Le petit homme vit dans un espace qui n'a que deux dimensions. Cet espace est large, long, mais sans profondeur : ce n'est guère qu'une surface. Toutes les choses se peignent sur un écran, l'œil sans agilité ne cherche guère au delà. La main s'élance pour saisir.

Eh ! comment, dites-moi, se mouvoir dans un espace plat ? Ma foi, rien de plus simple : le petit homme emporte partout son espace avec soi.

C'est en profondeur que se fait la découverte du monde. L'espace du petit homme acquiert peu à peu, par bourgeonnement dirait-on, sa troisième dimension. L'œil s'aventure, timidement, d'abord, puis avec une témérité chaque jour plus grande, à la conquête de l'abîme. Il repousse la toile de fond, plus loin, toujours plus loin. La main, résignée, ne s'élance plus. Vient l'heure où le petit homme voit jusqu'aux étoiles et, non content, cherche au delà. Ça va très vite : à quinze mois il dit, en regardant le ciel : « Oh ! la lampe ! » Un an plus tard, il dit très correctement : « Oh ! la lune ! » Et il a déjà renoncé à bien des choses.

C'est en plein jour qu'il a vu la lune, d'abord. Jusqu'à l'âge de trois ans, Bernard s'est couché avec le soleil; il n'avait, de la nuit, qu'une notion familière, en quelque sorte domestique : la

nuit des lampes et du sommeil, la nuit apprivoisée, telle qu'elle peut tenir entre les murs d'une chambre.

Il a connu l'autre nuit, la grande, la vraie. Il s'était attardé hors de la maison, avec sa mère, et la nuit est tombée. Les maisons, les rues, tout ce qui vit dans la lumière s'est mystérieusement évanoui; le ciel lui-même a disparu. Plus que ces mille lumières papillotantes et qui n'éclairent rien. Bernard demandait avec angoisse : « Où est la clarté ? Où est le jour ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Une autre fois, l'électricité du secteur a manqué brusquement. Toutes les lampes se sont éteintes, toutes ces lampes si fidèles qui obéissent même aux doigts d'un petit homme. Bernard n'a pas compris cette révolte de la lumière. Il s'est acharné sur le commutateur inefficace, criant : « Faut pas ! Faut pas ! »

Depuis ce temps, Bernard a fait d'importantes découvertes. Il connaît l'ombre, maintenant. Par une journée de grand soleil, il s'arrête brusquement auprès d'un gros arbre. Il voit tout à coup l'ombre de l'arbre; il la remarque pour la première fois; il est stupéfait : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que tout ce noir ? »

Je lui explique l'ombre de l'arbre, l'ombre du mur, mon ombre, la sienne, menue et bondissante. Il distingue les bras, le corps et court pour poser son pied sur la tête. Il court longtemps. Dans notre pays, à quatre heures du soir, il n'est pas facile de poser le pied sur la tête de son ombre, — ou sur l'ombre de sa tête, à votre gré.

IV

Le petit Dabiou, surnommé le Tioup, ne vit pas dans le même « temps » que nous; il n'a pas, de la durée, une notion comparable à la nôtre et, particulièrement, à celle de Barnabé. En d'autres termes, et pour parler le langage des savants, le temps tioupien, ou dabien n'est pas superposable au temps barnabéen. Voilà qui est remarquablement formulé.

Le temps, c'est le poète Lucrèce qui en a fait la remarque, n'a d'existence que grâce aux objets ou événements qui le meublent, pour ainsi dire. Et comme l'existence du Dabiou ne comporte qu'un nombre très réduit d'événements, le temps dabien est, comme l'espace dabien — ou tioupien, à votre choix — quelque chose de plat, de mince, sans perspective, sans profondeur. Le passé du Tioup, assez bref somme toute, même au point de vue barnabéen, est occupé par quelques rares objets précis qui ne sont pas absolument des souvenirs. L'avenir du petit homme a, lui, certes, une importance considérable, mais seulement dans notre cœur. Il s'ensuit donc que le temps dabien possède les vertus d'un présent. Or, comme « le présent est un point indivisible », force nous est de conclure que le temps dabien n'existe pas. Et c'est exactement ce que je voulais démontrer.

Il était malaisé, l'an passé, dans nos rapports avec Bernard, d'employer certaines expressions très compliquées telles que « hier » ou « demain ». La conquête du temps, comme celle de l'espace, est, pour les petits hommes, une épreuve ardue. Ils la subissent et s'en tirent avec honneur. Chaque jour, je vois le temps, leur temps, se gonfler, s'allonger devant eux et derrière eux comme une ombre double. Le temps dabien évolue progressivement vers le temps barnabéen. Barnabé étant toujours considéré comme l'adulte type, l'adulte étalon, — bien que cet étalon n'ait pas d'enfants.

Bernard, dit Baba, dit le Cuib, a déjà, du temps, une conception presque barnabéenne qu'il met toutefois difficilement en valeur, faute d'éléments vocabulaires. Je lui explique : « Maman reviendra dans trois jours. Compte sur tes doigts. »

Il compte assez bien sur ses doigts. Aussi, quand on lui demande : « Quel jour doit revenir maman ? » il cache sa main gauche, replie avec peine plusieurs doigts de la main droite et montre le médius en disant : « Ce jour-là ! »

Vieille coutume humaine : il explique le temps avec des données spatiales. Ça ne réussit pas toujours. Il possède un calendrier américain qui est pendu à la tête de son lit. Chaque

matin, et surtout quand je suis en voyage, il arrache un feuillet. Il se livre à cette opération avec beaucoup d'enthousiasme. Certain jour, l'enthousiasme est tel qu'il arrache trois feuillets d'un coup. « Tant mieux, dit-il, papa reviendra trois jours plus tôt ! »

Il sait que je dois revenir dans « quinze feuillets ». Sa petite âme fervente confond le signe et la substance.

V

Je suis tout à fait d'accord avec Barnabé sur un point : il ne faut ni charger ni même cultiver la mémoire des petits hommes. Ils ont le temps ! Néanmoins, j'aime assez de savoir où en est cette faculté dont nous ne prendrons nul soin jusqu'à nouvel ordre, recevez-en, Barnabé, une nouvelle et ferme assurance. J'use donc d'un menu stratagème pour me renseigner.

On a offert au petit homme un livre plein d'anecdotes morales et d'images réjouissantes.

Ce livre rend de bons services dans le traitement des maladies : l'action irritante du cataplasme sinapisé est notablement adoucie par la lecture d'un chapitre de *Pierre l'Ebouriffé*, tel est le titre du précieux ouvrage. Quand l'inquiétude me détermine à « prendre la température » du Cuib, je recours également aux bons offices de *Pierre l'Ebouriffé*. Le petit homme installé de gré ou de force sur mes genoux, le thermomètre mis en place, j'ouvre *Pierre l'Ebouriffé* et je commence la lecture. Calme immédiat. Le thermomètre peut monter en toute tranquillité. Alors mon stratagème entre en jeu. Je remplace habilement, dans le texte immortel, certains mots par d'autres mots de consonance voisine et de sens analogue. Le Cuib m'interrompt aussitôt, me corrige, rétablit dans son intégrité le texte incomparable. Je demeure stupéfait et un peu honteux : le monstre, sans même s'en douter, sait par cœur *Pierre l'Ebouriffé*. C'est un succès.

Précieuse, à vrai dire, m'apparaît la mémoire des lieux, des

visages, des odeurs. Celle-là, je prends plaisir à l'exercer par des moyens indirects. Je me promène avec le petit homme et me trompe volontiers de chemin. Le brimborion me tire par ma culotte et proteste : « Pas par là ! Pas par là ! » Bon, ça ! Je suis content, n'en déplaise à Barnabé.

Je nomme tous les objets dont il me demande le nom et j'en énumère volontiers les propriétés les plus notoires. Je ne préviens pas ses questions. Je réponds, c'est tout ! Mais les odeurs ! les odeurs ! Grande affaire ! Quand je le vois froisser une brindille d'herbe et dire avec ravissement : « C'est du thym ! » je suis tout à fait joyeux; car il est riche, celui qui sait chercher les bonnes choses où elles sont.

VI

L'abbé de Saint-Réal, discourant « de la malignité de nos plaisirs » avec l'aménité d'un sage aux passions assoupies, écrit ces lignes plaisantes : « Il n'est personne qui ne reconnoisse, s'il veut y faire réflexion, que bien que cette malignité soit assez générale, les Femmes toutefois et les Enfans et les autres personnes qui participent aux défauts ordinaires à cet âge et à ce sexe y sont plus sujettes que le reste du monde. L'histoire est célèbre de ce jeune Enfant d'Athènes que l'Aréopage condamna à mort pour avoir été trouvé qui se divertissait à crever les yeux, l'un après l'autre, à son Oiseau avec une aiguille; et tout le monde voit l'empressement singulier des femmes et des jeunes gens pour assister aux supplices, aux combats et aux jeux dangereux. Tout cela pourrait faire soupçonner que cette inclination serait un effet de la faiblesse naturelle de ce sexe et de cet âge : comme si l'impuissance où ils se sentent de faire du mal trouvait quelque consolation dans la vue de celui qu'ils trouvent tout fait... »

L'abbé, l'abbé, tant de vertu m'inquiète. J'imagine assez l'inoffensif savant saisi, comme l'Aréopage, d'une généreuse indignation et condamnant au bûcher, par bonté d'âme et sensi-

bilité pure, un enfant qui aurait écrasé une mouche. Brrr ! Ils sont terribles, ces défenseurs du faible et de l'opprimé.

Rachilde me racontait un jour que, pour incliner à de justes réflexions un médecin qui piquait assidûment avec je ne sais quelle drogue les petits animaux de son laboratoire, elle lui avait traversé l'oreille d'un grand coup d'épingle à chapeau. Et ce, devant une nombreuse société : les exécutions sont publiques, pour l'exemple.

Que dites-vous de la méthode du bon Robinson Crusoé ? Pour empêcher les cannibales de se manger entre eux, il les massacre à coups de mousquet.

La Fontaine, qui n'aimait pas les enfants parce qu'ils accaparent en tous lieux les menus soins et chatteries qu'il avait accoutumé d'exiger pour lui-même, La Fontaine gronde : « Cet âge est sans pitié. » Il a des mots terribles, le poète. Je ne lui reproche pas son « petit peuple ». Voilà qui reste aimable. Adoptons « petit peuple ». Mais « maudite engeance » ! Hou ! Quelle colère ! Gageons que cette « engeance » lui a malicieusement dérobé sa perruque, au bonhomme, Il a peur de s'enrhumer; il bougonne, il tempête, il brandit sa canne. Calmez-vous, bourru ! On vous la rendra votre perruque. N'en dérobâtes-vous aucune, alors que, morveux, vous erriez dans les rues de Château-Thierry?

Ceux qui aiment exagérément les animaux n'aiment pas souvent les hommes et ne peuvent presque jamais souffrir les enfants. Je leur pardonne, pourtant, en souvenir de cette dame de mes amies, qui disait, montrant son caniche avec un brusque dépit : « Est-ce ma faute, mon Dieu ! si je n'ai que ça, cette bête à aimer ? »

A l'époque où les bestioles sont entrées dans la connaissance de Baba, je veux dire à l'époque où il a commencé de les voir, il a ressenti pour elles une de ces tendresses excessives qui me donnent toujours un peu d'inquiétude : la sérénité en est par trop absente.

Il collectionnait alors les limaçons. Il les cherchait avec patience dans le jardin, les saisissait soigneusement entre deux doigts et les glissait dans ses poches. Il vivait avec les « cagots »,

c'était le nom de ces bestioles, dans une intimité de tous les instants. On trouvait des « cagots » dans ses jouets, dans son pot, dans son lit, dans son assiette, dans ses cheveux. Ses mains étaient perpétuellement poissées de la bave brillante des malheureux favoris.

Les grandes passions finissent mal. J'aperçus un jour Baba immobile dans un coin du jardin. Le sol était jonché, gluant de débris encore très reconnaissables. Je pris un front sévère :

— Qu'as-tu fait de tes escargots ?

Il ne répondit pas : « Me les avais-tu donnés à garder ? » Il avoua, devenant tout pâle :

— Je les ai marchés.

Et voilà ! Il y a des bêtes qu'il n'aime pas, auxquelles il ne s'intéresse pas. A celles-là, il ne fait jamais de mal. C'est la tendresse et les caresses qui conduisent l'homme simple aux coups.

Le Dabiou rencontre, sur la route, une équipe de scarabées. Il se penche, les admire, crie d'une voix flûtée : « Oh ! les tout-petits-bêtes ! les tout-petits-bêtes ! » Puis, quand l'intérêt semble à son comble, il saisit un bout de bois et se rue sur les « tout-petits-bêtes ». Heureusement, nous sommes là.

Nous avons hébergé un petit chat à la Maison Blanche. Les enfants lui prodiguent des caresses inquiétantes. Zazou le prend à bras-le-corps et l'emporte en murmurant d'une voix mièvre : « petit çat ! petit çat ! » Peu à peu, la voix devient tremblante, sanglotante; les caresses se multiplient et changent de nature; les mâchoires se serrent; les terribles petits doigts vont étreindre, pincer, déchirer. Halte-là !

L'âge adulte, l'âge barnabéen, n'est pas, faut-il le dire ? exempt de ces singuliers mouvements de passion. J'avais autrefois un ami, intelligent et sensible à ce qu'on pouvait croire. Il possédait un jeune chien. Chaque jour, il se prenait à le caresser tendrement, s'énervait à ce jeu et, pour finir, administrait régulièrement une terrible raclée au misérable ami de l'homme.

VII

La pitié n'est pas vertu des êtres jeunes, je vous l'accorde, La Fontaine, ô mon maître ! Mais patience ! La douleur est école de pitié.

J'attends. J'épie, chez mes petits hommes, l'éveil de cette suprême intelligence sans laquelle nous ne serions que bêtes raisonneuses.

Quand nous passons rue de l'Abbé-de-l'Épée, au début de l'après-midi, il nous arrive souvent de faire une émouvante rencontre. Un bruit confus s'approche, le bruit d'une petite foule, d'une petite foule d'enfants. Des souliers frappent le sol en cadence; leur rumeur, qui voudrait être gaie, ne parvient qu'à être poignante : nulle voix humaine. L'école des sourds-muets part à la promenade.

Bernard s'arrête, inquiet, il cherche ce qui manque à cette bande d'écoliers pour être semblable aux autres bandes d'écoliers. Il ne parvient pas à comprendre. Une fugitive expression d'angoisse naît et meurt sur son visage. Une autre chose trahit son trouble extrême : il ne pose aucune question. C'est tout. Ce que j'attends n'est pas encore pour aujourd'hui...

Et pourtant la pitié s'éveille. Comme une lumière indécise, elle ne rayonne pas bien loin. Il a, de soi-même, une pitié attentive, diligente. L'incertaine flamme éclaire encore, à l'occasion, Zazou, le petit prochain par excellence, Marise, les cousins et cousines, les enfants d'abord, puis maman, papa, Anna, Marie-Jeanne... Les autres sont un peu loin, la petite flamme ne les voit pas.

VIII

Vous n'avez jamais vu le roi des rois ? Eh bien, regardez !

Il part. C'est un géant, c'est un dieu, un dominateur, un être tout puissant. Il marche à la conquête du monde. Il chante. Son œil étincelle ; un sang généreux incendie son visage. Rien ne l'arrêtera !

Si ! Ma foi, si ! Un tout petit caillou suffit pour ce ridicule miracle. Le conquérant tombe tout de son long et son méchant bout de nez s'enfonce dans la poussière. Le conquérant se relève, sanglotant comme un pauvre bébé qu'il est. Il ne s'est fait aucun mal. Le nez même est bien trop bref pour avoir éprouvé quelque dommage. Mais quelle honte ! Quelle misère ! Quelle humiliation !

Zazou connaît déjà le chaud, le froid, la gravitation : il sait descendre tête dernière au retour de ses excursions sur les meubles. Mais Bernard connaît beaucoup, beaucoup plus de choses, et c'est bien la raison pour laquelle il a pitié de soi-même.

Non que l'expérience soit souveraine : elle est toujours remise en question et, pour cuisante qu'elle fût, toujours récusée.

Le Dabiou fourre ses doigts dans l'orifice de la prise de courant. Hurlement. C'est une aventure désagréable. Pendant plusieurs jours, le jeune expérimentateur paraît tout à fait renseigné, convaincu. Il regarde la prise de courant d'un œil plein de rancune, en fronçant ce qui lui sert de sourcil. Puis les semaines passent. Le Dabiou n'oublie pas : il a, comme les animaux, ses frères, de très précises associations d'idées. Il montre la prise de courant en disant : « Ta pique ». Il sait encore, mais, déjà, il ne croit plus. Il vire autour de la prise de courant avec un sourire câlin, félin, obstiné. Il a, visiblement, envie de voir si ça pique toujours, si ça pique aussi fort, si c'est bien aussi désagréable qu'on le dit. Et puis, un soir, il n'y peut plus tenir...

Le trou est trop tentant, trop bien fait ; il semble juste à la mesure du doigt. Allons-y donc ! Rien qu'une fois. Hurlement. Vous connaissez la suite.

Je pense à la guerre, ce jour-là, à la guerre d'hier, à celle de toujours. Je suis plein d'amertume. Et tout cela, mon dieu, à cause de ce petit doigt et de cette prise de courant.

Bernard éprouve souvent la peur ; il n'a pas grand'peur des dangers qu'il connaît : il a surtout peur de ce qu'il ne connaît pas. La peur, chez lui, n'est pas un fruit de l'expérience, c'est un délire mystique.

Voix secrètes et farouches des maisons, craquements des charpentes, gémissements des meubles aux jointures percluses, fredonnement sans fin du compteur électrique, borborygmes du compteur à gaz qui souffre d'une dilatation d'estomac, longs ronflements, hennissements, secousses épileptiques et coups de bélier de l'eau dans les conduites, cris et soupirs du vieux monstre, n'êtes-vous que ce que vous êtes ? Que de frissons, que de réveils en sursaut, avant que le petit homme vous dédaigne !

Et le vent, l'invisible démon ? On parlera longtemps de ses colères et du jour terrible où, comme avec des ongles, il arracha les ardoises du toit.

Et ces impérieux coups de sonnette ? Ils annoncent que la maison doit s'ouvrir pour recevoir une députation des puissances extérieures. Jusqu'au fond du sommeil, ils viennent, maintenant, tourmenter la petite oreille. « Qui c'est ? Qui c'est ? » Le Cuib connaît déjà l'angoisse de l'imprévu, l'attente de ces événements formidables qui arrivent, pliés sans façon dans un morceau de papier bleu.

Bernard connaît tout, tout, même la douleur injuste. Il souffre des dents et demande : « Pourquoi ? pourquoi ? » Il se réveille et gémit longtemps : « Je ne veux pas, je ne veux pas avoir mal aux dents ! » Il gémit si fort que Zazou se réveille à son tour et, furieux, crie plus fort que le patient.

Bernard, interloqué, se tait et se rendort. Il me rappelle ces blessés à l'âme fragile et qu'il fallait intimider un peu pour les empêcher de souffrir.

IX

Astiqués, encaustiqués, métalliques, gorgés de tout le suc qu'ils vont, avec leur grande racine roide, puiser au fond de la terre, les choux forment, au bout du potager, un bataillon vigoureux. La pluie nocturne les a rafraîchis sans les friper : leur imperméable est à l'épreuve du déluge.

Je les considère, de loin. Je ne les ferai « donner », comme la garde, qu'à la dernière extrémité. Je poursuis donc, sous le marronnier, mon entretien avec le petit homme.

— Dis : chemin.

— Cemin.

— Dis : chameau.

— Tameau.

— Dis : chou, chien.

— Çou, cien.

Il y a longtemps que ça dure. Encore un argument :

— Quand tu sauras dire « che... che... che... » tu pourras bien mieux jouer au chemin de fer.

Il lève les sourcils et les épaules, en même temps, pour bien exprimer que ce n'est pas sa faute et qu'il y a des obstacles matériels contre lesquels...

La garde ! Faites donner la garde ! Je prends le petit homme par la main et le conduis au fond du potager. Halte ! Voici les choux. Ils sont si gras, si musclés, si trapus que leur seul aspect signifie : « C'est nous les choux, les choux de la soupe aux choux, les choux au gras, les choux farcis, les choux au gros cœur, à l'odeur puissante ! Choux ! Choux ! Choux ! »

Je demande bien doucement au petit homme :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Une seconde d'attente, puis il répond :

— Des... choux.

Ça y est ! Victoire ! Il en a plein la bouche, comme plein les

yeux. Il suffisait que la langue vînt se placer au bon endroit. Maintenant elle connaît le chemin; elle ne l'oubliera pas.

Il est ravi et s'en va voir toutes les personnes de la maison pour leur dire « chou », comme un acrobate qui montrerait à chacun sa dernière cabriole. Un peu plus tard, je me mettrai au guet derrière les troènes et je l'entendrai s'exercer à mi-voix tout en jouant : « Çou... Çou... Non ! Chou... Çou... non ! Chou ! Chou ! » Il dit « non » quand il n'est pas content de son essai, comme le pianiste appliqué, mais maladroit, qui souligne courageusement ses fausses notes.

Il apprend sa langue maternelle comme nous apprenons une langue étrangère. Il va très vite, parce qu'il n'a pas la ressource de tout envoyer promener et de réclamer l'interprète. L'alternative est pressante : parler ou se taire. Il est fermement résolu à ne pas se taire.

Il sait assez bien ce qu'il veut dire, mais le vocabulaire lui manque. Plus tard, quand il aura l'âge de Barnabé, le vocabulaire l'accablera de ses faveurs. Encore faudra-t-il qu'il ait de quoi remplir tous ces vases vides.

Pour l'instant, il cherche ses mots; il imagine d'audacieuses périphrases, des constructions barbares qui attirent fort bien l'attention sur les parties du discours qui lui semblent capitales. Il essaye les modes. Il explore, avec les instruments du langage, ce temps et cet espace qu'il ne comprenait pas encore hier.

Il dit : « J'ai été bien sage », ou « tu m'emmèneras au cirque » et, je vois soudain, d'une secousse, l'ombre du temps s'allonger derrière lui, devant lui.

Il dit encore : « La Maison Blanche est là-bas, là-bas, très loin... » Et le fond de l'espace recule à chaque mot.

A peine sait-il parler, il fait des images. Il dit : « Oh ! la friture ! On dirait la pluie. » Un peu plus tard, il regarde une machine dans les labours et s'écrie : « C'est un rouleau ! Non, c'est une charrue : elle a des ailes ! »

Il a des audaces sensées. Il crie : « Vous dépêchez pas si que ça ! »

Il n'est pas très sûr de certains mots, ses dernières acqui-

sitions ; mais il ne demande presque jamais ce qu'un mot signifie. Il préfère la méthode expérimentale. Il compose une phrase et y glisse le mot qui le tracasse. Oh ! ce n'est pas un hasard : il nous surveille du coin de l'œil ; il cherche à saisir, sur nos visages, l'effet produit.

S'il est tombé juste, si le mot est bien à sa place et bien celui qui convient, si nous ne sourcillons pas, si l'expérience, somme toute, est couronnée de succès, comme on dit en style barnabéen, le petit homme revient à la charge et, dans l'heure même, nous administre plusieurs fois le mot, le fameux mot. Après quoi, bien tranquille, le petit homme adopte définitivement le mot qui a, maintenant, son brevet, sa bande de garantie.

Parfois, il se trompe tout à fait. Le mot qu'il glisse dans sa phrase a l'air d'un poisson dans une cage à serins. Nous dressons l'oreille ; nous voulons faire répéter. Furieux, honteux, il se sauve. Il prendra sa revanche.

La petite fille de Leriche a l'âge de Monsieur Cuib ; elle est débrouillarde, ingénieuse, rouée. Elle fait aussi des essais de vocabulaire ; mais, pour éluder toute responsabilité, elle les prête à un frère imaginaire. Elle me fait songer à ces romanciers qui, lorsqu'on leur signale une faute de goût, de style ou de langue dans leur ouvrage, répondent aussitôt : « Ce n'est pas moi, c'est mon personnage qui parle comme cela. »

Le Babou apprend, lui aussi, l'étonnante vertu des mots. Comme tous les autres petits hommes, il a su dire « non » bien avant de savoir dire « oui ». Il faut beaucoup de raison, de modestie et de bonté pour se servir judicieusement du petit mot « oui ».

Le Cuib et le Tioup tiennent, de lit à lit, soir et matin, de copieuses conversations qui font songer à un cours mixte pour élèves de troisième et de rhétorique. L'aîné prononce à peu près les mots difficiles, le cadet articule malaisément les mots simples.

Quand Bernard avait dix-huit mois, il appelait les crayons des « tiotios ». Jean, qui, comme son frère, porte aux crayons une affection des plus vives et des plus exigeantes, les appelle des

« gazons ». De rectification en rectification, « tiotio » a redonné « crayon »; « gazon » fera de même. Tout rentrera finalement dans l'ordre, rassurez-vous. Une fois de plus, la tradition sera sauvée, la langue aussi.

Les révolutions du langage sont presque toujours liées à de grands événements. J'ai souffert de la grippe. C'est très désagréable; mais Zazou en a profité pour apprendre à prononcer « gr ». Il s'est promené, toute une matinée, dans la maison en criant : « Papa a la gr... cr... grippe. » Cette importante acquisition vaut bien vingt-quatre heures de fièvre.

Les mots ont sur le Cuib et le Tioup un pouvoir, temporaire à coup sûr, mais quasi magique. A la suite de son frère, Zazou vient de contracter l'étrange maladie qui consiste à dire, de chaque plat qu'on lui présente : « j'aime pas ça. » Il reçoit donc quelques bouchées de veau et s'écrie :

— J'aime pas ça !

— Mange donc, c'est du veau.

— J'aime pas le veau.

— Mais c'est du bon veau.

— J'aime pas le bon veau.

Je vous fais grâce de la prononciation et de l'accent : il faudrait des notes, de la musique, des instruments inconnus, mille choses qui n'existent pas dans le meilleur des orchestres.

Maman intervient, prend l'assiette, ajoute un peu de jus, coupe les trop gros morceaux, émiette du pain et replace le tout sur la petite table.

— J'aime pas le veau.

— Ce n'est pas du veau, c'est du chien.

— Ah ! bon.

Et il mange. Il a bon appétit. Il est satisfait. Sa voix suraiguë chavire dans l'enthousiasme. Je lui crie :

— Si les polichinelles parlaient, ils auraient ta voix.

Cette apostrophe le laisse froid : il est en train de manger du chien et c'est rudement bon.

Pendant qu'on apprend à parler, profitons de l'occasion pour apprendre à compter.

Les débuts sont durs. Baba s'en tire comme il peut. Il déclare :

— Je viens chercher des bonbons. Donne-moi-z-en pour nous tous.

— Combien ?

— Un, un, un et un.

C'est assez clair, mais ce n'est pas encore de véritable arithmétique. Alors il apprend à compter sur ses doigts. Quand on lui demande son âge, l'âge de Marise, l'âge de Robert, il montre, avec assez d'exactitude, un plus ou moins grand nombre de doigts. Une main y passe, puis l'autre. Et, tout à coup, les choses se compliquent.

— Quel est l'âge de Jacqueline ?

Il rêve une seconde et répond :

— Ah ! pour Jacqueline, il faut un petit doigt de pied.

X

Ce bout de sein d'où jaillit la riche et délectable liqueur, ce bout de sein qui vient d'être modelé, étiré, mordu, endolori, la petite bouche l'abandonne, rassasiée. Elle l'abandonne et rit. Tout rit avec elle : le menton humide, les narines frémissantes, les joues empourprées par l'effort et couvertes d'une rosée blanche : les fines perles de bon lait.

Apaisée, la faim; étanchée, la soif. Et maintenant ?

La bouche, l'avide ventouse musclée ne connaît point le repos. Elle avance, happe et suce; c'est sa fonction.

L'animal rampe. Il rencontre un caillou : bon à sucer; une moulure de meuble : par où la prendre ? L'extrémité arrondie d'une chaussure : goûtons un peu !

Eh ! que faites-vous donc, vous autres, explorateurs inquiets, œil rapide, nez flaireur, doigts subtils ? Oh ! pas grand-chose pour l'instant. La bouche va de l'avant; elle veut tout faire : elle croit tout connaître. Elle est obstinée, orgueilleuse. Patience ! Ça lui passera.

Voici l'animal sur le dos. La bouchette reste à l'affût. Juste, un doigt vole à portée. Hep ! Avalé ! Ah ! Ah ! Très bien ! Très agréable ! On en redemandera.

Comme la nature est prévenante ! Comme elle fait bien les choses ! Elle a créé les doigts pour que la bouche du jeune animal ne demeure pas inactive quand, par hasard, elle ne dispose ni d'un bout de sein, ni d'un pied de fauteuil, ni d'une bottine.

Le doigt est un mets si délicat que le jeune animal s'arrête parfois de téter et, entre deux gorgées, s'adjuge un bon coup de pouce. Oh ! rien, un raffinement, quelque chose comme le « trou normand ». La mère s'indigne, en riant :

— Voilà qu'il me dédaigne pour son pouce !

Naguère encore, François Durtain suçait son pouce avec beaucoup d'assiduité, beaucoup de science, pour tout dire. Son père le laissait faire, dissimulant un sourire complice où l'on démêlait de l'envie.

Durant sa première année, le Cuib fut un très brillant suceur de pouce. Le doigt bien engagé, la main repliée, l'index accroché au nez pour fixer l'ensemble, telle était sa manière. Elle n'allait pas sans élégance et dissimulait assez bien ce que l'opération a de délicat, d'intime.

Le petit homme finit par « mettre ses dents », comme on dit dans le pays de sa grand-mère Mémé. Les dents, qui ont de menus avantages, ont aussi de sérieux inconvénients. Le pouce subit dommage. Il fallut recourir aux grands moyens, aux moyens barbares : enfermer, chaque soir, la main blessée dans une manche à coulisse. Je dis la main, non les mains : l'homme raffine sur ses penchants naturels en exagérant ce qu'ils ont d'étroitement électif. Depuis longtemps, le petit Cuib ne suçait plus qu'un pouce, toujours le même. Tous les autres pouces du monde fussent demeurés sans vertu.

Le R. P. Ribadeneira rapporte que saint Robert, fondateur et premier abbé de la Chaise-Dieu, manifesta précocement ses dispositions électives : « Ayant esté donné, écrit cet éminent ecclésiastique, à une certaine nourrice qui estoit en effet impudique, l'enfant ne voulut jamais prendre ses mamelles, et on

fut contraint de lui en chercher et donner une autre, présage assuré de son innocence et de sa chasteté future. »

XI

Il en est qui sucent leur pouce ouvertement avec franchise, avec ostentation. Il en est qui le sucent en cachette et qui mêlent un peu de honte à tous leurs petits plaisirs. Il en est qui tiennent le pouce bien droit, comme une trompette, parce qu'ils sont soigneux et méthodiques. Il en est qui, pour fixer la prise du pouce, s'enfoncent deux doigts dans les orbites; ce sont les acharnés. D'autres introduisent le pouce en biais et le dégustent d'un air négligent et blasé. D'autres se hâtent, pour en avoir fini du pouce avant l'heure de la tétée.

Certains sucent un autre doigt que le pouce. Certains deux doigts, certains trois doigts. Les plus gourmands essayent le poing tout entier et tournent perpétuellement autour de ce poing sans trouver l'endroit par où l'attaquer.

L'histoire du jeune Dabiou est, en vérité, des plus étranges. Il suçait deux doigts : l'index et le médius de la main droite. Il semblait toujours sur le point de lancer un strident coup de sifflet. C'était une de ces habitudes impérieuses qui, même chez un petit homme d'un an, semblent invétérées. Déjà nous avions ébauché un plan complet pour attaquer, saper, détruire cette habitude. L'événement déjoua nos calculs. Un jour que le Dabiou suçait les doigts élus avec le calme et le contentement de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, sa maman lui dit : « C'est bien vilain ! Tu auras mal aux doigts, Zazou. » L'enfant retira les doigts de sa bouche, les regarda d'un air confus et malheureux, ébaucha le geste de les remettre en place, mais y renonça brusquement. C'était fini. Jamais plus, depuis, le Dabiou ne suça ses doigts.

Tout est possible, de l'homme. Que si vous venez me dire :

« Harpagon donne toute sa fortune aux victimes de la guerre », ou encore « Falstaff ne boit plus que de l'eau », ou même « Don Juan vit chaste à l'abbaye d'Igny », je ne vous croirai peut-être pas. Je suis un latin, entêté, gâté par la superstition des lois et le goût de la statistique; je ne vous croirai peut-être pas, et j'aurai tort.

C'est vrai, le Dabiou a fait une chose inouïe, héroïque et que tant d'hommes envieront : il a rompu nettement avec une habitude. Mais attendons, attendons. Un jour futur, dans trente ans, dans quarante ans peut-être, un homme qui ne s'appellera plus Dabiou, mais Jean, soucieux, rêveur, harcelé de quelque chagrin, portera soudain, sans même le remarquer, sans savoir ce que cela signifie, deux doigts à ses lèvres. Il y a des choses qui reviennent de plus loin.

Le soir, alors que Zazou attend le sommeil, dans la chambre bien tiède, il nous arrive — oh ! nous passons de ce côté-là par le plus grand des hasards — d'entendre un petit bruit... Serait-ce possible ? Les doigts ? De nouveau ? Je crie :

— Zazou ! Tes doigts !

Il proteste :

— Non ! Non ! Pas sucer.

Peut-être pour se donner du courage, peut-être pour nous prouver sa bonne foi et montrer qu'il a la bouche libre, il entonne la chanson de l'ombre, celle qu'on chante avant de s'endormir.

Elle est loin, déjà bien loin, cette passion des doigts. Les petits hommes recherchent des réalités plus substantielles : ils mangent. Ils sont toujours à grignoter quelque chose, comme des rats, comme des lapins. Ils sont toujours la bouche occupée. Je les admoneste sévèrement. Par bonheur, ils ne remarquent pas que celui qui les gourmande ainsi fume sa pipe ou mange une pastille.

XII

La nuit. Un cri ! Un cri qui nous serre le cœur. Nous voilà tous deux debout et nous courons.

De la lumière ! Le petit homme est sur son lit, le visage en larmes. Des sanglots, beaucoup trop gros pour sa gorge, s'échappent tumultueusement. Et, de nouveau, le cri, le cri d'angoisse.

La mère saisit l'enfant, le serre contre elle, le caresse, le réchauffe, lui verse toutes ces consolations balbutiantes, plus douces que le baume à l'âme tourmentée.

Le calme revient peu à peu. Du fond de l'asile maternel, le petit homme jette sur le monde un regard fier, égaré, plein de ressentiment, un regard qui n'est plus vert, cette nuit, mais noir, noir et luisant.

Doucement la mère le recouche, le rassure, l'endort avec des mots, d'indistinctes chansons. Il cède, encore tremblant d'épouvante; il se laisse bercer.

Qu'a-t-il vu ? Qu'a-t-il rêvé ? Qu'a-t-il éprouvé ? Il n'en dira jamais rien. Il n'en saura plus rien demain. Toute souffrance humaine retourne à l'abîme. Et que pèserait cette douleur d'enfant, ce mauvais songe, alors que mille siècles de douleur se sont évanouis à jamais dans le noir espace où se meuvent les astres ?

Dormir ! Dormir ! Malgré ce cauchemar, le sommeil des petits hommes me fait envie. Comme il est riche ! Comme il doit être savoureux ! Tous ceux qui ont vécu près des enfants ne peuvent, sans regret, songer au repos du petit lit. Il y a des jours — je veux dire des nuits — où mes deux lutins dorment d'un sommeil si paisible qu'on le dirait aérien, ailé. C'est, simplement, la trêve des plaisirs, l'armistice délicieux. Ils n'ont pas l'air de peser sur leur couchette.

D'autres fois, ils dorment avec passion, avec rage. Ce sommeil-là, ils ne l'ont pas reçu comme une grâce, ils se sont rués

sur lui, ils l'étreignent, ils l'étouffent. Besogne farouche : ils sont rouges, ils transpirent, ils poussent des soupirs prolongés.

Pour bien dormir, le Tioup, au temps qu'il suçait deux doigts, avait coutume d'attirer à lui, de sa main libre, la courtepointe jaune et d'en serrer dévotement le coin contre son cœur. Tout est rituel, dans la vie des êtres simples, et le petit homme, ainsi équipé, s'abandonnait au sommeil en toute confiance et volupté.

Au long des pérégrinations de la journée, s'il arrivait au Dabiou de rencontrer la courtepointe jaune, il en attirait aussitôt le coin contre son cœur et glissait deux doigts dans sa bouche. Une seconde, ses cils battaient, ses yeux chaviraient. Son gros petit corps oscillait doucement. Dodo ! Dodo ! Il suspendait, l'espace d'un instant, les plaisirs et les jeux pour rêver à la nuit, à la chère nuit, à l'enivrante nuit.

XIII

Crr... Crr... Le panier d'osier, à fond rond, grince en cadence. Crr... Crr... On s'accroche, des deux mains, aux bords du panier, et on remue. Le panier se balance immédiatement comme un esquif empoigné par le roulis. Crr... Crr... Les oscillations deviennent plus amples. De la tête, l'enfant les souligne et les aggrave.

Là-bas, là-bas, tout contre ce mur blanc, si dur au nez, si frais aux mains, là-bas il y a une tache rouge, qui brille. Peut-être que ça se mange.

La nacelle d'osier oscille encore deux ou trois fois, puis, brusquement, se renverse et dépose sur le tapis le petit nautonier qui, satisfait, se met, sans perdre de temps, à ramper comme un vermisseau vers cette tache rouge, là-bas, vers cette chose qui doit être bonne à manger.

Il rampe. Il n'en est pas à son coup d'essai. Il connaît la loi, le signe et le nombre.

Quand le petit Philippe Arcos somnole dans sa voiture, il roidit une jambe, allonge le pied et se met à décrire dans l'air,

avec la pointe de son orteil, une complexe courbe ellipsoïdale. A ce prix, la bagnole consent à rouler sur ses ressorts et à bercer le nourrisson. Il a découvert ce mouvement difficile et il l'accomplit strictement, pour son plus grand plaisir. La mathématique est science des animaux et des dieux.

La voiture se balance donc, une heure durant, avec la régularité d'une machine. Une paysanne mal équarrie et qui n'entend rien à la cinématique pousse des soupirs et crie de loin :

— Eh ! veille-toi, petit ! Tu vas tomber du char !

XIV

Semblable à une fleur charnue, la main s'ouvre, rose, agile. Soudain, ce n'est plus une fleur, c'est une poigne : elle s'élance et saisit fortement. C'est ainsi que le petit homme possède.

La main crispée ne se laisse pas facilement ouvrir. Parviendrai-je à lui arracher ce vilain morceau de bois ? Qui sait ? Les doigts sont si bien appliqués à la prise que leur bout blanchit, devient nacré et presque transparent, comme un jeune pétale de lis près de son point d'attache.

Soit ! Qu'il garde le bout de bois. Et partons ! C'est l'heure de notre promenade.

Il me suit en furetant partout, à la façon d'un fox-terrier. Il ramasse d'autres bouts de bois, des pommes de pin, des cailloux. Il cueille des fleurs. Il s'arrête à chaque pas : il est chargé, embarrassé : ses mains sont trop petites; il voudrait emporter tout le paysage, la terre, les bois, les champs. Sans prendre mon avis, il commence de remplir mes poches.

Il fait chaud; les petites mains moites laissent glisser, tomber une partie de leur bien. Il ne se décourage pas, ramasse ce qui tombe et cherche encore à saisir de nouvelles choses.

Lassitude, dégoût, que sais-je ? il finira par jeter, avant que d'arriver au terme de la promenade, tous ces trésors qu'il a, si patiemment, si longtemps portés. A quoi donc les hommes pas-

sent-ils la plus grande partie de leur vie, si ce n'est à déplacer des fardeaux inutiles ?

Marcher les mains libres, voilà qui signale un haut degré de civilisation. Eh ! que voulez-vous ? Le petit homme ne sait pas encore posséder sans le secours de ses mains. Je les surveille, ces mains terribles, non seulement pour ce qu'elles pourraient détruire ; pour elles-mêmes, surtout. Elles sont si fragiles ! Autant que possible, il faut qu'elles durent un bon morceau de siècle. Il n'y en a pas de rechange.

Ils crient, les petits hommes : « Encore, papa ! Encore, maman ! » Ils ne sont jamais rassasiés ; ils désirent toujours quelque chose. Montrez-moi l'homme qui ne désire pas quelque chose, ne serait-ce que mourir.

Ils demandent, sans arrêt, sans pudeur. Et ils obtiennent, les monstres ! Plus tard, ils apprendront la fierté, la délicatesse, l'indignation, la rancune, et à ne plus demander avec franchise et autorité les choses qui leur feront envie.

Je connais un homme qui ressemble aux enfants en ceci qu'il demande tout et toujours. Il demande sans pudeur, obstinément, férocement. Il demande cent fois de suite la même chose. Ce n'est plus un bonbon, mais de l'argent, des prébendes, des places, des honneurs, des ministères, des victimes. Il sait insister. Et, comme les enfants, il obtient, il finit par obtenir tout ce qu'il demande.

XV

Le cousin Pierre donne au petit homme une espèce de canne faite d'un bâton de chaise emmanché d'un vieux robinet. Il l'emporte avec joie et respect : c'est un présent de l'amitié. C'est beau, précieux, sacré. Il manie pieusement l'objet sans nom en disant : « Regarde, regarde ce qu'il m'a donné ! »

Ils se donnent, souvent, entre eux du petit monde, des brimborions, des jouets brisés, de menus objets ; ils se les donnent avec ivresse, solennellement, comme des rois qui échangeraient

des joyaux, des étoffes précieuses, des merveilles d'orfèvrerie. Si posséder est un plaisir, donner est une joie.

Dans un véritable accès de libéralité, Gérard donne à Bernard plusieurs gros morceaux de brique et même d'importants fragments d'un tuyau de plomb. Bernard s'en va, ployant sous le faix de cette générosité.

— Il est gentil, Gérard ! Regarde, papa, tout ce qu'il m'a donné.

Le petit homme résiste longtemps. Parfois, il me lance un regard inquiet, suppliant même et avoue :

— C'est lourd, c'est très lourd ce qu'il m'a donné, Gérard.

Un peu plus loin, il s'arrête, dépose une partie des présents sur le bord du chemin :

— C'est très lourd : je viendrai le reprendre.

Je ne suis pas absolument sûr qu'il soit décidé à venir reprendre ce qu'il abandonne. Il faut toutefois reconnaître que ce qu'il emporte est encore fort encombrant. Le petit homme n'est pas sans vertu.

Parfois, le cœur s'élance : il donne, il donne. La raison le retient sur le sentier des aventures.

— Je te la donne, dit Gérard à Bernard en lui remettant une très vieille patinette. Je te la donne, mais ne l'emporte pas.

Parfois l'ivresse de donner ne connaît plus ni règle ni mesure. On a demandé « des jouets de bonne volonté » pour certain arbre de Noël mal favorisé du sort. Le petit homme sort tous ses joujoux, vide les armoires, fouille sous le lit, gratte sous les meubles. Il donne tout. Il donne même les joujoux de son frère. Il est transporté, transfiguré.

C'est bien ! On accepte ! On emballe et l'on emporte, tout de suite. Il ne faut pas soumettre à trop longue épreuve un cœur généreux, mais petit, si petit encore.

XVI

Je termine ici ce chapitre des grandes expériences. Il est un peu grave dans l'ensemble, et soulève des questions sur lesquelles on ne doit pas exprimer trop vite son sentiment.

J'allume donc une cigarette et donne à tout le monde dix minutes de repos. Si le temps est courtois, nous irons au jardin, nous chercherons une coccinelle, nous la placerons sur le bout de notre index et nous chanterons :

Papignole
Vole, vole !
Va-t'en dire à saint Michaud
Que demain il fasse beau !

Si la pluie vient se jeter à la traverse de ce beau projet, nous resterons au coin de l'âtre et nous entonnerons, en chœur, la *Complainte de petite Tata*, cette chanson qui émeut toujours si profondément les âmes sensibles :

Son mari par la fenêtre
Entendit le compliment :
Taisez-vous, petite sotte,
Vous parlez trop hardiment.
La p'tite Tata, la p'tite Tata !

Quand je vous ai épousée
Vous aviez trois sous vaillants.
Maintenant vous êtes dame,
Vous portez le satin blanc.
La p'tite Tata, la p'tite Tata !

CHAPITRE IV

QUI CONCERNE L'ÉPREUVE DES PASSIONS, DES VERTUS, ET QUELQUES AUTRES PETITES CHOSES.

I

Comment t'appelles-tu ?

Le petit homme lève la tête sans répondre. Voilà une plaisante question !

— Comment t'appelles-tu ?

Il lâche d'une voix triomphante :

— Moi !

— Allons, allons ! Tu t'appelles Jean.

— Oui ! Jean Moi !

Cette réponse me plaît beaucoup. J'ai formé le projet de la rapporter à un philosophe de mes amis qui étudie ce qu'il appelle « la mentalité des enfants ». J'appelle donc mon philosophe au téléphone et je demande : « Qui est à l'appareil ? » Une voix grêle et dénaturée me répond : « Moi ! »

Impossible de raconter mon histoire au philosophe.

Le Cuib usait naguère de périphrases pour désigner son bien-aimé petit moi. Il en parlait à la troisième personne, avec componction, comme un valet parle de son maître, comme un bedeau parle de Monseigneur.

Le Tioup a rompu délibérément avec l'étiquette, les formules et le protocole. Il a, tout de suite, dit « moi ». C'était d'abord

un « moi » maigrelet, qui se prononçait « mia », mais qui, tel, était perçant, capable de s'introduire partout, comme une personne petite et obstinée. Depuis, ce mot a évolué. La grosse voyelle *o*, bien ventrue, s'est installée à la place de la mince voyelle *i*. Cela fait un « moa » massif, visible et qui tient beaucoup de place en ce bas monde.

Si j'entreprends de couper les cheveux du petit homme, je dois m'attendre à une véritable lutte : cris, coups de poing, tortillements, prises de tête et artifices japonais. Oh ! il n'a pas honte, avec moi. D'ailleurs, à quoi bon ? Je le connais, inutile de cacher son jeu. En désespoir de cause, je le conduis chez le coiffeur. Tant pis ! Que des mains mercenaires, qu'un peigne vénal s'abattent sur cette chère petite tête furibonde !

Changement complet. Le jeune monsieur se tient raide, immobile. Il parle peu, et froidement. Il supporte tout, même le bavardage crissant du ciseau qui voltige de-ci de-là. Il réprime avec beaucoup de fermeté les plus légitimes réactions de ses nerfs. Il importe, avant tout, de se tenir correctement en présence de cet étranger qui se montre un peu familier.

Mais qu'ai-je dit ? Inutile de cacher son jeu avec papa ? Vraiment ? Depuis quelque temps, il apprend à refréner certains enthousiasmes, à dissimuler son étonnement, à effacer, sur son visage, la moindre trace d'émotion.

Que si d'impardonnables égarements ont motivé la suppression du dessert, il adopte une façon fort noble et même dédaigneuse de regarder, sans rien demander, les friandises dont le voici privé.

Que s'il a décidé de ne pas dire « bonjour » ou « merci » ou « s'il te plaît », il dépensera des trésors d'énergie à se faire un front impassible. Sans doute, l'observateur attentif saisit bien quelque frémissement de la lèvre supérieure et de l'aile du nez qu'il traduit tant bien que mal ainsi : « Comme il est terrible, mon dieu, de décider de telles choses et d'être, ensuite, obligé de s'en tenir à ses décisions ! » Mais l'observateur attentif se livre peut-être à des interprétations aventureuses.

Que si une longue, longue, courageuse et même héroïque résistance se termine par une mise à la porte et un exil dans l'anti-

chambre, il faudra beaucoup de temps avant que le petit homme cède et abandonne sur mon épaule sa tête vaincue, toute chaude de larmes.

Orgueil, orgueil ! N'attendras-tu pas qu'ils soient des hommes pour leur tourmenter le cœur ?

Heureusement, dès qu'ils sont seuls, entre eux du petit monde, ils ne font pas tant de façons. Ils laissent s'épanouir sans scrupule ce moi monstrueux et farouche. Ils crient : « Je veux le plus beau », « Donne-moi le plus gros », « Regarde ce beau pipi, ce grand pipi que j'ai fait, moi ! »

Et puis, et surtout, ils se donnent des ordres. Ils commandent tous; tous sont chefs, comme dans l'armée bolivienne. Nul d'entre eux n'est encore assez intelligent pour jouer à celui qui obéit.

Pour commander, il suffit d'être homme, c'est si facile ! Mais pour bien obéir, il faudrait être dieu.

II

S'il est au monde un être insupportable, c'est le cousin réel ou imaginaire dont on vous dit qu'il a toutes les grâces, toutes les vertus.

Pénétrés de cette vérité, nous apportons une extrême discrétion au juste éloge des cousins. Vaine prudence ! La susceptibilité du petit homme trouve quand même à s'offenser.

Quand on demande à Gérard : « A quoi sert le nez ? » Gérard, qui montre un esprit observateur et précis, répond :

— A mettre de la pommade.

— A quoi sert la langue ?

— C'est pour manger. — Appuyer fortement sur la syllabe « man ». —

— A quoi servent les oreilles ?

— Pour les nettoyer.

— Et les cheveux ?

— C'est pour les tirer.

— Et la bouche ?

— C'est pour que le sucre, il se perde pas.

Afin que le Cuib et le Tioup ne devinent pas la vive admiration que ces répliques nous inspirent, nous en faisons le commentaire entre nous, à voix couverte.

Mais je suis un père bien glorieux. Je voudrais que mon petit homme dise aussi de ces choses remarquables qui circulent dans la famille comme, à la cour, un mot du comte de Gramont.

Je surprends le petit homme dans son particulier, pour laisser à son jeune génie toute aisance, toute pureté. D'un air indifférent, je pose la première question :

— Bernard, à quoi sert le nez ?

Un grand silence. Le fils n'a même pas l'air de m'avoir entendu. Il joue.

J'insiste :

— Dis-moi donc à quoi sert la bouche ?

Le petit homme fronce les sourcils, lance une bille et répond d'une voix lointaine, sans même prendre la peine de me regarder :

— Gérard est à la maison. Tu lui demanderas tout ça, à Gérard.

III

Il fallait s'y attendre. Nous sommes en froid. Je l'ai privé de dessert pour diverses raisons, dont la moindre était encore assez grave. Il a souffert avec dignité cette mesure humiliante. Mais nous sommes brouillés, voilà tout. Durant le repas, il s'est contenté de poser, sur le menu, des questions dont le sens demeurait obscur et dont la forme marquait un vrai détachement des choses d'ici-bas.

Au dessert, il s'est levé et il a quitté la table, de son propre mouvement. Son regard disait : « Je n'en mangerai pas, c'est entendu. Mais vous n'exigerez pas que je vous en regarde manger,

de ces choses... » Il s'est sauvé dans la pièce voisine et s'est mis à jouer.

Justement, nous n'avons pas grande envie de dessert, aujourd'hui. Une noix ? Si ! Je casse une noix. Au premier craquement, il risque un œil à la porte; il a, récemment, éprouvé la saveur des noix pilées dans le miel. Il risque un œil et disparaît. On vient voir ce que signifie ce bruit. Rien de plus, monsieur et madame, rien de plus.

Non, en définitive, nous ne mangerons pas de dessert aujourd'hui, nous autres. Ce bruit des noix que l'on brise est tout à fait désagréable. Assez ! Levons-nous de table !

Nous sommes en froid, c'est évident. Nous nous regardons d'une façon toute particulière, gênée, sérieuse, un peu appuyée malgré l'affectation d'indifférence. Le petit homme est parfait de réserve; bien qu'il ne m'adresse la parole qu'à la pression des nécessités, il m'accable sous les démonstrations d'une politesse glaciale, d'une courtoisie excessive. Il multiplie les « merci », les « s'il te plaît ». Il joue, mais il ne fait pas de folies. Scepticisme dédaigneux.

La journée s'use. Le petit homme ne se décide pas aux premières avances. Nos rapports demeurent strictement protocolaires. Il attend peut-être que je cède. Qu'il n'y compte pas ! Je vais laisser passer la nuit. Demain, il n'y pensera plus. Moi, j'y penserai sûrement encore.

Épilogue. Sept heures du soir. Tout s'est arrangé. Il m'a pris par le cou et demandé pardon, dans le creux de l'oreille, avant de s'endormir. Réconciliation. Embrassades. Causerie à voix basse. Tout cela dans l'obscurité, bien entendu : la lumière est hostile aux aveux. Il a l'air soulagé. Je crois bien que je le suis aussi.

Nos effusions gardent quelque chose de mâle : ça se passe entre hommes. Les mots particulièrement tendres, ce n'est pas pour moi, c'est pour la maman. Elle arrive après moi, reçoit le tout dernier baiser de la journée, le plus chaud, le moins sommaire, et elle s'entend dire des choses dans ce genre : « Je t'aime, je t'aime, gros comme le buffet, gros comme la maison. Je t'aime

à deux bras, à deux pieds. Je t'aime autant qu'il y a de cailloux dans le jardin, autant qu'il y a de marrons au marronnier. »

Raisonnablement, je ne peux, moi, le père, espérer des choses comme celles-là. J'ai, quand même, ma petite part : pour moi les regards séducteurs et les battements de cils, quand il désire quelque faveur ; pour moi cette main tyrannique qui ne se lasse pas de tripoter mon menton afin de solliciter mon attention, mon assistance dans les circonstances graves de la vie. Pauvre menton ! Quant à ma barbe, elle a rudement bien fait de s'absenter, depuis les petits hommes.

IV

Je songe, voyant agir les hommes : celui qui marche là-bas doit être fils unique; cet autre est probablement le cadet d'une couvée; celui qui travaille ici agit et parle comme peut le faire un frère aîné. Je songe ainsi à l'aventure. Rêver me plaît.

Bernard n'est qu'un tout petit garçon; mais c'est un frère aîné. Cela en dit assez : pas une de ses actions qui n'atteste, en effet, que si le droit d'aînesse est abrogé, le devoir d'aînesse demeure vivant et impérieux.

A peine sait-il rouler sur ses courtes jambes, le Dadou enfreint les lois. Il passe par-dessus les arceaux qui bordent la pelouse, la pelouse du Lustembourg, et le voilà qui s'ébroue dans l'herbe rase, sans souci du garde à l'œil courroucé.

Bernard, lui, connaît le garde et le redoute. La vue des gros sourcils gris suffit à lui faire prendre une fuite prudente, même quand il a la conscience parfaitement tranquille. La témérité de son frère le remplit d'angoisse. De toutes ses forces, il rappelle Dadou-chien-fou qui, non content d'attenter à l'ordre établi, se signale à l'oreille de la police par une chanson endiablée. Que doit faire Bernard ? Minute cornélienne. Il sait que le garde, toujours présent, comme Jupiter dans les nuées, va surgir tout à coup au tournant d'un bosquet et manifester sa puissance. Il

sait cela, mais il n'hésite pas une seconde. Sous le regard attentif, sympathique, apitoyé d'une grande foule assemblée autour de la pelouse comme autour d'une piste de cirque, il pénètre à son tour dans l'herbe et vole au secours de son frère. Il l'empoigne, le tire, le renverse : « Viens, Zazou ! Viens, Zazou ! » Le tout petit résiste : il se trouve bien; il entend persévérer dans le mal. Rouge, éperdu, sanglotant, Bernard le traîne. Son parti est bien pris. Que le garde arrive ! Le frère aîné ira jusqu'au bout de son devoir. Le sacrifice est consommé. Plutôt mourir qu'abandonner l'innocent.

Roulé, tiré, poussé, voici donc le Dadou de retour dans l'allée. Il est content de son expédition. Il rit aux éclats. Le frère aîné sanglote encore : il a eu si grand-peur. Le devoir est terrible, mais c'est le devoir. Il recommencera demain, ce soir même s'il le faut.

Un jour, en jouant, Zazou s'est fendu le sourcil contre l'angle d'un meuble. Nous nous empressons autour du petit blessé. Le pansement fini, je cherche le frère aîné. Oh ! pour lui parler un peu : sa responsabilité est nulle dans cette affaire.

Il n'est, sans doute, pas de mon avis. Il a, dirait-on, le remords de n'avoir pu conjurer l'accident. Il s'est caché sous son lit. Il y reste deux heures de suite, remâchant quelles obscures pensées... Je lui crie :

— Sors de là-dessous. Tu vas prendre froid.

Il me répond, de manière à sauvegarder son orgueil :

— Justement, j'ai plus chaud, ici.

Il me faut l'extirper, le prendre sur mes genoux, le calmer, l'embrasser, le rassurer, lui expliquer longuement qu'il n'est pas coupable, qu'il n'est absolument pour rien dans cette malheureuse affaire.

Je le connais, ce sentiment du frère aîné. Ne l'ai-je point éprouvé ? Ne l'éprouvé-je point encore ? Quand j'étais enfant et que les hasards du jeu jetaient la discorde dans notre petit monde, j'aimais encore mieux trouver mon frère Victor, mon cadet, dans le clan de mes adversaires enfantins, que de le voir persécuté à mon côté. Oui, je préférais sa trahison à sa souf-

france. J'avalais mes larmes en songeant : « Du moins, il n'est pas malheureux, du moins il n'est pas seul et battu, petit comme il est. » Mais silence, silence ! C'est d'autres enfants qu'il s'agit.

V

Amitié ! O belle aventure, plus mystérieuse que l'amour !

On présente au petit homme de nouveaux camarades. Il baisse la tête d'un air bourru et n'a pas même l'air de les voir. Puis, brusquement, il en saisit un par la main et l'entraîne. Il le saisit sans presque l'avoir regardé. Qu'importe ! C'est celui-là qu'il attendait. C'est l'élu. Il suffit de le reconnaître. L'élan du petit homme est pur, fatal.

S'il regarde des enfants, ce n'est pas pour apprécier leur mérite, évaluer leurs vêtements; ce n'est pas pour étudier leurs jeux, leur visage, leur manière d'être. Non, tout cela l'intéressera plus tard. Aujourd'hui, il a l'air de chercher quelqu'un. Puis il tend la main et dit : « Viens ! Viens avec moi ! » Celui qu'il a choisi, il le conduit toujours à l'écart, comme s'il entendait le garder pour lui, le posséder à son aise, loin des indiscrets.

Hier encore, il tétait le sein maternel. Et déjà, il a une vie sentimentale que nous ne soupçonnons pas. Il est à peine séparé de notre chair et, déjà, il veut avoir ses joies, ses souffrances personnelles.

Quand il se promène au jardin, il adresse la parole à des enfants que nous n'avons jamais vus : « Bonjour, Jacques ! Bonjour, Nelly ! » Ce sont des amitiés à lui, des amitiés dont nous sommes exclus. Et pourtant ! Pourtant, je vous l'ai dit, il fleure encore le lait maternel; pourtant il est incapable de faire quoi que ce soit sans notre aide. Mais il peut déjà aimer sans nous, tout à fait en dehors de nous.

Je pense parfois : « Que la passion les épargne ! » C'est mon premier cri, mon premier mouvement. Tout de suite, j'ajoute :

« Non ! Non ! Sottise ! Qu'ils vivent ! Qu'ils souffrent ! Qu'ils payent de leurs larmes tout ce qu'un homme doit savoir pour être un homme ! »

VI

Je vous ai parlé du garde. Historiquement, voici comment les choses se passèrent avec le garde du Lustembourg.

Tout d'abord, un mot. Si, par aventure, une personne de mauvaise foi tentait d'insinuer qu'il y a plusieurs gardes au jardin du Lustembourg, ne vous laissez pas abuser. Ce n'est pas vrai ; il n'y a qu'un garde, et c'est lui qu'on appelle justement : le garde.

Il fut un temps, lointain déjà, où Bernard dit le Cuib ignorait le garde, tout comme Zazou l'ignore encore de nos jours. Temps glorieux ! Le petit homme se roulait sur l'herbe, arrachait les feuilles des arbustes, se ruait dans les massifs en chantant à tue-tête et se campait au milieu des allées pour arroser largement le gravier qui est toujours altéré.

Le garde pouvait gronder, menacer, rouler de gros yeux. Rien à faire. Le garde n'existait pas. Ce n'était qu'une ombre parmi ces ombres géantes qui font, toute la journée, un bruit confus sans aucune espèce d'importance.

Un jour — et il serait aujourd'hui très difficile de rappeler en quelle occasion — le petit homme a connu la peur du garde. Dans la vie, dans les rêves, dans les propos, dans la conscience du petit homme, le garde a pris une place démesurée. Finies les randonnées sur les pelouses, les battues dans les bosquets de rhododendrons, les hécatombes de géraniums. L'idée du garde a bouleversé la morale du petit homme. La vue, la seule vue du garde a modifié bien des itinéraires. Sombre période ! Semaines douloureuses ! Rappelez-vous le sauvetage de Zazou errant, tel un chien fou, dans le désert défendu.

Il faut connaître ses limites, si l'on est tenté de les repousser.

Fort de ce principe, le petit homme s'est adonné courageusement à l'étude du garde. Qu'est-ce donc que le garde, à votre avis ? Une machine soufflante ? Une sorte d'appareil à écraser les cailloux ? Un gros chien enrhumé, vêtu de noir ? Non, mon ami, vous n'y êtes pas. Le garde est un monsieur, rien de plus, un monsieur comme les autres, un monsieur qui tousse et qui a la goutte au nez.

Le petit homme en a maintenant le cœur net, car il a touché le garde. Ma foi, oui. Il s'est approché, doucement, de côté, comme ça, et il a mis la main... C'est chaud, c'est mouillé, ça bouge, ça grogne. Ce n'est qu'un monsieur.

Depuis cette importante expérience, Bernard a recouvré la paix du cœur. Il ne triomphe pas trop bruyamment. Un charme demeure attaché aux vieilles idoles abattues : on n'est jamais sûr qu'elles ne manifesteront pas un reste de puissance. Mais il témoigne au garde une déférence purement verbale et teintée d'ironie. Il l'aborde volontiers, engage avec lui des conversations cordiales; il lui soumet ses nouveaux jouets et sollicite de lui, sur les événements du jour, des avis dont il ne tient nul compte.

Il a soulevé le masque de l'autorité; le voici donc rassuré, mais un peu déçu. Oui, tout au fond de son cœur, il est un peu déçu, comme l'eussent été les Thébains s'ils avaient acquis la conviction que leur sphinx n'était qu'un vieux sous-officier un peu blagueur et sans grand vice.

VII

Voici comment, par ma faute, le Cuib apprit la défiance. L'histoire date de loin : le petit homme avait deux ans.

Il jouait, ce jour-là, dans une allée du Lustembourg, sous l'œil vigilant de sa chère Anna. Toutes choses étaient à leur place dans ce monde régi par des lois bienveillantes. La bonne foi régnait sur le jardin du Lustembourg. L'herbe poussait où

elle doit pousser et pas ailleurs. Le vent criait : « Où êtes-vous ? » et tous les arbres répondaient d'une seule voix : « Nous voici ! » Le ciel faisait défiler tous ses nuages au soleil et trouvait juste son compte. Confiance ! Le petit homme jouait donc, et chaque fois qu'il laissait un caillou sur une chaise, il était bien sûr de le retrouver, plus tard, à la même place.

Nous l'aperçûmes de loin, petite boule violette à pompon rouge. Nous le cherchions depuis longtemps et la vue de cette tache mobile suffit à nous réjouir le cœur. C'est alors que je fus saisi d'une idée baroque, une de ces idées que, pour la clarté de mon récit, j'appellerai barnabéennes.

— Nous allons, dis-je, passer devant lui et feindre de ne pas le reconnaître.

Nous approchons donc. Un signe de l'œil et du doigt à la chère Anna. Elle a compris; elle ne dira rien.

Nous approchons, marchant côte à côte et regardant tranquillement le petit homme comme un des mille petits hommes qui grouillent dans le jardin du Lustembourg.

Il s'arrête, lève le nez, ouvre la bouche et fait un pas. Mais quoi ? Que se passe-t-il ? Ce monsieur... cette dame... Mais quoi ? C'est bien vous. Oui ! Je vous connais. Vous êtes papa et maman. Que faites-vous ? Pourquoi passez-vous sans un mot, sans un geste, sans un vrai regard ?

Le petit homme s'est arrêté au milieu de l'allée; il a tendu un bras, qui reste en l'air, immobile. Les yeux expriment la stupeur et, tout à coup, il rougit jusqu'aux oreilles. Vous êtes papa et maman. Vous êtes bien vous ! Alors pourquoi faites-vous comme si vous n'étiez pas vous ?

C'est fini : nous nous sommes précipités; nous le serrons dans nos bras. Il sourit, il parle. Mais il y a quelque chose de changé dans le monde. Le ciel égrène toujours ses nuages, mais il ne parvient pas à trouver son compte. L'herbe s'introduit sournoisement dans des coins où elle avait promis de ne pas aller. Le vent crie encore : « Où êtes-vous ? » Mais la moitié des arbres font la sourde oreille et tâchent de passer inaperçus. Le jardin du Lustembourg est plein d'embûches et de secrets.

Barnabé, mon ami, si jamais vous avez des enfants, ne renouvelez pas cette malheureuse petite expérience.

Je suis bien persuadé que, depuis longtemps, le Cuib ne songe plus à cette histoire. Mais la mémoire a ses abîmes. Il n'est fruit si délicieux dont un souvenir amer ne risque de gâter la saveur et le parfum. Le petit homme fera peut-être, dans cinquante ou soixante ans d'ici, un acte imprévu de tout le monde et de lui-même et qui sera la conclusion de l'aventure que je viens de vous raconter.

Il m'arrive souvent d'aller chercher le petit homme au « Jardin d'enfants », à cette école pour rire où j'entends qu'on l'aide seulement à jouer. Il me voit, de loin, dès la sortie. Il fend la foule des enfants, vient à moi, me prend la main sans mot dire et m'entraîne. Il s'empare de moi : je suis son bien, sa chose incontestée. Il est sûr, maintenant, de ne pas se tromper. Il est sûr de lui, de moi et de tout le reste.

Il est si sûr de son droit qu'il lui arrive même de n'en point user et de ne faire aucune attention à moi. Il prend sa revanche, déjà, déjà.

VIII

Le train, son train rouge, son jouet préféré, il va s'en priver. Voilà ce qu'il vient d'annoncer brusquement, après une délibération intérieure dont nous ne connaîtrons jamais les phases émouvantes.

— Cache-le, jusqu'à l'année prochaine !

La décision n'est pas très grave, car il se trouve que l'année nouvelle commence dans cinq jours. Je le lui fais remarquer et, comme il ne manie pas encore fort bien les mots qui mesurent le temps, j'insiste. Il comprend et proteste :

— Non ! cache-le, jusqu'à très loin, très loin...

Il réfléchit et, pour mettre entre lui et la tentation un obstacle matériel, une distance rassurante, il ajoute :

— Envoie-le à Valmondois, à la Maison Blanche.

Entendu ! Le beau chemin de fer est rangé dans sa boîte rouge, ficelé et remisé sur une planche, en attendant le camionneur qui l'emportera bientôt.

Voilà donc la première étape. Il ne joue plus avec le beau train; toutefois il en parle. Il va, de temps en temps, le voir, c'est-à-dire qu'il regarde de loin la boîte. Il dit, avec un sourire mystérieux :

— Il est là-haut. Il est beau, mon train ! Il est bien rouge !

Et la maman d'intervenir :

— Le veux-tu ? Il est encore temps.

Il hoche la tête :

— Non ! Non ! Plus tard. A la Maison Blanche.

La Maison Blanche, c'est encore bien loin. Il le sent. Mais la décision est prise. D'ailleurs le camionneur arrive et la boîte part avec d'autres colis. C'est fini, fini jusqu'à l'été.

C'était son jouet préféré, le seul qu'il aimât vraiment, celui pour lequel il aurait donné tous les autres. Il ne l'a pas sacrifié, sans doute; il l'a quand même exilé dans un avenir lointain, ce qui, pour les petits hommes, est aussi inquiétant que l'éternité pour nous.

Je ne comprends pas. Je pense au roi trop heureux qui jeta sa bague à la mer. N'est-ce que cela ? N'est-ce pas plutôt une ruse exquise pour réserver, repousser une joie chère entre toutes ? N'est-ce pas plutôt ce poignant besoin de sacrifice qui visite parfois le cœur de l'homme et marche volontiers sur les traces du bonheur ?

C'est peut-être plus simple que tout ça. Personne n'en saura jamais rien.

IX

Semblable à ces paysages de sable qu'un coup de vent, qu'une heure d'orage transforment totalement, le visage du petit homme change de jour en jour. Des traits apparaissent, s'impriment,

s'altèrent, s'effacent. D'autres traits viendront que rien ne fait prévoir.

Son âme n'est pas moins mobile, ni moins malléable. Tantôt elle semble hantée des anges, tantôt des furies. Des milliers d'hommes dont je ne sais rien ont apporté, comme dit Montaigne, quelque pièce de leur substance à l'édification de cette créature. A quoi bon poursuivre un fantôme dans une foule de fantômes ? Celui qu'on attend n'est sans doute pas celui qui viendra. L'univers entier, avec toutes ses images, ses idées, ses passions, se rue dans cette âme neuve, comme un torrent débordé dans une fraîche prairie. Qu'y laissera-t-il ?

Je suis bien résolu à disputer la prairie au torrent furieux. Qu'il n'y laisse que des pépites. Qu'il porte ailleurs les épaves et les galets. Et pourtant... Souhaits, projets, résolutions, méthodes, oui, oui, vous enchantez les loisirs du modeste spectateur. Seul un pédant, qui ne voit que sa férule, peut s'imaginer que l'on crée un destin, de toutes pièces. Voir clair serait déjà bien. Regardons.

Bernard et Gérard se disputent un morceau de bois. Ils le tiennent chacun par un bout et tirent. Bernard crie, pleure, tempête, affirme l'excellence de sa cause, prend l'univers à témoin. Gérard tire en silence, tranquillement, sans rien demander à personne. En définitive, il emporte le bout de bois.

Est-ce là trait de caractère ? Peut-être. Mais que ce trait engage l'avenir... Bélître qui l'affirmerait. Il faut être enragé de pronostic pour lire l'avenir des enfants à leur façon de téter.

Alors que Zazou était un très petit bébé, il se montrait si tendre, il avait un regard si constamment pur que nous disions parfois, en riant : « Voilà le petit saint ! » Ouais ! A l'heure actuelle, le petit saint apparaît comme une canaille accomplie : il est taquin, batailleur, violent, indocile et irrespectueux. Il changera trois cents fois encore avant que d'être un homme. Et plus tard même... Mais ceci sort de mon sujet.

Entre les milles choses qui les composent, les effleurent, les traversent, les submergent, les roulent, ils n'ont pas fait le départ de ce qui est pour eux et de ce qui ne doit pas devenir eux, Ils

sont, présentement, toute l'humanité, avec ses vertus, ses vices, sa sottise et son génie.

A part nous, et malgré nos déclarations solennelles, nous rêvons un peu. C'est bien notre droit. Par la pensée, nous faisons, avec une générosité sans borne, cette « composition » que la destinée corrigera. De tout ce qui est beau, bon, charmant, nous disons — oh ! sans nous l'avouer à voix haute — : « Voilà bien un trait de caractère ! Voilà qui restera ! » De tout ce qui est médiocre, douteux ou inquiétant nous pensons avec bonhomie : « Bah ! ce sont petites taches de boue : ça cède à l'ongle et ça ne laisse pas trace. »

Nous avons bien juré de ne tenir aucun compte de ces dispositions brillantes que les enfants manifestent un jour et oublient le lendemain. Nous respectons, en paroles, ce serment raisonnable. Mais que dire des pensées ? Si le petit homme fait un beau dessin, nous battons la campagne : « Eh ! voilà peut-être le grand indice. » S'il compte correctement jusqu'à treize, nous le voyons déjà bouleversant la mathématique. S'il chante sans fausse note la *Complainte de petite Tata*, nous rêvons secrètement à Mozart. Mozart pour le moins; car Mendelssohn, ça ne vaudrait pas la peine.

Ne riez pas. Montrez-moi plutôt un homme qui soit maître de ses pensées. A part cela, nous ne parlons pas. C'est presque de la sagesse, et, pour des parents, presque de l'héroïsme.

X

Nous partons en promenade. Jour d'automne miséricordieux. Une fine brume dorée enveloppe et caresse tendrement le paysage. Les odeurs sont si poignantes que nous ne parlons pas; car nous sommes au milieu de l'âge, Blanche et moi, nous possédons de riches trésors en commun. Le petit homme trotte devant nous, sur le sentier du bois, et il tombe en arrêt : un mur.

C'est le mur du cimetière. Nous qui sommes de haute taille,

nous voyons de l'autre côté. Le petit homme lève la tête; il ne voit rien que les pierres et les touffes de capillaire qu'un insensible vent fait parfois frissonner.

— Je veux voir ! Je veux voir !

Soit ! Qu'il regarde ! Nous le soulevons sur nos mains enlacées. Il s'accoude aux tuiles faîtières comme l'ange au bord du tableau de Raphaël. Il regarde.

Tous les rosiers remontants sont en fleur. Les dahlias turgescents tirent, pour la solitude, un opulent et muet feu d'artifice. Le vol des abeilles emplit l'espace d'une note ample, grave et si constante qu'elle semble éternelle et la seule musique qui convienne à ce lieu. Les pierres tombales et les croix disparaissent, ici et là, sous l'effusion suprême des verdures.

Je demande au petit homme :

— Eh bien, que vois-tu ?

Il répond en souriant :

— Un beau jardin.

Comme c'est simple ! Comme c'est vrai ! Nous qui pensons tant à la mort, nous qui parlons si souvent de la mort, aurions-nous trouvé cette parole apaisante ?

XI

Logique, ruse, bon sens, finesse, rien ne leur est refusé, dès l'instant que les démons leur accordent quelque répit.

Le miel qui s'appelle, selon les circonstances, le « mna » ou le « mia » ou le « miène » jouit d'une faveur marquée parmi le petit monde. C'est un sucre que l'on n'a même pas besoin de croquer. On le met dans la bouche et, de lui-même, il se dissout, il se répand par tout le corps. Suave prodige ! Les paupières battent à petits coups, traduisant la volupté. Le regard se voile, s'absente.

Barnabé lâche la vieille question :

— Qu'aimes-tu mieux ? Le miel ou maman ?

Le petit homme ne se laisse pas prendre à ce piège de rhéteur. Il répond, comme tous les petits hommes :

— J'aime mieux le miel et maman.

Et il a bien raison.

La petite fille qui fait sa prière du soir a bien raison de retourner à autrui les conseils qu'on lui prodigue : « Mon Dieu, fais que je sois sage ! Et tâche de bien te le rappeler, que je n'aie pas besoin de te le dire tous les jours. » Comme cette prière concise, énergique doit être agréable à un dieu débordé de soins.

Chaque fois que l'on mène Bernard chez le dentiste, on lui procure quelque plaisir, à titre de compensation : cirque, cinéma, excursion dans les magasins de jouets. Zazou remarque l'empressement de son frère à se rendre chez le dentiste et s'écrie dans son jargon : « Moi aussi, j'ai mal aux dents. » Il a raison, il a bien raison !

Elle est embarrassante, la logique du Cuib. Il brandit un maillet de croquet et demande :

— C'est comme ça qu'on tue les bêtes ?

Il y a longtemps que je ne cherche plus à connaître l'origine de ses idées. Pourtant cette question m'agace :

— Tuer ! Pourquoi tuer ? Ne t'occupe donc pas de ça.

— Eh ! fait-il, on en mange bien, à table. Il faut bien qu'un monsieur les tue.

Chez le Dabiou, la logique se mêle de ruse. Le petit homme capable de saisir une datte, de l'avaler et de bégayer, la bouche pleine : « On peut prendre ? » ce petit homme se joue déjà ironiquement des formules de courtoisie. Causé-je trop longuement avec un ami dans l'entre-bâillement de la porte ? Il accourt et dit : « Au revoir, monsieur ! » L'ami, distrait, répond : « Au revoir ! au revoir ! » Mais l'enfant, poussant le battant : « C'est pour la porte ! » Et toute son attitude signifie : « Vous ne comprenez donc rien ? »

Logique aussi, la petite Bernadette qui, surprise à dire fort vilainement : « Je m'en f... » rattrape tout de suite ce regrettable écart de langue en assurant : « Non ! non ! je ne m'en f... pas. »

Logique à sa manière, ma nièce Jacqueline, qui s'exclamait

innocemment, pendant la guerre : « Alors, les Allemands n'ont donc pas de permission ? On ne les voit jamais. »

Quand le Babou renverse sur la nappe sa timbale toute pleine, il court spontanément l'annoncer à sa fidèle Anna ; mais il le fait en ces termes subtils : « Anna ! je ne suis pas vilain ! » Que voulez-vous ? il est encore bien petit. Quand il sera tout à fait un homme, il inventera mieux : il querellera par provision les amis qu'il aura blessés ou trahis et dont la seule vue lui inspirera quelque remords.

Je rapporte ces traits à mon ami D***. Il rit, songe à ses deux enfants, une fille et un fils, remue de chers et charmants souvenirs et dit :

— Comme je rentrais un soir, à la maison, ma fille s'écria dans un bel élan de sincérité : « Tu sais, papa, heureusement que le petit a été sage; sans ça, on aurait été insupportables tous les deux. »

Il ajoute :

— Il m'est arrivé une fois de hasarder ce reproche : « Je t'avais défendu de demander une pomme. » Je me suis attiré cette réponse péremptoire : « L'ai pas demandée; l'ai prise. »

Rousseau, dépeçant avec une allègre férocité la fable du corbeau et du renard, juge incompréhensible à l'intelligence d'Émile l'inversion du premier vers : « Qu'est-ce qu'un arbre perché ? » demande-t-il. Et vous pensez, ô Barnabé, qu'il exagère. Mon ami D*** vous dira que sa petite fille, entendant réciter : « Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe », demandait avec inquiétude : « Qui est-ce qui buvait la colombe ? » Les enfants ont des vues sur la syntaxe.

Réjouis-toi donc, Rousseau. Mais vous aussi, Plaute et Molière, car je sais maintenant que vous n'avez pas forcé la nature. Avec le Cuib, nous jouons à *Pied-de-bœuf*. Vous ne connaissez pas ? Dommage ! C'est un beau jeu qui consiste à empiler, sur un genou, toutes les mains de la société. Cela fait un plaisant mélange de grosses et de petites mains. On compte jusqu'à neuf... sept, huit, neuf : pied-de-bœuf ! — Dire ces derniers mots très vite et d'un air triomphant. — La main qui couvre alors les autres

est la gagnante. Le petit homme tient donc mes deux mains sous les siennes; il jette, de côté, des regards soupçonneux :

— L'autre, l'autre ? demande-t-il. Tu n'en as pas une autre, de main ?

Il dirait peut-être « la troisième », s'il savait prononcer ce mot.

XII

Devisant des misères du temps, nous traversions à petits pas le jardin du Luxembourg et peut-être ruminiez-vous, mon cher ami, ce vers d'Estienne Pasquier :

Tout est perdu, la guerre est immortelle.

Vous me parliez de l'avenir. Tout semblait vous y inviter, dans ce grand jardin parfumé qui était comme une prairie d'hommes en herbe. Mais vos pensées demeuraient sombres et les plus purs rires enfantins ne parvenaient pas à restaurer votre confiance en l'univers.

Soudain, désignant deux bébés qui se disputaient un jouet :

— Regardez, me dîtes-vous ! La guerre est dans la nature de l'homme. Il n'y a rien à espérer.

Que vous répondre ? Vous ne m'eussiez pas entendu. Quelques instants plus tard, j'aperçus deux enfants qui s'embrassaient, qui se couvraient de caresses. Je ne vous les montrai pas. Je ne vous dis pas : « Voyez, l'affection, la concorde sont dans la nature de l'homme. » A quoi bon ces généralités fallacieuses ? Tout est dans la nature de l'homme. Mais je ne suis pas sûr que le plus pressant des réflexes suffise à légitimer les crimes de notre temps. Les réflexes ne durent pas quatre ans.

Au reste, que je vous rassure : les enfants ne jouent plus à la guerre. Fréquentez le jardin et vous saurez que, maintenant, les enfants jouent à la révolution. Ils se font, de ce phénomène,

une idée sommaire et saisissante. Ils se réunissent en grand nombre et, au cri de : « Ça y est ! Révolution ! » ils se jettent les uns sur les autres, indistinctement, et se distribuent des horions.

XIII

Les objets qu'il imagine, les jouets qu'il souhaite, il les figure, dans l'espace, d'un doigt rêveur, d'un doigt tout-puissant. Il voit, il goûte, il sent, il touche toutes les choses auxquelles il pense. C'est une vertu que les hommes perdent en vieillissant. Les poètes ne la perdent point.

L'illusion, chez lui, est si robuste qu'elle résiste à l'épreuve d'une réalité médiocre. S'il forme un dessin grossier, il l'explique avec amour. Où nous ne reconnaissons rien, il retrouve, lui, tous les éléments de ses songes. Il ne confronte pas encore désespérément l'image et le modèle.

Ses passions, haines, amitiés sont brusques, fugaces ; ses peines immenses et tout de suite taries ; ses frayeurs démesurées. Il échafaude des théories spécieuses, multiplie les interprétations fantaisistes. Il dit :

— J'aime mieux pas avoir des yeux noirs. Avec des yeux noirs, on ne peut pas voir clair.

S'il aperçoit l'homme sandwich, il l'explique aussitôt :

— Regarde celui-là qui emporte un tout petit mur.

Il connaît la lassitude et la révolte. Un beau soir, il refuse de se laver les dents. On l'y contraint. Crise de larmes.

— Pourquoi ne veux-tu plus te laver les dents ? Voilà déjà deux ans que tu te les laves chaque soir.

Il réplique d'un air accablé :

— Justement ! Je les ai bien assez lavées comme ça.

Il apprend la politesse et, dès lors, ne l'entend plus que raffinée, excessive. Anna lui a bien expliqué qu'on ne doit pas dire « l'homme », mais « le monsieur ». Il déniche une image

où sont représentés plusieurs squelettes ; il me l'apporte en disant :

— Regarde, papa, les os des messieurs.

Il découvre — oh ! il a découvert depuis longtemps — la parure et la coquetterie.

Chaque fois que Dabiou revêt un habit neuf, il va se placer devant la glace et s'écrie : « Ah ! le beau cotume ! » Hier, on l'a mis tout nu, pour le bain. Il s'est précipité devant la glace et a levé les bras au ciel avec enthousiasme : « Ah ! le beau cotume ! »

D'ailleurs, quels sont les premiers mots que Marise a su dire ? Les voici : « Mon tapeau blanc, ma robe en tassetas. » Le chapeau, surtout, joue un rôle qu'il n'est pas exagéré de dire capital. Ils iraient volontiers tout nus, sauf à garder un couvre-chef de leur goût, semblables à ces orientaux européanisés qui portent redingote et binocle, mais ne renoncent pas au turban.

XIV

Le sanglier mort est pendu la hure en bas. La livrée est grisonnante : c'est une bête âgée. Du groin, encore souillé de terre, tombent des gouttes de sang qui forment sur le pavé une affreuse tache cramoisie. Les soies sont rares et roides.

Devant ce farouche trophée, le petit homme s'arrête, hérissé, d'instinct, comme un jeune limier qui rencontre la carcasse d'une bête ennemie.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un sanglier. Une espèce de cochon sauvage.

Il réfléchit un instant, puis lâche une meute de questions que je reçois aussi courageusement que possible. Et pour finir :

— Sa peau... Elle est en quoi ?

— Hum ! En peau.

— Ah ! Et ses poils.

— Eh bien, en poils.

— Ah ! Ah !

Il esquisse un mouvement des épaules. Il n'est visiblement pas très satisfait de mes explications.

Qui pourrait le satisfaire ? Il déverse sur le monde une curiosité corrosive qui s'insinue partout, attaque tout, décolore et met à vif le misérable savoir des hommes.

Avide, affamé, il ne prend même plus la peine d'articuler le mot magique. Il a dit cent fois et assez nettement « pourquoi », il se hâte et ne dit plus que « pouroi », puis « pouhoi » et enfin « poua », « pra », « pra ». S'il pouvait, pour aller plus vite, il remplacerait ce mot par un signe du doigt, par un clignement de la paupière.

Peu à peu, au fur et à mesure qu'il avance dans le ténébreux maquis de la connaissance, il use du « pourquoi » avec plus de modération. Souvent la pudeur lui coupe la parole. Cette question qui lui brûlait la langue, il ne la posera pas. Peut-être a-t-il peur de savoir; peut-être a-t-il honte de sa curiosité; peut-être encore préfère-t-il son rêve aux explications qu'on lui donnerait; peut-être même devine-t-il qu'on va lui faire une de ces « réponses pour petit enfant » dont il pressent la vanité.

Mais il ne renonce pas complètement au « pourquoi ». Il le manie avec adresse, avec réserve. Il l'applique au point sensible, tel le boxeur un coup savant. Le moment vient donc où, hors de combat, j'avoue :

— Je ne sais pas.

Alors, lui, me regardant en face.

— Pourquoi que tu ne sais pas ?

Parfois, il néglige de s'adresser à nous; il néglige même de formuler toutes ces questions qui s'agitent dans son esprit. Sa curiosité rêve et rôde sans objet précis. Comme un sage au faîte de l'angoisse, le petit homme murmure ce seul mot : « Pourquoi... »

CHAPITRE V

HEUREUSEMENT FORT BREF, CAR IL N'EST NI PLAISANT NI JOYEUX

I

Epictète, mon maître, vous ne serez pas content de moi. Je ne suis pas digne de votre amère sérénité. J'aime des vases d'argile et la certitude de leur fragilité ne suffit pas à conjurer l'angoisse.

Marcher avec, devant soi, des vieillards, derrière soi, de tout petits enfants. L'oreille dressée, l'œil au guet. Et toujours chercher d'où vient le vent. Mais c'est le sort des hommes de mon âge.

Pour le mettre au bain, je saisis le petit être tout nu; il tient presque dans une seule de mes mains. Délicate merveille ! Il va falloir, à travers mille périls, conduire ce passager au port. Que diriez-vous du gaillard qui prétendrait courir avec une assiette pleine d'eau et sans en répandre une goutte ?

Enfin, on peut toujours essayer. L'histoire et l'expérience personnelle prouvent, malgré tout, qu'un certain nombre d'êtres humains sont parvenus jusqu'à l'âge adulte. Rien n'est impossible.

Ce qui est fâcheux, alors qu'on est inquiet, c'est d'être médecin par surcroît.

— Ah ! non, me dit mon ami, vous n'allez pas vous plaindre ! Vous savez mieux qu'un autre à quoi vous en tenir. Vous pouvez

ramener tout phénomène à ses proportions véritables et vous dérober ainsi aux tourments sans objet qui harcèlent le profane.

Erreur, hélas ! Erreur. L'homme qui souffre le plus, c'est toujours celui qui sait le plus. Schopenhauer a cent fois raison. Il ne faudrait pas être médecin, ni même avoir été médecin, quand on a des enfants.

De quoi me sert ce peu de science ? Vais-je imaginer le meilleur, alors que je connais le pire ? N'y comptons pas. En réalité, voilà comment les choses se passent.

Je suis dans mon cabinet de travail. J'entends un cri, un cri qui vient du jardin, un cri vraiment anormal, un de ces cris qu'une oreille un peu exercée ne confond pas avec les cris ordinaires, enfin un cri qui sans être le cri... — vous comprenez — est, néanmoins, un cri d'une qualité assez exceptionnelle.

Me voici debout, puis dans le couloir, puis dans l'escalier. Deux étages à descendre. Au galop ! Vraisemblablement, il s'agit d'une chute. Sur la tête ? Non, un cri de cette nature, c'est un cri bien poussé, à poitrine libre. C'est d'une jambe qu'il est question. Voilà : il s'est tordu le pied. Ah ! Ah ! Fracture malléolaire, arrachement malléolaire ? Une malléole ? Hé non ! les deux, bien sûr : il a crié pour deux malléoles. Diable ! C'est sérieux. Peut-être cette fracture est-elle compliquée. Peut-être y a-t-il un gros déplacement. Ah ! il jouait dans la terre; si la fracture est compliquée, gare au tétanos ! Nous allons toujours poser un appareil plâtré. Je vais prévenir Lamare par télégraphe. Le petit homme va crier. Un peu de chloroforme ? Oui, c'est quand même préférable. Il ne faut pas le laisser souffrir. Si tout va bien, peut-être que, dans quarante jours... Hé ! là ! Pourvu qu'il n'y ait pas de lésion articulaire. Moi qui pensais l'entraîner aux sports, en faire un bon marcheur ! Enfin, courons au plus pressé.

Je vous ferai remarquer qu'à cet instant de mon roman, je n'ai pas encore descendu la moitié de l'escalier. L'anxiété vole vite. Je vous épargne la suite du rêve. J'arrive au jardin et j'aperçois mon petit homme : il court à toutes jambes derrière son cousin qui lui a dérobé un jouet.

Je gronde un peu, pour le principe, et je remonte chez moi, bien content, malgré tout. Je remporte l'appareil plâtré, le sérum, le chloroforme, toute la boutique. Un cordial merci à Lamare qui était déjà là... dans mon rêve. Ah ! il n'avait pas hésité : il est si bon, si fraternel. Et je me remets au travail, encore ému, mais dans une véritable atmosphère de convalescence, car il faut bien quelque compensation à ce genre de misère.

Quand ils sont couchés, le soir, j'éprouve toujours un certain soulagement. Blanche me crie : « Les voilà réduits. » Et je pense aussitôt : « Et nous, à peu près tranquilles jusqu'à demain. »

Puis-je regarder le Dadou avaler une grosse, une trop grosse bouchée de pain sans songer à ce terrassier gigantesque que je trouvai, jadis, mort sous son hangar, un quignon dans sa main crispée, mort, étranglé par une miette ?

Je pense : voici du moins l'aîné à l'abri des périls les plus grossiers, les plus élémentaires. Mais il y en aura d'autres, d'autres ! Chaque année emporte les vieux tourments et en apporte de nouveaux.

Pardonnez-moi, mes petits gars : j'ai beaucoup trop d'imagination. Je m'arrangerai, autant que possible, pour en souffrir seul et ne pas jeter mes rêves en travers de vos élans.

Voilà donc à quoi me sert la médecine. Vais-je perdre mon temps et le vôtre à vous raconter ces sottises ? Eh ! qu'il me jette la pierre celui qui n'a jamais rien éprouvé de semblable.

Mme Dufourmentel m'a raconté ses soucis, ses inquiétudes maternelles. Je lui ai déclaré de bon cœur :

— Je vous comprends, madame. Je vous plains et je peux bien vous avouer que je suis aussi bête que vous.

II

Dans le demi-sommeil matinal, l'appréhension croît, insensiblement. Tout ne se passe pas comme je le voudrais, à l'étage inférieur où est la nourricerie des fils et des neveux. Je dors

encore, mais à la façon d'un capitaine de vaisseau qui a la moitié de son cœur dans la poitrine et l'autre dans les soutes. D'où vient ce trouble ? Un cri ? Une plainte ? Non. Tout le contraire : une certaine absence de cri; un silence partiel, anormal. Dès l'aube, les voix enfantines ont retenti, comme d'habitude; pourtant, il en manque une. L'orchestre joue et le hautbois reste muet. L'oreille musicienne n'y trouve pas son compte.

Nous nous habillons à la hâte et nous descendons. Dès la porte, je vois bien que j'avais deviné juste.

Tout de suite, nous voici trois ou quatre rassemblés autour du petit lit. Nous nous penchons, comme des observateurs au-dessus d'un aquarium. L'enfant gît dans le creux de sa couchette. Il est calme, sérieux, tout blanc. Il ne se plaint pas. Il nous regarde comme quelqu'un qui sait quelque chose et qui est bien décidé à ne rien dire. Ce regard-là n'est plus un regard de bébé, c'est, tout à coup, un regard d'homme dont la gravité nous étreint le cœur. Nous nous penchons un peu plus et nous essayons de comprendre.

Il ne nous aide pas. Il a l'air préoccupé, indifférent. Je lui arrache des « oui » et des « non » qui viennent de loin et qui ne signifient pas grand-chose. Je le prends enfin sur mes genoux et l'examine comme on ferait d'un petit animal. Il perçoit le choc léger des doigts contre ses côtes et pleure un peu, sans courage.

La lutte s'engage. J'ai des alliés, heureusement, et de bons. Mais je suis sans pitié pour eux. Vous en savez quelque chose, Senlecq. Tu en sais quelque chose, Heuyer, vieil ami tyrannisé. Toutes les exigences que, médecin, je reprochais jadis aux autres parents, je les manifeste à mon tour, sans honte. Tout ce que j'ai renoncé pour mon compte, je le réclame âprement pour ces petits hommes; la résignation est affaire personnelle; on ne résigne rien pour autrui, surtout pas pour son fils.

Les femmes sont étonnantes. Elles s'asseyent auprès du lit et ne bougent plus. Les heures passent; les jours et les nuits se succèdent; elles restent là, tenant dans leur main la main de l'enfant malade, essuyant son front, lissant du doigt sa chevelure. Leur regard est toujours prêt. C'est un asile sûr où vient

se reposer, se rafraîchir le regard de la créature souffrante. Elles peuvent toujours sourire, même quand l'homme ne sait plus.

J'ai vu souvent, pendant la guerre, un couple de paysans noirs et noueux s'asseoir gauchement au chevet du fils moribond. Quel que fût son chagrin, le père ne restait pas là tout le jour; il sortait de temps à autre, pour écraser une larme, fumer une pipe et se dégourdir les jambes. La mère, elle, restait jusqu'à ce qu'on la chasse. Ni la chaleur écœurante de la baraque, en été, ni le spectacle des misères avoisinantes, ni les odeurs, ni les cris, ni la fatigue ne parvenaient à distraire de sa tâche cette femme obstinée. Rien ne détournait ce regard qui espère encore alors que la vie elle-même a, depuis longtemps, abandonné la partie.

III

Une fois, à la campagne, j'ai ouvert un mal blanc au petit Cuib. Il avait deux ans, pas plus. Il m'a regardé venir sans trop marquer d'inquiétude, mais quand j'ai saisi le doigt et coupé, il a rougi et s'est mis à pleurer en me repoussant. La douleur ? Sans doute, mais ce n'est pas tout : son attitude disait : « Quoi ! Quoi ! Tu me fais du mal, tu me coupes avec ce couteau, toi qui n'es au monde que pour me nourrir, me porter, m'amuser, me faire du bien. » Visiblement, il ne comprenait plus rien à l'ordre des choses.

Aussi souvent que possible j'abandonne à d'autres mains ces soins cruels. Je ne donne que les plus anodins; ils me valent encore bien des reproches.

Nouvelle alerte. Nous voici de nouveau rassemblés autour du lit, interrogeant la petite bête malade. Mon ami Mondor vient d'achever son examen et cherche à nous rassurer :

— Ce n'est rien, rien qu'une banale opération. Et, tout de suite, je vous assure, le sourire de l'enfant vous sera rendu.

Le sourire ! A cette seule pensée nous reprenons courage. Mondor, cœur généreux ! Vous qui, pourtant, n'avez pas d'enfant, comment avez-vous pu trouver ce mot magique, cette belle promesse ?

Après chaque maladie, je m'écrie, voyant le péril en fuite : « La prochaine fois, je ne m'inquiéterai pas plus que de raison ! » Ah bien, oui ! Sagesse n'est point affaire de projets. Barnabé se rit de moi; Barnabé, amant craintif qu'un quart d'heure d'attente met à la torture.

Il fait beau. Le soleil réchauffe le monde sans aucune arrière-pensée. Je respire à mon aise. Tout va bien.

Un de mes petits hommes se plaint, souffre. Tout se ternit. Le soleil est sans pouvoir, l'air sans saveur. Le mouvement de la terre semble s'arrêter.

Vous pensez : « C'est absurde. » Je suis bien de votre avis.

Ce qui est long, long, quand ils pleurent dans l'obscurité, c'est la reprise d'haleine. Est-ce fini ? Non ! Si ! Non... Ah ! voilà que ça recommence.

Dans la nuit silencieuse, la voix s'élève, fluette, fiévreuse. Elle crie : « Du tillol ! du tillol ! » — Rien de plus difficile que cette diphtongue « eu ». — L'enfant boit. Le silence retombe. Aussi pur qu'avant ? Non. Le silence, maintenant, est hanté. Je pourrai vivre cent ans, j'entendrai toujours cette voix désolée de l'enfant malade : « Du tillol ! du tillol ! » J'en entends bien d'autres : celle de cet Anglais blessé au ventre et qui cria, toute une nuit : « What a pain ! » Celle de ce soldat mourant qui haleta, jusqu'à l'aube : « Non !... Non !... Non !... Non !... » Bien d'autres encore.

C'est une destinée. Je suis le fils de cette pauvre maman Ma qui s'écrie encore, maintenant que sa couvée est dispersée : « Je voudrais que nous dormions tous ensemble, pour entendre, la nuit, au moins, toutes vos respirations autour de moi. »

Je me dis parfois : « Il s'agit des miens. » Mais ça ne va pas beaucoup mieux quand il s'agit des autres.

En Champagne, pendant l'incendie d'un hôpital, un soir de grand vent, j'aperçus, dans la confusion et les flammes, un

Africain qui se tenait debout sur une jambe, appuyé contre un poteau télégraphique à moitié consumé. Il avait une cuisse cassée, empaquetée dans un appareil de zinc, et tout ça tremblait, tremblait convulsivement. Ceux qui ont vu ce spectacle tremblaient sur leurs jambes rien qu'en le racontant le lendemain.

Cette sympathie animale est peut-être le plus sûr et le plus puissant des liens qui unissent les hommes. Quand on vit tout le jour à côté d'un garçon qui a une balle dans la poitrine et dont le souffle est brouillé, encombré par le sang, eh bien, on a beau être fort, raisonnable et bien portant, on voudrait respirer pour l'autre; on tousse et on crache comme si ça devait l'aider.

IV

A Soissons, une nuit d'hiver, les brancardiers nous apportèrent une petite fille blessée de plusieurs éclats d'obus. J'étais de garde à l'ambulance. Je pris la petite fille dans mes bras — elle ne pesait pas lourd — et j'allai voir le radiologiste. L'enfant me dit qu'elle avait cinq ans. Elle parlait gravement. Elle avait déjà cette affreuse résignation des rudes paysans qui prennent la guerre comme un orage, en courbant le dos.

Je plaçai la victime sur la table. Puis, dans l'obscurité, pendant que l'opérateur préparait ses fils et son ampoule, je coupai le pansement appliqué sur la frêle poitrine.

Je vous l'ai dit, c'était une fillette de cinq ans; mais en entendant le bruit des ciseaux, elle cria, de sa voix rustique, un peu rauque :

— Eh ! là ! Coupez pas mes affaires !

Elle n'avait sur elle qu'une chemise de toile à matelas grande comme un mouchoir, et elle allait mourir; mais elle connaissait les vertus de sa race.

Une autre fois, sur la Somme, je vis arriver un brancard qui paraissait léger, léger, car il n'était pas, comme d'habitude, chargé d'un grand corps boueux, mais seulement de deux

bambins enveloppés de linge rouge. C'étaient deux frères, blessés par la même bombe. Je leur donnai les premiers soins. Ils avaient cette gravité hagarde que l'on voyait alors aux soldats, leurs aînés. Comme ceux-ci, ils souriaient parfois. Ils se tenaient par la main, sur la couchette où on les avait réunis, et l'aîné, qui avait peut-être sept ans et qui était le plus grièvement atteint, se souciait à tout moment des blessures et des besoins de son frère.

Que l'homme accompli, que le mâle magnifique aux membres musculeux, à la belle poitrine bombée fût broyé, mutilé, ce n'était pas chose étrange pour mes regards rassasiés d'horreur. Mais que ces corps puérils, imparfaits fussent, eux aussi, compromis dans la sauvage mêlée, cela me gonflait le cœur d'une furieuse révolte. Pour qui raisonne de sang-froid, ce sentiment est peut-être injuste, mais il est si profondément humain qu'il semble bien inutile de le mettre à l'épreuve d'une logique scolaire.

Un paysan d'un village russe dévasté par la famine présente ses trois enfants aux cantines de la Croix-Rouge. « On ne prend que les orphelins », lui est-il répondu. « Eh bien, ils vont l'être ! Prenez-les », dit l'homme; et il va se tuer. Vous pensez que c'est bien la réponse d'un père, réponse simple, sublime, désespérée. Oh ! ce n'est pas seulement ça. Ce n'est pas une réponse désespérée.

Nous parlons, entre amis, de cette coutume vieille comme le monde et qui veut que, dans les catastrophes, les enfants soient sauvés les premiers. « C'est bien un peu futuriste, dit l'un de nous. Quoi ! sauver cette bande de mioches et laisser, de sang-froid, périr des hommes d'une valeur éprouvée, Pasteur ou Beethoven... » Eh oui ! Voilà le vieux souci de l'espèce, le démon de la fourmilière. Sauver les œufs ! Pasteur, Beethoven, ces adultes prodigieux ! Mais, dès lors que nous apprécions leur génie, c'est qu'il a porté ses fruits. Tandis que, parmi ces petits êtres, il y a peut-être mieux encore, peut-être le Messie, peut-être un homme divin.

Ainsi raisonne simplement l'humanité qui n'est qu'attente, espoir et ferveur aveugle en l'avenir.

V

Barnabé me dit volontiers : « Vous êtes optimiste ! »

C'est bien possible. Et, cependant, les vrais optimistes n'écrivent pas : ils mangent, ils jouissent. Les vrais optimistes ne cherchent pas des thèmes de joie : on ne cherche que ce dont on manque. Les vrais optimistes ne connaissent pas l'angoisse : ils n'ont pas d'imagination. Les vrais optimistes ne chantent pas pour tromper la faim : ils sont repus.

Le visage de Barnabé exprime un blâme sévère : « Vous connaissez le mal, et vous demeurez optimiste ! »

C'est vrai, je vois le mal, je connais le mal. Comme un avare qui s'obstine à chercher de bons grains égarés dans la menue paille, je fouille avec patience, malgré tout. Et lorsque, à la chute du jour, je contemple le monceau de détritus et d'âcre poussière que j'ai, enfin, rejeté, je ne suis pas désespéré s'il me reste au creux de la paume une pincée de bon froment. Optimiste si vous voulez, Barnabé, le mot ne fait rien à l'affaire.

Barnabé ne se tient pas pour battu. Il complète le réquisitoire :

— Avoir des enfants dans une époque telle que celle-ci, c'est pousser l'optimisme aux limites du raisonnable.

J'entends bien : Montaigne a déjà dit quelque chose d'analogue, car toute époque est, pour ceux qui la vivent, le siècle le plus cruel de l'histoire. J'ouvre les *Essais* et je lis : « Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoi être désirées, notamment à cette heure qu'il seroit si difficile de les rendre bons. » C'est bien pourquoi Montaigne, fils affectueux et fidèle, n'eut, pour son compte, pas moins de six filles.

On ne raisonne pas pour préparer ses actes, mais pour les excuser. Barnabé, mon ami, je ne veux que votre bonheur. Un vieux proverbe de chez nous dit, non sans simplesse, non sans subtilité aussi :

> Il est heureux qui a des enfants
> Il n'est pas malheureux qui n'en a point.

Ajoutez un verset, pour comble de sagesse :

Il est désespéré qui n'en a plus.

Et restons sur nos positions, comme il convient à des bêtes intelligentes.

Malgré les crimes du siècle, malgré le sang, la folie, la misère, le doute, je trouve encore une joie toute neuve à regarder mes petits hommes. Dans ce monde cruel et furieux, ils sont encore innocents, et je veux bien dire inoffensifs, si la distinction vous agrée.

Je ne sais ce que le temps leur réserve; je ne peux même pas prévoir ce que ces petites créatures me réservent à moi-même; pourtant, à les contempler, je me sens jeune, de nouveau et, de nouveau, plein de confiance et d'opiniâtreté. Tout me redevient évident, possible. La vieille lassitude m'abandonne. Une lumière m'accompagne.

Mais je sais comme il est frêle, ce lien qui me rattache au monde. Je n'oublie pas que j'ai dévoué mon amour à des vases d'argile et qu'il est sans doute plus sûr d'adorer une idole de bronze.

CHAPITRE VI

OÙ SERONT ÉTUDIÉS LES MŒURS ET LES SENTIMENTS DES COMPARSES

I

Mon cabinet de travail est un lieu sacré. Tout le monde sait ça dans la famille. Les petits hommes n'ont le droit d'y pénétrer que durant l'heure qui suit le déjeuner. Telle est la loi; mais la loi n'étant faite que pour procurer aux citoyens l'exquise volupté d'y contrevenir, les petits hommes envahissent à tout propos mon domaine.

Parfois, je m'octroie généreusement quelques minutes de vacances. J'entr'ouvre ma porte et crie : « Holà! ho ! lâchez les brigands ! » Ce n'est pas long; on entend une galopade et les voilà ! La sarabande commence. Les coussins du divan sont précipités sur le tapis et forment un train qui est, tout de suite, de l'espèce des « trains à catastrophe ». Le Dadou, d'un doigt sûr et prompt, atteint tous les objets les plus délicats, les plus fragiles. Il ne touche qu'à ceux-là, car il n'a pas de temps à perdre. Les livres même sont l'objet de sa sollicitude, les livres dont, pourtant, la loi fait une mention toute particulière. L'ascension des meubles est entreprise et, presque toujours, menée à bien, sans cordes et sans crampons. Des batailles acharnées, encore qu'indécises, se livrent sous ma table; nul coup n'est perdu : mes jambes sont là pour recevoir ceux qui risqueraient de s'égarer.

Quand je juge que les lieux sacrés sont suffisamment profanés, j'expulse les sacrilèges. Il faut employer la force. Cris ! Protestations indignées ! Le conquérant s'estime toujours lésé quand on lui fait rendre gorge.

Le Tioup ne peut pas encore ouvrir une porte tout seul : il n'est ni assez grand, ni assez fort, ni même assez adroit pour cela. Je suis donc bien tranquille en ce qui le concerne. Quand la taille, la force et l'adresse lui viendront, il sera, heureusement, assez intelligent pour comprendre qu'on n'ouvre pas la porte de papa sans un motif sérieux. N'avais-je point raison de vous dire que le monde n'est pas trop mal fait ? Voyez le Cuib : il ne pénètre chez moi que dans les circonstances graves. D'ailleurs, le voici, précisément, qui se présente. Il entre sans frapper, ce qu'une vive émotion légitime sans aucun doute. Je l'interroge, d'un ton bienveillant, un peu ferme :

— Que veux-tu ? Qu'y a-t-il ?

Il me regarde en battant des cils et répond :

— Y a Zazou qui ne peut pas ouvrir tout seul : il est trop petit.

Ne vous ai-je point dit que l'aîné n'entrait jamais chez moi sans un motif sérieux ?

Le plus souvent, il vient réclamer mon assistance ou mes conseils : une vis du « mécano » ne bloque pas à fond, le petit homme ne sait où placer la queue de l'éléphant, dans son dessin, ou bien encore il m'apporte à recoller les victimes du jour. Je gronde et j'obtempère. Il sort en promettant : « C'est la dernière fois. » Cinq minutes plus tard, il est là, de nouveau. Il a des excuses pertinentes. Je n'ai qu'à céder, c'est le meilleur moyen d'en finir. On se dérobe à la contrainte en obéissant. L'homme qui consent à tomber supprime la gravitation, dit le philosophe.

La moindre défaillance de mon attention est toujours sévèrement punie. Que la porte, la fameuse porte demeure ouverte une seconde, et les lutins sont là, bondissants, piaillants, traînant armes et bagages : des tables, des chevaux, des voitures, tout un matériel de guerre.

Je pense à ce microbe que les savants ont si heureusement qualifié de *subtilis* parce qu'il se glisse partout.

Il arrive qu'un jeu nouveau, passionnant, retienne plusieurs heures de suite les petits hommes dans leur chambre. Je consulte ma montre, tout en travaillant, et commence à m'étonner. Après m'être bien étonné, je m'ennuie, puis je m'inquiète. Comme le gardien d'un trésor qui, dédaigné des voleurs, finirait par aller les chercher, j'entr'ouvre ma porte et fais des avances à l'envahisseur.

L'envahisseur a des caprices; je ne réussis pas toujours à l'attirer sur mes terres.

II

Grand travailleur en dépit des nuées d'importuns qui viennent l'assaillir chaque jour, Alfred Vallette m'avoue qu'il est paralysé par l'approche d'un enfant. « Je sais trop, dit-il, que l'enfant ne pourra demeurer longtemps sans introduire quelque chose dans sa bouche, changer les objets de place, frapper en cadence sur le parquet ou sur un meuble, poser des questions inutiles... »

Eh oui ! Voilà justement les moindres des choses que j'attends d'un adulte quand j'ai le plaisir d'en posséder un dans mon voisinage immédiat.

Mais le bruit, les rires, les querelles, le caquetage incessant des petits hommes ?

Bah ! J'ai toujours travaillé dans le vacarme. Le silence est chose intérieure, chose de l'âme. Même au sein du désert, même à la cime des monts, l'homme mal défendu cherche en vain le silence efficace : le cri d'une hirondelle, le frémissement du sable soulevé par le vent, tout le vient distraire, tout l'incommode, même le sourd battement de son cœur, même le bruit de sa propre respiration.

Quand j'étais jeune, je travaillais dans les bibliothèques publiques, pour diverses raisons que je vous donnerai quelque jour. Plus tard, il y a eu la guerre. J'ai dû apprendre à me recueillir au milieu du tumulte; j'ai dû obtenir la solitude malgré

les grondements de la bataille, malgré les soupirs et les hurlements des blessés, malgré les exclamations des camarades attablés près de moi et trompant, de leur mieux, l'ennui, cartes en main : « Deux piques ! — Trois cœurs ! — Je contre ! — Je surcontre ! »

Maintenant je peux travailler au coin de mon feu. Mais j'entends les cris de mes deux lutins, les cris de leurs cousins, de leurs amis. Le bruit figure dans ma destinée comme un attribut dans des armoiries.

Longtemps méprisé, le bruit prend sa revanche. Certains jours, il s'obstine, il s'impose. Il mine, sape, démantèle enfin ma forteresse fragile. Défaite ? Non : Précieux avertissement. Inutile d'insister, inutile de s'acharner à la besogne. Si j'entends le bruit, c'est que je ne suis pas digne de mon travail. Compris ! Je prends ma canne et mon chapeau.

III

C'est fini : le petit animal est gavé. Il rit et s'endort. Blanche le garde encore un peu de temps serré contre elle. Ce ne doit pas être désagréable. La vue du groupe qu'ils forment m'inspire des réflexions d'où la jalousie n'est pas tout à fait absente :

— Si tu n'avais pas eu de lait, je crois qu'il m'en serait venu.

Je prends le bonhomme dans mes bras. C'est bien mon tour. Avant de le déposer dans la corbeille enrubannée, je cherche à placer un petit baiser. Pas sur le visage ! J'ai moi-même donné de sévères instructions. Lancé au juger, le baiser tombe sur l'oreille qui est molle, douce et finement velue, comme la feuille de la menthe.

Nous nous regardons avec une satisfaction que nous ne parviendrions pas à dissimuler, que nous ne cherchons d'ailleurs même pas à dissimuler. C'est absurde, mais c'est ainsi. Avoir

un enfant n'est pas chose particulièrement difficile, et nous voilà tous deux plus fiers que si nous avions construit la grande pagode ou trouvé la quadrature du cercle. Démon de l'espèce, je reconnais là ta malice. Mais, silence ! A quoi bon te priver de la joie de croire que tu m'as abusé ? Je veux non seulement céder à la nature, mais encore, beau joueur, lui laisser, par surcroît, l'illusion que je suis dupe.

Pendant que je médite sur ce thème, le petit animal se prend à hurler. Dans la nuit, sa mère allonge, à tâtons, une main prudente et, soudain, se met à rire.

— Qu'y a-t-il ?

— Je lui ai mis, à l'aveuglette, un doigt dans la bouche et il est en train de le téter.

Nouveau rire qui, cette fois, se termine par un cri de joie.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il a une dent ! Je la sens avec mon doigt. Là, sur la gencive, une petite chose dure et râpeuse !

Et c'est vrai. Le sein, bonne bête, souffrait sans comprendre. Le doigt, lui, explique tout.

Nous allons bientôt sevrer le petit animal. Huit jours plus tard, il fera comme son frère, il fera comme tous les autres : il se détournera dédaigneusement de ce sein, qui, toute une année, fut son espoir, sa consolation, son dieu.

IV

Il y a quelque vingt ans, j'allais, une nuit par semaine, prendre la garde à la maternité de l'hôpital Saint-Louis. Il y avait alors, dans le service, une jeune infirmière dont je n'ai jamais su le nom mais dont je n'oublierai pas le visage. Elle était petite, brune, avec des traits menus et fermes que le travail nocturne n'avait pas encore flétris. Son regard, naturellement vif, s'allumait, à la vue des enfants, d'une ardeur mystique que ne décourageaient ni les tristesses de l'émouvante besogne, ni

même rien de ce que Baudelaire a pu appeler « les hideurs de la fécondité ».

Dès qu'un nouveau-né poussait son premier cri, elle le saisissait, avec un geste ravi et ravisseur; elle le lavait, le savonnait, le séchait, le roulait dans un linge chaud et l'emportait dans la salle commune pour l'habiller et le mettre au berceau ! Il y avait, dans tous ses gestes, la candeur de la fillette qui joue à la poupée et la passion de la femme livrée au démon de l'espèce.

Certaines nuits, plusieurs petits naissaient presque en même temps. J'avais grand-peur que, dans sa ferveur, l'infirmière ne distribuât au petit bonheur les bébés venus au monde pendant la bousculade. Je lui criais, imaginant d'obscures tragédies : « Les bracelets, veillez aux bracelets ! » Car, pour éviter les erreurs, on attachait de petits bracelets de parchemin au poignet des nouvelles créatures. La jeune fille exécutait docilement les ordres; mais je sentais bien que, pour elle, tous les enfants étaient ses enfants ou, mieux encore, de multiples aspects de l'enfant, but unique et raison d'être de toute sa chair, de toute sa vie.

V

Je suis furieux, plein de rancune. Je gronde :

— Enfin ! Est-ce raisonnable ! Voilà un garçon qui ne viendrait jamais, de son propre mouvement, embrasser son père !

Trois secondes de silence. Puis Blanche trouve ceci :

— C'est que ta barbe pique...

— Mais non ! Je t'assure : elle est très soigneusement faite.

— Heu... Je ne sais trop. Tiens, là, près du menton...

— Tu crois ?

— Sûrement. Ce rasoir mécanique...

— Il est parfait.

— Le savon, peut-être...

Discussion sur la barbe, le rasoir, le savon, l'eau tiède, les

appareils de chauffage, les grands hôtels, les voyages, les paquebots, l'Extrême-Orient. Cinq minutes encore et nous voici dans les forêts de Bornéo. Cependant, l'enfant coupable est revenu jouer entre nos jambes. Suprême habileté des femmes ! Quel rare talent de cornac ! L'éléphant s'ébranle en grognant. Il s'aperçoit qu'il est parti, mais il s'en aperçoit quand il est arrivé.

Dans les drames du petit monde, il n'y a jamais que deux rôles pour grandes personnes : le rôle du justicier, — c'est le vilain rôle, — et le beau rôle, celui du médiateur. Nous jouons tantôt l'un, tantôt l'autre, selon les circonstances. Celui qui intervient le premier dans les faits en assumant le vilain rôle fait tout son possible pour s'en tirer avec dignité : il élève la voix, roule de gros yeux, propose des sanctions. Ah ! mais !

Ouverture des écluses lacrymales, cris, grincement de dents — de lait —. C'est alors qu'intervient le second géant. Il est tout onction et lénifiante sérénité. Il s'entremet, transige et fait signer une paix honorable. Réconciliation générale, chocolat, gâteaux secs, partie de « poule noire ».

Le médiateur et le justicier s'arrangent, en général, fort bien et, comme vous le voyez, le procès se termine toujours par un acquittement.

Nous nous entendons sur toutes choses, quand il s'agit des petits hommes. Une fois, une seule fois, nous n'avons pas été du même avis, et nous ne nous le sommes jamais avoué. Il s'agissait de savoir comment le Cuib porterait son béret bleu. Blanche le voyait nettement rejeté en arrière. Moi, j'inclinais à le tirer en avant. C'est donc pourquoi le Cuib porte son béret sur le côté. Nous avons fait des concessions de part et d'autre. Quand le petit homme me tombe sous la main, je donne un petit coup au béret, un tout petit coup dans mon sens, c'est-à-dire en avant. Pas trop, pourtant, afin que sa mère ne s'en aperçoive pas. Je crois bien qu'elle en fait autant, de son côté : un petit coup en arrière. Mais je n'en suis pas sûr. Du moins n'ai-je rien remarqué. Je pourrais presque affirmer que Blanche n'a rien remarqué non plus. Alors, chut ! n'en parlons pas.

Parfois, Durtain me montre sa femme et dit en souriant :

— Nous sommes parents, tu sais, ma femme et moi : nous sommes parents par les enfants.

Très juste ! Je rapporte le propos à Blanche. Elle réfléchit une seconde et juge :

— Être parents, c'est quelque chose ! Mais il n'est pas mauvais d'être amis, par-dessus le marché.

VI

On me demande :

— Que leur apprenez-vous ?

Eh ! rien, ou presque, pour l'instant. Que leur donner ? Ils prennent de tout, et à pleines mains. En revanche, ils m'apprennent chaque jour mille choses nouvelles. Ils m'apprennent souvent ce que je croyais savoir.

Je leur fais goûter tous les fruits, toutes les nourritures du monde, et c'est comme si je les goûtais avec une nouvelle bouche, comme si je les découvrais avec un cœur neuf.

Je dépose sur la langue du Dadou une petite fraise. Il mâche, avec hésitation d'abord, puis avec confiance. Sur son visage qui ne dissimule rien, je peux suivre toutes les phrases de la joie. Il me semble que je n'avais jamais prêté à la fraise une attention aussi profonde, aussi pieuse. J'essaye alors d'une cerise. Surveillons le « nayau » ! Que dit l'expressive petite figure ? C'est doux, c'est ferme, charnu, aigrelet, sucré, juteux. Ah, voilà le « nayau » ! Reste attaché à la queue un peu de pulpe rose qu'on peut encore sucer. Le petit homme suce avec délices. Je ne sais plus très bien si c'est en lui ou en moi que le plaisir se produit.

Je recommence ! Je recommence tout. Je traitais, me semble-t-il, toutes les joies du monde avec une hâte sacrilège. J'en refais l'étude minutieuse, sous la conduite des petits hommes.

J'avais horreur des défilés, des mascarades, des fêtes foraines. Tout cela, maintenant, m'intéresse, c'est-à-dire les intéresse.

Chaque fois que Blanche donne au Tioup une cuillerée de bouillie, elle esquisse un léger mouvement des lèvres; elle goûte, par la pensée, tout ce qu'elle leur donne. Quand elle les allaitait, elle faisait aussi cette petite moue. Douleur ? Non, sympathie.

J'ai oublié presque tout du grec et beaucoup du latin; je n'ai jamais su l'allemand; j'ai négligé les mathématiques, l'harmonie et plusieurs autres sciences. J'avais fait la part de l'ignorance et consenti bien des sacrifices. C'est fini. Je ne renonce plus à rien. Ce que je n'aurais pas eu le courage de reprendre ou d'aborder tout seul, je vais l'attaquer maintenant avec mes petits alliés, mes réserves toutes fraîches. Je compte bien me remettre au grec et au latin, travailler un peu d'allemand pardessus leur épaule, les suivre pas à pas dans l'étude de l'harmonie et me trouver dans l'obligation de leur expliquer leurs problèmes.

Le bon maître tire profit des leçons qu'il donne.

VII

Jadis, quand, d'une fenêtre ou d'un wagon de chemin de fer, j'apercevais dans la campagne un bout de route grimpant au flanc d'une colline, je me voyais toujours, sur cette route, canne en main, musette au côté, partant pour quelque beau voyage; je me voyais toujours de dos.

Je rêve encore, en regardant les routes. Je me vois toujours, en imagination, canne en main, musette à l'épaule. Mais je me vois de face, ce sont les routes du retour.

Bah ! Je repartirai ! Mieux encore, nous repartirons ! Les petits hommes m'entraîneront dans leur sillage, comme un canot de secours, un peu usé, précieux malgré tout, solide, éprouvé.

J'ai pris de la patine; je suis poli aux angles. L'expérience

m'a prodigué ses faveurs. Je suis capable d'humilier mon orgueil. Est-ce une victoire ? Certes, mais non définitive. Les petits hommes sont venus, tout est à recommencer. Défait, brisé, l'orgueil ressuscite avec mes petits hommes. Il ressuscite, plus roide que jamais. L'idée de leur humiliation, à eux, m'est intolérable. Mon cœur, cicatrisé, se reprend à saigner au moindre coup qui les atteint. Il me faut faire, une seconde fois, l'apprentissage de la vertu.

Naguère encore, le temps allait trop vite : je connaissais assez de choses et n'avais plus hâte de vieillir. J'aurais voulu retenir les heures, même les médiocres, même les cruelles, les serrer contre moi, les regarder profondément avant de les laisser s'enfuir.

Grand changement, depuis les petits hommes. J'éprouve je ne sais quel désir absurde et juvénile de les voir pousser. Pourtant, je regrette tout de ce beau petit passé, je regrette tout de vous, garçons, même vos maladies, vos colères, même votre coupable indifférence aux caresses du pauvre papa. Mais qu'importe le regret ! Je suis poussé par leur propre hâte. Je gaspille avec eux, qui peuvent aisément le faire, un temps dont je devrais, moi, me montrer économe.

J'arrête Bernard dans sa course, je le prends sur mes genoux. Sa lèvre supérieure est couverte d'un fin duvet blond que l'on voit bien à contre-jour. Je rêve à la moustache qu'il aura dans vingt ans.

Je rêve encore ; il est déjà loin, tout à ses jeux, tout à sa fièvre. Pourquoi rêver, qui peut agir ?

VIII

— Monsieur ! Monsieur ! Où est, s'il vous plaît, M. Léautaud ? Le monsieur qui s'occupe des chats ?

Ainsi parle une petite vieille, coiffée d'une capote de crêpe, affublée d'un collet centenaire. La scène se passe au Mercure de

France, dans l'escalier de cette vénérable demeure. La vieille femme est collée au mur, comme un écolier puni. Elle gémit :

— Monsieur, je suis aveugle. Où est M. Léautaud ?

Je la conduis à bon port, l'installe au secrétariat, dans le fauteuil des visiteurs, la prie d'attendre et vais à mes affaires.

Un quart d'heure plus tard, m'en allant, je rencontre de nouveau la petite vieille. Léautaud la reconduit, tel le médecin qui vient de donner une consultation. Il lève un doigt ; la voix est grave :

— Rien que du lait pendant deux jours. Si ça ne va pas mieux, j'aviserai. Peut-être vous le prendrai-je. Je ne promets rien.

La vieille s'éloigne, à tâtons, bégayant grâces. J'entre chez Léautaud et la conversation s'engage. Comme par hasard, nous en venons à parler des enfants; c'est un sujet qui ne me lasse point. Léautaud m'écoute sérieusement, hoche la tête et dit en levant un doigt, toujours le même :

— Oui ! Mais, les enfants, c'est sale !

Bon Léautaud ! Il a, chez lui, c'est de notoriété publique, vingt-cinq chiens, trente chats, deux chèvres, des souris, des rats, des mouches et, qui sait ? peut-être un caméléon, peut-être une tortue marine, peut-être un tatou.

Mais, — en dépit de tout ce que j'ai dit des gens qui aiment trop les animaux ,— quel bon papa il eût fait, ce Léautaud-là !

IX

Certains ont eu quinze enfants, par erreur, dirait-on. Ce sont au demeurant, des célibataires de vocation, des célibataires qui se sont trompés, voilà tout.

Certains vieillissent dans une solitude à perroquet, et qui n'en sont pas moins pères jusqu'au bout des ongles. Ce n'est pas là une des moindres injustices de la vie.

A dire vrai, il me semble que j'ai eu mes enfants à compter du jour où j'ai désiré de les avoir. J'entends qu'ils ont existé,

pour moi, à partir du moment où je les ai créés dans mon cœur.

En général, les événements dictent les opinions des hommes. Tant qu'Arcos n'avait pas d'enfant, il criait, comme le poète François Maynard : « O siècle ingrat ! O saison diffamée ! » et il ajoutait : « Tu ne mérites pas que le sage perpétue sa race ! »

Il disait aussi, comme Montaigne : « N'ay iamais estimé qu'estre sans enfans fust un défaut qui deust rendre la vie moins complète et moins contente. La vacation stérile a bien aussi ses commodités. »

Aujourd'hui, Arcos a un fils, et il estime avec simplicité, avec sincérité : « C'est épatant ! »

Toute l'éloquence des hommes vise à justifier leur fait.

Mais le souci, l'inquiétude, les charges ?

Hélas, oui ! J'ai trouvé, dans les œuvres de Maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, une aimable élégie dédiée « à Mme la Princesse Marie, qui reprochait à l'auteur de ne plus faire de vers ». Le brave homme s'excuse naïvement :

> Suivant du rossignol l'usage et les leçons
> L'abord de mes petits a fini mes chansons.

Toutes ces jeunes filles, écoutez-les chanter ! Elles se marient, elles deviennent mères et la chanson meurt. Quand ce n'est pas le tourment qui l'étrangle, c'est le bonheur qui l'étouffe. Être heureux, ce n'est pas petite affaire.

X

Je suis à la fenêtre de mon cabinet de travail. Je fume ma pipe en contemplant le paysage. Et je rêve. A quoi donc, âme ingrate ? Eh ! le sais-je ? A d'impossibles bonheurs, tel celui de fumer une bonne pipe en contemplant, de la fenêtre, un harmonieux paysage.

N'importe, la minute est belle, encore que je n'en sois pas digne.

Les enfants jouent sous le marronnier, de l'autre côté de la maison. Le village est tranquille. Le petit train de Marines donne de la voix à l'entrée du vallon. Tout à l'heure, hoquetant, haletant, enragé, il passera derrière le mur du jardin, au bout du sentier. Une fois de plus, nous nous demanderons par quel miracle ce train peut arriver au bout de sa course : on dirait qu'il se sème en route.

Loisir. Tabac. Paysage. Rêverie.

Et soudain, que se passe-t-il ? J'avais pourtant bien défendu que l'on ouvrît les portes. Holà ! Ho !

La grand-mère Mémé est sur la route avec les petits. Elle tient, sur ses bras tremblants, celui qui ne marche pas encore. Les autres, comme des poussins émancipés, s'éparpillent de tous côtés.

Je pousse un cri. La Mémé lève vers ma fenêtre un regard plein d'angoisse et de supplication. Toute la couvée est dispersée : le Tioup court en tête, Marise trotte derrière lui, avec son allure de poupée à ressort. La petite bande s'élance sur le sentier et, déjà, le cri du train retentit tout proche. La Mémé, affolée, comprend l'étendue de sa faute. Elle court, embarrassée de son poupon blanc. Ses jambes sont bien roides et vont plus lentement que les moins dégourdies des petites jambes neuves.

Que faire ? Sauter par la fenêtre ? C'est mon premier mouvement. Mais, vrai, deux étages ! Mon second mouvement, raisonnable, me lance dans l'escalier. Dix secondes plus tard, pareil au bon chien de berger, je rassemble le troupeau et le ramène au bercail : cependant le tacot meurtrier passe en hurlant, comme si on lui avait marché sur la queue.

Les enfants dans le jardin, je verrouille la porte.

— Allez, chenapans ! n'avez-vous pas assez de place, assez d'allées, assez d'arbres ? N'avez-vous pas assez de fleurs à marpailler ?

Tous ces reproches, méprisés des petites oreilles, sont destinés à la Mémé pour qui j'ajoute, plus doucement :

— Vous ne pouvez pas les surveiller tous, Mémé. Je vous en prie, ne leur ouvrez plus la porte.

La pauvre Mémé lève vers moi son bleu regard candide et réplique avec confusion :

— Ce n'est pas moi : c'est Bernard !

Allons ! Allons ! nous avons un enfant de plus à la maison.

XI

Tout le début des *Mémoires d'Outre-Tombe* est consacré aux ancêtres, à la généalogie des Brien. Pour copieux qu'il paraisse, cet historique n'est que sommaire et, si la chose nous intéresse — comment ne nous intéresserait-elle pas ? — nous sommes priés de consulter Moreri, dom Lobineau, dom Morice, Toussaint de Saint-Luc, le P. Anselme et quelques autres.

Le livre glisse sur mes genoux et je rêve. Que Chateaubriand me pardonne : à ce signe on reconnaît les bons ouvrages.

Je ne sais rien de mes ancêtres. Au delà de mon arrière-grand-père paternel, qui était paysan, c'est la nuit, une nuit fort noire, où nul, jusqu'ici, ne s'est avisé de porter la torche. Faut-il tout avouer ? Ça ne m'intéresse pas. Soulever la poussière des archives, bouleverser les mairies de villages, tirer de leur sommeil les humbles fantômes d'une lignée de laboureurs ? Jeu d'usurpateur ou de parvenu. Puisque je ne sais rien, j'accepte de ne rien savoir. Je n'irai pas, chez les antiquaires de province, acheter des portraits d'inconnus pour me composer une galerie d'ancêtres.

Au reste, qui donc adopter, de cette foule ? Celui qui m'intéresserait, celui qui me donnerait la clef de certaines inquiétudes, est peut-être un collatéral méprisé qui ne porte même point mon nom.

En déterministe fermement déterminé, — pour une fois, — je renonce à résoudre un problème dont les éléments essentiels risquent trop de m'échapper.

Encore parviendrai-je à débrouiller ce passé mystérieux, qu'y puis-je ? Vais-je m'acharner sur le révolu ? Non, l'autre inconnu celui qui est tout à venir, voilà ce qui m'intéresse.

J'ai toujours eu pitié de ces malheureux qui consument leur temps à supputer un héritage. Holà ! Petits hommes ! Ma race est devant moi. En route et bon courage !

XII

La fillette rencontrée sur la plage explique avec volubilité : « J'ai six ans, mon frère a quatre ans, et ma sœur qui est morte, elle a sept ans et demi. »

A n'en pas douter, cet étrange « présent » reflète les sentiments et les propos de la mère : la petite morte a sept ans et demi. Elle aura toujours sept ans et demi. Un jour futur, la mère, vieillie, dira : « Berthe aurait trente-trois ans »; mais ce n'est là qu'un calcul abstrait : la petite ombre a toujours sept ans et demi et l'imagination ne peut rien contre cette radieuse survivance.

Maman Ma — c'est ma mère — a eu huit enfants; je suis le septième. Elle en a perdu quatre. Elle en parle souvent, bien que la douleur soit ancienne et comme embaumée. Elle en parle chaque jour, elle y pense chaque jour. Les traits se sont doucement évanouis, dans sa mémoire, et maman Ma ne « voit » plus ses petits morts comme des personnes matérielles. Ils vivent pourtant, en elle; ils sont en elle comme de purs esprits. Ils n'ont pas plus de visage charnel que Dieu. Pauvre maman Ma ! Elle est petite, petite ! Tous ses enfants sont plus grands qu'elle. Pour les embrasser, elle se soulève sur la pointe des pieds et tend le cou. C'est dans cette attitude que je l'aperçois lorsque je pense à elle. C'est dans cette attitude d'adoration que je l'apercevrai toujours.

Je ne suis plus un jeune homme. Le peu de cheveux qui me reste grisonne allégrement. Et pourtant, maman Ma m'embrasse

toujours comme si j'étais encore son petit garçon aux joues fraîches. Je l'embrasse à mon tour et je m'échappe. Trop vite, car elle dit humblement : « Encore un ! Encore un ! » Je l'embrasse une fois de plus. C'est dix fois, vingt fois qu'il faudrait. Je ne suis pas un fils très tendre. Je serai puni.

Je suis puni. Mes fils se chargent déjà de venger leur grand-mère. J'aime à les embrasser : ils sont si frais; il est si agréable de les tenir à plein corps ! Ils sentent si bon ! Ils sont tellement à moi ! Mais ils sont toujours pressés ! Ils se dérobent toujours. Je les importune, je les empêche de jouer. Ils me glissent des mains et courent à leurs affaires. Je crie : « Encore un ! Encore un ! » Ils me donnent, au galop, le baiser demandé. Un seul, et rapide, et furtif. J'en voudrais dix, j'en voudrais vingt. Je les prends, parfois, de force. Je profite de ce que mes fils sont encore petits; ils ne peuvent pas humilier ma tendresse. Je leur rends, à eux, toutes les caresses que tu m'as données et que je ne t'ai jamais rendues, pauvre maman Ma, chère maman Ma.

XIII

Le Cuib demande une prune. Je la refuse, pour plusieurs raisons dont la moins bonne est encore excellente, je vous prie de le croire. Le Cuib insiste. Nouveau refus. Il insiste encore. Je me fâche, tout juste assez pour avoir la paix. Le Cuib verse quelques larmes.

Barnabé saisit une prune dans la coupe et l'offre à l'enfant qui se sauve, victorieux, plein de mépris pour ces géants falots incapables de dire « non » avec ensemble.

Barnabé rit d'un air bonhomme. Il a le beau rôle : « Pauvre petit ! Fallait-il le laisser pleurer pour une prune ? » Barnabé, qui précisément n'aime pas d'entendre pleurer les bébés, est assez content de soi. Il confesse : « Je ne sais rien refuser aux enfants. »

Je n'ai donc qu'à rougir et me taire. Je suis le père dénaturé, l'homme sévère, un peu rapiat, capable de refuser une prune, une méchante prune à un tout petit garçon. Je suis celui dont on dira, sous le manteau de la cheminée : « Il a une singulière façon d'aimer les enfants : il les laisse pleurer pour une friandise. »

Malgré tout le respect que je porte à Barnabé, quel plaisir j'aurais, en ce moment, à lui tirer un peu la barbe ou même à lui administrer un bon, un délicat petit coup de pied au derrière. De quoi se mêle-t-il, avec sa fausse bonhomie ? Au nombre des choses dont il n'a pas le moindre souci, se rangent sûrement l'avenir du Cuib, la santé du Cuib. Quant aux coliques qui réveilleront le bébé la nuit prochaine, Barnabé n'en souffrira pas. Et voilà bien pourquoi Barnabé ne sait rien refuser aux enfants.

Certaines gens n'aiment pas les enfants, mais se croient tenus de jouer, à la vue des mioches, une comédie dont personne n'est dupe, et les petits hommes moins que personne. Ces gens prennent une voix de polichinelle, susurrent des mots faux, sucrés, poisseux, multiplient les caresses, les mignardises, s'avisent parfois de baiser et rebaiser au visage le bambin qui n'en peut mais. Que si le petit chien de la maison vient folâtrer dans leurs jambes, ils se livrent aussitôt à de bruyantes démonstrations. C'est leur manière.

A parler franc, je préfère l'indifférent déclaré, qui n'a jamais l'air d'apercevoir les petits hommes et qui fronce simplement le sourcil quand il a failli marcher sur l'un d'eux.

Autre variété : ceux qui n'ont pas d'enfants et qui trompent la nature en chérissant éperdument ceux des autres. Encore que la tendresse leur soit une excuse, beaucoup d'entre eux sont à peine plus raisonnables que Barnabé. Ils n'ont qu'un désir, qu'un but : se faire aimer. Ils ne songent pas que les chères petites victimes leur devront peut-être d'amères souffrances. Ils accordent tout, cèdent sur tout, se prêtent à tout et mesurent leur amour au plaisir qu'ils en tirent.

XIV

— Oh ! s'exclame Policard, en ce qui concerne mon fils, je n'ai qu'un désir : être mis, dans son affection, sur le même rang que le dernier de ses camarades.

Ce cri me touche : je commence à en saisir le sens.

Bernard avait trois ans lorsque nous l'avons conduit pour la première fois au « Jardin d'enfants ». Nous l'avons embrassé, endoctriné; nous avons ouvert la porte de la grande salle pleine de bébés et de jouets mystérieux.

Il nous a quittés tout de suite. Il est parti, la tête bien droite, le visage grave, la bouche fermée. Il nous a quittés sans tourner la tête.

Nous sommes revenus, Blanche et moi, bras dessus, bras dessous, devisant gaîment, un peu émus, malgré tout, de cette petite séparation. Blanche disait : « Un jour, on le met au monde; première séparation. Un autre jour on cesse de lui donner le sein. Ce matin, nous le laissons tout seul dans ce milieu nouveau. Et ce n'est que le début. Plus tard, nous le quitterons peut-être au seuil de quelque sordide caserne. Puis il y aura les quais des gares, les jetées des ports, que sais-je ? »

Midi nous a ramené le jeune homme, affamé, l'air satisfait, mais silencieux.

— Eh bien, qu'as-tu fait à l'école ?

Il ouvre la bouche, comme s'il allait parler; il se contente de sourire. Il mange. Il nous faudra des mois pour lui arracher bribe à bribe, de menus renseignements sur cette vie nouvelle, cette vie sans nous. C'est son petit ami Jacques Demesse qui reçoit maintenant toutes ses confidences.

Policard a raison !

Presque tout ce que je sais de mes petits hommes, je l'ai saisi au vol, je l'ai obtenu par surprise.

J'entends pleurer derrière le bosquet de troènes. Je m'approche sans bruit, comme un chat. Je m'embusque et j'épie :

Agenouillée sur le sable, Marise sanglote. Bernard, de ses mains terreuses, lui caresse le visage ; il l'embrasse et crie :

— Faut pas pleurer. Je veux pas que tu pleures. Pourquoi ? Pourquoi ?

Il est bouleversé, mais mâle, autoritaire. Je ne connaissais pas ce Bernard-là. Eh ! comment le connaîtrais-je ? Si nous étions présents, nous, les grandes personnes et autres Barnabé, il nous laisserait consoler la fillette et observerait, à l'écart, un silence attentif, coloré de froideur.

Je ne me plains pas. Je vous l'ai dit, j'ai des compensations. J'ai cette petite main ferme et confiante qu'il m'abandonne, quand même, lorsque nous nous promenons ensemble sur les sentiers escarpés. J'ai les repas, durant lesquels je suis le dieu distributeur de pâture :

— Bernard ! Bernard ! pourquoi viens-tu toujours poser tes os et tes restes dans mon assiette ?

— Parce que tu es papa !

Cet aveu me suffit. J'y trouve une belle revanche.

XV

Un jour de l'hiver dernier, je dus assister à une réunion d'hommes graves, savants, animés de bonnes intentions et que préoccupait l'avenir de notre malheureuse Europe.

Généralisateur téméraire, l'un d'entre eux disait : « Il existe, entre tel et tel peuple, des différences morales si profondes qu'il est presque impossible à ces deux peuples de penser quoi que ce soit en commun. »

Orateur, je veux aller plus loin que toi : il est impossible à deux individus, fussent-ils frères d'élection, de penser quoi que ce soit en commun. On ne pense pas de compagnie. L'esprit est solitaire par nature. Si tu veux trouver un terrain de concorde et de communion, cherche ailleurs.

Cherche, pour la chanter à tous, « la seule chanson » dont parle le poète. Apprends cette langue

> Qui retrouve et atteint dans leur nudité
> Les hommes et les femmes avec qui tu es
> Sur la terre.

Ce qui m'intéresse, ce qui fera toujours ma chère étude, c'est non ce qui distingue et sépare les hommes, mais ce qui les appareille et les unit.

On demande volontiers au polyglotte : « En quelle langue pensez-vous ? » Je lui pose plutôt cette question : « En quelle langue souffrez-vous ? » Celle-là, c'est la vraie, la maternelle.

Il n'est point sûr que, par-delà les monts, la somme des angles d'un triangle soit, comme chez nous, égale à deux droits. Mais si notre pauvre humanité subsiste sur toute la face de la terre, c'est qu'ici et là toutes les femmes ont même façon de considérer leur couvée.

XVI

J'ai fait visite à mes vieux maîtres. L'un d'eux m'a dit : « L'esprit ! L'esprit, seul, importe ! » Un autre a murmuré, pour clore notre entretien : « La vérité ! La vérité, au-dessus de tout ! » Un troisième — en ai-je donc tant ? — a posé, dès le seuil, en principe : « La certitude, la certitude d'abord ! »

J'ai demandé, mais si bas qu'ils n'ont pas entendu : « Et le bonheur ? » Ils n'en parlent jamais. Toutefois, ce qu'ils appellent « esprit », « vérité », « certitude », ce n'est que la condition essentielle de leur bonheur, de leur bonheur personnel.

Le bonheur de mes petits hommes, leur bonheur présent et futur, voilà ce qui m'occupe, voilà ce qui, en quelque mesure, dépend de moi. Mais la difficulté est partout.

Je viens de rencontrer M. Simon; il m'a dit : « J'ai de beaux souvenirs d'enfance. J'ai été heureux, choyé, dorloté. On ne m'a

jamais refusé qu'une chose, après me l'avoir promise, une malheureuse boîte de soldats, des soldats de fer-blanc. Eh bien ! je ne serai jamais dédommagé. J'ai cinquante ans. Il est un peu tard pour réparer... Mais l'impression de dessaisissement persiste. »

Nous rions. Je le comprends. J'ai, jadis, laissé tomber dans la poussière une bouchée de pain que j'étais en train de mâcher. Le vide qu'elle a laissé n'a pas encore été comblé par les milliers de bouchées de pain que, depuis, j'ai mises à la même place.

Un de mes amis qui avait reçu du destin le père le plus dévoué, le plus tendre, le plus attentif, n'en parlait jamais sans ajouter : « Il m'a donné une gifle un matin, le lundi de Pâques; j'avais dix ans. » Vingt années d'affection et de soins formaient un panorama confus au milieu duquel se dressait, cruel et précis, le souvenir de cette gifle unique.

Ceux qui ont reçu dix mille gifles les oublient parfois. La gifle unique est un événement mémorable.

XVII

Fermez les yeux. Vous voici aveugle : le monde s'efface; tout s'abîme au néant. Une chose reste aisée : porter la main à votre bouche. Nulle hésitation, nulle erreur. Ce geste est vraiment naturel, fatal, parfait. Que l'esprit voyage, que le cœur bataille, que la carcasse besogne : la main n'oublie point le chemin de la bouche. La main va, vient, fidèle au ravitaillement. Et la vie brûle tant bien que mal.

Un jour, tout change. La main porteuse d'aliment prend, spontanément, le chemin d'une autre bouche que la vôtre. Une bouche toute petite, béante, avide. Ce que la main saisit de meilleur, c'est à cette autre bouche qu'elle le porte, c'est dans cette autre bouche qu'elle l'introduit avec délicatesse. Le démon de l'espèce a bouleversé les vieilles habitudes. Il s'empare de la balance et dicte la loi.

— Ce n'est, dit Barnabé, qu'une nouvelle forme d'égoïsme.

Sans doute. Mais c'est, quand même, le premier pas vers l'évasion.

Un aveu : quand je compare mes petits hommes à leurs camarades, je trouve toujours — presque toujours — que les miens sont les plus beaux, car je suis père-hibou sans aucune pudeur.

— Celui-ci, pourtant ? Celui-ci, qui passe ? N'est-il pas plus beau, sincèrement ?

Je réponds « oui ». Je n'en pense pas moins : « Il est beau, certes; mais il n'a pas cette petite bouche mobile et ferme, ce regard vert si inquiétant, si profond. »

Absurde ! Je vais faire un effort et montrer quelque bon sens quelque loyauté. Je déclare donc que le jeune François Durtain est plus beau que mes petits hommes. Voilà qui est dit ! — — Absolument ? Sans réserves ? — Absolument, sans aucune réserve.

Quel héroïsme ! Quelle abnégation ! Encore n'ai-je pas si grand mérite : le petit François, c'est presque un des miens.

— Vous êtes un père faible, déclare Barnabé.

Diable ! Un père faible ? J'avoue parfois : « Mes enfants ont deux mères... » Barnabé aurait-il raison ? C'est ce qu'il faudrait voir ! C'est ce que nous allons voir !

CHAPITRE VII

QUI N'EST NI UNE CONCLUSION NI UN ADIEU

I

Au travail ! Au travail ! A moi Platon, Rabelais, Montaigne, Fénelon, Locke, Rousseau, tous les gars qui s'y connaissent !

Je vous ai sortis de ma bibliothèque, bouquins vénérables. Et je vous ai lus. J'y ai pris plaisir.

Pasquier assure que, chez les Gaulois, les enfants ne se présentaient « devant la face de leurs pères et mères avant qu'ils eussent atteint le quatorzième an de leur aage », afin, ajoute-t-il, « d'oster toute occasion aux petits de s'amignarder dedans le sein de leurs mères ».

Voilà qui mérite réflexion. Les Gaulois ont bonne réputation; leur exemple n'est point à dédaigner. Mais voyons ce que dit Voltaire :

> Père, de vos enfants guidez le premier âge;
> Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.

Ah, oui ! Comment imiter les Gaulois sans mécontenter Voltaire ?

Xénophon écrit, non sans sagesse : « ... Il faut que les enfants qui naîtront de nous soient élevés dans les mêmes principes : en nous efforçant de leur donner de bons exemples, nous-mêmes

nous en deviendrons meilleurs; s'ils étaient nés avec des inclinations vicieuses, il serait difficile qu'ils s'y livrassent, n'entendant ni ne voyant rien que d'honnête et passant les jours entiers dans l'exercice de la vertu. »

Faut-il compter au nombre des spectacles honnêtes celui d'un ilote ivre, spectacle dont, pourtant, Lacédémone attendait merveille ?

Comme Xénophon, Fénelon assure : « Il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre. » Vauvenargues, néanmoins, ne craint pas d'affirmer : « L'avarice, l'orgueil ou la timidité des pères enseignent aux enfants l'économie, l'arrogance et la soumission. »

Rousseau, toujours tranchant, déclare : « Émile n'apprendra jamais rien par cœur. » Que fait donc Gargantua, entre les mains de Ponocrates le bon maître ? « On luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cueur... » Rousseau ne veut pas que l'on exerce la mémoire de son élève, Rabelais traite le sien en gros mangeur : il le bourre méthodiquement. M^me^ de Maintenon transige : « Ne laisser rien apprendre par cœur qui ne soit excellent. »

Helvétius voit, dans la dépendance des enfants, « un principe de haine ». Vauvenargues juge cette même dépendance une cause de tendresse et de gratitude.

J'aime d'entendre dire à Platon : « Nous ne leur parlerons pas des combats des dieux, ni des pièges qu'ils se dressaient les uns aux autres; aussi bien tout cela n'est-il pas vrai. » Mais alors, Lamartine a peut-être tort de recommander aux enfants la lecture de l'*Odyssée*.

Rousseau réprouve les châtiments corporels. M^me^ de Maintenon est moins rigoureuse dans la clémence; elle conseille : « Ne les point corriger mollement, mais user rarement du fouet et, quand on le donne, le faire craindre pour toujours... »

Brrr !

Rousseau répudie les fables : « On fait apprendre les fables de La Fontaine aux enfants, il n'y en a pas un seul qui les entende. »

Platon, plus conciliant, admet les fables quand, dit-il, elles ne comportent pas de mensonge : « Choisissons celles qui sont convenables et rejetons les autres. » Montaigne avoue avec bonhomie : « Le premier goût que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la métamorphose d'Ovide. Car environ l'aage de sept ou huit ans, je me desrobois de tout autre plaisir pour les lire. »

Ne croyez point que, recopiant ces textes, je me livre au plaisir pervers d'opposer des esprits excellents dont la sagesse ne laisse point d'étonner le monde. Ils ont tous et toujours raison, et surtout quand ils ne sont pas d'accord. L'humanité est ainsi faite que des vérités morales apparemment contradictoires sont, quand même, des vérités. Le sentiment de la dépendance peut, chez Cyprien, engendrer la haine, ô Vauvenargues ! et, chez Onésime, l'affection, ô Helvétius !

C'est le goût des généralisations qui fait perdre à l'observateur tout le fruit de sa patience.

Je m'efforcerai d'éviter ce noble travers. J'écoute, je regarde et je ne donne point de règle, car ce qui est bon pour les miens n'est peut-être pas bon pour d'autres.

Mais, crois-moi, mon ami, n'achète pas de vêtements tout faits. Observe tes enfants, apprends à les connaître et habille-les sur mesure.

II

Aucun des livres que j'ai lus ne fait mention des tiroirs de commodes et des portes de placards. C'est bien étrange. La difficulté que l'on trouve à obtenir des adultes qu'ils poussent tout à fait les tiroirs et qu'ils ferment correctement les portes, m'incline à juger qu'il faudrait introduire ce chapitre dans un bon traité d'éducation. L'homme qui sait fermer les tiroirs et les portes prouve qu'il est parfois capable d'aller jusqu'au bout de ses idées, risquât-il même d'aller jusqu'au bout de ses erreurs.

Si les auteurs des ouvrages sur l'éducation ont négligé cet

important article, c'est qu'ils ont, pour la plupart, ignoré la vie de famille.

Il est remarquable que presque tous ceux qui ont publié des traités d'éducation ou composé des maximes sur ce thème n'avaient pas d'enfants ou, du moins, n'ont pas élevé ceux que la nature leur avait départis. Fénelon, Mme de Maintenon, Voltaire, Vauvenargues sont, je pense, morts sans postérité. La légende prête un fils à Rabelais; la légende est bien généreuse. A vrai dire, Montaigne eut six filles; mais tout porte à croire qu'il espérait un hoir mâle et c'est, en quelque sorte, un père sans enfant. Rousseau raconte lui-même comment il se défit des enfants qu'il dit avoir obtenus de Thérèse.

Je ne juge pas les hommes, je les admire ou je les plains. J'aime Rousseau; je respecte en lui un esprit original, un génie ardent, une des plus grandes puissances affectives du monde; mais comment ne pas rire, à la lecture de ce passage des *Confessions* dans lequel il tente de légitimer sa conduite ? Je le recopie tout au long. « Si j'étais, s'écrie-t-il, de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement serait tout simple; mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachements, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchirements cruels quand il les faut rompre, cette bienveillance innée pour mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste, cette horreur du mal en tout genre, cette impossibilité de haïr, de nuire, et même de le vouloir, cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même âme avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs ? Non, je le sens, et le dis hautement, cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie Jean-Jacques n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disais mes raisons, j'en dirais trop. Puisqu'elles ont pu me séduire elles en séduiraient bien d'autres :

je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourraient me lire à se laisser abuser par la même erreur. »

Goûtez le syllogisme ! Majeure : l'homme vertueux ne fait rien que de juste. Mineure : or Jean-Jacques est un homme vertueux. Conclusion : donc Jean-Jacques n'a pu rien faire que de juste. En d'autres termes : « Suis-je coupable d'une vilenie ? — Non ! L'homme admirable que je suis est incapable de vilenie. »

Mais passons. Je trouve beaucoup de bon dans l'*Émile*, cent remarques ingénieuses ou profondes et un goût touchant de la perfection. Mais quelle arrogance ! Quelle exigence ! Quelle intransigeance ! Émile sera orphelin, il aura du bien, de la naissance. Quoi donc en outre ? Il faudra toute une vie d'homme pour former un seul Émile. Que feront ceux qui en ont douze ? Ah ! Rêverie de doctrinaire !

Fixer des règles à l'élevage du lapin, cela suppose déjà quelque présomption. Mais l'homme ! l'homme ! l'homme !

Alors même qu'ils trouveraient le temps d'écrire des livres, les gens qui ont des enfants ont trop d'expérience pour livrer des lois à l'ironie de la pratique. Et c'est bien pourquoi ceux qui se plaisent à ce jeu sont, le plus souvent, d'audacieux célibataires.

Je vais replacer tous mes livres sur le rayon de la bibliothèque et méditer l'humble sagesse de maman Ma. Cette sagesse tient en huit mots : « Avec les enfants, on fait comme on peut. »

III

Je reçus, naguère, la visite d'une jeune fille qui fondait une école pour les enfants du premier âge. Elle me déclara, tout de suite, qu'elle comptait appliquer la méthode Philibert.

— C'est, lui dis-je, un fort louable projet. Et je demandai, à tout hasard, si cette méthode nouvelle présentait quelques rapports avec celles en partie éprouvées de Frœbel ou de Montessori.

— Aucun rapport, rétorqua la jeune fille avec un geste d'horreur.

J'appris donc qu'en inventeur digne de ce nom Philibert rejetait toute expérience humaine antérieure à Philibert. Il déclarait, comme Rousseau : « Le sujet n'est pas traité. » J'appris encore que la méthode Philibert reposait tout entière « sur l'harmonie », car personne, jusqu'ici, n'a tenu compte de l'harmonie.

Eh bien, nous en reparlerons dans cinquante ans, quand les petits enfants élevés sous la férule de Philibert seront devenus des hommes. La méthode Philibert donnera de bons résultats : l'humanité est assez robuste pour triompher de toutes les méthodes, même des plus séduisantes.

Tout en devisant, je regardais la jeune fille. Elle parlait avec aisance, avec passion; elle montrait cette témérité des idéologues qui laisseront périr le monde plutôt que de renoncer à un seul iota de leur programme. Elle était fort jeune, jolie, avec ce regard opiniâtre des myopes mal corrigés. Et je pensais : « Bah ! Le prince charmant passera quelque jour; il offrira un petit enfant à cette intrépide mathématicienne et, ainsi, portera un coup mortel au prestige de Philibert. »

Ai-je tout dit ? Non pas ! Alors que, médecin imberbe, je remplaçais parfois mon père dans ses tournées de la campagne, il m'arrivait d'apostropher sévèrement quelque matrone de village :

— Ce n'est point ainsi, m'écriai-je, ce n'est point ainsi, madame, qu'on emmaillote un nourrisson.

— Eh là ! répliquait la bonne femme. J'en ai quand même élevé plus de vingt et j'en ai, pour mon compte, eu douze.

— Tant pis, madame ! Il n'est pas trop tard pour changer de manière; car c'est moi qui ai raison.

J'avais raison. N'en doutez pas, car je n'en ai jamais douté et j'en doute moins que jamais.

IV

Éducation.

— Pourquoi donc as-tu gardé le gros morceau ? Quand on partage, il faut toujours prendre pour soi le plus petit morceau.

L'enfant tend gravement l'assiette à son frère et dit :

— Eh bien, partage, toi.

Politesse.

— On ne dit pas « celui-là », on ne dit pas « l'autre », on dit « ce monsieur », « cette dame ».

— Oui, Anna.

— Qui donc se promène au jardin avec ta maman ?

— C'est Madame l'autre.

Instruction.

— Jacqueline, qu'est-ce que la paix ?

— Heu... C'est un journal.

— Mais non !

— Ah ! j'ai trouvé : c'est une rue.

Sincérité.

Mon ami D*** donne à son garçon des crayons, mais rien que de menus bouts. L'enfant regarde la main pleine de ces débris et murmure, dépité :

— ... Croirait plutôt que c'est pour se débarrasser.

Jalousie.

Nous parlons d'Anatole France. Marise s'exclame avec aigreur :

— Pourquoi s'appelle-t-il France plus que les autres, celui-là ?

Juste mesure dans la générosité.

Marie-Jeanne a répandu de la colle sur ma table. Le petit homme l'a vue. J'interroge :

— Est-ce toi qui as renversé la colle ?

Il répond simplement :

— Ce n'est pas moi.

Parfait ! Je ne veux pas autre chose. Fou qui lui demanderait le nom de la coupable. Plus fou peut-être qui l'engagerait à se

charger des fautes d'autrui. On ne suscite pas les saints. Ce serait déjà bien beau de les reconnaître, déjà bien beau de ne les point brûler.

V

— Tu crois, papa, que c'est le bon chemin ?

Pour toute réponse, du bout de ma canne, je lui montre, au loin, la maison.

Il baisse la tête en souriant. L'esprit critique s'éveille : je ne vais pas l'écraser sous le respect. S'il pouvait me prendre en faute, ah ! comme il serait content, comme il serait fier ! Eh bien, je lui donne cette satisfaction, je me trompe parfois, c'est-à-dire que je ne dissimule pas mes erreurs. Je fais mon éducation.

Je lui dis :

— Si tu pleures, je ne t'emmène pas promener.

Voilà qui est net, énergique. Et je ferai comme j'ai dit. Mais qui sera le plus puni ? Je prends part à son châtiment comme à son plaisir. Éducation ! Et, quand il commet une grosse faute, je me le prive de dessert, courageusement. C'est dur, pour nous deux.

Je voudrais le rendre confiant, sans pourtant le rendre crédule. Je voudrais le rendre prudent : j'ai peur de le rendre timide. Brave : j'ai peur qu'il soit téméraire. Généreux : mais s'il devenait prodigue...

Mettons, avec Diderot, que « le premier chapitre d'un bon traité d'éducation doit être de la manière de connaître les dispositions naturelles de l'enfant ». Mettons cela, et ouvrons l'œil.

Je vous dis tout ce que j'ai vu. Attendez-vous de moi que j'y ajoute une histoire inventée, quelque plaisant mensonge ? Pas aujourd'hui, non, pas aujourd'hui. Espériez-vous trouver, dans mon petit livre, des exhortations, des conseils, des ordres ? Vous serez déçus : vous n'y trouverez que l'enseignement de la vie.

Je ne dis que ce que je sais. Si vous rencontrez mes enfants, vous penserez, sans aucun doute : « Ils ne sont pas extraordinaires. Ils sont semblables à tous les enfants. » C'est vrai ! Dites plutôt, toutefois, que tous les enfants sont semblables aux miens, aussi extraordinaires que les miens.

VI

Le voilà donc, mes petits gars, ce livre dont vous m'avez dicté toutes les pages et que vous n'aimerez peut-être pas. Il est fidèle : je fus scrupuleux secrétaire; il n'est pas indiscret, car, à l'âge où vous serez en état de le lire et de le comprendre, vous aurez cessé d'être le Cuib et le Tioup; vous serez plus et moins. Moins de rêve et plus de réel. Vous serez des hommes.

Vous le regarderez du coin de l'œil, mon livre, votre livre. Vous le cacherez dans le coin le plus sombre de la bibliothèque et vous direz : « C'est bien vieux, tout cela. N'en parlons plus ! »

Je prendrai — une fois de plus — ma revanche. Je l'attendrai jusqu'à la seconde génération. Vous aurez un jour, vous aussi, des Cuib et des Tioup. Vous tirerez alors de l'ombre le bouquin vénérable et vous direz, le feuilletant : « Allons : rien n'est changé depuis nous. » Et mon livre refleurira.

Mais il est temps de laisser tomber le rideau. L'intermède s'achève. Déjà la divine grâce se fane, s'efface. Le geste se durcit; la pensée s'éveille et bat de l'aile; l'homme apparaît.

Encore un peu de temps et Bernard va faire, exprès, des « mots d'enfant ».

Il monte une gamme et ne peut plus la terminer. Il y a des notes aiguës qu'il ne donne plus très purement. Naguère, il ne connaissait pas de limite dans l'aigu. Il redescend sagement vers ces régions tempérées où végète la voix de l'homme.

Blanche vient d'être malade. Pendant plusieurs jours, la chambre maternelle a été interdite aux petits. Et puis voici la

convalescence. Par la porte entr'ouverte, Bernard se glisse, curieux, ému, un peu pâle. Il reste sur le seuil; de loin, il regarde le grand lit, les mains amaigries, le cher visage meurtri par la fièvre. Il lève un bras, agite la main, comme tous les petits enfants. Et il se met à verser des larmes silencieuses, de vraies larmes. Ses premières larmes d'homme.

Il est temps de terminer ce livre.

VII

Que la belle légende s'envole ! Je vais donc terminer mon livre. La première journée s'achève, la bienheureuse journée des plaisirs et des jeux.

Les petits hommes sont « réduits ». Ils ont été baignés, savonnés. Joie de l'eau ! Nets, radieux, c'est ainsi que les recevra le paisible vaisseau de la nuit. Une fois encore, ils ont savouré le lait, le pain, le sucre, les nourritures humbles et fortes. A grands cris, ils nous ont appelés pour le baiser du soir et nous ont dit, bouche contre oreille, de ces tendresses balbutiantes qu'inventent les enfants au seuil du sommeil.

Nous les entendons, quelque temps, converser à voix languissante, rire, puis chanter la chanson de l'ombre, celle qui est longue, indistincte, fervente comme une prière. Le silence, enfin. Toutes voiles dehors, le vaisseau de la nuit s'éloigne.

La maison travaille encore, lasse et sérieuse soudain. Maîtres et serviteurs achèvent leur tâche. Chacun rentre en sa solitude. Le silence gagne de proche en proche. Le dieu sommeil sort à pas feutrés de la chambre enfantine et commence de faire sa ronde, soufflant les lampes une à une.

Tout en haut de la maison, l'homme veille. Il écoute mourir les bruits familiers; il écoute finir la journée.

Sur la route, un pas régulier qui approche et s'évanouit : le pas du dernier ouvrier; il regagne son gîte et se hâte. Le vent ne gémit plus; il est parti, là-bas, là-bas, poursuivant le soleil. Le

dernier tison lance une étincelle et s'enfonce à reculons sous la cendre, comme un crabe dans le gravier.

La nuit est si noire, maintenant, qu'elle semble tombée pour toujours.

Pourtant la maison respire; mais doucement, insensiblement, à la manière des bêtes hibernantes, engourdies dans leur fourrure.

Parfois, des profondeurs, monte un bruit léger : soupir des petits dormeurs, rire ou parole arrachés par le rêve.

Le plus vieux meuble craque une dernière fois, sévèrement. Et c'est fini. Tout s'immobilise.

Le silence et la nuit se mêlent, se confondent. L'homme qui veille ne sait bientôt plus s'il vit. Il erre, pur esprit, à travers l'espace et le temps. Il se perd, se retrouve, se perd encore et s'anéantit.

Une journée s'enfonce à jamais dans l'abîme.

Dormez, dormez ! Nous nous retrouverons demain !

LES ÉRISPAUDANTS

A Léon Comar

Près des Hermondures, habitent les Narisques, ensuite les Marcomans et les Quades... Plus loin, les Marsignes, les Gothins, les Oses, les Buriens, forment, par derrière, la limite des Marcomans et des Quades.

TACITE.

A l'extrémité orientale du jardin, dans la région des pelouses, derrière les troènes toujours verts, entre les framboisiers et la roseraie, habitent les Érispaudants. C'est un peuple vindicatif, redouté des explorateurs, peu connu des nistoriens. Les coutumes des Érispaudants sont mystérieuses, leurs exploits légendaires. Par des chants guerriers et d'incessantes rumeurs de querelles, ils jettent le trouble chez les populations limitrophes. Ils se nourrissent exclusivement de tout; certains d'entre eux, au dire des étrangers, ingurgitent même des boutons de culotte, des crayons, des billes d'agate; d'autres absorbent des haricots par la voie nasale; d'autres encore, s'il faut en croire l'éminent professeur Barnabé, semblent trouver un principe alimentaire dans la succion prolongée de leur pouce.

Les Érispaudants sont fouisseurs : ils creusent de grands trous dans le sol et ravagent ainsi les territoires qui leur furent concédés au début des temps.

Leur langage, caractérisé par la répétition de certaines syllabes, a jusqu'ici, déconcerté les philologues. Leur origine est mythique, leur destinée livrée aux conjectures. Ils sont de

petite taille. Avec les années, ils subissent diverses transformations, perdent leur qualité d'Érispaudant et deviennent des « Messieurs ».

★

J'allais à l'aventure, la pipe aux dents, égaré dans mes réflexions comme dans un maquis. Soudain, je perçus des chants, des vociférations, des grondements de tambours, des éclats de trompettes. Je m'approchai, rampant entre les arbustes, à la façon d'un Indien Comanche sur le sentier de la guerre. Ma prudence fut récompensée, ma curiosité satisfaite : comme j'écartais les ramures, j'entendis une voix impérieuse proclamer : « Nous sommes les Érispaudants ! »

J'étais en effet tombé sur une importante fraction de cette tribu fameuse. Je pus, de mon poste d'observation, étudier à loisir leurs mœurs et me familiariser avec leur dialecte.

Les Érispaudants sont farouches : ils ne s'épanouissent pleinement qu'en liberté. L'ingérence des « Messieurs » et autres étrangers dans les affaires intérieures du clan ne peut être sollicitée que par les traîtres et n'est jamais acceptée sans protestations ni tumulte.

Les Érispaudants répugnent au régime monarchique, car leur superbe est grande et leur indépendance pointilleuse. Ils revendiquent, tous à la fois, le titre, les privilèges, les prérogatives de la royauté. Ils forment donc une démocratie exceptionnelle dont chaque citoyen fait valoir plusieurs fois par jour ses droits au trône. Ils n'échappent cependant pas au principe d'autorité : ils obéissent, bon gré, mal gré, à des chefs qui ne sont ni choisis, ni reconnus, mais que leur voix perçante signale et qu'elle prédestine aux honneurs.

Les plus fameux d'entre ces chefs s'appellent Baba, Zino, Zazou, Titi, Coco, Poupi, Poulot.

★

Comme tous les peuples primitifs, les Érispaudants disposent, pour exprimer leurs sentiments et leurs idées, de mots peu nombreux dont les acceptions demeurent incertaines et le groupement syntaxique assez arbitraire. Ils inventent, à l'occasion, des termes, des tournures, des images. Exemples : le cheval, cette noble conquête de l'Érispaudant, est parfois appelé « écureuil » parce qu'il habite dans les écuries, comme chacun sait. Les endroits où les routes publiques croisent les voies ferrées portent, en Érispaudantie, le nom de « passages animaux », sans doute parce que la circulation y est animée. Le ciel sera baptisé « le plafond du dehors », et l'instrument que nous dénommons, chez nous, baromètre deviendra, pour les membres du clan « la pendule du beau temps ».

Qu'un Érispaudant aperçoive du sable, et il s'écrie avec enthousiasme : « Oh ! la belle petite poussière ! » Qu'un Érispaudant cueille une fleur de véronique, une fleurette d'azur, et il dira sans hésiter : « Elle s'appelle *Mes Yeux* ».

Quand il aperçut pour la première fois un melon, le grand chef Baba déclara : « J'en veux de la ronde boule ! » Et quand, fermant à demi les yeux pour mieux savourer une volupté délicate, le glorieux héros mange une fraise, au printemps, il s'exclame, transporté : « Oh ! c'est la première fois de ma vie que je mange une fraise cette année. »

Le grand chef Zazou — grand par le prestige plutôt que par la taille — fait un emploi capricieux des adverbes. Va-t-il au cirque ? Il estime : « C'est un beau très, très cirque. » S'il s'amuse du spectacle, il avoue : « C'est mieux drôle. » Comme tous les grands chefs, il est arrogant ; lui fait-on remarquer qu'il n'a pas réussi telle prouesse du premier coup, il répond avec aigreur : « Si ! J'ai réussi du premier coup la troisième fois. »

★

A force de patience et de finesse, j'ai pu, bien que je sois un « Monsieur », me faire admettre et tolérer dans la Société des

Érispaudants. J'assiste aux débats de leurs assemblées et reçois, à l'occasion, leurs confidences.

Ils ont la pudeur ombrageuse des sauvages. Le grand chef Baba s'exprime volontiers au moyen d'images ; il dit : « La route, avec ses deux détours, ressemble à une manivelle d'auto. » Mais, ainsi parlant, il détourne les yeux et rougit. C'est à mi-voix qu'il demande, devant la vitrine où bâille un squelette de lion : « Comment s'appelle cet animal qui est tout en os? »

Le grand chef Zazou, quand il voit partir les « Messieurs » qui vont dîner en ville s'écrie très subtilement : « Quoi? vous avez déjà pas mangé ! » Le même personnage entendant les « Messieurs » parler de cette époque merveilleuse dénommée « avant-la-guerre », pose aussitôt une question troublante : « Vous dites toujours avant-la-guerre. Est-ce que ce sera bientôt avant-la-guerre ? » Le glorieux chef, parfois, regarde ses aliments à travers une petite loupe et, lorsqu'on lui demande la raison de cette pratique il l'explique fort bien : « C'est pour mieux voir l'appétit. »

Les mots, en Érispaudantie, changent de sens et d'accent avec chaque individu. Quand l'illustre Baba dit : « Mais pourquoi ? » c'est qu'il interroge. La même locution, dans la bouche du très redoutable Zazou, est une véhémente protestation.

Quand les Érispaudants observent un « Monsieur » qui souffle dans un cor de chasse, ils disent avec admiration : « Il joue du bruit, mais c'est beau ! » Quand ils voient un nègre en bas âge, ils marquent de l'étonnement : « Tiens, il est déjà nègre ! » Quand ils se laissent prendre en flagrant délit de brigandage, ils prennent un air bénin et gémissent : « On ne fait rien, quoi ! on vit ! »

Chaque Érispaudant possède son cri de guerre. Celui des tout jeunes et principalement des frères cadets est « Moi aussi ».

★

A la suite de guerres malheureuses, les Érispaudants, ont dû subir la domination des « Messieurs ». Ils ne s'y plient pas sans

colère. Les « Messieurs » ont inventé, pour soumettre les Érispaudants, des supplices perfectionnés. Le plus cruel consiste à placer l'Érispaudant rebelle sur quelque dessin d'un tapis, avec défense formelle d'en sortir. J'ai vu les plus fiers Érispaudants verser d'innombrables petites larmes durant cette punition humiliante.

Les membres du clan sont presque tous réfractaires à la politesse en usage chez les « Messieurs ». Invité courtoisement à faire des excuses, le grand chef Zazou réplique : « Mais j'ai déjà dit pardon la semaine dernière ! » Plus diplomatique, le chef Baba traite l'oppresseur avec une froide ironie et un excessif luxe de formules. Il ne demande rien sans ajouter : « S'il te plaît-merci-pardon ! »

Ils ont, du droit des gens et de la coopération, un sens ingénieux. Au juge qui lui demande : « Pourquoi donc as-tu pris le seau de ton voisin ? » le bon Érispaudant répond : « Parce qu'il faut prêter ses affaires à les autres. »

Quand le valeureux Zazou commet quelque infraction aux lois en vigueur chez les « Messieurs », il fait à sa tribu cette astucieuse recommandation : « On dira que c'est personne. » Et quand les « Messieurs » lui enjoignent de ne pas toucher à des objets dont il ignore le maniement, l'illustre chef réplique : « Demain, j'y toucherai plus. »

Ruse des Érispaudants. Elle est proverbiale. Parfois, l'oppresseur jette, du haut de sa maison, aux deux principaux chefs Érispaudants, deux petits bonbons tout pareils, enveloppés dans du papier. C'est de tradition. Le chef Baba ramasse le paquet, l'ouvre et s'écrie, considérant les bonbons : « Zazou, le tien est cassé ! »

L'Érispaudant Titi pénètre souvent dans le domaine de son suzerain. Il y mène grand tapage ; il s'y fait remarquer par divers excès de langue et de geste. Puis il s'en va. Le suzerain respire. Tout à coup, le valeureux Titi reparaît et dit avec un fort accent érispaudant : « J'ai oublié de rester. »

Signalez, donnez pour modèle à un Érispaudant indiscipliné tel autre membre de la tribu, célèbre par ses vertus benoîtes et

un peu cafardes. Le rebelle s'écrie tout aussitôt : « Peux pas voir; bobo aux yeux ! » Car la présence des renégats et des traîtres nous frappe de douleur et, pour ainsi dire, de stupidité.

L'Érispaudant Zazou commet souvent des délits d'une espèce particulière. S'il les avoue, ce n'est pas sans circonlocutions. Il gazouillera, par exemple, avec un séduisant sourire : « Anna, ta petite poupée a fait quelque chose dans sa culotte. »

Les Érispaudants ne reconnaissent pas volontiers leurs erreurs ou leur ignorance. Le célèbre Zino ne parvient pas à se rappeler mon nom. Il n'en consent pas moins à me dire bonjour; mais si je le presse, si je demande : « Bonjour Qui ? » comme il est d'usage dans la « langue Messieurs », le prudent Zino répond avec beaucoup d'astuce : « Bonjour, Toi ! »

De leur liberté première, les Érispaudants ont gardé un certain esprit d'insubordination et d'insolence. Le grand chef Baba, voyageant un jour en voiture, s'entendait expliquer les ramifications de sa famille et dénombrer et nommer tous les cousins qu'il aurait à voir, sans oublier le conducteur même du véhicule : « Et le cheval, dit-il soudain, est-ce qu'il est aussi mon cousin ? »

★

Amours des Érispaudants. Le beau sexe est gracieusement représenté dans cette tribu fameuse. Les Érispaudantes les plus renommées s'appellent : Marise, Corinne, Huguette, Nelly... Nous ne les citerons pas toutes. Comme les autres peuples de la terre, les Érispaudants sont remarquables par la violence et l'instabilité de leurs passions.

Après avoir échangé avec Marise divers serments, le grand chef Baba tourne ses regards vers Corinne et, tout de suite, voilà subjugué l'incomparable cœur du grand chef. « Elle est rapporteuse, avoue-t-il très bas, mais je l'aime. » Et il ramasse à terre quelque chose, pour dérober sa rougeur aux regards de la tribu.

Le temps désarme la pudeur. Baba en vient à témoigner publiquement son ardeur. « Et quoi, lui dit-on, tu embrasses

Corinne devant tout le monde ! » « Oui, répond-il, avec simplicité. Pourtant elle me demande toujours de l'embrasser en cachette. »

Marise, délaissée, répand un flot de larmes. L'illustre infidèle, à l'aspect de cette douleur, se prend lui-même à pleurer. Toute la tribu, saisie de contagion, hurle et renifle avec rage. Le grand chef Zazou, bien que retenu à l'écart par de pressants soucis, déclare soudain : « Si je les entends tous pleurer comme ça, je sens que je vais me mettre à pleurer aussi. » Une fois de plus, la Troade tout entière souffre à cause d'une femme.

Réconciliation. Baba-le-Grand rend à la dolente Marise les hommages d'un cœur contrit. La scène, entrevue de loin par les « Messieurs » comporte des démonstrations rituelles que le grand chef explique ainsi : « Pour amuser Marise, je monte sur elle et fais le jaguar. Je ne la mords pas : je la chatouille seulement et ça l'intéresse. »

Soucis et superstitutions des Érispaudants. Malgré l'ingénuité de leurs mœurs et l'indigence de leur vocabulaire, les Érispaudants connaissent l'angoisse philosophique. Les mystères de la naissance et de la mort occupent une place non petite dans les réflexions et les entretiens des Érispaudants. Un préjugé répandu veut que les « Messieurs » jouent un rôle mal déterminé, mais indubitable dans l'apparition des jeunes Érispaudants. Il y a quelque temps, un hérétique, un illuminé a tenté de mettre à la mode une doctrine nouvelle : « Les petites enfants, assure-t-il, c'est des singes qui, peu-z-à-peu, deviennent des hommes. » Cette opinion n'a pas rencontré grand crédit. La majorité du clan reste fidèle aux vieilles croyances, chacun se réservant de les interpréter à sa guise. Voici l'interprétation du grand chef Zazou : « Comment qu'ils font, les Messieurs, pour faire des petits enfants ? Moi, je sais : on souffle, comme ça, et ça fait de vrais petits enfants. Seulement faut mettre du cuir. »

Les Érispaudants sont cruels. Dès leur entrée dans le clan, ils se signalent par quelque meurtre : les limaçons, les chenilles, les mouches, ont tout à redouter des Érispaudants. Par un juste retour des choses, le souci de la mort hante précocement l'âme

des Érispaudants. Le grand chef Zazou, ayant dévoré un crayon de couleur, n'est pas sans inquiétude. Il gémit : « Baba me dit que je vais être mort. Il me fait honte à me dire ça. » Pour bercer son tourment, il invente un chant funèbre dont le refrain commence ainsi : « C'est beau d'être mort. »

Ayant trouvé, sur son terrain de chasse, le cadavre d'un oiselet, le grand chef Baba fait disparaître cette dépouille par incinération : « Pourquoi ne l'as-tu pas enterré, l'oiseau ? » demande un membre du clan. L'illustrissime Baba plisse le front, baisse les yeux et répond : « Parce qu'il lui viendrait des racines et qu'il pousserait. Je veux pas. »

Le chef Zazou s'est attiré de la réputation par l'audace et l'habileté de ses raisonnements. « Les petits enfants, dit-il, ne meurent pas; c'est les vieux qui meurent. Mais les petits enfants, c'est jamais vieux. Alors, ça ne meurt pas. »

D'autres préoccupations sollicitent les Érispaudants. Un jour que je me promenais en société des grands chefs, j'entendis le glorieux Baba poser cette question inquiétante : « Pourquoi, mais pourquoi que Charles VI il est mort fou ? » Cependant le distingué philosophe Zazou s'écriait : « Pourquoi que, dans la vie, on met des petits oiseaux ? »

★

Les Érispaudants prennent plaisir à briser les objets de bois, de verre ou d'argile qu'ils ont, légalement ou illégalement, en leur pouvoir. Cette frénésie est jugée sans indulgence par les « Messieurs » dont le goût délicat réclame des destructions plus raffinées et plus difficiles.

La légende raconte qu'un vieux philosophe de la tribu des « Messieurs », un de ceux à qui l'on confère le titre honoré de « Grand-père », aperçut un jour deux Érispaudants qui semblaient en proie à la plus morose oisiveté.

— Suivez-moi, leur dit-il.

Il les conduisit dans une grange abandonnée qui dépendait de son domaine et les poussa devant un tas de vieilles tuiles.

— Voilà ! murmura-t-il tout bas. Vous pouvez les casser toutes.

Et il se retira discrètement, pour ne pas troubler la joie des jeunes barbares.

L'un d'eux, qui m'a raconté cette histoire et qui est maintenant à l'âge des « grands-pères », ajoute avec un sourire mélancolique : « Pauvres tuiles ! Nous les avons réduites en miettes. Et ce fut un des plus beaux jours de ma vie d'Érispaudant. »

★

Derrière les troènes toujours verts, entre les framboisiers et la roseraie, habitent les Érispaudants... D'où leur vient ce nom sonore ? Nul ne le sait et, bien qu'ayant longtemps vécu dans l'intimité de la tribu, je dois moi-même avouer mon ignorance. Dans les temps futurs, des savants se chargeront d'expliquer cette chose entre beaucoup d'autres et en tireront force gloire. Toutefois, puisque le ciel m'a fait naître au moment où la civilisation érispaudantienne atteint son apogée, je tiens à porter témoignage et à déposer en lieu sûr le fruit de mes observations. Dès maintenant, et si vaine que puisse, par la suite, paraître ma prudence, je désavoue toutes les interprétations que les exégètes voudraient tirer de ce document. Et je déclare controuvées toutes les solutions étymologiques de l'avenir en ce qui concerne le mot Érispaudant.

Des personnes savantes, austères, avantageusement connues par leurs travaux sur les Hermondures ou les Quades, m'ont souvent reproché d'accorder une attention trop soutenue à l'Érispaudantie et à ses habitants. J'avoue que cette attention est grande et j'ajoute qu'elle n'est pas désintéressée. Les mœurs des Érispaudants ne sont pas, malgré les apparences, étrangères aux valeurs éthiques en usage dans l'immense tribu des « Messieurs ». L'étude des Érispaudants m'a parfois donné de précieuses clartés sur le reste du monde, sur les autres hommes et sur moi-même.

MON ROYAUME

L'OUBLI

Voix des enfants, rires des femmes,
Allégresse de ma maison,
Odeurs robustes du jardin,
Orgueil de la tâche accomplie...
Hélas ! N'est-ce donc pas assez ?

La vieille douleur n'est pas morte.
Elle dort dans les profondeurs ;
Et parfois elle griffe l'ombre,
Gronde, se lamente et soupire
Comme un fauve aux membres perclus.

Voix des enfants, chants de l'été,
Ciel rassasié de feuillage,
Vous m'avez déchiré le cœur.
Nulle vertu n'est souveraine.
O cher oubli ! Que tu viens lentement.

MÉNAGERIE

Oh ! papa, toi qui sais tout,
Toi qui lis dans tous les livres,
Et même dans le journal
Où les lettres sont si fines,
Oh ! papa, devine ! devine !

Ses yeux sont deux billes de verre,
Ses oreilles, feuilles de chou.
Il a mis la peau de son père.
Avec son nez de caoutchouc,
Il fait peur aux petits enfants.
Qu'est-ce que c'est ? C'est l'éléphant.

Il ne va jamais à l'école,
Il se met les doigts dans le nez.
Et, quand il se gratte la tête,
C'est avec ses ongles de pied.
Il n'a pas l'air très bien portant.
Devine ! C'est l'orang-outang.

Elle dort dès qu'on la regarde
Dès qu'on s'éloigne, elle a marché
C'est comme une pierre malade.
Elle s'amuse à s'ennuyer.
Petit père, devines-tu ?
C'est la T. O. R. T. U. tu!

On nous a dit qu'il est en bête,
Mais nous croyons qu'il est en bois :
Il ne bouge ni pied, ni patte.
Il paraît qu'il pleure parfois,
Et pourtant ça ne se voit pas.
C'est le corcodile, papa !

Il dit tout ce qu'on lui fait dire,
Il est vert, il parle du nez,
Il nous demande avec colère
Si nous avons bien déjeuné.
Oh ! père, tu le reconnais :
C'est un père, le perroquet !

Il mange, il boit, il crie, il pleure,
Il se mouche dans son habit,
Il se roule dans la poussière,
Il ne fait pas ce qu'on lui dit.
Celui-là, tu l'aimes pourtant.
Petit père, c'est ton enfant.

NOURRITURES

Puisque nous avons été sages,
Et que nous avons bien chanté,
Racontez-nous ce qui se mange,
Petite mère, racontez!

Ce qui est plus blanc que le linge
Et qui sent la ferme et les champs,
Et les hameaux et les villages,
Racontez-nous le lait, maman.

Ce qui est si beau, si fragile !
Ni rond, ni carré, ni pointu,
Et que l'on trouve sous les poules,
Raconte-nous les œufs, veux-tu?

Ce qu'on voudrait donner aux pauvres,
On y pense quand on a faim,
On en parle dans tous les livres,
Maman, raconte-nous le pain!

Ce qui fond si bien dans la bouche,
Et qu'on trempe dans ton café.
Ce qui nous tache et qu'on nous cache,
Le sucre, maman, racontez!

Racontez-nous toutes les choses
Qu'il faut manger pour être fort,
Toutes les choses merveilleuses!
Nous n'avons pas sommeil encore.

MON ROYAUME

Nous vivons jusqu'à nouvel ordre dans une société de spécialistes, il faut en prendre notre parti. J'ajoute que prendre un parti ne suffit pas, c'est prendre un diplôme qui, le plus souvent, paraît nécessaire. Avez-vous l'ambition de construire un pont, de vendre des onguents, de piloter un paquebot, de défendre ou de condamner la veuve et l'orphelin ? La société défiante exige d'abord de vous quelque brevet dont l'obtention suppose des années de stage, sinon d'études. Prétendez-vous pénétrer, bistouri en main, dans le ventre de vos contemporains ? Halte-là ! montrez patte blanche et blanc bonnet. Souhaitez-vous de vous livrer aux délices de l'enseignement ? On soumettra votre enthousiasme à l'épreuve répétée des concours. Entendez-vous, plus modestement, faire ce qu'en termes de métier on appelle le « cent vingt à l'heure » sur les routes nationales ? On aura l'indiscrétion de vous contraindre à huit jours d'apprentissage. Deux ou trois professions, tout au plus, semblent avoir échappé jusqu'ici au contrôle ou à la sanction de l'État. Le métier d'écrivain, par exemple, reste libre. Vous pouvez encore, sans concours et sans patente, — sinon sans impôt, — assommer, intoxiquer ou divertir votre auditoire. Enfin, le métier d'homme politique est essentiellement ouvert. S'il faut passer un examen pour être cocher de fiacre, aucun diplôme n'est exigé de celui qui nourrit l'ambition non démesurée de diriger l'État, c'est-à-dire d'être nommé député, ministre, voire Président de la République.

J'ai déjà proposé d'anéantir ces inconcevables vestiges de tolérance et d'obliger les apprentis conducteurs d'État à démontrer leurs aptitudes en s'adonnant à la musique d'ensemble. C'est, vous le savez, une étude qui développe l'esprit d'abnégation, enseigne l'obéissance, force l'homme à laisser parler les autres, à prendre ses responsabilités, à ne dire que ce qu'il sait et peut dire, à patienter pour attendre son tour, vertus essentiellement exigibles des législateurs et des magistrats. Ma proposition n'ayant pas, jusqu'ici, obtenu l'assentiment des principaux intéressés qui ne sont pas les administrateurs, mais bien les administrés, foule indolente, j'ai cherché quelque autre système qui permît d'examiner, d'apprécier et de classer les candidats.

Ne serait-il pas raisonnable d'admettre à la direction des peuples les hommes qui manifestent d'abord leurs aptitudes dans le gouvernement de ce petit royaume privé que forme une famille ? La comparaison est si naturelle qu'elle contient toutes les images. Les proportions de l'État en miniature supposent le cumul des attributions, voilà tout. Le roi s'adjuge, en général, les ministères du commerce, du travail, de la justice et, s'il y a lieu, de l'agriculture. La reine, outre ses fonctions de représentation, garde le portefeuille de l'intérieur, des finances, des travaux publics. Les affaires étrangères, et notamment les relations avec les alliés, sont débattues en séance plénière du cabinet, mais terriblement embrouillées par la diplomatie secrète. Le portefeuille de l'instruction publique et des beaux-arts passe de main en main. Dès la première maison de campagne, on parle d'un ministère des colonies. L'hygiène n'a pas de titulaire fixe, en sorte que, de temps en temps, un docteur ami s'empare de la dictature. Bref, les analogies sont si nombreuses qu'il est peut-être superflu de les énumérer toutes. Mieux vaut nous attacher à l'étude particulière, je n'ose pas dire approfondie, d'un des plus importants services. Je me propose de vous narrer certaines des expériences poursuivies par le ministère de l'instruction publique.

Je tiens à faire observer que cette narration est purement documentaire. Je veux dire désintéressée. Je ne prétends, pour

mon compte, à aucune charge ou magistrature de l'État, du grand, du national, de celui qui demande une majuscule. J'apporte des faits purs. Et, pour retirer à cet entretien les allures ou d'une confidence ou d'une confession, je me propose de lui donner le plus souvent possible un tour impersonnel.

Un programme ainsi défini nous permet d'écarter de la présente étude certains éléments du royaume, le personnel des travaux publics, par exemple, dont la connaissance et le gouvernement exigent toute l'invention, l'ingéniosité, la pénétration, le tact d'un psychologue qui serait en même temps un saint, et j'ajoute un saint résigné, certains jours, au martyre. Non! nous parlerons une autre fois de ces épineuses questions administratives. Ramenons le royaume à ses éléments essentiels, c'est-à-dire stables.

Mentionnons d'abord la reine mère qui, dans le conseil de l'instruction publique, n'a plus qu'une situation honoraire et cette espèce de voix que l'on dit consultative. La reine mère n'a pas eu moins de sept enfants. Elle n'est pas dépourvue d'expérience. Elle aime pourtant à conspirer obscurément avec les fractions les moins disciplinées de la population mineure. En outre, la reine mère emploie une partie de son crédit et de son empire à corrompre les ambitions et les tentatives du pouvoir monarchique. La reine mère a prononcé jadis une parole historique; elle a dit : « Avec les enfants, on fait comme on peut. » C'est l'aveu d'un empirisme que nous nous réservons de juger en fin de séance.

Sont immédiatement justiciables de l'autorité royale, dans l'État qui nous occupe, trois garçons de cinq, onze et treize ans. Une expérimentation portant sur un nombre si modeste de sujets n'a jamais permis que des généralisations hâtives. Par bonheur, il faut, à ces trois sujets fondamentaux, si je puis dire, ajouter six cousins d'âges divers, deux jeunes sujets fournis par les services de l'agriculture, c'est-à-dire par le jardinier, et des sujets de renfort provenant des royaumes voisins ou amis, sujets dont le nombre, selon le jour, l'heure et la saison, varie d'un à vingt et peut, dans les grandes occasions, aller notablement au

delà de vingt. Avouez que cela suffit à l'observateur le plus scrupuleux. Avouez que, si nous n'y prenions garde, cela nous inclinerait peut-être aux excitantes voluptés de la statistique, ce grand vice moderne et cette illusion redoutable.

Quand les enfants ont cessé d'être de petits animaux baveurs et bafouilleurs, quand les problèmes de l'instruction et de l'éducation se sont dressés au sein du royaume, bref, quand il a fallu, non loin du ministère de l'hygiène, édifier un ministère de l'instruction publique, la reine et le roi ont longuement et souventes fois délibéré. Le roi disait :

— Le philosophe de Genève, qu'on ne laisse pas d'invoquer encore dans toutes les querelles pédagogiques, a dit que l'homme naissait bon et devait à la société tous ses mauvais penchants, tous ses vices. Je propose donc de mettre nos sujets à même de goûter les bienfaits d'une grande liberté. La prairie qui est à gauche de l'allée...

La délibération eut donc un premier résultat. Le roi et la reine suivant avec modestie la méthode du seigneur Lear, ont taillé dans le royaume, sans plus attendre, la part des enfants.

C'est un grand champ en pente douce. Il commence à l'ombre du bois où vivent les coucous, les tourterelles et les merles. Il descend, d'une seule pièce, jusqu'à l'allée qui longe la terrasse. Il est bordé, sur un de ses grands côtés, par des arbustes à fleurs, dont certains ont la chance de se défendre tout seuls, grâce à leurs bonnes épines, contre les empiétements du petit monde. De l'autre côté, c'est une haie et de grands peupliers. Ces peupliers ont une histoire que je peux bien vous raconter. Un mauvais homme les fit planter, jadis, pour porter préjudice aux cultures du voisin. Aujourd'hui, ce sont des arbres touffus, bien vivants, sensibles, si musiciens qu'ils chantent au moindre souffle d'air. Ils nous donnent une ombre qui nous est précieuse, un perpétuel spectacle, un concert riche et varié. Ainsi, la méchanceté du vilain sire travaille à contre-sens, c'est-à-dire pour la joie. Il ne le saura pas, le méchant, puisqu'il est mort et parce que vous n'en direz rien. D'ailleurs, s'agit-il de nous ? Revenons vite au roi et à la reine.

Les enfants, mis en possession de ce bon fief, ont commencé par le dédaigner. Pourquoi jouer dans cet endroit seulement, alors que le royaume entier nous attire et que nous ne sommes tenus en respect par aucune barrière ? Jouir de notre domaine est bien ; partir à la conquête d'un monde inconnu est meilleur. Et ils sont partis, je vous prie de le croire. Ils sont partis et même arrivés.

Le domaine des enfants se trouve situé dans la région la plus élevée du jardin. Le cabinet de travail du roi est au contraire au point le plus déclive, comme diraient les médecins et les géomètres. Je conseille vivement aux monarques amis d'adopter la disposition inverse. On n'a rien écrit jusqu'ici sur l'effet de la gravitation dans les divertissements enfantins. Une partie des jouets sont ronds et tendent à descendre, les enfants tendent à suivre leurs jouets. Le fait est que, dix minutes après avoir été refoulés dans leur « réserve », comme diraient nos amis d'Amérique, les sujets, par la seule vertu de la pesanteur, se trouvent rassemblés sous les fenêtres royales.

Ordonnances, décrets, mesures de police ! Et les sujets reprennent le chemin de leur domaine particulier. Un jour vient où, soudain, leur attention paraît fixée. La tribu dérobe les outils du ministère de l'agriculture et se met au travail. Et que fait-on ? Des trous, une quantité de trous. Il s'agit là, je pense, d'un simple retour ancestral dont on ne saurait tirer de notables arguments pédagogiques. L'homme est encore un animal fouisseur. Mais patience !

Les trous se multiplient. Le domaine des sujets prend l'inquiétant aspect d'un paysage de guerre. Ces messieurs du petit monde, consultés discrètement sur leurs projets, déclarent travailler à l'établissement — je n'ose dire l'édification — d'un souterrain. Les documents mis en circulation dans le petit monde portent *souterain* avec un seul r. Toutes observations formulées sur cette orthographe sont fraîchement reçues. Les souverains apprennent que le *souterain* s'écrit comme ça, exprès. La faute est élevée au rang d'intention. Elle se défend et menace de prendre l'offensive. N'insistons pas. Que faisons-nous

donc, nous, de l'autre monde, quand nous avons commis une erreur ?

Un jour, le roi et la reine apprennent que les trous et tranchées du *souterain* sont devenus des maisons. L'idée primitive est-elle abandonnée ? Mettons qu'elle se transforme. Le *souterain* engendre Souterniville. Noble sursaut de l'individualisme : chacun doit avoir sa maison. Les maisons pourraient se disperser sur la face du vaste domaine. Non. Elles se rassemblent. Il s'agit bien d'une ville avec des ébauches de rues, avec, surtout, cela devient de plus en plus clair, un chef.

Comment ce chef est-il nommé ?

Eh bien, il n'est pas nommé, du moins dans le commencement. Il apparaît, il se détache de l'ensemble ou, comme diraient les naturalistes, il se « différencie ». C'est une situation de fait. Elle durera longtemps, jusqu'à ce que se fasse jour le besoin de ce que j'appellerai la légitimation et la stabilisation du pouvoir.

Je vous prie de remarquer que la reine et le roi, expérimentateurs consciencieux, interviennent aussi peu que possible dans les événements. Juste quelques décrets supérieurs, donnés de haut, sur le Sinaï domestique, et concernant l'usage du feu, les coups et blessures, les invasions, la moralité générale et élémentaire. Observation attentive mais discrète.

Donc, un chef, né par génération spontanée, n'en déplaise à Pasteur, et qui n'est pas inutile, car il aide à débrouiller l'épineux problème des spécialités, des professions, des charges, des arts et métiers.

Toute société moderne suppose la division du travail. Le travail sera donc divisé. Cela signifie que certains sujets feront à peu près tout le travail et que d'autres sujets ne feront à peu près rien. Que voulez-vous ? les aptitudes jouent, dès cette période. Il y a toujours des gens qui acceptent de se fatiguer. Il ne faut pas contrarier ces vocations admirables, mais bien plutôt les confirmer et leur donner un caractère obligatoire, c'est-à-dire presque sacré. Voici donc, dans la foule du petit monde se distinguer les terrassiers, les maçons, les métallurgistes, les coltineurs, d'une part, et, d'autre part, ceux qui conçoivent

les plans et en surveillent l'exécution d'un air soucieux et les mains dans les poches.

Dès cet instant, de graves difficultés se présentent. Certains citoyens de Souterniville ne donnent pas pleine satisfaction à leur chef, c'est-à-dire à la communauté que le chef entend représenter et exprimer. Il convient de limiter non seulement les attributions, mais encore les libertés de chacun. Le grand conseil de la république, habilement cuisiné, s'occupe de rédiger des lois et de grouper ces lois en code. Ce code ne saurait être que pénal. Il sera pénal. Il l'est, tout de suite, avec rigueur. Et qui donc assumera l'application de ces lois ? Une magistrature, bien évidemment. Elle se constitue, elle entre en fonction. Elle plaide, juge et condamne. Elle suscite une police, et cette police suscite des contrevenants et des corrupteurs. Enfin, nous commençons à voir clair dans les trous de Souterniville.

Si les coupables sont punis, ne fera-t-on rien pour les bons sujets ? Le travail et la vertu vont-ils rester sans récompense ?

Le génie souternivillois ne reste pas longtemps en arrêt devant cette question fort claire. On va donc inventer des récompenses, des distinctions, des dignités, des grades, on va surtout inventer une monnaie.

La chose ne traîne pas. La monnaie souternivilloise, étant délibérément une monnaie de papier, ne coûte pas un effort considérable au nouveau gouvernement. C'est une affaire de ciseaux et de dactylographie. Mais, comme il faut des repères, des bases et des équivalences, le franc souternivillois se cote dans ses relations avec le franc français, tout simplement. Le cours des changes est affiché dans les points importants du royaume. Stabilisé de bonne heure, le franc souternivillois vaut à peu près dix centimes de notre monnaie d'après guerre. Les banques se constituent, les spéculateurs montrent le bout du nez. Le flambeau de la discorde, comme disaient nos pères, commence à jeter ses lueurs sinistres dans les rues de Souterniville. J'ai peut-être omis de vous dire que le domaine souternivillois possède maintenant des rues et des carrefours, en vue des révoltes futures, une route nationale, une route départementale, plusieurs

chemins de grande communication et, bien entendu, un service de cartographie.

Mais revenons à la politique intérieure. Un parti révolutionnaire se forme dans l'ombre. Il se recrute parmi les mécontents, bien sûr; mais il est inspiré, conduit par quelques fortes têtes, parmi lesquels on reconnaît le révolutionnaire pur, l'agitateur de tempérament, de carrière, celui qui reste révolutionnaire, même dans l'abondance, même dans le triomphe. Cette faction poursuit sa trouble besogne, cependant que les dirigeants s'endorment dans les délices du pouvoir.

Leur réveil n'en sera que plus terrible. Le dictateur souterniville est, un beau matin, tiré de sa quiétude par le tambour des émeutes. Souterniville s'est soulevé. Désespoir! Dans les rangs de la rébellion, le dictateur aperçoit ses meilleurs amis, honnêtes visages en qui l'on pouvait avoir toute confiance. Hélas! la faiblesse fait donc le lit de la traîtrise. Le dictateur, poursuivi par les huées de la foule, mais cachant sous ses vêtements la caisse de l'État, s'en va pleurer dans l'exil et présenter des revendications au roi et à la reine, qui considèrent les misères du petit monde avec le plus vif intérêt, mais avec une réserve quasiment céleste, je veux dire moins royale que divine.

A faute de s'organiser, les révolutions meurent. Celle de Souterniville agonise dans l'anarchie. Tant et si bien que le dictateur n'a plus qu'à reparaître. Il reparaît donc. Il exigera, cette fois, des élections, d'ailleurs fictives, et la stabilisation du pouvoir. Un peu plus, il le voudrait héréditaire; mais le dictateur n'est pas encore à l'âge des rêves dynastiques.

N'importe! Il lui faut faire la part du feu, reconnaître les rivalités profondes. Non loin de Souterniville, une cité nouvelle s'isole. Elle s'appelle orgueilleusement Bourgeoisy (avec un y, s'il vous plaît); une autre agglomération se dessine sous les arbres et s'appelle Boisville. Ainsi, tous les ambitieux seront finalement pourvus. Ainsi pourront-ils rêver d'alliances, de coalitions, de guerres, d'hégémonie, de blocus. Car ce n'est pas en vain qu'on apprend l'histoire aux enfants dans les établissements d'instruction. Il est même curieux de voir avec quelle

sûreté leurs instincts naturels s'alimentent et s'amplifient, par la connaissance des événements proprement historiques, événements qui sont, en général, des complots, des vols, des pillages des trahisons, des hécatombes.

Il faut que la geste de Souterniville soit confiée à l'écriture. Le dictateur fonde un journal. Cette feuille, strictement gouvernementale et soumise à la plus étroite censure, est d'abord hebdomadaire. L'abonnement se paie en francs souternivillois ou, de préférence, en francs français, au cours du change. Avec le journal, apparaît le goût de la publicité. Les affiches déshonorent non seulement les rues de Souterniville, mais encore d'autres régions du royaume. Puissante poussée commerciale. Émission de valeurs. Fièvre de l'agio. De grandes fortunes se constituent, ce qui nous oblige à dire aussi que de belles misères s'installent. La civilisation souternivilloise touche à l'apogée.

Et que font, dans tout cela, la reine et le roi ? Eh bien, peu de chose, très peu de chose. Les enfants heureux n'ont pas le temps de regarder leurs parents. Les parents n'ont plus qu'à réfléchir. Ils ne s'en privent pas. Entre-temps, ils organisent des postes de secours. Le poste de secours dirigé par la reine est essentiellement moral. C'est dans le giron de la reine que les dictateurs déchus viennent, en secret, répandre des larmes brûlantes et déverser leur rancune. Quant au poste de secours tenu par le roi, dirai-je qu'il est purement médico-chirurgical ? Il concerne les plaies et les bosses. Il ne chôme pas. La teinture d'iode laisse des traces, rafraîchies sans cesse, sur les doigts de ce prince débonnaire.

Débonnaire ? C'est à voir. Le roi n'est pas un observateur silencieux, car il aime. Il aime ses sujets, d'abord. Il aime aussi son royaume, c'est-à-dire son jardin. Quand les hordes souternivilloises poussent des reconnaissances dévastatrices dans les fleurs ou le potager, le roi tonne et fait fonctionner ses foudres.

La reine et le roi ne sont pas des observateurs incorruptibles, justement parce que l'amour leur tourmente le cœur. Mais, dites-moi, que peut être un observateur sans amour, même si, pour

objet de son étude, il a choisi les pierres, les produits chimiques ou les planètes mortes ?

La reine et le roi font donc leur possible pour connaître quelque chose de ce petit monde livré à la liberté, si j'ose dire, ou, mieux, en proie à la liberté, enchaîné dans la liberté. Les souverains ont vu leurs jeunes sujets retrouver, hélas ! toutes les tristesses, toutes les inéluctables tristesses de la société. Ils savent que, dans cette découverte, l'instinct joue son rôle, sans doute, mais que les forces d'imitation gardent à coup sûr le premier plan. Les souverains ont vu surgir et jouer toutes les passions de l'homme. Ils voient tous les caractères se manifester, dès les premiers gestes, dès les premiers mots.

Le chef, que nous connaissons déjà, est parfois pur, parce qu'il est provisoirement affranchi des circonlocutions de la civilité. Il dit à l'un de ses administrés :

— Tu es stupide !

— Pourquoi ? demande l'autre avec étonnement.

— Parce que tu ne veux pas m'obéir.

Cet argument n'a besoin que de très légères retouches pour servir dans la catégorie des adultes.

Le chef est, en général, un gaillard qui sait très bien ce qu'il veut. Au fond, ce n'est pas un mérite suffisant, mais ce n'est pas un mérite négligeable. Le chef de tempérament dit, tout net :

— Je veux le plus gros. Je veux le plus beau.

La majeure partie des sujets cèdent aussitôt, en sorte que le chef a rarement besoin d'ajouter, avec geste à l'appui :

— Souviens-toi du vase de Soissons.

Parole héroïque, sans doute, mais qui, si l'on y prend garde, sonne comme une grossière, vindicative et peu concluante absurdité.

Le chef est parfois un autoritaire pur, parfois un autoritaire débrouillard-mixte avec « un tant pour cent » de ruse.

Le vrai chef a conscience des responsabilités. En cas de péril, il excite ses sujets et se retire pour ne pas exposer inutilement celui qui est l'âme de la collectivité. La nature n'agit pas autrement, puisqu'elle a mis le cerveau dans un très solide coffre d'os.

Il y a des chefs parce qu'il y a des subordonnés, bien sûr, car, comme le dit fort bien Zarathoustra, au début de son aventure, quel serait le bonheur du soleil s'il n'avait pas ceux qu'il éclaire. A Souterniville, comme partout, nous trouvons les soumis, les dociles et même les zélés. Nous trouvons le bûcheur de naissance. Celui qui, à peine en culotte, se met au travail pour tout le restant de ses jours. Celui qui creuse, et non pas les problèmes, mais bien la terre, avec une pioche très lourde et une pelle dont le fer lui vient à la taille, celui qui rougit et se sent coupable dès qu'il y a dans le monde quelque chose que l'on a oublié de finir.

Entre le chef et le bûcheur, navigue l'intrigant. Il a déjà son répertoire définitif. Il commence déjà ses phrases en disant : « Bien sûr, je serais été que lui..... » ou bien : « Tu sais pas ce qu'il m'a dit ? » Prononcera-t-il d'autres paroles quand il se glissera, plus tard, dans les salles de rédaction ou les couloirs des ministères ?

Mais revenons à Souterniville. Quel est donc celui-ci qui se tient assis à l'écart pendant que le dictateur dicte, que le travailleur travaille et que l'intrigant intrigue ? Est-ce le philosophe ? Ma foi non, c'est seulement le timide. Il ne saute pas à la corde, il ne monte pas à la barre fixe. Est-il faible ? Que non ! Est-il maladroit ? Voire ! Est-il malade ? Certainement pas. Malade d'orgueil peut-être. Un petit orgueil enfantin déjà plus gros qu'une montagne, plus douloureux qu'une tumeur. Le timide est un orgueilleux qui ne fait pas les choses, de peur de les faire mal. Et les jours passent, qui feront bientôt des années.

Mais qui parle si fort, si net ? C'est le logicien, le raisonneur obstiné. La reine, excédée, déclare :

— Je te donnerai ce crayon quand tu ne me le demanderas plus.

Alors, au bout d'une minute, le logicien :

— Maman !

— Quoi donc ?

— Je ne te demande plus le crayon.

Le logicien formule son appréciation sur certaine fête enfantine. Il déclare :

— Il n'y avait pas beaucoup de jouets.

La reine fait les gros yeux; mais le logicien continue, imperturbable :

— Je veux dire que ceux qui n'avaient pas de joujoux ne pouvaient pas dire que les autres en avaient beaucoup plus qu'eux.

Ce n'est pas entortillé, c'est irréfutable et précis.

Le logicien a le strict sentiment des obligations et des devoirs. Si la reine s'écrie :

— Tu me dois le respect !

Le logicien réplique avec rigueur :

— D'abord, je te dois le jour.

Admirable façon de présenter la dette comme une créance.

Même tout petit, le logicien a la vue des nécessités. Il dit, considérant les grands ciseaux qui ornent la table du roi :

— Je crois bien que je vais être obligé de prendre tes ciseaux.

Le véritable logicien n'aime pas les questions oiseuses et, quand un visiteur indiscret lui dit :

— Dis-moi comment je m'appelle ?

Le logicien répond, avec une fermeté colorée d'ironie :

— Oh ! tu le sais bien.

Le logicien, subtil par nature, choisit parfois curieusement ses voies d'accès. Il prépare ainsi la découverte de la vérité, disant à la reine ces simples mots :

— Maman, tu n'aurais pas dû laisser ton stylo sur la table.

Et cette parole mémorable me rappelle — Dieu sait pourquoi — une servante javanaise qui courait après sa maîtresse et lui disait, dans un sourire :

— Va ! Va ! Emporte la clef de ton armoire ! Ne me tente pas !

Voisin, mais distinct du logicien, est l'esprit scientifique, celui qui cherche les lois de l'univers, celui qui, découvrant pour la première fois un traîneau, voiture sans roues, semble frappé d'inquiétude, mais aperçoit soudain un chien basset et s'écrie, rasséréné :

— Ah ! après la voiture sans roues, voici le chien sans pattes.

Tout est clair, le monde est en ordre et l'esprit en repos.

Nous connaissons aussi le philologue, celui qui complète et revise la langue. Un divorce est un *démariage*. Se lever, c'est se *désassir*. Un crayon dont la mine est cassée est un crayon *détaillé*. Les êtres vivants se divisent en deux : les animaux, c'est-à-dire les animaux, et les *pas animaux*, c'est-à-dire les hommes. Rien de plus clair et de moins discutable.

Autre espèce de philologue, aussi répandue dans le petit monde que dans le monde tout court, c'est le gaillard qui a mal entendu, mal compris et qui parle quand même. Celui-là décrit lyriquement le *couteau à grande arête*, les *raviateurs du sauvage central ;* il appelle Notre-Dame, *l'autre dame ;* il parle des *joélands* qui ont une grande *enverjure*, et même, dans son jeune âge, il appelait innocemment Louis XIV, B 14, quiproquo que les progrès de l'industrie automobile privent, dès aujourd'hui, de toute signification.

Une petite, une toute petite modification de climat, et le brouillon devient un poète. Miracle du génie qui confine à l'absurdité, parfois, pour peu que l'ignorance s'en mêle.

Le poète a de curieuses joies et d'obscures tristesses. Il dit d'un air songeur :

— Je ne sais pas ce qui se passe depuis deux jours...

— Quoi ? demande la reine attentive.

— Depuis deux jours, je vois sans cesse mon nez.

Le poète se promène tout seul dans une allée et se livre à des méditations sur la matière. Il dit :

— Peut-être que l'or ne serait qu'un cuivre plus fin, et que le diamant une sorte de vitre.

Il tombe aussitôt dans un abîme de pensées. Il en sort pour contempler les fleurs et les juger d'un mot. Il dit :

— Les pivoines sont défrisées.

S'il a des fourmis dans le coude, il s'exprime ainsi :

— Mon coude est criblé.

Il n'est pas embarrassé. Il sent que les idées et les mots s'éclairent les uns et les autres et qu'il suffit de les rapprocher.

Il est profond sans le savoir, comme les vrais artistes. Le roi, par exemple, adresse des paroles au prince héritier.

— Quand tu fais de vilaines choses, dit le roi, je ne t'aime plus.

La reine renchérit :

— Moi non plus, je ne t'aime plus.

Et le poète, d'une voix cristalline et calme :

— Et toi non plus, tu ne t'aimes plus.

C'est la propre réponse de lady Percy à son époux :

— Si vous ne m'aimez plus, je ne m'aime plus.

Ingénument, le petit garçon rejoint Shakespeare.

Le poète n'en sait rien. Il vit non pas une vie, mais trois ou quatre vies imaginaires. Et comme elles ont de la couleur et du parfum !...

Il y avait, dans la salle à manger de mes parents, une table à rallonge. Accroupi sous cette table, j'ai fait les plus beaux voyages de ma vie. Et que d'hivernages dans les glaces du pôle, et que d'explorations dans la forêt tropicale ! Mais... mais... Revenons à nos brebis.

Un coup d'œil encore à Souterniville. Un coup d'oreille aussi. Qui donc crie, avec cette patience insistante ? C'est le faible, le petit, celui dont toute la vie est une perpétuelle revendication et dont les paroles quotidiennes sont telles :

— Et puis moi ? Moi aussi ! Suis tout seul ! Ils m'ont oublié... Suis toujours le dernier...

Le logicien, l'intrigant, le débrouillard, le bûcheur, le poète... Oh ! la nature n'est pas si simple ! Ils sont celui-ci, de préférence, et autre chose encore. L'homme est compliqué, même dans l'œuf. Les passions sont déjà là, déjà puissantes, déjà souveraines. Elles commencent à travailler dans la profondeur.

S'il est permis au chroniqueur incorruptible d'introduire dans son essai quelque souvenir personnel, je vous raconterai ceci : J'étais encore apprenti médecin quand mon père, qui pratiquait dans une ville de province, quand mon père souffrant me pria de le remplacer. J'accomplis de mon mieux la tournée du jour et rendis visite à certaine matrone qui prenait soin, si la vérité

me tolère cette hyperbole, des pupilles de l'Assistance publique. Introduit près d'un enfant malade, je le trouvai suçant avec une sombre énergie une tétine de caoutchouc.

— Madame, m'écriai-je en proie à la sainte fureur du néophyte, madame, ignorez-vous que cet instrument, je veux dire que cette tétine est sévèrement prohibée par la médecine moderne, comme cause des troubles intestinaux les plus fréquents ?

J'allais saisir la tétine et l'envoyer où Polyeucte envoie les idoles, quand la matrone retint mon bras.

— Ouais ! dit-elle, est-ce donc vous qui m'allez bercer ce gosse toute la nuit pour l'empêcher de crier ? Vous êtes médecin, je veux bien, mais, des enfants, j'en ai élevé douze. C'est-à-dire plus que vous. Je sais ce que c'est et ce qu'il leur faut.

Cette petite querelle reste dans mon souvenir comme le symbole de l'éternel conflit, celui de l'expérience et de la théorie. Depuis, je dois le dire, les rôles se sont doucement renversés, car l'expérience est, hélas ! venue..... Mais s'agit-il de moi ? Allons retrouver le roi et la reine.

Les monarques reçoivent souvent la visite de pédagogues spécialistes qui viennent leur vanter certaines inventions. Ces inventeurs sont remarquables en ceci que, comme presque tous les plus illustres d'entre leurs devanciers, ils n'ont pas eux-mêmes d'enfants. J'en ai fait la remarque naguère, dans un petit ouvrage qui date de mes débuts, non point littéraires mais paternels. Cette remarque, je la renouvelle en la modifiant. Il est sans doute bon que les éducateurs brevetés n'aient pas d'enfants, c'est-à-dire qu'ils se trouvent, pour leurs recherches, désintéressés et, somme toute, purs.

L'éducateur breveté que je voudrais peindre n'est pas un homme de métier ni un fonctionnaire : c'est un apôtre. Il est, le plus souvent, assez jeune ; parfois, il a blanchi dans l'enthousiasme. Son regard brille d'une flamme qui n'est pas celle de l'orgueil, ni de l'intolérance, ni du fanatisme, assurément..., alors mettons celle de la certitude. A peine introduit en présence des souverains, il témoigne un incomparable besoin de parler. Il parle. Et, quand il a commencé de parler, nul ne peut dire s'il

finira. Il exprime tout de suite cette idée que les systèmes d'éducation employés jusqu'à ce jour ne valaient rien, absolument rien, qu'ils étaient incapables de produire un homme digne de ce nom; que, par bonheur, il est venu, lui, l'éducateur moderne. Il est venu, il arrive, et tout va changer. Il laisse provisoirement l'eugénique aux médecins ou aux spécialistes allemands, il prend l'enfant comme un fait.

Pour l'instant, du moins, il commence avec ce fait : l'enfant. L'enfant ne sait rien, même pas jouer, même pas respirer; il convient de lui apprendre tout cela et le reste. Il faut appliquer la méthode. Quelle méthode? La merveilleuse méthode X... Cette méthode a, sur toutes autres, l'avantage d'être rationnelle et surtout scientifique. Elle est scientifique, et dans son principe et dans ses procédés. Elle s'exprime à merveille par des formules algébriques, par des chiffres, par des courbes graphiques et des tableaux synoptiques. D'ailleurs, elle commence à faire merveille aux États-Unis d'Amérique, en Patagonie et au Kamtchatka. Le roi et la reine désirent-ils entrer dans le détail? Le chapitre de la méthode, par exemple, qui concerne l'enseignement élémentaire et fondamental de l'écriture et de la lecture...

Les souverains écoutent attentivement le merveilleux, le lucide exposé. Ils se sentent soudain pleins de confusion et d'espoir. D'espoir, parce qu'ils devinent que les enfants vont enfin savoir lire et écrire. De confusion, parce qu'ils sont bien forcés d'admettre que, jusqu'ici, l'homme n'a su ni lire ni écrire, du moins qu'il n'a pas appris d'une façon rationnelle et scientifique, en sorte que c'est comme s'il n'avait jamais su. Le roi et la reine envisagent de se remettre eux-mêmes à l'abécédaire.

Le roi et la reine ont entendu les confidences d'un grand nombre d'éducateurs. Pas un seul, jusqu'ici, pas un seul de ces spécialistes n'a eu la pensée originale et si simple de mettre en discussion une chose que j'appellerai l'éducation de l'éducateur. C'est que, pour de tels apôtres, la connaissance de la méthode suffit à tout. Grâce à la fameuse méthode rationnelle et scientifique, tout devient simple. L'humanité va donner enfin sa mesure.

Le roi et la reine écoutent de toutes leurs oreilles et commencent

à comprendre que l'œil fut créé pour le divertissement des oculistes, les ponts pour le plaisir et l'occupation des ingénieurs; ils commencent même à deviner que les enfants sont peut-être mis au monde uniquement pour l'application et le triomphe de cette surprenante méthode nouvelle, fondée sur une règle unique et absolue...

Nos souverains ne sont pas des spécialistes. Seulement des amateurs. Des amateurs au sens original du mot, je veux dire des gens qui aiment. Après avoir consulté beaucoup de professionnels, après avoir lu beaucoup d'ouvrages et poursuivi quelques modestes expériences, la reine et le roi, tout doucement, sont en train de se faire une opinion. Ils ont eux-mêmes édifié leur méthode qui se résume ainsi : pas de méthode. Je me permettrai d'observer qu'un esprit vraiment cartésien n'a rien à redire à ce propos. Si la négation de la méthode est purement méthodique, si l'absence de méthode devient une méthode véritable, le voyageur n'est pas dépourvu de chemin : il sortira de la forêt.

Donc, règle unique et absolue : il n'y aura pas de règle unique et absolue. L'éducation n'est pas faite pour l'éducateur, mais pour l'enfant. L'enfant non plus n'est pas fait pour l'éducateur. L'éducation, comme la politique, n'est pas une fin en soi. Il n'est pas mauvais de rappeler aujourd'hui qu'éducation et politique sont des moyens, en vue de certains résultats : par exemple, améliorer la condition des enfants ou des citoyens. L'enfant est innombrable, toujours nouveau, toujours varié. Il dépasse dans tous les sens le cadre d'une méthode, si large qu'elle soit. Tout système est comparable au lit de Procuste, lit de torture pour lequel le patient est toujours trop grand ou trop petit.

Rousseau, que je n'ai pas fini de chicaner, Rousseau qui brouille encore aujourd'hui la cervelle des pédagogues, Rousseau prouve quand même que le paradoxe est un chemin de la vérité : il demande un maître par élève. Il exagère. Il entend que, pour faire un seul homme, il faut au moins le dévouement de tout un homme. Le philosophe ne sait-il point que la nature, à laquelle il nous conjure de faire retour, a pourvu la femme de deux seins et

que ce n'est pas seulement pour la symétrie ? Et qu'eût donc fait ma mère avec ses sept petits ? Et que fera l'instituteur que, toute la sainte journée, cinquante paires d'yeux interrogent ? Cet Émile est terriblement ancien régime, droit d'aînesse, éducation de prince. Pourtant, il contient, en principe, notre doctrine de l'éducation sur mesure.

Si la reine et le roi renoncent au lit de Procuste, s'ils renoncent même au vêtement de confection, c'est qu'ils se sentent vivement inclinés vers ce que j'appellerai l'éducation individuelle. Non pas celle d'Émile, sans doute, mais celle qu'un homme d'aptitudes moyennes peut prodiguer à plusieurs enfants qui sont normalement différents les uns des autres et réclament des traitements appropriés, c'est-à-dire différents les uns des autres.

Toute entreprise d'éducation commence par la connaissance, ou la contemplation des enfants. Je dis bien l'observation ou contemplation. J'entendais un jour plusieurs personnes parler d'une de nos meilleures romancières, une femme qui nous a donné, sur les enfants, des pages pénétrantes et délicieuses.

— Ah ! disait un des assistants, comme elle doit bien les regarder, les enfants !

— N'en croyez rien, répondit une amie de la personne en cause, elle n'a même pas l'air de leur porter attention.

Cette réplique ne me surprend pas. Il est des gens qui regardent et d'autres qui voient. Ce ne sont pas toujours les mêmes.

N'importe ! Connaître ! Connaître l'enfant et recevoir ainsi de lui, sans trop qu'il y paraisse, les indications nécessaires à l'enseignement convenable. Je dis bien : chaque enfant nous fait savoir, nous fait comprendre ce qu'il veut.

S'il vous était donné d'assister, purs esprits et, de ce fait, affranchis des curiosités indiscrètes, à la consultation d'un bon médecin, vous seriez frappés par des dialogues de cette sorte :

— Docteur, quand je mange des légumes crus, j'ai mal à l'estomac.

— Bien. Et ensuite ?

— Je ne peux supporter le café ni le tabac.

— Ah ! Et ensuite ?

— Je ne peux pas digérer la viande le soir.

— Oui, continuez.

Le malade continue quelque temps ses confidences et, bien entendu, s'égare par-ci, par-là. Enfin, le bon médecin rédige l'ordonnance et prend la parole. Il dit :

— Vous supprimerez, jusqu'à nouvel ordre, les légumes crus, le café, le tabac. Pas de viande au repas du soir.....

Le malade écoute, étonné, ces judicieux conseils. Il revient un mois plus tard et dit avec admiration :

— Vous avez merveilleusement compris mon cas. Je crois bien que je suis guéri.

Le bon médecin sourit, dans son absence de barbe, car c'est un médecin moderne.

Pareillement, l'enfant, par ses paroles, par ses actes, par toute sa vie, nous exprime ses vertus et ses manques, nous dit les besoins de la nature.

J'ai, tout à l'heure, fait indirectement l'éloge du contemplateur. Ce n'est pas médire de l'observateur. Il faut observer les enfants, dont on a charge, les observer avec attention, toujours, avec amour surtout. Je ne vois même pas d'inconvénients à ce que le fruit de ces études intimes soit consigné dans quelque « livre de raison », avec les comptes de ménage. La mémoire est fragile et surmenée, conservons nos chers trésors. Je ne demande pas que le fruit de cette observation devienne nécessairement matière littéraire. Laissez aux écrivains ce devoir et ce vice. Je peux, à ce sujet, vous rapporter une brève conversation entre deux hommes de lettres.

— Je sais, dit l'un, que vous venez d'avoir un fils.

— Oui, un fils, affirme le père avec un calme orgueil.

— Et que pensez-vous en faire?

— Oh! dit le père. Il a trois jours, je ne lui ai pas encore choisi de métier; j'espère en faire tout au moins un honnête homme.

— Sans doute, répond le premier, mais ce n'est pas de cela que je parlais. Je voulais dire : allez-vous en faire un livre, et quel livre en comptez-vous faire?

Non, la meilleure observation c'est bien celle que l'on fait pour l'enfant d'abord, en vue de l'enfant d'abord. Presque toutes les éducations manquées, — cherchez dans votre entourage immédiat : on trouve toujours manquée l'éducation de ses neveux, par exemple, et, de façon générale, celle des enfants de la parentèle, — presque toutes les éducations manquées le sont ou le furent par l'application d'une méthode générale à des cas particuliers qui ne la souffraient pas. Si vous me permettez encore une comparaison médicale, je dirai qu'il nous faut évoquer ici des sciences que l'on nomme pathologie et clinique. La pathologie est la science générale des maladies ; elle étudie des maladies typiques, théoriques, des maladies absolues. La clinique, au contraire, qui est bien peu science à vrai dire, étudie non les maladies, mais les malades. C'est, effectivement, le savoir des guérisseurs, le savoir des gens qui peuvent considérer le cas particulier avec une expérience assez sage pour éviter les généralisations exigeantes.

La reine et le roi — allions-nous donc les oublier ? — sont fermement résolus à fuir ce que j'appellerai l'éducation en série. Ils savent que le choix est le secret de l'art, le secret et le principe de la vie. Ils veulent donc choisir pour les enfants avec la collaboration des enfants.

Nous touchons ici à l'une des plus graves questions proposées non seulement par le monde moderne, mais par la vie, la vie de toujours. La loi peut rester souple quand elle s'adresse à de petits groupes humains. S'il est un groupe où la loi doit rester capable de toutes les inflexions, c'est assurément la famille. C'est là que la loi peut se permettre de n'être plus la loi, c'est-à-dire de se transformer pour chaque sujet, d'être ce que, dans ma ferveur individualiste, j'appellerai la loi individuelle. Plus les groupes humains s'étendent, plus la loi perd de sa souplesse et de son efficacité, plus la loi devient loi, dans toute la rigueur du terme, plus elle est injuste et cruelle. Tous les voyageurs savent, que, dans la situation actuelle du monde, les États les mieux administrés sont les petits États. La Hollande, le Danemark, la Suède, la Suisse, nous offrent le tableau réconfortant de

maisons modestes dans leurs proportions, bien tenues, harmonieuses, bref hautement civilisées. Avec ses cantons fédérés mais indépendants, régis séparément par des institutions qui tiennent compte de l'humanité locale, la Suisse contemporaine, la petite Suisse, offre un admirable modèle au reste de l'humanité. Les grands empires périssent toujours par le déséquilibre et la désharmonie.

Entre l'homme et ses œuvres, il existe un principe secret qui exige le respect de certaines mesures et de certaines proportions. Ce n'est pas par la profondeur des havres que les constructeurs de navires seront limités dans leurs ambitions, c'est par une relation encore indéterminée mais opérante, une relation presque quantitative entre l'homme et sa création. Tout ouvrage de l'homme qui n'est plus à l'échelle de l'homme s'abîme dans le désordre.

Mais nous voilà de nouveau loin, bien loin de notre cher petit royaume. Petit, il l'est, grâce au ciel ! Les souverains peuvent y faire autant de lois qu'il s'y trouve de sujets. L'individualisme y peut triompher.

Je vois aussitôt s'agiter sur son siège le pédagogue de carrière, le pédagogue « dernier cri ». Je l'entends murmurer le mot de la pédagogie moderne : « Liberté, liberté ! »

Je réponds tout de suite : liberté certainement, mais liberté sous conditions.

Il est curieux de noter que cette doctrine pédagogique de la liberté est également en honneur et chez de vieux peuples conservateurs comme le peuple anglais et dans la république révolutionnaire des soviets. C'est un retour inopiné du jean-jacquisme : « L'enfant est né bon et intelligent, laissons-le se développer aussi librement que possible, ne gênons en rien son épanouissement, assistons, en retenant notre souffle, à l'éclosion et au progrès de son génie naturel... »

Je déclare à mon pédagogue que nous ne sommes plus du tout accordés. L'avons-nous jamais été ? J'ai dit : la loi individuelle. Cela ne signifie pas le moins du monde arbitraire, utopie, idéologie. Cela ne signifie pas absence de loi.

La reine et le roi, qui voudraient appliquer à chacun de leurs sujets un principe d'éducation aussi bien ajusté que possible, la reine et le roi sont beaucoup trop pénétrés d'amour et de sollicitude pour ne pas imposer à chaque sujet la dose de contrainte qu'il nous faut appeler contrainte vitale.

Eh quoi ! qui parle de liberté ? Qui prétend, par les voies d'une aveugle et téméraire liberté, préparer ces jeunes âmes à une existence qui ne sera, jusqu'à la mort, jusqu'à cette délivrance dont nous ne sommes pas même sûrs qu'elle soit délivrante, qui ne sera, dis-je, qu'un tissu de contraintes, de tâches et de devoirs ?

J'entends bien la mère colombe qui déploie l'aile, couvre le petit coupable et murmure obstinément :

— Bah ! qu'il prenne tout le bon qu'il peut prendre, pendant qu'il en trouve à prendre ! On verra plus tard.

La reine et le roi sont parfois déchirés par deux sentiments ennemis, savoir qu'il est bien bon de rendre les enfants heureux, d'une part, et que, d'autre part, c'est pourtant dans l'épreuve de la coercition que le caractère se trempe.

La question ne souffre pas querelle. Il serait inhumain de ne pas introduire les enfants, par un persévérant et graduel apprentissage, à la vie des sociétés modernes, avec les obligations qu'elle prévoit et parfait sans cesse pour toutes les grandes et petites circonstances.

Eh quoi ! voilà des gaillards qui devront, par la suite, patienter devant des guichets, traverser la chaussée entre les rangées de clous, se présenter, en quelque endroit que ce soit, de dix heures à midi et de deux heures à cinq heures, rédiger à tout propos d'interminables déclarations, répondre à des questionnaires incompréhensibles, et quoi encore ? retourner leurs poches devant l'employé du fisc, fournir vingt-huit ans de service militaire, mériter leurs moindres joies au prix d'un labeur morose dans son acharnement, obéir à la nature, aux hommes, aux règlements, à tous les écriteaux, à toutes ces lois que nul ne comprend très bien et que, pourtant, nul n'est censé ignorer, et l'on parle, et l'on ose parler d'une éducation rationnelle, fondée sur le libre

jeu des penchants ! Laissez-moi rire. Laissez-moi rire et, si vous voulez, choisir un petit exemple.

Comme beaucoup d'autres éducateurs, Jean-Jacques entend que l'élève n'apprenne rien par cœur. Je déclare tout net que c'est une grande sottise. A part quelques monstres merveilleux, Mozart ou Pic de la Mirandole, les enfants n'apprennent presque rien que sous la pression du régent qui représente et symbolise toutes les nécessités futures. Tel qui se livre avec un réel plaisir et sous l'empire de quelque penchant secret à la géographie, par exemple, rechigne devant le français, le calcul et le piano. N'allez pas m'objecter que les sciences mécaniques rencontrent la faveur de presque tous les enfants. Je me défie de cette science dont les instruments ressemblent à des joujoux. Signe des temps : les adultes et les enfants ont aujourd'hui les mêmes jouets : avion, auto, canon ; la mesure seul en diffère.

Non, non, j'y reviens : ne pas exercer la mémoire des petits, sous prétexte de libre développement, c'est les cruellement desservir, c'est leur refuser le plus précieux des viatiques.

Que les parents, par une pente d'esprit bien naturelle, admirent dans la personne de leurs enfants un fragile génie qu'il faut convier à l'essor, voilà bien la plus touchante et la plus caressante des illusions. Songeant à sa chère créature, l'homme dédaigne le simple et patient talent. C'est le génie impétueux, déchaîné qu'il espère, qu'il exige. Rien de moins. Et comment ne pas s'abuser ? La plupart des êtres jeunes connaissent de brusques et charmants éclats qui légitiment bien des ambitions, bien des rêves. Durtain me disait jadis :

— Tous les enfants ont du génie.

Mais oui, tous les enfants ont une flamme que nous voyons presque toujours, par la suite, pâlir, vaciller et s'éteindre. Ce n'est pas la vie de société qui commet cet étouffement, ô Jean-Jacques ! c'est la vie tout court. Les pédagogues expérimentés savent fort bien que les négrillons sont en général plus intelligents que les nègres adultes. Cette belle curiosité se flétrit à l'heure où les plus forts appétits matériels s'emparent de la bête. N'escomptons pas imprudemment le génie futur des petits

et faisons, avec modestie, tout le nécessaire pour leur donner, par provision, quelque simple talent. Le génie est rare et ne connaît pas d'obstacle. Nous avons tous vu, sur les pentes rocheuses des montagnes, verdoyer de ces arbres qui semblent, par leur existence même, jeter un défi à toutes les lois de la logique. Le pin qui, sans eau, sans terre, presque sans fondement, parvient parfois à croître, à contourner maint et maint obstacle, à s'élever enfin vers le ciel, à porter fleurs et fruits, cet être torturé mais victorieux ne peut-il nous inspirer quelques réflexions modératrices et consolantes ?

La mémoire ? Eh bien oui ! Elle est le merveilleux instrument de toute œuvre humaine. Artisan, artiste, homme de petit métier, savant, nul ne saurait, sans une mémoire riche et docile, mener à bien son travail. Et voilà donc cette faculté méprisée que les partisans de la liberté totale risquent de laisser en friche ! L'homme vraiment libre est celui qui possède une mémoire souple et garnie, qui sait s'en servir à point et qui ne cesse de la contraindre et de la dresser, comme il ferait d'un cheval nerveux.

La reine et le roi ne laissent pas d'honorer et de cultiver chez leurs sujets cette précieuse vertu de mémoire, petit exemple d'une contrainte profitable. Il est d'ailleurs diverses façons de rendre cette culture agréable et bien vivante. La mieux prisée des habitants de Souterniville est l'étude de la représentation de quelque chef-d'œuvre classique. C'est alors à qui recevra le rôle le plus long, le texte le plus touffu, c'est-à-dire la leçon la plus ardue. On voit les citoyens de Souterniville, brochure en main, errer dans les rues et carrefours de leur noble cité. Ils s'appellent désormais « cuistre fieffé » ou « maître juré filou ». Ils s'envoient au visage de belles tirades empruntées au *Malade Imaginaire* ou au *Bourgeois Gentilhomme.*

Ah ! la plaisante contrainte qui devient si vite une joie ! Mais, au fait, pourquoi donc entretenir à grands frais un fossé, un abîme entre les deux principes adverses d'autorité et de persuasion ?

Aussi bien en politique générale que dans l'intimité humaine, la plupart des hommes balancent entre les deux manières : autorité ou persuasion. Ils semblent même certains qu'entre ces

deux pôles extrêmes il n'est point de chance de salut. Vraiment, faut-il choisir ? Faut-il nous en remettre entièrement aux impulsions de notre nature ?

La reine et le roi, s'il faut prendre un parti, adopteront volontiers celui de la persuasion autoritaire ou de l'autorité persuasive. C'est quelque chose, pour les parents, comme la faiblesse énergique ou la caressante fermeté. Ce n'est pas une méthode, assurément, si la « méthode » suppose de la rigueur dans la technique ; c'est donc une absence de méthode qui semble permettre plus qu'elle ne permet et qui n'est intransigeante qu'après avoir essayé la vertu des transactions.

Ainsi, la reine et le roi font de fervents efforts pour que le petit royaume soit ordonné, harmonieux et, surtout, quand même heureux. Les souverains savent que toutes les pédagogies modernes ne produiront peut-être rien de mieux que Socrate, Descartes ou Shakespeare, mais qu'elles peuvent éclairer plus d'hommes et rendre heureux un plus grand nombre d'enfants.

Je ne crois guère à la correction de l'homme achevé ; je crois, je le répète, à l'efficacité de l'éducation quand elle s'adresse aux enfants. Tant que l'argile n'est pas durcie ou cuite aux rudes soleils de l'âge, un doigt prudent peut y imprimer sa marque.

Qu'il nous soit donné de mettre à profit ces années bénies ! Il vient toujours assez tôt le moment où nous sommes tentés, comme une grand'mère que je connais, de nous écrier avec angoisse :

— Tu sais, il arrive quelque chose de terrible ! Le petit est devenu grand !

FABLES
DE MON JARDIN

A mon ami Georges Lecomte

Copyright by Mercure de France, 1936.

I

LE JARDIN DE CANDIDE

D'ÉPAISSES nuées s'accumulent. Déjà s'élève du sud une funèbre nuit escortée de grandes vapeurs sulfureuses. Un vent brusque et hagard court à travers les graminées. La terre gronde au loin, comme saisie de frayeur. L'orage vient et cherche sa route. Il va peut-être nous épargner, peut-être nous faire grâce. Il va peut-être poser sur nous ses pattes de monstre aquatique. Dans quelques instants, peut-être, notre campagne suffoquée gémira sous le déluge.

Et, cependant, le jardinier, un lourd arrosoir au poing, verse une pluie raisonnable sur le jardin encore en paix.

Comme si toute espérance était quand même permise. Comme si toute soif devait être apaisée dans la joie. Comme si la moindre fleur devait vivre éternellement dans la confiance et dans la joie.

II

RÉVEIL DE BOOZ

Si les gelées d'avril ne lui donnaient pas tant d'alarmes, le bignonia que nous avons planté sur la terrasse, au ras du mur, serait, je crois, tout à fait heureux. Il a maintenant deux troncs jumeaux, terminés, tels de petits saules, par une couronne renflée d'où s'élancent les jeunes branches. Le jardinier, chaque hiver, taille les rameaux de l'année et c'est de ce bois vigoureux que jaillissent les pousses nouvelles.

Le vieux bois est filandreux, chagrin. On le dirait privé de vie. C'est lui qui porte la charge des feuillages et des fleurs; mais il ne fait plus de bourgeons. Il a l'air d'être à la retraite.

Les belles branches vertes s'inclinent, gorgées de suc, de l'autre côté du mur, et laissent, pendant le mois d'août, tomber dans le petit jardin leurs grosses cloches fragiles, couleur de chair et d'aurore.

Dès les premières tiédeurs du printemps, notre bignonia, séduit, a formé ses gros bourgeons de bronze tendre. Alors l'hiver, saisi de quelque arrière-pensée, est revenu sur ses pas. Il a gelé tous les bourgeons, d'un seul souffle, jusqu'à l'âme.

Pendant deux ou trois semaines, j'ai souffert de tout mon cœur avec notre bignonia. Je songeais à la sève, à cette force captive qui devait tournoyer en vain et qui ne trouvait pas carrière. Tout l'espoir du jeune bois semblait à jamais ruiné. Je comprenais, non sans douleur, que notre arbre allait mourir.

Alors, lentement, gravement, rassemblant tous ses souvenirs, tout son génie, toute sa ferveur, le vieux bois a poussé des branches.

III

LA FOURMILIÈRE ABANDONNÉE

Un grand silence règne aux abords de la fourmilière abandonnée. Un silence tel n'est pas une simple absence de bruit. C'est plutôt une rumeur défunte, c'est plutôt un cadavre de bruit. Et l'immobilité de la fourmilière vide n'est pas, non plus, une simple absence de mouvement : l'œil, partout, voit encore fourmiller des fantômes. Le promeneur sent grimper à ses chevilles une ombre de démangeaison. Qu'il reste là quelque temps, et des souvenirs de fourmis vont l'attaquer et le mordre.

Pourtant, la ville est bien déserte. Les herbes, à l'entour, sont pareilles à la brousse vierge. La terre n'est plus paraphée, n'est plus gravée de ces routes que les fourmis battent finement et nivellent avec des millions de pattes. Le monticule de brindilles a maintenant l'aspect d'un ossuaire confus.

Du bout de ma canne, je frappe rêveusement le sol. Et voici qu'une fourmi solitaire sort à pas lents — oui, à pas lents — de la ville abandonnée.

Elle s'arrête et me regarde. Elle est, dirait-on, contente de recevoir une visite. Je l'ai tout de suite reconnue : c'est le gardien de batterie. C'est le vieux sous-officier à qui l'on confie la surveillance des forteresses en sommeil. Je me penche et l'examine. La vieille fourmi marche péniblement. Je me penche un peu plus : je vois qu'elle fume la pipe et qu'elle lit un journal déjà vieux de plusieurs jours. Je m'agenouille et me penche encore : j'entends la fourmi qui se plaint à cause de ses rhumatismes. Si je reste un quart d'heure ici, je suis sûr que la fourmi va me prier de parler à son général : elle voudrait un peu d'avancement et la médaille militaire.

IV

LE SOURNOIS

Les cytises ne manquent pas; mais, un cytise à fleurs roses, vraiment, nous n'en possédons qu'un. Nous l'avons, pour lui faire honneur, installé dans le haut du pré.

Il a fleuri quatre ans de suite, loyalement, sans une faute. Ses grappes n'étaient point aussi riches que celles de ses frères dorés, que celles de ses frères sauvages; elles offraient à l'œil, en revanche, une couleur délicate, un rose un peu maladif et finement veiné de pourpre. Enfin, tout était pour le mieux dans les conditions du contrat.

Un printemps, déjà lointain, notre cytise rose a poussé, sans crier gare, une belle petite grappe jaune. Comme j'en marquais de la surprise, il a répondu, l'air distrait : « Demande pardon ! C'est un oubli. Une vieille manie de famille. On n'y pense pas, voyez-vous ? Et ça sort du fond du fond. Avouez, d'ailleurs, que cette grappe jaune, quand même, est assez réussie... »

J'ai haussé les épaules et j'ai poursuivi mon chemin. L'année suivante, notre cytise a fleuri, le printemps venu, mais il portait trois grappes jaunes. J'avais, cette année-là, beaucoup trop de soucis en tête pour entamer une discussion. Alors, le printemps suivant, l'arbre a fait vingt grappes jaunes, et, cette année, cent, au moins cent.

Cette fois-ci, je me suis fâché. Pour que le jardin vive en paix, il me semble que tout le monde, ici, doit tenir parole et faire à peu près son devoir.

Je grondais, au bord de l'allée. L'arbre ne répondait rien. Il semblait buté, sournois, résolu fermement à n'en faire qu'à sa guise.

J'ai consulté le jardinier. Il assure qu'il faut rogner toutes les branches rebelles. Diable ! Diable ! Quelle mutilation ! C'est presque un assassinat.

L'arbre attend la décision. Mais toute son attitude exprime aujourd'hui le défi, l'obstination triomphante. Quand je passe, et c'est vingt fois le jour, il me siffle dans l'oreille : « Essayez donc ! Vous n'oserez pas. »

V

LES CONFITURES

Le jour que nous reçûmes la visite de l'économiste, nous faisions justement nos confitures de cassis, de groseille et de framboise.

L'économiste, aussitôt, commença de m'expliquer avec toutes sortes de mots, de chiffres et de formules, que nous avions le plus grand tort de faire nos confitures nous-mêmes, que c'était une coutume du moyen âge, que, vu le prix du sucre, du feu, des pots et surtout de notre temps, nous avions tout avantage à manger les bonnes conserves qui nous viennent des usines, que la question semblait tranchée, que, bientôt, personne au monde ne commettrait plus jamais pareille faute économique.

— Attendez, monsieur ! m'écrai-je. Le marchand me vendra-t-il ce que je tiens pour le meilleur et le principal ?

— Quoi donc ? fit l'économiste.

— Mais l'odeur, monsieur, l'odeur ! Respirez : la maison tout entière est embaumée. Comme le monde serait triste sans l'odeur des confitures !

L'économiste, à ces mots, ouvrit des yeux d'herbivore. Je commençais de m'enflammer.

— Ici, monsieur, lui dis-je, nous faisons nos confitures

uniquement pour le parfum. Le reste n'a pas d'importance. Quand les confitures sont faites, eh bien, monsieur, nous les jetons.

J'ai dit cela dans un grand mouvement lyrique et pour éblouir le savant. Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous mangeons nos confitures, en souvenir de leur parfum.

VI

CHOIX D'UNE SÉPULTURE

Au fort de l'été, chez nous, paraissent, les jours d'orage, de grands vols de moucherons. Ce sont de très petites bêtes. Ailes repliées, au repos, elles sont minces, linéaires comme un point d'exclamation.

On les voit mal : on les sent. Elles se collent sur les fronts moites, elles rampent sur les bras nus des travailleurs et des enfants, elles s'aventurent dans les oreilles, viennent se noyer dans les yeux, se livrent, sur ma page blanche, à des entretiens galants. Elles tourmentent la grand-mère qui sommeille dans son fauteuil, et pour une minute, elles l'arrachent à l'abîme des souvenirs.

Après toute une soirée d'amour et de taquinerie, nos petites mouches songent à la mort. Comme les hommes de l'ancienne Égypte, comme les hommes de tous les temps, elles éprouvent le désir d'une sépulture paisible, où leur dépouille attendra la fin de l'éternité. Alors, consumant leur force dernière, elles pénètrent en des lieux d'où les êtres de leur espèce semblent, le plus souvent, bannis. Elles se glissent entre les pages de mes cahiers, sous les papiers des tentures, dans notre livre de raison que nous cachons pourtant si bien au fond de la bibliothèque. Les plus hardies, les plus adroites, s'introduisent entre le verre

et les gravures que nous pendons à la muraille. Et c'est là que la mort les prend.

J'en découvre chaque jour dans le dictionnaire de Littré qu'elles ornent malicieusement d'une ponctuation fantaisiste. Il y en a sur les portraits. Je n'oserais pas affirmer qu'il ne s'en trouve pas quelques-unes entre les plis de mes pensées.

VII

NÉCESSITÉ DU VOYAGE

Les capucines ont fait, chez nous, des débuts assez remarquables. Naines, rampantes ou grimpantes, elles pavoisaient le jardin. Leurs fruits étaient innombrables. Nous en mettions à confire une partie, dans le vinaigre, et nous gardions le surplus, prudemment, comme semence.

Et nous pensions que la vie était ordonnée de la sorte pour jusqu'à la fin des temps.

Plusieurs années de suite, les capucines ont comblé notre espérance. Puis elles ont semblé saisies d'un découragement funeste.

Elles ont pourtant le nécessaire : une terre saine, un peu d'eau, parfois même, quand il en reste, un léger festin de fumier. Elles ne sont pas trop à plaindre. Alors, pourquoi cette langueur, cette floraison chétive, cette paresse mélancolique ? Voilà ce que je leur demande en voguant le long des plates-bandes.

Des touffes jaunissantes, une lamentation s'élève : « C'est vrai ! Nous avons à manger, à boire et tout ce qu'il nous faut. Mais quoi ! on s'ennuie, on s'ennuie. »

C'est bon. J'ai compris. J'enverrai mes capucines en balade, sur le plateau, dans le domaine d'un vieil ami. Dans deux ans, elles reviendront ; on m'en redonnera la graine. Elles auront vu

du pays, elles auront fait des mariages, et peut-être avoueront-elles, en retrouvant leur ancienne place, qu'on n'est pas trop mal chez moi.

VIII

GOUVERNEMENT D'UN JARDIN

VINGT fois, rêvant à l'aventure dans les allées de mon jardin, je me suis posé, sans angoisse et sans orgueil, diverses questions qui touchent à l'avenir de nos œuvres, à la nature de notre force, aux moyens dont nous disposons pour établir et confirmer notre empire.

Le jardin n'est ni très grand ni très petit : il exige toute l'année le travail d'un homme courageux. Il donne le spectacle d'un ordre sans rigueur et sans système. Il est propre et rustique. On y cultive des légumes, des fleurs et des arbres fruitiers.

Que deviendrait le jardin si l'esprit qui le gouverne et les mains qui le soignent l'abandonnaient brusquement ?

Cette question lancée, les enfants, les adolescents répondent volontiers par un hymne romantique à la liberté parfaite. Les jeunes gens qui viennent de lire Hugo et Zola, les âmes ingénues qui rêvent du Paradou et du jardin de la rue Plumet ne manquent pas de prendre l'essor. A les entendre, le clos, délivré des hommes, s'épanouirait selon les lois de la nature et donnerait bientôt le spectacle magnifique de la variété, de la fantaisie, de la profusion et de la franchise.

Cette confiance juvénile me touche le cœur; mais je connais bien le jardin et mes songeries sont moins plaisantes.

Si, toutes portes fermées, le jardin se trouvait livré soudainement à lui-même, au fort de la belle saison, il vivrait deux ou trois jours encore dans l'obédience. Deux ou trois jours, pas davantage. Tout de suite, les petits semis, les plantes fraî-

chement repiquées, les végétaux qui demandent un arrosage quotidien se hâteraient de dépérir et ne tarderaient pas à succomber. Ce serait le premier sacrifice et je veux bien croire qu'il ne serait pas très sensible. Dès la seconde semaine, une foule de fleurs délicates commenceraient de souffrir et de réclamer des soins. Les fruits non cueillis pourriraient, les plantes potagères monteraient en graines, l'herbe paraîtrait dans les allées et les plates-bandes, les pelouses se couvriraient de seneçon et de boutons-d'or. Et, tout de suite, une lutte sauvage mettrait les êtres aux prises. Il est puéril de croire que, comme au Paradou, toutes les fleurs, à l'envi, se développeraient avec une fraternelle tolérance. Quatre ou cinq espèces vigoureuses et obstinées s'empareraient du pouvoir. Certaines sont dites sauvages; elles ont de fortes racines, des tissus rudes, peu sensibles, une vitalité redoutable. Elles voudraient pour elles seules la possession du terrain. La renoncule et le liseron prendraient, j'en suis sûr, la conduite du mouvement insurrectionnel. Mais, parmi les plantes cultivées, parmi les plantes bourgeoises, riches, il est aussi des intrigantes qui profiteraient du désordre pour s'élancer et se répandre. La verge d'or et les asters viendraient rapidement à bout des autres plantes à fleurs et même des herbes folles. Les premières gelées, d'un seul coup, supprimeraient les fleurs annuelles et détruiraient les tubercules. L'hiver fini, la saison claire, de retour, verrait le triomphe non de la vie au sens ingénu du XIX^e^ siècle, non de la beauté, non surtout de la liberté, mais de quelques personnes ambitieuses et cruelles qui ne reculent devant rien pour assouvir leurs appétits.

En deux ou trois années, le jardin serait livré aux passions et aux combats d'une poignée d'énergumènes végétaux qui feraient d'inouïs efforts non pour assurer l'idyllique partage de l'air, de l'espace et des nourritures, mais pour s'emparer égoïstement de tous les biens, placer leurs créatures et réduire en esclavage tout ce qu'on ne pourrait étouffer.

Ce régime lui-même ne durerait pas éternellement. Il serait vain, cela va sans dire, et passablement naïf d'espérer une révolte quelconque des dahlias et des géraniums, à jamais anéantis.

Il serait chimérique d'escompter le renoncement et la contrition des prèles se retirant avec humilité devant les pétunias et les sensitives. Le régime des petits rapaces devrait céder un jour devant l'invasion des grands barbares. Notre jardin est bordé par la forêt. L'art et la vigilance du jardinier tiennent en respect cette force océanique, et parviennent à l'endiguer. La forêt, chaque jour, exerce une pression sur le domaine de l'homme et fait effort pour l'envahir. Le jardinier, à tout instant, arrache un petit chêne, une touffe d'acacia, un coudrier, qui se sont glissés dans les haies, dans les prairies, dans les massifs, et qui tentent d'y prospérer. Voyant le jardin tombé au pouvoir des terroristes, la forêt se mettrait en marche. Lentement, mais avec une force invincible, la forêt balayerait les agitateurs, les factieux, les maîtres d'une saison. Un jour futur, le jardin disparaîtrait dans l'ombre murmurante des grandes futaies sauvages. Et notre monde serait tel qu'à son obscur commencement.

Qu'on ne parle pas de la nature, de ses lois inéluctables, de la primauté du plus fort. Toute la vie d'un jardin conteste cette rhétorique électorale. L'art de gouverner un jardin démontre que la nature doit être dominée. La nature n'est pas la vie. C'est la vie de quelques espèces brutales et la mort ou la servitude des autres. L'art du jardinier a pour objet de résister aux puissances de la nature, de protéger les espèces les plus belles, qui sont aussi les plus délicates, de donner une place à chacun, mais de limiter la place de chacun, d'aider les faibles et de refréner les audacieux de substituer à des forces aveugles et inhumaines, qu'on a bien tort d'appeler des lois, un sage ensemble de règles susceptibles d'établir et de confirmer l'équilibre.

Tout, dans la vie d'un jardin, proclame l'excellence du principe d'autorité. Et tout me démontre aussitôt que ce principe nécessaire, que ce principe, à lui seul, ne saurait diriger le monde.

Je plains le jardinier qui s'imaginerait que l'on peut obtenir quoi que ce soit seulement par violence et contrainte. Il est possible qu'une telle méthode viennent à bout de l'acier, du marbre et du granit. Elle est sans vertu devant la vie. Le bon jardinier sait bien que les plantes ne se plaisent pas partout,

qu'elles ont non seulement des besoins évidents et grossiers, mais des aspirations secrètes, des penchants, des vues idéales, des caprices et des répugnances. Le bon jardinier exerce l'autorité, mais avec respect et sollicitude. Il corrige à tout instant le principe d'autorité par le principe de persuasion. Et c'est ainsi qu'un jardin peut vivre à la face du ciel, peut vivre en cherchant chaque jour le sens de la justice, de la paix et de l'harmonie.

IX

FERMETÉ DES CARACTÈRES

Les arbres nouveaux devisaient à mi-voix, sous le hangar, en attendant qu'on les plantât.

— Moi, disait un jeune cerisier, je fleuris toujours de bonne heure. Ce n'est pas pour me distinguer. Non, je vous assure : je suis la modestie même. Je fleuris de bonne heure parce que c'est une tradition dans ma noble famille. A vrai dire, je fleuris de façon merveilleuse : un manchon neigeux qui va jusqu'à l'extrémité de mes branches. Quelle tenue de pétales ! Et quel parfum ! Et quand vient la défloraison, quelle pluie candide ! Et quel tapis sur le sol, à mes pieds ! Vous verrez : c'est un poème. Les fruits que nous donnons dans la famille sont renommés de tout l'univers. Pensez : le bigarreau ! Nous faisons le bigarreau blanc. Et vous, Monsieur mon voisin ?

— Moi, répondit le voisin d'un ton revêche, moi, c'est la poire.

— Vraiment, la poire ! C'est très intéressant. Vous n'avez pas de noyau, paraît-il ?

— Dieu merci, non ! Mais des pépins, et plus que je n'en voudrais. De la poire, j'en donne, au besoin, à condition, bien entendu, qu'on ne me tourmente pas. S'ils me laissent tran-

quille, ici, je ferai peut-être une ou deux poires. S'ils me taillent, s'ils me tripotent, alors, bernique. Je suis décidé fermement à n'en pas ficher une secousse.

— Vous dites ?

— Une secousse.

— Ah ! Oui ? C'est très intéressant. Et vous, le petit, là-bas ?

— Plaît-il ?

— Oui, vous ! Qu'est-ce que vous faites ?

L'arbre ainsi mis sur la sellette était un petit pommier tout rabougri, tout chétif.

— Oh ! répondit-il à voix basse, moi, je fais ce que je peux.

Les arbres furent plantés en terre. Dès la première année, le cerisier montra ses belles fleurs et donna quatre ou cinq cerises. Le poirier ne donna rien. Le pommier, qu'on avait placé dans un coin transi d'ombre et de courants d'air, nous offrit un boisseau de pommes.

Il y a dix ans de cela. Le petit pommier dévoué continue de nous confondre par sa générosité. Le poirier tient parole : il n'a jamais donné de fruits. Le cerisier, à chaque retour de l'avril, dit à qui veut l'entendre : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Et son beau feu d'artifice, régulièrement, se termine par un déjeuner de moineau.

X

APOLOGIE POUR LA PERFECTION

Blaise était de méchante humeur et se promenait au jardin.

— La clématite des bois et des haies porte, disait-il, des fleurs sans beauté; mais elle répand une odeur délicieuse. Les horticulteurs l'ont soignée, dénaturée, métamorphosée. Vos clématites rouges et bleues donnent des fleurs éclatantes qui

n'ont plus aucun parfum. Il nous est donc possible d'acquérir quelque vertu, mais c'est pour en perdre quelque autre. Quelle amère philosophie !

— Ingrat ! lui dit Claude. Ingrat ! Allez vous mettre tout de suite à genoux devant la rose et retrouvez l'espérance.

XI

JE LES AI VUS, CES DEUX CERISIERS...

Comme vous voilà fait, mon cher ! disait le cerisier stérile à son voisin de verger, le cerisier fécond.

— C'est vrai, gronda le bon arbre, je suis bien obligé de reconnaître qu'ils m'ont mal payé de ma peine.

Pendant tout le mois de juin, le prodigue avait donné par milliers ses fruits admirables. Ses membres pendaient, accablés. Ses feuilles jonchaient le sol. Un odieux épouvantail ricanait dans la ramure. Une échelle attestait encore le passage des pillards. Maintes branches brisées offraient, en plein cœur de juillet, la triste image de novembre. L'herbe, alentour, était flétrie, la terre morose et battue.

— Voyez-moi, fit l'arbre stérile. Depuis l'origine des temps, j'observe la même prudence et je suis la même conduite. Je ne donne pas quatre cerises. Alors on me laisse en paix. Je suis sain et vigoureux. Mon feuillage n'a pas une tache, mon écorce pas une blessure. A bon entendeur, salut ! Mais taisons-nous, car voici notre maître.

Le maître, en effet, passait, regardant chacun des arbres.

— Je vois, dit-il, un cerisier qui ne donne jamais de cerises. Nous finirons par le couper et nous ferons du moins quelque chose de son bois, une armoire ou une huche.

— Diable ! dit en tremblant le bon arbre, dès que le maître fut parti, vous ne croyez pas préférable de prendre un petit peu de peine et de souffrir quelque disgrâce ? Ce que le maître a dit me semble effrayant pour vous.

— Bah ! Bah ! répondit l'autre, ne vous tracassez pas trop. Il dit cela tous les ans. Mais il n'en fera jamais rien. Je suis bien trop nécessaire à l'ordonnance de l'allée.

XII

FOULES DE NEW-YORK

Nous avions deux cents beaux dahlias, tous différents de couleur et de forme, tous vigoureux et tous fiers.

Nous les avions cultivés sans autre souci, vraiment, que de leur donner le nécessaire, de les abreuver au besoin par temps sec, de rentrer les tubercules avant les grandes gelées et de les diviser à point pour en obtenir un plus grand nombre.

Nous avons aujourd'hui cinq cents dahlias. Ils sont tous de la même couleur. Ils ont l'air insensibles et mélancoliques. Ils baissent la tête et font sans ardeur de petites fleurs en série et même en petite série. Je pense que s'ils parlent entre eux, la nuit, quand nous sommes couchés, c'est pour exprimer le désir de fonder un club et d'aller au cinéma.

XIII

LAMENTATIONS DU VIEUX POTEAU DE BOIS

Quel siècle, mon Dieu ! quel siècle ! Ne me parlez pas de leurs peintures. Qu'ils me laissent tranquille avec leurs goudrons, leurs pots et toutes leurs cuisines chimiques. Bien sûr, j'ai des rhumatismes à cause de leur sale climat. Pensez : moi, je ne suis pas d'ici. J'ai grandi sur une montagne, le pied au sec, dans la roche, et la tête au soleil. Ah ! non, je ne suis pas d'ici. Tant pis ! Je ne me plains pas. Il n'y a vraiment qu'une chose que je ne peux supporter. Ce sont... Parlons plus bas, je vous prie... ce sont les voisinages désagréables. Regardez un peu vers la gauche. Quelle pitié, monsieur, quelle honte ! Un poteau de ciment armé. Voilà ce qu'ils ont eu l'idée de planter à côté de moi. Quelle humiliation ! Oh ! je ne lui adresse même pas la parole. Je n'ai même pas l'air de le voir. Si vous saviez comme il est bête, comme il est orgueilleux et froid. Il ne comprend rien à la vie, rien au soleil, rien à la brise. Il se contente de chanter : « Je suis fait pour vivre mille ans », ce qui n'est sûrement pas vrai, car il est déjà fendu. Non, ce qu'il faut supporter, monsieur ! Mais, sachez-le, sachez-le, ma patience a des bornes. S'ils me poussent à bout, avec leur poteau de ciment, je vais leur montrer qui je suis. Je vais les étonner, monsieur. Je vais faire des feuilles et des branches. Je n'oublie pas mes origines. Qu'ils me poussent à bout et, parole ! je ferai des feuilles et des branches. Pourquoi pas ? Je sais encore. Il me semble que je sais encore. Il ne faudrait pas me mettre au défi. Il ne faudrait vraiment pas me pousser au désespoir.

XIV

NAUFRAGE AU PORT

Pendant toute la sécheresse, les amarantes ont lutté. Elles donnaient à l'univers, attentif ô combien, l'exemple de la vaillance et celui de l'économie. Elles avaient franchement fait le sacrifice de leurs feuilles inférieures qui pendaient, séchées et roses, d'un rose de poitrinaire. Mais, cependant, les courageuses ne renonçaient pas à l'avenir. Ivres de privations, les amarantes rassemblaient toute leur sève pour fleurir en dépit du sort et pour préparer des semences. Et la sécheresse a duré longtemps

Après de rudes semaines, la pluie est enfin tombée. Alors, soudain, recrues d'effort, les amarantes sont mortes. Elles se flétrissent sous l'averse. Elles gémissent : « Trop tard ! Trop tard ! » On ne peut les regarder sans honte et sans mélancolie.

XV

LE CHEVAL AUX YEUX BRUMEUX

Le cheval est jusqu'au ventre dans l'herbe épaisse de la prairie. Quel festin ! Comme la bonne bête doit être heureuse et assouvie !

Cette herbe qui répand dans le vent une odeur verte et nourrissante, le cheval aux yeux brumeux n'a pas même l'air de la voir. Le col tendu, déchirant sa robe sur les griffes des fils

de fer, les naseaux frémissants de désir et de douleur, le cheval fait un grand effort pour atteindre un brin de seneçon qui pousse péniblement dans le champ du voisin, dans le champ ingrat du voisin, dans le champ deux fois tondu mais si désirable du voisin.

XVI

LA QUERELLE DES GÉNÉRATIONS

Trois ans, jeune chien. Six ans, bon chien. Trois ans, vieux chien. » Tel est le dicton. Dick ayant un peu plus de huit ans, nous avons jugé qu'il était temps de préparer sa retraite. Non certes qu'il manque à ses devoirs : le pauvre est fort loyal. Mais il engraisse, il a, depuis quelque temps, l'oreille moins fine, il abandonne du poil au caprice des brises. Il a toujours une larme hors du larmier. Tout cela signifie quelque chose.

Il est bien entendu que Dick, serviteur irréprochable, vieillira sans souci, dans l'estime universelle. Mais il convenait de lui préparer un successeur et c'est bien pourquoi Castor est apparu dans notre monde.

Les débuts du jeune Castor, la surprise, la douleur, la jalousie, la patience héroïque du vieux Dick, voilà ce que je raconterai peut-être un jour. C'est à peine moins intéressant que l'histoire des Atrides ou que les malheurs du prince de Danemark. Mais c'est par un problème vraiment actuel, par un problème tout à fait brûlant que l'attention de l'observateur se trouve aujourd'hui requise.

Castor n'a guère qu'un an et demi. Bien qu'il soit déjà grand, musclé, robuste, infatigable et doué de toute sa voix, bien qu'il lève déjà la patte pour honorer un nombre considérable d'objets et de lieux, c'est encore une très jeune bête. Dick le sait. Que

Castor ne soit pas encore « de service », Dick le comprend. Dick n'a donc résigné jusqu'ici aucune de ses fonctions. Il fait, seul, tout ce qu'il faut faire, comme aux plus beaux jours. Je pense d'ailleurs qu'il aime ça. Je pense même qu'il accepterait avec enthousiasme les infimes petites besognes de fantaisie que l'on confie à l'enfant Castor, comme de remonter les clefs, le soir, après la fermeture des portes, ou de prendre entre ses dents le panier à provisions. Qu'on lui confie les clefs, qu'on lui présente le panier, il montrera, non sans transport, il montrera, le vieux chien, qu'il n'est ni plus sot ni moins sportif que ceux de la jeune génération. Il a déjà, depuis l'arrivée du petit bougre, fait d'inimaginables efforts pour se mettre au diapason, pour jouer, courir, lutter, quereller, au lieu de dormir. Il a maigri. Il a même effectivement rajeuni. Le contact de ce gamin n'a pas été pour lui seulement amertume et déclassement. Non, non, il le sent, il en convient à l'occasion, d'une queue bénévole.

Mais il est bien évident que la jeune génération n'est pas pressée de prendre son tour de garde. La jeune génération n'a pas, du devoir, un sentiment que l'on pourrait dire tyrannique. La jeune génération se moque pas mal de ça, du reste et de tout. Qu'un pas fasse, le soir, sonner la route goudronnée, que des chats amoureux s'appellent sous les troènes en fleur à l'odeur enivrante, qu'un éclat de pierre détaché depuis les gelées de décembre tombe soudain, tout seul, du mur, dans le silence de la nuit, qu'une chèvre soupire au fond de sa petite étable, et Dick est tout de suite debout sur ses vieilles pattes vaillantes. Il donne deux ou trois coups de gosier, fait, avec des grognements de sous-officier, le tour de la courette, pousse au trot une légère patrouille dans le jardin du haut, puis revient se rouler en boule sur le perron, en attendant les événements. Castor n'a pas bougé. Le service ? Oh ! Castor s'en moque. Et ce n'est pas seulement parce qu'il est encore mineur et qu'il en a conscience, c'est surtout parce que Castor est évidemment d'une génération « où l'on ne s'en fait pas ». Est-ce à dire que la jeune génération emploie sagement ses nuits à faire du lard au fond de la niche ? Certes non. Castor, la nuit, roule un peu partout, au hasard. Il

se frotte contre les portes, pourchasse les chauves-souris, aboie à la lune, à son ombre, à l'écho, pour le plaisir. Il salue au passage toutes les automobiles par un concert de glapissements inconsidérés. Il ne reconnaît aucune discipline, n'envisage aucun travail réglé, s'ébroue dans les massifs, massacre les fleurs, brave en toute occasion les lois et le bon sens.

Dick voit tout cela. Il dit, d'une queue doucement indulgente : « C'est la jeunesse. » Mais il pense, au fond de son cœur : « Triste génération ! »

Où le désaccord éclate, c'est, bien évidemment, dans ce qu'il faut appeler le domaine économique, pour parler comme les savants de la grande presse. Castor est de l'école américaine : il mange tout ce qu'il gagne. Il mange ? Je devrais dire : il consomme... Castor a, certes, un « standard of living » assez élevé. Mon Dieu ! quel charmant langage ! Castor ouvre la gueule et prend tout ce qu'on lui passe. Il en prendrait plus encore s'il le pouvait, comme les gens imprévoyants mais vraiment modernes qui dépensent trois cents francs quand ils en ont cinquante. Castor est d'une génération qui ne songe qu'à la jouissance immédiate.

Dick n'est pas de cette génération-là, grâce au ciel ! C'est un chien déplorablement français, un chien qui ne songe qu'à l'épargne et qu'à la sécurité. Dans la génération de Dick, on a toujours travaillé pour mettre quelque chose de côté, on a toujours pensé sagement à l'avenir. Si Dick reçoit un très petit morceau, ma foi, Dick le gobe, instantanément, comme le jeune Castor. On est chien ou on ne l'est pas. Si Dick reçoit un morceau de quelque importance, on ne peut plus dire que Dick le gobe : il le mange, il le savoure et, pour ce faire tranquillement, il commence par s'en aller au loin, dans une retraite préparée, à l'abri des énergumènes, à l'abri surtout de la jeune génération. Si Dick reçoit un morceau vraiment gros, vraiment considérable, alors tout change. Dick pense à l'avenir. Il s'esquive d'un air sournois. Il reste absent cinq minutes et il revient enfin, le museau plein de terre. Dick est allé faire un dépôt en banque. En d'autres termes, il est allé dans un coin du jardin et là il a

creusé un trou. Il a caché la pitance et recouvert le tout, fort soigneusement. Dick n'est pas une de ces folles cervelles d'aujourd'hui. Dick pense aux mauvais jours. C'est un prévoyant, un sage. Dick regarde Castor-le-goinfre avec un mépris souriant de la queue.

Malheureusement, il arrive à Dick des aventures désagréables, et surtout dans la toute dernière période. Tantôt Dick ne retrouve pas les vivres mis en réserve, soit que la jeune génération ait passé par là, soit que quelque autre financier ait prélevé sur les économies du vieux chien les matériaux d'une petite expérience, soit même que le vieux prévoyant ne sache plus le numéro de son coffre. Tantôt Dick retrouve sa cachette, mais tout est pourri, tout est perdu. Quelque chose comme un krach. Dick est troublé, très troublé. Il a donc fait de mauvais placements ? A qui se fier, juste Dieu ? Est-il possible que le mérite ne soit pas toujours récompensé ? N'importe, on ne saurait renoncer à des traditions vénérables. Dick continue, quoi qu'il arrive, à pratiquer l'épargne. Il est même sûr, et je ne l'en blâme point, que la raison est de son côté. Il regarde avec une commisération nuancée de tendresse cette jeune génération insouciante, négligente, brouillonne, affranchie, vaguement surréaliste, qui dort la nuit, réclame la journée de six heures, gaspille sa paye et insulte à la vertu.

Ce que Dick ne sait pas, ce que Dick ne peut savoir, c'est qu'un jour à venir, un jour terriblement lointain, un jour perdu dans les ténèbres du futur canin, ce futur encore plus obscur que le futur des hommes, un jour, Castor devenu vieux chien, Castor devenu sérieux, économe, prévoyant, maniaque et raisonnable, regardera d'un œil larmoyant un jeune chien dont le nom n'est pas encore connu et qui aura tous les défauts, tous les charmants et intolérables défauts de la jeune génération.

XVII

RÈGLE DE L'ABSTINENCE

Il n'a pas plu depuis un mois et le jardin se désespère. Nous les hommes, nous souffrons aussi : non pour nous — le beau temps nous plaît — mais pour toutes ces créatures muettes, pour cette multitude altérée. Telle est notre vie, maintenant : nous ne pouvons plus jouir de rien, même du soleil, sans quelque arrière-pensée.

Le jardinier contemple avec amertume les fleurs de la grande allée. Ce n'est pas que l'eau manque pour abreuver les malheureuses. Non, de l'eau, nous en avons. Ce qui manque, ce sont les heures et les bras.

La terre est dure et désolée. Les fleurs ne sont pas mourantes, mais elles souffrent le martyre. Comme d'autres sous le faste, elles ploient sous la pauvreté. Si le calme était parfait, on les entendrait se plaindre.

J'interviens, avec prudence :

— Ne pourrait-on pas, une fois, une seule fois, leur donner tout de même à boire ?

Le jardinier secoue la tête :

— Comme cela, répond-il, elles sont capables d'attendre. Mais que je les arrose une fois, une seule petite fois, elles en voudront tous les jours.

XVIII

POMONE

Les gens qui nous rendent visite à la fin de l'été s'écrient : « Que de potirons ! »

C'est vrai, les potirons et les courges illuminent le jardin, comme autant de lanternes vénitiennes. Il en est de toutes les formes et de presque toutes les couleurs. Nos hôtes répètent : « Que de potirons ! » et ils nous considèrent avec un certain respect teinté d'une ombre de pitié, car il doit falloir du courage pour gruger grande platée d'une mangeaille aussi médiocre.

Nous n'aimons pas le potiron. Nous le cultivons de grand cœur, mais seulement comme symbole, comme image de l'abondance.

XIX

RÉBELLION DES BETTERAVES

Est-ce le sec ? Est-ce le chaud ? Les betteraves montent en graine. Cette année, nous n'en ferons rien.

Je n'ai certes plus l'espoir de les ramener à de meilleurs sentiments. Si je vais les morigéner, c'est par acquit de conscience et pour bien leur faire comprendre qu'elles manquent à leur destin.

— Que faites-vous donc ? leur dis-je. Vous savez pourtant que, la première année, une brave et loyale betterave doit se livrer à l'épargne pour élever, l'année suivante, honorablement sa famille.

Les betteraves m'écoutent sans bonne grâce, dans un silence opiniâtre. Enfin, l'une d'entre elles, qui doit être « un des meneurs », me répond avec insolence :

— Des économies ! A d'autres, monsieur ! Nous connaissons le couplet. On nous a bien assez dupées. Vous allez encore une fois faire de l'inflation ou quelque chose du genre et nous rafler en un jour le fruit de notre travail. J'aime autant vivre ma vie et tout gaspiller, tout de suite. Les autres pensent comme moi. Ce n'est pas éternellement qu'on abusera des betteraves.

XX

DANGER DE L'ÉDUCATION ANGLAISE

Pour que la sensitive donne toute sa mesure, pour que cette artiste devienne une virtuose, il faut l'élever dans la serre.

On la sème en pots, au printemps. Elle germe et pousse assez vite sa première feuille irritable, sa feuille de *mimosa pudique.* Au début, la plante balbutie, ses répliques sont enfantines. Puis elle grandit, elle donne des feuilles nombreuses, et son talent prend de l'ampleur. Si vous effleurez une feuille, elle se replie, penne à penne, comme l'aile d'un ange offensé. Quand vous revenez à la charge, le pédoncule de la feuille s'incline brusquement et tombe, tel un étendard en deuil. Si vous heurtez le pot, toutes les feuilles, en même temps, expriment une angoisse panique, et si vous soufflez sur la plante de façon quelque peu rude, la danseuse immobile vous dit, par toute son attitude, qu'elle préfère la mort à des épreuves aussi pénibles.

Cette année, comme la saison semblait particulièrement belle et chaude, le jardinier a cru que l'on pourrait exposer les sensitives au plein air.

On les a placées, face au ciel, sur une bordure de gazon. Elles se portent fort bien. Leurs feuilles sont plus développées et plus vertes que d'habitude. Elles endurent le vent et reçoivent la pluie comme toutes les autres créatures du jardin; seulement, leur talent s'émousse. Quand vous touchez les jolies feuilles, même de manière indiscrète, elles répondent avec lenteur, avec lourdeur. Elles sont distraites et grossières.

La plante élue s'est aguerrie. Elle ne sait presque plus souffrir. Et, comme sa fleur est maussade, elle ne nous intéresse plus. Qu'elle ne compte plus sur notre visite !

XXI

CONVOLVULUS, DIT BELLE-DE-JOUR

Quand je parcourais les campagnes en amateur fervent et, si j'ose dire, irresponsable, quand je regardais la nature sans en avoir charge et souci, j'aimais beaucoup le petit liseron des champs. Je l'aimais pour sa fleurette, je l'aimais pour son nom français qui est gracieux et trompeur, je l'aimais pour son nom latin qui pourtant aurait dû m'avertir, car il sent la passion, la torsion, la crise de nerfs.

Depuis que je le vois à l'œuvre, de près, chaque jour de l'année, je déteste le liseron et, qui pis est, je le méprise. C'est un personnage terrible, sans scrupule et sans pitié. Je ne lui fais pas grief d'être d'apparence chétive. Il rampe, mon Dieu ! c'est son droit. Il grimpe et c'est là son courage. Ce que je lui reproche, c'est d'étouffer ceux dont il se sert. Il a d'abord l'air modeste. Il demande la charité, l'assistance. « Un tout petit coup de main, mon bon Monsieur, s'il vous plaît. » On le laisse faire, on l'admet à table. Alors il s'enhardit, il se ramifie, il s'élance, il s'étale, il occupe toute la place. Il sait tourner,

il sait feindre, il a toutes les patiences. Quelques jours encore, et il n'y aura plus d'espace, plus d'air, plus de soleil, plus d'espérance que pour lui. Cependant, son bienfaiteur suffoque, râle, agonise.

Et ce travail aérien n'est pas le plus redoutable. L'ambitieux, sous la terre, propage d'insidieuses racines dont le moindre fil suffit pour empoisonner tout un jardin, tout un pays.

Tel est le gentil liseron.

J'ai cru longtemps, j'ai longtemps publié que la connaissance est amour. Eh bien, ma foi, je me trompais. Je connais bien le liseron.

XXII

LE PLANTEUR PRÉSOMPTUEUX

La haie est une haie fruitière, une haie réputée fruitière.

Jadis, quand je l'ai plantée, je venais de lire et de méditer une brochure instructive dont l'auteur est un spécialiste, c'est-à-dire un chimérique tourmenté d'idéologie. « Si vous avez besoin de haies, disait-il, plantez donc des haies fruitières. Elles encloront vos jardins et vous donneront chaque année de quoi préparer des tonneaux de confitures et des montagnes de compotes. » Malgré l'expérience et malgré les déceptions, je ne peux m'empêcher de penser, encore aujourd'hui, que le programme était séduisant.

J'ai donc planté des haies fruitières. Ce sont des haies d'un prunier qui se dit mirobolant. Elles sont loin d'être impénétrables. Elles sont stériles avec persévérance. Elles ne ferment pas le jardin et ne donnent jamais une prune.

Maintenant qu'avec les années j'ai presque tout espoir perdu, je me déclarerais content si ces haies non fruitières étaient

du moins, au mois d'avril, des haies fleuries. Que je leur en dise deux mots, elles me répondront sûrement qu'elles ont bien trop de choses à faire pour penser aux fanfreluches.

XXIII

UNE PERTE IRRÉPARABLE

J'ai, ce matin, dans les choux, tué, d'un coup de houlette, une limace prodigieuse du plus beau caoutchouc rouge — feuille anglaise, premier choix. — Pendant la journée, j'imaginais les conséquences de ce meurtre, les potins et les conversations dans le monde-limace, les articles de journaux dans la presse-limace, les discours officiels et les plaques commémoratives : « On a trouvé le général Limaçoff Limaçovitch mort subitement sur ses terres. C'est une perte irréparable. C'était un être d'élite, un caractère fortement trempé, un citoyen d'une énergie incomparable, un personnage vraiment digne du noble et beau nom de limace, etc... » Je rêvais sur ce thème humiliant et j'étais plein de pitié non pour la brouteuse de choux, mais pour nous, misérables créatures humaines.

Je suis repassé, ce soir, sur les lieux de l'exécution. Une dizaine de limaces dînaient paisiblement du cadavre de leur semblable.

Cela ne m'a pas consolé.

XXIV

TUER

Des oignons que trie le jardinier s'envole un papillon de velours fauve. La main jaillie, le jardinier rabat l'animal au sol et l'écrase tranquillement.

— Était-ce bien nécessaire ?

Le jardinier me regarde et répond avec force :

— Pour jardiner, il faut tuer.

Ce n'est pas une proposition, c'est un axiome. Je devrais pourtant le connaître. Je tue, comme tout le monde, c'est-à-dire comme tous les amateurs de jardins. Je tue certaines herbes et certains animaux.

Je ne le fais pas de bon cœur. Je ne le fais pas, surtout, de manière systématique. Je suis un mauvais jardinier. Certains jours, à la vue des ravages, au spectacle des dévastations, je me sens armé de colère. Il faut vraiment reconnaître que les limaces ont de l'effronterie : elles coupent un jeune dahlia, puis, quand il est tombé, plutôt que de s'en repaître, elles en vont couper un autre. Alors je prends l'échardonnette et je pars, soulevé d'une grande fureur justicière.

Certains jours, je suis accablé d'une compassion qui ressemble à la fatigue, peut-être même au dégoût. Les petits limaçons, particulièrement, m'inclinent à la clémence. Ils dévorent sans le moindre scrupule nos clématites à grandes fleurs. Ils sont tout aussi fâcheux que les loches les plus gloutonnes. Mais ils ont des couleurs charmantes. Ils sont naïfs, presque élégants. Ils ne m'inspirent pas de rancune.

De longues minutes, je rêve, le petit limaçon entre les doigts. Je n'ai pas envie de tuer. Non, décidément, aujourd'hui, je

voudrais que tout le monde fût heureux. Je me sens pénétré d'une tendresse universelle.

Alors, d'un geste libéral et pour ne pas mériter les reproches de mon jardinier, j'envoie le petit limaçon par-dessus la haie, dans le potager du voisin.

XXV

LES INCORRIGIBLES

Vous pouvez monter sur le toit, élever des échafaudages, repeindre la maison, élaguer les arbres, faucher les pelouses, manœuvrer le pressoir, le chien Castor vous regardera d'un œil vif, assurément intéressé; mais si vous touchez à l'auto, vous jetterez Castor en transes.

« Tout ce qui se passe dans le monde mérite considération. Donner la chasse aux matous maraudeurs, c'est un exercice agréable et tout à fait stimulant. La rencontre d'un hérisson dans une allée du jardin n'est pas un événement banal : cela mérite un véritable concerto de clabaudages. Se dresser contre le mur de la terrasse et surveiller la rue, tout cela fait, quoi qu'on en pense, partie du métier. Mais l'auto, monsieur, l'auto ! Comment vous expliquer l'effet de cette machine diabolique sur les nerfs d'un chien bien constitué ? C'est plus fort que moi, monsieur. Arrivera ce qu'il pourra ! Faut que j'aboie, faut que j'aboie ! »

Qu'il soit à la chaîne ou libre, dès que l'auto se met en branle, Castor commence de glapir. Il n'y va pas à plein gosier, comme s'il s'agissait d'un merle, d'une mouche ou d'un papillon. Castor réserve à l'auto des aboiements de petite maîtresse nerveuse. On pourrait croire, à l'entendre, qu'il est au bout de sa résistance morale, à l'extrême limite de l'émotion, ma chère... « Impossible ! Ah non ! impossible d'en supporter davantage ! »

Le vieux chien Dick ne dit rien. Dame ! il en a vu bien d'autres. Il suit la voiture en trottant, parce que telle est sa fonction. Le devoir avant tout. On ne peut quand même pas laisser la voiture sortir sans lui faire un pas de conduite. Les voitures, on connaît ça. Ce n'est pas extraordinaire, surtout après tant d'années.

Alors, quand la voiture marque l'arrêt, avant de passer le portail, Dick s'approche en tapinois et cr... il donne aux pneus un petit coup de dents rageur. « Ah ! ça fait du bien quand même. Ah ! mais... Ah ! mais... ça soulage ! »

Ne lui montrez pas le bâton. Il a déjà tout oublié. Ses yeux se remplissent de larmes. Il vous regarde avec tristesse et soupire : « Qu'est-ce que j'ai fait ? Les pneus ? Je n'y ai même pas touché. Je n'y touche plus depuis longtemps. Vous savez bien que c'est fini. Maintenant, tout m'est égal. »

XXVI

DICK, OU LE SENTIMENT DU DEVOIR

Celui qui prétendrait que le chien Dick n'est point courageux serait une bien mauvaise langue.

Dick n'a pas tous les courages. Qui donc oserait l'en blâmer ? S'il s'agit d'attaquer une bête sauvage, Dick est toujours au premier rang. Que la fouine ou le putois se pende aux narines du brave ! N'importe ! Dick se battra sans une plainte. Dick s'attaque à l'homme dans la mesure où ses fonctions l'y obligent. Il pince le mollet des facteurs, des commis livreurs, des garçons bouchers. Son ambition va, certains jours, jusqu'à l'employé de la Compagnie des eaux. Dans les cas plus difficiles, il demande un ordre écrit.

Dick est un chien valeureux jusqu'au moment précis où

retentit un de ces bruits qu'il faut bien nommer explosions ou détonations. Dick, aussitôt, devient très lâche. Le tonnerre le rend malade, un coup de fusil le terrorise, un petit pétard le rend fol. Il n'est pas jusqu'à l'inoffensif éclatement des baguenaudes qui ne lui donne de l'angoisse.

Dès qu'il perçoit un bruit de cette espèce redoutable, le vieux chien qui, jamais, ne pénètre dans la maison — reconnaissez-le, ce n'est pas la place d'un chien de garde — le vieux mâtin monte se cacher dans la chambre la plus obscure, la mieux close, la moins accessible. Il s'introduit sous un meuble et s'y livre au désespoir en attendant des temps meilleurs. Rien ne pourrait le décider à sortir de sa retraite, ni les prières ni le fouet. Non, non, plutôt la mort que ces bruits épouvantables !

Nous avons longtemps cherché les moyens à mettre en œuvre pour vaincre une terreur si folle. Il ne s'en est trouvé qu'un.

Les jours d'orage, quand le chien terrorisé tremble sous notre commode et refuse de s'en aller, nous prions un enfant d'aller ouvrir la porte de la rue.

Dès qu'il entend la cloche, le vieux Dick sort de son refuge. Il pousse les aboiements d'usage, tend le col, raidit les pattes, se précipite dans l'escalier et file au poste de combat, car « faut faire ce qu'il faut faire. On ne discute pas le règlement ».

XXVII

UN MÉTIER MÉLANCOLIQUE

Pour aller dans la cave au vin, il faut traverser la cour et passer par le garage.

Si je sors dans la maison pour aller chercher du vin, le chien Dick me regarde et ne se lève même pas.

Si je fais le même chemin pour aller prendre la voiture, le vieux chien me suit aussitôt.

Est-ce à croire que le chien Dick, dont la simplesse est légendaire, connaîtrait toutes mes pensées ? C'est probablement plus simple et ce n'est pas moins merveilleux. Quand je vais à la voiture, c'est que je suis prêt à sortir et cela se voit toujours à quelque partie de mon vêtement. Le vieux Dick est observateur, tout au moins dans cette affaire.

Je hoche la tête et lui dis : « Pourquoi me suis-tu, vieille bête ? La voiture, tu la connais. C'est toujours à peu près la même chose. »

Le chien me jette un regard chargé de mélancolie et répond d'une queue dolente : « Je sais bien, je sais bien. Mais, que veux-tu ? dans mon métier, les distractions sont plutôt rares. Alors, je viens voir partir la voiture. Il faut bien tuer le temps. »

XXVIII

CHASSE AU RAT

Comme le jeune Castor s'épuisait toute la journée à courir la prétentaine et dormait ensuite, la nuit durant, au lieu de monter la garde, le jardinier, dès le matin, l'attache, au fond de la cour, près de la provision de bois.

Je veux bien reconnaître que, pour un chien vigoureux, c'est une situation particulièrement mortifiante. Castor en souffre beaucoup, mais il ne veut pas l'avouer.

Quand je vais au fond de la cour, l'animal se lève aussitôt, gagne la réserve de bûches et se prend à gratter la terre.

Je luis dis, car je joue le jeu : « Tiens ! qu'est-ce que tu fais par ici, Castor ? » Il me répond, l'air fortement préoccupé : « Je cherche un rat. Figure-toi, je cherche un rat qui s'est muché sous les rondins. C'est à cause de ce rat que je dois rester ici. Ne fais pas attention à ce petit bruit : il y a une chaîne qui se pro-

mène toujours dans ce coin. Je me demande pourquoi le jardinier laisse toujours traîner une chaîne par ici quand je fais la chasse au rat. »

XXIX

CAS DE FORCE MAJEURE

Le chien Dick ne franchit presque jamais les portes de notre jardin. Il n'en a même plus envie, pour autant qu'il y paraisse. Le chien Dick est un sage, et c'est une façon polie de dire qu'il est fatigué.

Le vieux gardien, quand il me voit la canne aux doigts, m'accompagne jusqu'à la porte. Si je le priais de sortir, il sortirait volontiers, au moins une demi-seconde, pour jeter un léger coup d'œil sur les espaces infinis de l'univers. Je ne le prie pas de sortir. Le vieux chien n'insiste pas, il regarde la porte se refermer sur mes talons et il retourne à son devoir. « La vie, c'est comme ça, la vie ! Cet homme-là, mon patron, fait son petit travail, et, moi, chien, je garde cette grande maison. Il n'y a rien de plus à dire. »

Pourtant, aujourd'hui, comme sur le coup de midi je venais d'ouvrir la porte, Dick m'a soudain manifesté qu'il voulait sortir aussi. Il a résolument engagé son museau dans l'entrebâillement de la porte. Il a levé sur moi le plus suppliant des regards. « Tu sais bien, disait-il, que jamais je ne demande à t'accompagner dehors. Je me ferais écraser par ces horribles voitures. Mais, aujourd'hui, aujourd'hui, laisse-moi sortir une minute, une minute seulement. Je t'affirme que c'est indispensable. »

J'ai donc ouvert la porte en grand. Dick a couru sur le trottoir et il est allé ramasser un croûton de pain rassis que le boulanger, ce matin, lui a jeté, de sa voiture, et qui, par malheur, était tombé en dehors de la grille.

Dick a ramassé le pain et, tout de suite, un fil de salive à la gueule, une flamme de gratitude au fond de ses yeux larmoyants, il est rentré dans le jardin.

Les savants ont démontré que les animaux ne possèdent pas la faculté de mémoire. Du moins possèdent-ils une faculté qui tient fort bien lieu de mémoire. Qu'on l'appelle comme on voudra.

XXX

RÊVERIES DU PHILOSOPHE

J'AI grandi dans ce jardin. J'ai passé toute ma vie dans l'ombre de cette maison. Je suis un chien de grand âge et de grande expérience. J'ai maintenant plus de dix ans. Les arbres que vous voyez là, j'étais vivant quand on les a plantés en terre au commencement du monde. J'ai presque autant de souvenirs que les êtres éternels dont je suis le fidèle adorateur et la très respectueuse créature.

« Je connais l'hiver et l'été, la neige et la poussière. Rien ne peut plus m'étonner. Je ne demande plus rien que de faire mon devoir en paix. Je n'ai pas de besoins et nulle ambition mondaine. Les passions qui ravagent le cœur des chiens n'ont plus aucun pouvoir sur moi. Je contemple avec pitié l'agitation des bêtes, leurs fureurs, leurs vains désirs.

« Mais, attention, attention ! Qu'est-ce que je vois dans la main de ce personnage sacré qui est le jeune enfant de mon maître? Seigneur ! Seigneur ! Est-ce possible ? N'est-ce pas cette chose merveilleuse qu'ils appellent un gâteau ? Ah ! Tenez-moi ! Protégez-moi ! Sinon, je fais une folie. Quoi de meilleur qu'un gâteau ? Ma vie, mon âme, mon honneur de chien fidèle pour un tout petit gâteau ! »

XXXI

FORCE DE L'EXEMPLE

On ne saurait dire que le jeune Castor soit un animal bien élevé. Pourtant, il est certaines fautes que Castor ne commet point. Castor ne pénètre jamais dans la maison des maîtres. Non que l'envie ne l'empoigne; mais il sait la dominer. Même quand la porte est grande ouverte, l'animal arrive bon train, saute les marches d'un seul coup et s'arrête devant le vide comme s'il donnait du museau non sur un obstacle moral, mais sur une muraille de fer.

Un jour, des visiteurs sont venus, escortés d'un jeune cabot tout à fait dépourvu d'usage. A la suite de ses patrons, le jeune cabot a franchi les limites magiques. Et telle est la politesse entre maîtres et seigneurs que nul n'a levé la main pour expulser le sacrilège.

Alors, d'un bond, d'un seul bond, Castor a pénétré dans la maison. « Car, enfin, il y a des lois, et il y en a pour tout le monde. Il faudrait quand même s'entendre. »

XXXII

LE PIQUE-ASSIETTE FORMALISTE

Parce qu'il était maigre, le petit chien étranger a pénétré dans le jardin en passant sous la grand-porte. Nul ne l'avait jamais vu. Ni plaque et même ni collier. Un petit animal tout nu, le poil jaune, le ventre rose, des yeux de pervenche, des pattes raides, l'air on ne peut plus indépendant.

Les enfants l'ont appelé Kiki. Les gros chiens l'ont flairé d'un nez indulgent mais investigateur. On lui a donné le manger, le boire et un trou dans la paille.

Nous l'avons gardé trois jours. Sa conduite était loin d'être exemplaire. Nous sentions bien qu'il n'avait reçu qu'une éducation médiocre. Nul, au fond, n'en prenait ombrage. Les choses pouvaient encore s'arranger. Mais ce qui ne laissait pas d'indisposer tout le monde, plus encore que l'incongruité, c'étaient les taquineries du roquet. Il mordillait ses congénères, coursait les chats assermentés, marchait dans l'auge à pâtée, brouillait les jeux des enfants, déchirait les sandales et les tabliers des servantes, enfin se comportait, en toutes circonstances, comme un personnage odieux.

Nous l'avons gardé trois jours. Nous l'aurions gardé beaucoup plus, mais nous avons eu « des mots ».

— Tu n'as pas honte, lui ai-je dit, de montrer les dents aux bébés qui ne te font aucun mal et te donnent, de si bon cœur, du biscuit et des bouts de sucre ?

Le chien Kiki m'a regardé d'un œil chargé de raillerie.

— Comment ! grondait-il, c'est comme ça qu'on me reçoit dans cette maison ! Oh ! là là ! Eh bien, je m'en vais et vous ne me reverrez plus.

Il est parti sans tourner la tête. Il est repassé sous la porte. Il n'est plus jamais revenu. Je me demande parfois avec un peu d'inquiétude si vraiment tous les torts étaient du côté de Kiki.

XXXIII

L'OREILLE DU MAITRE

Parce qu'il nous faut bien envier aux plus humbles êtres quelqu'une de leurs vertus, j'envie l'odorat de mes chiens. Mais je n'envie pas leur ouïe que je trouve paresseuse et grossière.

Quand nous attendons nos enfants et que, l'oreille tendue, nous interrogeons l'espace, je suis toujours le premier à percevoir l'avertisseur, à reconnaître l'auto. J'aboie toujours avant les chiens qui, pourtant, ne s'en font pas faute. Il en serait peut-être autrement, je veux bien le reconnaître, si nous attendions, tous en chœur, le retour des enfants-chiens.

Quand, au plus profond de la nuit, un petit bruit insolite naît et rôde autour des demeures, je suis toujours le premier et souvent je suis le seul à le distinguer, à le suivre dans les épaisseurs du silence. Je pense, au bout d'une minute : « Si ça continue comme ça, je vais appeler les chiens pour leur dire de me réveiller. »

XXXIV

L'ABEILLE ET L'ARAIGNÉE

L'ARAIGNÉE au ventre blanc, au ventre rond comme une perle, dînait d'une innocente abeille.

La terrible bête, à vrai dire, ne dévorait pas sa proie : elle l'avait saisie par la tête et sans doute paralysée. Elle avait l'air de la boire, d'en pomper toute la substance à longs traits voluptueux.

Je me sentis d'abord sur le point de faire comme Robinson, qui canarde les cannibales pour les empêcher de se tuer entre eux.

— Misérable ! dis-je à l'araignée. Comment as-tu l'audace de t'abandonner sous mes yeux à cette passion dégoûtante ?

— Mon cher monsieur, répondit l'araignée au ventre de perle, il y a déjà dix minutes que la servante a sonné pour vous appeler à table. Votre gigot sera froid.

Comme je m'éloignais, déconfit, la bête se prit à rire. Elle

criait, l'accent goguenard : « Va donc ! mangeur d'escargots ! Va donc ! mangeur de grenouilles ! Mangeur de bêtes répugnantes ! Pouah ! Le vilain ! »

XXXV

ANGOISSE DANS LA MULTITUDE

Les papillons nouveau-nés dérivent au fil du vent. Il y en a des milliards. La campagne nocturne en est comme submergée. S'il faisait jour, le ciel en serait obscurci. Aile frôlant l'aile, ils voguent.

D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Que mangeront-ils demain ? Que pensent-ils du monde ? Que disent-ils à leurs voisins ? Sont-ils heureux de vivre ? Quels sont leurs démons et leurs dieux ?

Ce sont des questions telles que je me suis posées cent fois en remontant, à midi, la torrentielle rue d'Amsterdam.

XXXVI

LEÇON TIRÉE D'UNE CHATTE

La chatte blanche me regardait avec une défiance telle que j'avais souvent envie de duper la sale bête, de lui jouer un mauvais tour, de justifier sa défiance.

Tout compte fait dans mon esprit, je m'abstenais et passais mon chemin. Justifier la défiance du défiant, c'est encore lui

donner raison et c'est, d'une certaine manière, le contenter, le combler. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas laisser croire à la chatte blanche que sa philosophie était habile et bonne.

Les chats sont par trop rusés : cela ne leur porte pas bonheur. Ils regardent venir l'auto d'un air attentif et matois. Ils tiennent à nous montrer qu'ils ne se laissent pas piper. Et voici l'auto sur eux !

On n'écrase jamais le chien qui dort au milieu de la route. On écrase très peu de chiens, en dépit de la légende.

Depuis que je vais en voiture, je n'ai jamais tué qu'une seule malheureuse bête, hélas ! et c'est ma chatte blanche.

XXXVII

LA JEUNE MALADE

La petite oie déplumée endurait dans la basse-cour un supplice par trop barbare. Ses sœurs la poussaient de l'aile, les coqs l'attaquaient du bec, les pigeons perchés, eux-mêmes, l'éclaboussaient de leur fiente. Qu'elle semblait triste et misérable ! Elle était le souffre-douleur de toute une foule farouche. Sûrement, elle allait périr, et de ses blessures et de son humiliation.

Nous l'avons sortie des volières et lâchée, seule, dans le pré. Quelle se repose et se nourrisse en paix dans la vivifiante solitude !

La petite oie déplumée n'est pas heureuse dans l'herbe de la prairie. Elle reste, tout le jour, collée contre le grillage. Elle regarde avec adoration et tristesse les autres oies, ses sœurs, les poules picorantes, les coqs discourtois, les pigeons au jabot d'orgueil, toutes ces bêtes si cruelles. Et la petite oie se lamente : « Pourquoi me laisse-t-on seule dehors ? Pourquoi suis-je traitée

comme une pestiférée ? Si je reste toujours seule, je ne trouverai pas de mari. Que l'on est méchant avec moi qui n'ai fait de mal à personne. Non, non, je ne veux pas manger. Je n'ai plus envie de vivre. »

XXXVIII

DICTÉE NOSTALGIQUE

ZINNIAS, mes beaux zinnias, vous n'avez plus aucun pouvoir. Ah ! que ne suis-je à Zanzibar avec Zénaïde ou Zoé ! J'ai souvent souhaité de vivre en ce paysage de rêve, assis sur le Z majuscule. Je regarderais mes zouaves chasser le zèbre et le zébu avec la zagaie que l'on voit appuyée au bord de l'image. Zélateur de Zarathoustra, je vivrais là loin des zoïles, loin des zizanies, des zéros, du zona, des zincs et des zozotants zoographes, le poing sur mon zygoma, perdu dans la contemplation du zénith ou du zodiaque, tel un innocent zoophyte. Ainsi jusqu'au zigzag suprême et jusqu'au zut définitif.

XXXIX

NOUS AUTRES, CIVILISATIONS

SI je n'avais pas de jardin, je pourrais, malgré la guerre et plusieurs autres aventures, malgré les cheveux gris et diverses autres disgrâces, malgré tant de départs et tant de déchirements, si je n'avais pas de jardin, je pourrais oublier la mort, parfois, pendant une heure entière.

Mais le jardin vit et meurt tout autour de moi, de nous. Il vit et meurt avec une égale profusion. Il n'est que naissances et deuils.

Parfois, c'est un grand arbre dont le terme est venu. J'en ai de la douleur et je voudrais chanter un thrène pour la mort de notre grand arbre. Parfois, c'est une clématite, parfois c'est une glycine, et nous voudrions leur offrir, pour leur trépas, toutes les fleurs qu'elles nous ont prodiguées. Elles emportent, en partant, quelque chose de notre cœur, ces plantes qui, si longtemps, ont embelli notre vie. Parfois, c'est toute une espèce qui disparaît du jardin. La semence, petit à petit, semblait perdre sa vigueur. Un jour, la plante s'éteint, comme une civilisation. J'en parle à notre jardinier. « Que sont devenues les giroflées doubles ? On ne les voit plus. » Le jardinier sourit et il écarte les bras : « Ma foi, j'en ai perdu l'ancêtre. »

D'autres familles s'établissent. D'autres civilisations s'acheminent vers l'apogée. Le jardin vivant, chaque matin, danse et chante sur les cendres du jardin mort.

XL

SAISONS

Le printemps vient trop tôt, trop vite. Je ne l'avais pas appelé. Autrefois, je vivais en avance d'au moins deux saisons, toujours. Dans la matinée de septembre, je cherchais l'odeur du prochain avril. Aujourd'hui, chaque soir, je pense encore avec regret à la lumière de l'aurore, au coup de vent de la veille.

Je ne suis pas tout à fait prêt. Le printemps me déconcerte, je voudrais encore un peu serrer contre mon cœur, oui, serrer une dernière fois, l'hiver, le hideux hiver.

XLI

BILLET D'INVITATION

Certains jours, ma campagne est morne, mon jardin sans vertu, mon cœur déserté des fables. Toutes feuilles immobiles, nos arbres ne savent plus chanter. Les fleurs me laissent passer sans plus me raconter d'histoires. Je suis dessaisi du monde.

Qui pourra me rendre mon bien ? Qui pourra, de nouveau, pour moi, faire étinceler les insectes, parler les pierres, soupirer les herbes ? Quel ami bienveillant et distrait viendra, d'un regard et d'un mot, raviver toutes les couleurs, éveiller tous les murmures, animer toutes mes fables ?

XLII

L'ANCIEN SOLDAT

On l'appelle « Père Sauton », et cela me choque toujours un peu, sans doute parce que c'est un homme de mon âge, un homme de cinquante ans. Mais quoi ! Père, ne le suis-je pas ? Et lui, donc ? Il l'est si bien qu'il a des chances, à ce jeu, de passer prochainement grand-père. Acceptons la chose et le mot : les anciens combattants de la guerre mondiale ne sont plus des jouvenceaux.

Quand, à la chute du jour, je me promène, un livre aux doigts,

j'aperçois le père Sauton qui besogne dans son jardin. Il a fini sa dure journée d'ouvrier. Il reste trois heures de lumière, elles ne seront pas perdues; le père Sauton bêche et emblave. Quand ses enfants sont de loisir, ils viennent lui prêter main-forte. Ce sont trois beaux garçons, bien élevés, vigoureux, qui n'ont pas oublié la terre, mais bricolent dans la vie moderne et ne détestent ni le sport, ni la moto, ni le phono, ni rien, somme toute, de ce qui forme leur temps. Le père et les fils travaillent, en ligne, assez près les uns des autres pour pouvoir deviser. Ils devisent, en effet, J'entends la voix du père Sauton, et je m'assieds sur le talus, peut-être pour prêter l'oreille. Ce n'est pas indiscrétion : on ne lance pas de secrets aux quatre échos de la vallée. Et d'ailleurs, notre métier, à nous autres, témoins fidèles, spectateurs scrupuleux, secrétaires de la vie, n'est-il pas, après tout, de surprendre les secrets, c'est-à-dire d'être indiscrets ?

Tout bêchant, suant et soufflant, le père Sauton raconte une histoire de guerre : « Le lieutenant était un homme très dur et qui crânait un peu. Je l'avais emmené jusqu'au petit poste, qu'une torpille venait d'abîmer. Il a peut-être cru que je m'étais moqué de lui, que je l'exposais inutilement un jour de marmitage. Il n'avait pas l'air content, mais il souriait quand même. Et tout à coup, il dit : « C'est tout ce que vous vouliez me montrer, Sauton ? Alors, maintenant, on s'en retourne. Pas par le boyau, voulez-vous ? On va passer par le plateau. C'est dit. Vous me suivez, Sauton ? » Il ne fait ni une ni deux ! Il grimpe sur le parapet. Il était six ou sept heures. On voyait encore bien clair. Une folie, que je vous dis ! Un truc à se faire esquinter... »

Ici le bonhomme Sauton s'arrête. Il vient de toucher une pierre et s'applique à l'extirper sans endommager sa bêche. Il dit encore : « Cette histoire-là, vous ne la connaissiez pas ? » Les trois garçons répondent : « Non. » Le conteur doit s'interrompre. Il lui faut chercher une pioche, pour mieux soulever la pierre qui est de belles dimensions. L'opération terminée, les garçons causent entre eux. Ils parlent du tour de France, du dernier film américain, des « roues avant indépendantes », d'une exhibition de football, des détectives et des courses. Le père

Sauton murmure, la voix fléchissante : « Où c'est donc que j'en étais ? » Alors l'aîné des fils répond, sans méchanceté : « On ne sait plus. On a oublié. » A la nature du silence, je comprends que le père Sauton renonce à raconter la fin de son histoire. Il soupire et hasarde un mot au sujet de ses rhumatismes. Les garçons l'écoutent poliment. Puis, ils recommencent à parler des postes de téhessef et des derniers crimes politiques.

Je ne saurai pas la fin de l'histoire, et je le regrette, car le père Sauton ne raconte pas trop mal. Je suis probablement tout seul à le regretter. Les trois garçons de mon voisin ne détestent pas leur papa, bien au contraire. S'il parle, ils le laisseront parler et même ils feront semblant de prêter l'oreille. Je dis bien : ils feront semblant, car les histoires de la guerre les trouvent parfaitement froids.

Alfred de Musset, dans la *Confession d'un enfant du siècle*, peint les guerriers de l'Empire avec une magnificence qui fait le plus grand honneur à l'éclairage romantique. Ces hommes couverts de blessures, de souvenirs, de lueurs légendaires, l'enfant du siècle les regardait avec respect et curiosité. Les récits des grognards ont rempli le XIX^e^ siècle. Ils amuseraient peut-être encore les garçons du père Sauton. Mais les récits du père Sauton n'amusent en aucune façon les garçons du père Sauton.

Le père Sauton n'est pas un grognard. Il est même le contraire d'un grognard. C'est un homme timide, sans éclat, sans panache, qui vieillit obscurément dans le tumulte contemporain, qui bientôt n'osera plus, pas même devant ses enfants, évoquer ses souffrances passées, et qui s'en ira, sans légende et sans auréole, d'un monde sans expérience et sans curiosité.

Qu'on n'aille pas croire que j'exprime ici des doléances. Je me défie des légendes. Je ne suis pas un romantique. J'observe et dis ce que je vois. Comment, avec un tel propos, ne pas remarquer l'inaptitude étonnante du monde moderne non seulement à la légende, mais encore au simple souvenir ? Il est possible que l'énorme consommation faite, même par les gens les moins lettrés, de lecture « quotidienne », d'actualité, d'éphé-

mère en un mot, éloigne le public de la réflexion, de la méditation, le détourne, en définitive, des trésors de la mémoire.

Ceux que l'on appelle encore, pour quelque temps, souhaitons-le, les « anciens combattants » semblent s'être eux-mêmes, volontairement, enfermés dans le silence. Loin de jouer les grognards, ils ont fait, en maintes circonstances, le possible et l'impossible pour qu'on oublie leurs épreuves et pour, eux-mêmes, les oublier. Je veux bien reconnaître qu'un tel oubli représente un allégement nécessaire à qui veut montrer bon visage dans notre époque ivre de soucis. Mais ce silence et cet oubli sont vraiment l'un trop lourd et l'autre trop profond.

Si l'on réserve une certaine agitation politique, d'ailleurs récente et fort mal coordonnée, j'ai toujours été surpris de voir les hommes de la guerre observer, en maints endroits, cette consigne du mutisme. Est-ce à dire que, dans la société française, tout le monde ayant fait la guerre, il est superflu d'en discourir ? Certes non. C'est au contraire quand ils sont entre eux, dans une intimité presque farouche, que les anciens de la guerre se hasardent à en parler. Ils ne sont plus très nombreux, dans ce monde qui se renouvelle très vite. Sur ce sujet de la guerre, je ne les trouve pas bavards. Je ne sais s'il faut admirer le soin extraordinaire avec lequel ils s'abstiennent de raconter, de peindre, de faire, en aucune façon, ce qu'on pourrait appeler « le coup du grognard ».

Je parlais de ces choses, un jour, avec l'un d'eux qui, soudain, me dit cette parole mystérieuse et pénétrante : « La guerre, c'est un secret entre les combattants. »

Il faut bien reconnaître que les autres n'ont, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, manifesté le moindre désir d'être « mis dans le secret ». Le silence des combattants a dû souvent soulager bien des gens, parce que la gratitude est, décidément, un fardeau mal tolérable. Et toutes les velléités de sortir d'un tel silence ont été vertement réprimées. J'ai souvenir d'un brave homme qui, pendant une discussion, s'était risqué jusqu'à dire : « C'est que moi, j'ai fait la guerre... » — « Ah ! non, lui répondit son interlocuteur, ce n'est pas parce que vous avez tiré quelques

coups de fusil qu'il faut venir nous ennuyer... » Un de mes amis postulait pour je ne sais plus quel poste et il énumérait ses titres en présence d'un homme célèbre. Il ajouta, pour finir : « J'ai passé quarante-huit mois sur le front. » Alors, l'autre de répliquer : « Ne parlez pas de ça, surtout. Croyez-moi, ça ne signifie rien. »

Quand tout conspire à recommander ou même à célébrer les vertus de l'oubli, l'ancien combattant aurait vraiment mauvaise grâce à passer pour un rabâcheur, pour un raseur, un importun. Il se tait, plein d'une vague honte. Il se tait et, petit à petit, il ne sait même plus très bien s'il a réellement guerroyé, s'il a réellement souffert.

J'ai composé plusieurs ouvrages, au fort des années sanglantes, pour fortifier contre l'oubli mes compagnons, d'abord, et peut-être le monde entier. Je ne me fais plus, aujourd'hui, trop d'illusion sur l'efficacité de ce strict témoignage. Au moment d'écrire ces lignes, et peut-être pour m'exhorter à rompre l'enchantement d'oubli, j'ai saisi l'un de ces livres. Je l'ai ouvert au hasard et j'y ai lu ceci : « Un soir, en passant sur la route d'Albert, j'entendis parler des hommes assis au revers d'un fossé. Ils avaient l'accent des paysans du Nord et devaient appartenir aux régiments qui revenaient alors du feu.

« — Après la guerre, disait l'un d'eux, ceux-là qui voudront se mêler des affaires publiques, faudra qu'ils pourront dire qu'ils l'auront faite, c'te guerre.

« Mais cette phrase candide, surprise en passant, la nuit, sur une route du front, cette phrase sans importance et sans écho se perdit dans le tumulte de la canonnade. »

Cette phrase, celui qui l'a dite l'a probablement oubliée. Elle ne vit plus que dans mon livre. C'est bien peu, pour le salut d'une humanité folle, futile et misérable qui ne tire leçon de rien, ni de la douleur, ni des ruines et ni même de la mort.

XLIII

ÉLÉONORE, OU L'AMIE CONSTANTE

De son panier, Éléonore tire avec précaution un très petit pot de terre dans lequel une plante souffreteuse agonise.

— Je sais, dit Eléonore, qu'elle est malade, et gravement. Mais, prenez-la, dans votre serre : la chaleur et la clarté lui feront du bien. Vous me la sauverez peut-être.

— Ma foi, dit le jardinier, nous la sauverons peut-être; mais cela peut durer longtemps. Ne pensez plus à celle-ci. Je vais vous en donner une autre, de même race, évidemment.

Eléonore a rougi. Ses paupières battent sur ses yeux qui sont timides et qui sont tendres.

— Non, non, dit-elle d'une voix effarouchée. Non, soignez plutôt celle-ci.

— Quoi ? s'écrie le jardinier. Vous en auriez une plus belle...

Eléonore dit, tout bas :

— Mais non. C'est celle-là que j'aime !

XLIV

RÈGLE DE L'ÉQUILIBRE

Avec un bruit de grêle fine, les pucerons, quand on s'approche, sautent pour s'aller cacher dans l'intimité des choux. Pauvres choux ! Qu'ils sont misérables ! Ils sont dévorés jusqu'à

l'âme. Leur feuille n'est plus que dentelle. La sève, découragée, semble se détourner d'eux.

Ils ne sont pas seuls à plaindre. Toutes les crucifères sont touchées. Elles ne peuvent plus que languir. Plus de radis, plus de navets et même plus de giroflées. Le jardinier hoche la tête : encore une mauvaise année.

Mais là-haut, sur le plateau, les paysans se réjouissent. Les pucerons ont réduit à rien la moutarde — autre crucifère — qui gâtait les champs de froment.

Et voilà qui ferait plaisir à mon maître Charles Nicolle, philosophe de l'équilibre.

XLV

PLAIDOYER POUR LES CANCRES

Le grand laurier que vous voyez dans cette caisse, vigoureux, vert et fleuri, ce grand laurier qui porte assez de feuilles pour couronner cent poètes, vingt savants, dix athlètes, deux conquérants et même, à l'extrême rigueur, un orateur politique, ce grand laurier triomphant a, quand il était petit, passé deux années entières à tremper dans une bouteille.

Le jardinier, qui est tenace, changeait l'eau de temps en temps. Le rameau demeurait vert, mais ne se décidait point à pousser une seule racine. Et, tout à coup, il est parti. Maintenant, c'est un bel arbre.

Je voudrais dédier cette fable aux législateurs téméraires qui prétendent juger sans appel un écervelé de dix ans.

J'exige du législateur non pas qu'il ait des diplômes, ni certes qu'il ait du savoir et ni même de la sagesse, mais qu'il ait au moins des enfants.

XLVI

LES YEUX DE L'AMOUR

Il est assez difficile de regarder le ver blanc sans un dégoût coloré, malgré qu'on en ait, d'une sorte de réprobation.

— Je voudrais, dis-je à l'affreuse bestiole, je voudrais, pour être juste, et ce n'est vraiment pas facile, te voir avec les yeux de l'amour. C'est le seul moyen de remettre les choses en ordre. Oui, je voudrais te voir avec, par exemple, les yeux de ta fiancée.

Le ver blanc se tortille, car le grand jour l'importune. Il répond d'un air bougon :

— Ma fiancée ? Que voulez-vous dire ? Nous ne connaissons pas l'amour, nous autres, monsieur l'ignorant. Ce sont les hannetons échappés de nos chrysalides qui auront des fiancées; mais plus tard, beaucoup plus tard.

Évidemment ! Tout s'explique. Impossible de regarder le ver blanc avec indulgence et tendresse.

XLVII

LA CITÉ AU PÉRIL DE L'ABIME

Quand je sors de mon jardin pour monter sur le plateau, je dois d'abord traverser le bois. Je prends un chemin profond et obscur que l'eau des orages a creusé dans le sable et que les paysans appellent justement la cavée.

A mi-chemin de l'orée, se trouve ma fourmilière. Parfois je rêve et ne vois rien que les touffes d'herbe sous mes pas. Je passerais sans m'arrêter, je pourrais suivre mes songeries sans lever la tête, sans apercevoir la fourmilière, mais je l'entends et je m'arrête. Je ne peux pas ne pas m'arrêter pour saluer la ville courageuse, la cité au péril de l'abîme.

Je la connais depuis plusieurs années. Je suis sûr qu'elle était là bien avant mon premier regard. Je suis sûr qu'elle souffre et travaille ainsi depuis plusieurs « siècles-fourmis ».

Les fondatrices de la ville ont, dans les temps anciens, choisi cette place impossible, peut-être par désespoir et peut-être par défi. Elles s'y sont installées quand même; elles ont quand même construit là cette grande cité douloureuse qui doit avoir un nom dans le langage des bêtes et qui doit être, j'imagine, un lieu de pèlerinage, un sanctuaire vénéré : le sanctuaire de l'effort, de la souffrance et du perpétuel recommencement.

Le mur de sable est presque vertical. De vagues broussailles, dolentes dans l'obscurité, sont parvenues à prendre racine. Au sommet, surplombant l'abîme, un petit frêne sort de la muraille. Il a trois ou quatre troncs. Il forme un bouquet, une corbeille. Il sort du sable et, tout de suite, se redresse vers la lumière pour aller présenter, là-haut, hors des ténèbres de la cavée, son panache de verdure odorante et pâmée.

C'est dans cette corbeille de racines et de rameaux que les fondatrices de la ville ont installé leur nation. Elle est là, grouillante et bruissante, comme au balcon de la mort, suspendue sur le précipice.

Le voyageur qui passe en devisant avec ses compagnons, le promeneur qui songe aux élections municipales, à la dévaluation ou aux scandales parlementaires, l'homme distrait ou possédé pourra passer là mille fois sans voir la ville surprenante. En revanche, le flâneur s'arrête, il regarde la pente sablonneuse et il se sent bientôt le cœur étreint de compassion.

Ce sont de grosses fourmis brunes. Elles ont la silhouette et l'allure de montagnardes vigoureuses. Elles vont porter des nouvelles ou chercher de la nourriture, elles coltinent des maté-

riaux, elles font leur métier de fourmis. Mais il y a le mur de sable, cette pente aride et croulante, et la vie de mes fourmis est un surprenant martyre.

Elles sortent de la ville et tout de suite elles roulent, elles tombent vers la profondeur, elles sont, deux secondes plus tard, dans les herbes de la ravine. Elles se dispersent alors et remplissent leur office, cherchant les unes la miellée, les autres des soliveaux, les autres des renseignements. Cela fait, il faut remonter et le supplice commence.

Seules, ou par deux, ou par trois, elles abordent la muraille. Les grains de sable, sous leurs pattes, roulent, se dérobent, s'enfuient. Les petites bêtes s'acharnent. Rassemblées autour des fardeaux, elles s'obstinent à les hisser. Elles gravissent péniblement une faible partie de la pente, et, tout à coup, elles tombent.

Alors, elles recommencent et elles retombent encore. Elles changent d'itinéraire. Elles n'en retombent que mieux. Elles méditent, palabrent, s'acharnent, reviennent au mur.

Elles glissent et dégringolent. Le promeneur qui regarde ne voit même plus les fourmis qui montent. Il n'aperçoit plus que des chutes, une pluie douloureuse de fourmis et de brindilles, un immense déni d'effort.

Là-haut, la ville s'agite. Elle « triomphe » si l'on veut. Elle triomphe en souffrant. De temps en temps, une ouvrière émerge du précipice. Les « embusquées » de la métropole n'ont même pas l'air de savoir que le succès de la ville repose sur un sacrifice immense.

Parfois, je passe, pendant la nuit. Le monde humain est en proie au sommeil et au cauchemar. Un silence trouble emplit la cavée. Je m'arrête et retiens mon souffle : j'entends les fourmis qui tombent dans les ténèbres.

Parfois, un orage s'abat sur le bois et sur la cavée. Le lendemain, la fourmilière semble ruinée. Des milliers de brindilles, des œufs, des trésors sont partis au fil du torrent. Mais les fourmis s'acharnent encore à remonter la pente avec d'autres matériaux. Il y a des compensations à tous les

malheurs : le sable mouillé glisse moins; les montagnardes montent mieux.

Si je repasse, un jour, plus tard, dans dix ou vingt ans, je chercherai la ville des bêtes. Peut-être les verrai-je encore, folles, obstinées sur la pente, en proie aux souffrances de leur patrie terrible.

Mais il se peut aussi qu'un jour futur, enfin déçue, lassée, découragée, toute la fourmilière s'en aille en cortège, portant ses œufs, ses drapeaux, ses souveraines, ses philosophies et sa foi. Il se peut que toute la fourmilière, un jour, consente à l'exil.

J'y pense avec amertume, comme à un malheur personnel.

XLVIII

BÉNÉFICE DE L'ADVERSITÉ

Si je marche dans l'allée verte en regardant vers le nord, c'est-à-dire vers Nesles, que l'on ne voit point de chez nous, mais où vit mon ami Henriot, dans la belle société de sa femme et de ses garçons, si je marche vers le nord, j'ai tout le vent contre moi. J'ai froid, je lutte et je vais vite.

Si je parcours l'allée verte dans la direction d'Auvers, où Vincent Van Gogh repose à côté de son frère Théo, j'ai le vent du nord dans le dos. Alors, comme je suis poussé, comme je n'ai presque rien à faire, je rêve et je traîne la patte et je suis vite fatigué.

XLIX

PROMENADE SENTIMENTALE, OU LES CADEAUX VERDOYANTS

Il me faudrait, à chaque pas, dès que je sors de la maison, saluer de la main, du chapeau, du sourcil, de l'œil ou du cœur — toujours du cœur, il va sans dire. —

Voici les véroniques de la douce Mme Hallet. Voici les renoncules doubles, elles sont de M. Laperche. Voici les saxifrages, en cette saison défleuries, de notre amie Lucienne Senlecq, ô souvenir ! Un bonjour amical, à travers les vitres de la serre, au basilic délicieux dont la graine est de Colette. Et, tout de suite, allons voir si les immortelles récoltées à Sainte-Hélène par Octave Aubry se décident à ressusciter, dans notre jardin de vicaire, la gloire de Napoléon. Les hortensias de tante Loulou grelottent contre la muraille. Ils voudraient tant être sauvés ! Comme les petits pommiers d'amour font honneur à leur maman, Fernande Lamare, la parfaite ! Et que les pêches seront belles au pêcher de Luc Durtain !

C'est le musée de l'affection. Un musée pavoisé, parfumé, sensible et vulnérable et périssable comme toute créature vivante... Ah ! Ah ! voici des orties, mon Dieu, qui me les a données ? Est-ce pas toi, vieux camarade ? Et qui m'a donné ce chardon ? Qui l'a pris, généreusement, sur ses provisions de bouche ? D'où me vient cette douce-amère ? De qui cette verte ciguë ?

Allons, sans nous presser, jusqu'au tombeau du sapin. C'est là qu'est mort l'arbre que nos amis avaient rapporté de Finlande, entre leurs bras, comme un enfant. Nous y penserons fidèlement, en nous reposant une minute sur le banc de pierre

qu'il faudrait, pour être juste, appeler le banc Saglier, et qui vit aussi, par la mousse.

Jardin vivant, présent de l'homme à l'homme ! Comme l'univers serait sombre si nous ne possédions pas ce que nous avons gagné ! Comme l'univers serait morne si nous ne possédions et n'aimions que ce que nous avons gagné !

L

LES RÉPUBLIQUES LÉGENDAIRES

Parce qu'ils nous sont directement sensibles, souvent douloureux et parfois même intolérables, les vices, les manquements et les crimes de nos sociétés humaines nous inclinent à chercher, dans les sociétés animales, des inspirations, des consolations, des modèles. Nous pouvons être frappés d'horreur par le rigoureux communisme des abeilles et des fourmis, nous ne pouvons pas ne point admirer leur discipline, leur ardeur au travail, enfin ces vertus éclatantes que tous les observateurs ont célébrées, depuis qu'il y a des hommes et qui regardent et qui jugent.

En ce qui concerne la ruche, l'accord est toujours parfait. Les travaux des spécialistes ne nous laissent pas mettre en doute le caractère général des vertus laborieuses.

En revanche, voici que nos préjugés — je n'ose plus dire nos connaissances — sur les fourmis et les fourmilières semblent appeler revision. Voici que les mérites légendaires des fourmis ont provoqué l'inquisition, les soupçons et le jugement des naturalistes. Une fois de plus, il nous faut renoncer aux interprétations rassurantes de l'imagerie scolaire.

On ne saurait dire que « la fourmi » n'est pas travailleuse. Des millions de cités ordonnées et magnifiques, grouillant sur

toute la face du monde, attesteraient le contraire. Mais il paraît que toutes les fourmis ne sont pas également travailleuses. Il paraît même que, dans la fourmilière comme ailleurs, ce sont toujours les mêmes qui font, à elles seules, toute la besogne, toujours les mêmes qui s'occupent des enfants, toujours les mêmes qui se font tuer.

Mme Marguerite Combes, poète, philosophe, héritière d'une dynastie de savants et parfaite observatrice des fourmis, a publié récemment des « Observations d'après lesquelles l'activité des fourmis serait le fait d'une minorité de travailleuses dans tous les groupements étudiés ». Je cite le titre en entier. Il contient toute la déconcertante nouvelle.

D'autres chercheurs avaient déjà, depuis longtemps, mis en doute non la discipline du travail dans la fourmilière, mais plutôt la bonne organisation et surtout l'excellence de son rendement. Il suffit en effet de regarder attentivement un groupe de fourmis ouvrières en pleine activité pour voir que cette besogne, pour fiévreuse qu'elle soit, n'est pas très méthodique. Il arrive qu'une bestiole semble frappée d'inspiration en face de la difficulté, mais nous n'avons pas le sentiment qu'elle raisonne et qu'elle applique des lois. Beaucoup d'efforts sont inconcertés, parfois contradictoires, et quand un fardeau s'ébranle et se meut, il cède à une composante de forces dont certaines opèrent au hasard.

Mme Marguerite Combes va beaucoup plus loin dans ses investigations et les questions qu'elle a posées ont reçu des réponses précises. J'allais ajouter « hélas ! » Toutes réflexions faites, je m'en abstiens.

Mme Combes a fait porter ses expériences sur des fourmis travaillant en espace clos, mais à l'air libre, et sur des espèces différentes. Elle a fort ingénieusement marqué les bestioles, afin de les suivre et de les reconnaître. Elle a tour à tour noté les démarches et le comportement des pourvoyeuses, des nourrices, des bâtisseuses et des militaires; certains individus pouvant assumer successivement plusieurs fonctions.

Les conclusions sont nettes. Une petite partie des fourmis

observées font à elles seules tout ce qu'il faut faire. Les autres s'agitent vainement. Mme Combes m'a dit, de vive voix, qu'elle estimait à quinze pour cent le nombre des travailleuses effectives, chiffre que je trouve très bas.

Sous leur réserve toute scientifique, les observations de Mme Marguerite Combes sont riches d'enseignement, d'images ou de symboles. Nous apercevons, dans le petit tableau, plusieurs types qui ne nous sont pas inconnus. Dans le groupe des fourmis de bonne volonté, nous remarquons assez vite la brave fille zélée, dévouée, le bourreau de travail, celle qui fait presque tout à elle seule, infatigable, ivre d'ardeur. Nous reconnaissons l'entraîneuse, qui détermine ses compagnes à l'action, les guide et leur donne exemple. Nous retrouvons la « bonne équipe », composée des mêmes ouvrières sur lesquelles on peut toujours compter. Nous voyons aussi la « nurse », fervente, toujours prête à promener, à dorloter les larves; elle me fait penser à cette infirmière que j'ai connue, jadis, à la clinique d'accouchement de l'hôpital Saint-Louis, à cette fille stérile, vierge, inépousée, mais folle de maternité, qui pouponnait les nourrissons des autres et donnait tous les signes d'une sainte et admirable extase.

Nous pouvons même, en lisant cette sèche et précieuse communication, découvrir une remarque instructive sur le caractère invétéré de certaines vertus : changées de sol et de société, les fourmis courageuses restent courageuses. Nous percevons enfin quelque clarté sur l'éternelle querelle des générations. Mme Combe semble croire que les vieilles fourmis sont, plus que les jeunes, ardentes à la besogne.

L'excellente observatrice nous parle des laborieuses. Elle ne dit rien des autres et je le regrette. Ces fourmis « qui ne font rien » — et qui sont le plus grand nombre — que font-elles en vérité ? Que sont-elles, plutôt ?

Sont-elles malades ? C'est peu probable. L'acide formique protège de toutes les infections ces bestioles privilégiées. Se livrent-elles à la méditation, aux rêveries métaphysiques ou poétiques ? Devons-nous les assimiler aux humanistes, aux

intellectuels de nos sociétés humaines, à ces individus dont le travail, purement spéculatif, n'apparaît guère au regard de l'observateur ? Pouvons-nous même, poursuivant notre songerie, les imaginer semblables aux reclus des ordres contemplatifs ? Rien n'autorise une hypothèse de cette sorte. Si j'ai bien compris le travail de Mme Combes et si j'en crois mes observations fugitives, les fourmis fainéantes s'agitent, elles ne rêvent pas. J'ai, dans le voisinage immédiat de ma maison des champs, une petite fourmilière. Elles ont fait un chemin tout autour des murailles, exactement au pied des murailles. J'appelle ce chemin la route nationale, parce qu'il me fait penser à nos grandes routes du dimanche où s'agitent vainement tant de gens qui ne vont nulle part et qui sont quand même pressés. Il m'est arrivé souvent de suivre une de mes fourmis domestiques et de penser, malgré moi, à ces employés de bureau qui, des paperasses en main, vont d'un étage à l'autre ou d'un bâtiment à l'autre, simplement pour se promener, mais en donnant toutefois l'illusion d'une belle activité laborieuse.

Ces fourmis « unemployed » sont-elles en congé régulier ? J'y pense et n'ose y croire.

Enfin, dernière pensée, ces fourmis qui ne font rien, sont-elles des fourmis « chômeuses » ?

Cette dernière supposition est si pénible pour un homme de notre temps qu'on ne veut point s'y arrêter.

Au reste, les observateurs de la fourmilière s'accordent encore sur un point, c'est que la question sociale semble, dans la fourmilière, définitivement résolue : toute fourmi qui a faim demande de la nourriture et, paraît-il, en reçoit.

L'homme pense : ainsi soit-il !

LI

L'INFIDÈLE

La promenade serait aimable si je n'étais harcelé par une chanson fort niaise et plus obstinée qu'une mouche.

A moi, Jean-Sébastien Bach ! A moi, maître secourable ! Venez rétablir l'harmonie dans la pensée de votre enfant !

Jean-Sébastien doit avoir d'autres soucis. Il est résolu, semble-t-il, à me laisser patauger.

Je vais vivre avec les bêtes jusqu'à l'instant du sommeil.

LII

BREF DIALOGUE SUR LES VERTUS

J'ai dit à la balsamine : « Avec un nom pareil, vous devriez, Mademoiselle, embaumer tout le jardin. Mais vous n'avez point d'odeur ! »

La balsamine hausse les feuilles d'une façon fort méprisante, puis elle répond, non sans arrogance : « Vous dites que je n'ai point d'odeur. Et je pensais justement que vous n'aviez point d'odorat. Allons, monsieur, nous sommes quittes. »

LIII

LOUANGE DES LIEUX COMMUNS

Que le pied du vent glissât de Sainte-Mesme à Saint-Arnoult, que le baromètre se permît le plus innocent écart, que la nature, par un de ses truchements secrets, manifestât le moindre malaise, et la certitude que M. Nicolas allait avoir de l'humeur commençait à m'en donner dès le saut du lit.

M. Nicolas, le jardinier de mes parents, était un vieil homme sourcilleux, maniaque et généralement de mauvais poil. J'ai fait, pour le conquérir, pour le détendre et gagner sa confiance, des efforts que je ne saurais trouver ridicules aujourd'hui : je ne suis que trop prêt à en fournir de semblables en de semblables conjonctures. Je n'ai pas changé; l'aigreur d'autrui corrompt en moi jusqu'au désir de la joie.

Par la fenêtre, j'apercevais de loin mon tourmenteur. Je le devinais plus rétif encore, moins accessible qu'à l'ordinaire. La petite pluie du matin n'avait soulagé que les fleurs; elle demeurait sans effet sur cette âme rustique et douloureuse. Tout me le prouvait : la lenteur réticente du vieil homme, le soin qu'il s'imposait de travailler en tournant le dos à la maison, et même cette lugubre manière de secouer la tête comme pour dire « non ». Je balançais à descendre au jardin. Eh ! grand Dieu ! qu'y faire ? Surveiller les semis d'œillets d'Inde, dont la feuille, à peine formée exhale déjà les pénétrantes senteurs de la maturité ? Guetter, au ras du sol, les drageons de la gaillarde ? M'accroupir, pour les respirer, devant les tulipes odorantes ? Je renonçais d'avance à mille innocents plaisirs.

Un âcre courroux fermentait, en mon cœur, contre ce vieil ours qui ne m'avait encore rien dit, ce matin-là, mais qui ne

pouvait manquer de me dire quelque chose de discourtois et de vénéneux. J'exécrais, par-dessus tout, son tenace refus de s'associer, en quelque façon que ce fût, aux aîtres d'une maison qu'il hantait depuis des années. Il ne disait pas même « la cour », « l'escalier », mais « votre cour », « votre escalier ». Il n'adoptait ni ses instruments ni ses créatures et soufflait d'une voix rogue : « Votre brouette ne marche plus... Vos fleurs ne sont pas trop réussies, avec cette sécheresse... » Je crois qu'il parlait et pensait ainsi par orgueil extrême. Il n'employait jamais les adjectifs possessifs de la première personne, pour ne se compromettre avec rien, pour ne pas s'attribuer telle chose, tel être qui l'eussent pu décevoir ou trahir. Il disait, désignant du menton les débris de son outil : « Votre bêche est cassée. » Hélas ! il préférait ne pas posséder de bêche plutôt qu'en avouer une qui fût, comme les autres, infidèle et périssable.

Ainsi rêvais-je, et, bientôt, à travers ma nuageuse méditation, filtrait quelque rayon de soleil. Tout aussitôt, je m'élançais dans l'escalier.

Le jardin n'était point de dimensions médiocres. Il m'eût été possible d'y faire une honnête promenade sans m'approcher du bourru, sans même avoir l'air de l'apercevoir. Mais je répugne à ces lâchetés. En outre, c'était courir le risque d'hostilités franches. Malgré moi, par d'insensibles inflexions de l'itinéraire, je préparais ma rencontre avec M. Nicolas.

Eût-il été jardinier du pape, M. Nicolas n'aurait pas consenti, j'en suis sûr, à saluer le premier son sanctissime patron. Il se jugeait bon ouvrier et tenait que l'homme au travail ne saurait, pour qui que ce fût, se déranger de son office. Nous venions donc lui rendre hommage, à tour de rôle, et d'autant plus simplement que, si nous mesurions avec exactitude l'importance de sa besogne, il ne pouvait en aucune manière apprécier les difficultés et les embarras de la nôtre. Ce salut matinal donnait le ton pour la journée. Il était presque toujours suivi d'une brève passe d'armes. Aujourd'hui, par exemple, M. Nicolas allait dire : « Vos petits pois ne lèveront pas. La graine est gâtée. Rien d'étonnant, avec l'humidité qui règne dans votre grenier... »

Remarque accompagnée d'un mouvement d'épaules à la fois ironique et découragé qui, mieux que les mots, exprimait le sentiment de M. Nicolas sur l'administration générale de la maison.

Que faire pour prévenir cette scène dérisoire ? Comment s'y prendre pour marquer quelque déférence à M. Nicolas, sans toutefois donner carrière à son acrimonie ? Après deux ou trois détours insidieux, je me découvrais et fonçais, tel le matador sur la bête. En deux secondes, j'expédiais les formalités du salut, et, tout aussitôt, comme saisi d'inspiration : « Un peu plus, et nous avions encore une gelée blanche ! » M. Nicolas haussait les épaules avec indulgence, car j'allais au-devant de la correction. « Mais non, disait-il, pas de gelée blanche par temps couvert, dans votre pays. » Ce qu'il me fallait traduire, étant donné l'accent, par « votre sale pays ». M. Nicolas ajoutait, l'air désabusé, mais calme : « Je vous l'ai dit cent fois. » Je murmurais aussitôt, pour parfaire la concorde : « C'est un temps de saison. » M. Nicolas me faisait la grâce d'accepter ce corollaire et, sûr que la paix durerait tout le jour, je reprenais ma promenade avec allégresse.

Une paix, même garantie, cela demande quelque entretien. Tout en poursuivant, dans les allées, les plus chaudes méditations de mon adolescence, je surveillais M. Nicolas du coin de l'œil et n'oubliais pas de réchauffer notre harmonie. Passais-je à proximité du lunatique — cinq mètres environ, car un empressement à plus longue portée peut paraître suspect — je choisissais, dans l'arsenal des lieux communs, quelque chose de sentencieux et de bénin. « Ah ! ah ! disais-je, le haricot que l'on vient de semer doit voir partir son maître. » M. Nicolas hochait la tête ou répliquait brièvement ; il se montrait touché du respectueux intérêt que je lui marquais par cette communication lapidaire. Je tenais à lui signifier que sa présence m'était sensible et peut-être même agréable. Je prenais soin de ne pas répéter la même phrase à moins de huit jours d'intervalle. Mon répertoire de lieux communs n'étant pas inépuisable, je devais le ménager pour ne pas me trouver dans la dangereuse obligation

de brouiller le jeu en proposant quelque remarque originale, c'est-à-dire indiscrète et discutable.

Depuis longtemps, M. Nicolas dort dans quelque chose que, sûrement, il ne consent pas, fantôme opiniâtre, à nommer *sa* tombe. M. Nicolas nous a quittés, nous et notre monde, mais je continue de témoigner aux lieux communs une vigilante gratitude. Certains d'entre eux m'ont rendu des services non pas éclatants, non pas profonds, mais évidents et répétés, des services pour lesquels la divine parole du poète eût été sans vertu. J'ai vécu parmi ces hommes que l'on dit simples parce que leurs ténèbres sont moins bruyantes que les nôtres. Mille fois, éprouvant l'impossibilité de toute communion, troublé par la farouche défense de ces âmes recluses, j'ai demandé l'intercession de quelque vieille vérité humaine, usée jusqu'à la fibre et pourtant solide encore. Ce charretier que je rencontrais tous les matins depuis deux ans et qui, j'en ai la certitude, souffrait de n'avoir pas une franche occasion de me saluer, il est devenu mon ami parce que j'ai pris sur moi de lui affirmer que les ciels pommelés annoncent la pluie. Cette pauvre mégère médisante qui m'épie derrière ses persiennes et connaît bien mieux que moi-même l'histoire de mes pas, je l'ai maintes fois désarmée, maintes fois sauvée de ses rêveries corrosives en lui rappelant à point que la jeunesse possède l'audace, mais manque d'expérience. Et Mériot ! Mériot, mon compagnon de guerre, était encore moins difficile : pour le mettre à l'aise et le dérider, il me suffisait d'assurer que l'appétit vient en mangeant.

Bénies soient-elles, ces humbles phrases au moyen desquelles nous vérifions de temps en temps que notre pacte avec les hommes est valide et respecté ! Et qu'à l'abri de ce léger voile, fleurisse et brille ma pensée secrète, libre, sublime, gracieuse, folle, et pour moi, pour moi seul !

LIV

LES SOUFFRANCES DE L'EXIL

Les rosiers luxembourgeois arrivaient chez nous précédés d'une renommée flatteuse.

Comme notre sol est fort lourd, nous avons fait une grande fosse et nous l'avons comblée d'une terre appétissante, aérée, saine et nutritive.

Les rosiers de Luxembourg ne sont quand même pas contents. Ils fleurissent à regret.

— Que voulez-vous ? Que réclamez-vous ? leur dis-je. Un peu plus de fumier ? Des tuteurs de luxe, peut-être ? Ou quoi ? Un sécateur d'argent ?

— Non, répond d'un air absent le plus vieux de la compagnie. Nous avons ce qu'il nous faut. Mais nous n'aimons pas beaucoup la colline qu'on voit là-bas. C'est tout, monsieur, et c'est grave.

LV

LES MESSAGÈRES

Nos fourmis familières, les fourmis de notre maison, celles qui mangent notre sucre, se noient dans notre vin et, parfois, d'un pas rapide, traversent toute la nappe telle un aveuglant Sahara, nos fourmis ont fait leur nid dans l'épaisseur des fondations, sous le réservoir d'eau douce. Nous savons, à maints petits signes, qu'elles ont là leur citadelle, leur réduit inexpu-

gnable. Elles savent, de leur côté, que, pour les en déloger, force nous serait de démolir la maison pierre à pierre, ce que nous ne ferons certes pas. En fait, la maison leur appartient. Elles ont, à l'extérieur, au pied des murailles, construit une route nationale sur laquelle, tout le jour, elles se hâtent et se croisent. Elles tolèrent notre présence durant la saison claire. Nous les tolérons moins bien, parce que nous avons, sans doute, le caractère moins bien fait et des idées saugrenues sur la nature de notre empire.

Au plus vif de l'été, par un beau soir orageux, notre fourmilière domestique lâche son grand vol nuptial. Le rite est toujours le même, depuis bien des années déjà. Je sens, à la qualité de la chaleur, que l'instant doit être venu. Je monte dans la chambre close où les bestioles vont paraître. Elles ont marché longuement dans les failles du mur et c'est près de la cheminée, entre le parquet et la plinthe, que la troupe surgit à l'air libre. Les fiancés aux grandes ailes ont l'air fort embarrassé. De très petites ouvrières les escortent, les soignent, les guident et, dirait-on, les encouragent. Alors j'ouvre la fenêtre et l'espoir de la fourmilière s'envole péniblement, dans la nuit brûlante et redoutable.

J'ai souvent, par la pensée, parcouru les labyrinthes de notre fourmilière. La température y doit être égale en toute saison, tant la retraite est profonde. Qui peut dire à la fourmilière que la soirée, dehors, est propice et que le moment est venu ? Les ouvrières, sans doute, celles qui font tout le jour des expéditions dans le jardin.

Il m'arrive assez souvent d'arrêter ces messagères avec un brin de paille et de leur donner à voix basse quelque sage avertissement : « Il fait chaud, c'est entendu, leur dis-je; mais le baromètre baisse et la pluie va tomber. Dites à Madame votre reine qu'il vaudrait mieux attendre un peu. »

Elles ne m'entendent pas toujours : je parle la langue fourmi, mais avec l'accent parisien.

LVI

LE SPÉCIALISTE, LE PHILOSOPHE ET LE PROPHÈTE

L'AUTO de Marcel Kuhn est dans le fossé. Cela s'est passé le plus simplement du monde. L'herbe de juin cachait le piège : une herbe opulente, gorgée de pluie. Les banquettes des routes ont de ces trahisons. Marcel Kuhn a voulu trop bien se ranger ; voilà sa machine sur le flanc, les deux roues droites dans la gadoue jusqu'au moyeu.

Le premier émoi dissipé, les dames retournent au tennis : la question dépasse leur compétence. Elles échangent des balles distraites et, de temps à autre, regardent si l'animal est remis sur ses pattes. Kuhn a bien du mal. Il a quitté sa veste et gardé ses gants. Il tâche à tirer du fossé, en même temps que sa voiture, sa jeune réputation de chauffeur. Il fait, avec beaucoup de dignité des efforts qu'une transpiration profuse ne prive pas de toute élégance. Une petite foule sympathique contemple la scène : rien que des amis, des gens qui ne s'aventurent pas à donner des conseils, des gens très intelligents, profondément persuadés qu'une auto ne reste jamais dans un fossé et que celle-ci, comme les autres, finira par retrouver son aplomb normal. Aussi bien, voilà le sauveur, le dépanneur. C'est M. Thiébaut, vétéran de la route, maître ès mécaniques. Il jette à la bête malade un coup d'œil précis. Et, tout de suite, à l'ouvrage ! Que faut-il ? Rien ! Des pierres, des briques, des planches, des crics, des madriers, des leviers, des cordages. M. Thiébaut revêt une salopette et opère. Il connaît la technique. Il mêle généreusement sa sueur à celle de Marcel Kuhn. Le monstre échoué se soulève un peu, retombe, frissonne, se cale, s'endort définitivement. Il

est très bien là. Qu'on le laisse donc tranquille ! La prochaine marée saura le remettre à flot.

Une heure s'épuise. La sueur coule. Les balles de tennis voltigent, effarées, dans la grande cage. La petite foule grossit, jabote, s'exaspère. Toutes les cinq minutes, le soleil vient voir où en sont les choses. Le vent soupire et glisse une main secourable dans les chevelures mouillées.

C'est un beau dimanche. La route est vivante. Des autos passent. Les plus grosses ralentissent et laissent choir un mot de compassion, un rire, un avis. Les plus petites sont les plus curieuses. Elles s'arrêtent auprès du monstre blessé, tels des fauves autour de la trappe où gronde un de leurs congénères. Elles députent des hommes à lunettes qui viennent contempler la scène et présenter au chauffeur malheureux de délicates condoléances. Ils ont une façon de dire : « Besoin de rien ? » qui doit se traduire en bon français par ces mots : « Voilà une chose qui ne m'arrive jamais à moi. » Puis ils repartent, pleins d'orgueil.

Les deux mécaniciens peinent dans le fossé. Ils ne se laissent pas distraire. Méthode et ténacité.

Arrive le colonel Béjot. C'est un savant. Il a lancé des chemins de fer à travers les sables de l'Afrique. Il regarde, par-dessus son binocle, la voiture, la route, la foule et le fossé. Il croise ses mains sur son ventre et demande tout doucement :

— Combien pèse votre voiture ?

Marcel Kuhn est plein de respect pour le colonel Béjot ; c'est pourtant avec une profonde indifférence qu'il daigne répondre :

— Neuf cent cinquante kilos.

— Neuf cent cinquante, reprend le colonel Béjot. Eh bien, nous aurions plus vite fait de la tirer du fossé en nous y attelant tous ensemble. Une dizaine d'hommes. Il n'en faut pas plus.

Il fait, mentalement, son calcul en agitant les sourcils. Il répète : « Nous aurions plus vite fait... »

Personne ne l'écoute. Personne ne le croit. On le respecte beaucoup, mais on ne le croit pas. Il parle trop bas.

Il n'insiste point, rajuste son lorgnon et regarde besogner les

deux mécaniciens. Deux fourmis sous un cadavre. La voiture s'est confortablement installée dans l'argile. Elle semble résolue à rester là quelques jours. Elle se trouve bien. Elle ne comprend pas pourquoi on la tourmente.

Un grand nombre de minutes s'écoulent. Environ vingt gouttes de sueur par front et par minute. Il faudra boire.

La route vit. Des hommes arrivent; d'autres s'en vont. On se lasse de tout, même du malheur d'autrui.

Un jeune cycliste s'arrête. C'est un paysan. Il a vingt ans à peine. Il est robuste, rougeaud. Il souffle. Il pétrit son vélo à pleines mains. Il n'a pas l'air content. Pendant un petit moment, il regarde en silence ce groupe d'hommes inertes et cette voiture en détresse. Et, soudain, il n'y peut plus tenir. Il jette son vélo contre la haie et, levant les bras, tombe au milieu de nous. Il n'est pas de haute taille; pourtant, il paraît grand. Son visage exprime un mélange de colère, d'étonnement, de pitié. Il crie d'une voix rude et pathétique :

— Quoi ! eh bien, quoi ! On ne va quand même pas les laisser là ! Une voiture ! qu'est-ce que c'est que ça pour dix hommes ! Allez ! On l'empoigne par l'arrière, qui est plus léger. Et toc ! sur la route. Après, il n'y a plus qu'à tirer.

Les mécaniciens relèvent le front, ébranlés. La petite foule considère presque timidement le jeune homme au visage rouge. Le colonel Béjot remue la tête de haut en bas.

— Allons ! allons ! crie le paysan. Dix hommes sur l'arrière, et je vous dis que ça suffit.

La voix est impérieuse, presque furieuse. Notre incertitude irrite le jeune homme; il la disperse d'un geste. Nous obéissons tous, sans discuter. Et, tout de suite, il donne des ordres, place les hommes, règle l'opération.

— Une ! deux ! trois ! Ensemble ! Bien ! Ça y est !

La voiture cède. Elle ne résiste plus. Elle se prête de bonne grâce à la manœuvre, comme un cheval qui sent la cuisse et l'éperon du maître.

En dix secondes, la voiture est sur la route. Nous sommes groupés tout autour, stupéfaits du miracle. Nous avons eu si

peu d'efforts à fournir ! Et pourtant, tout est fini. Le colonel Béjot sourit : l'esprit a trouvé une voix et une main. Le jeune homme cherche son vélo.

— On ne se sépare pas comme ça ! s'exclame Marcel Kuhn. On va boire un pot.

— Pas le temps ! dit le jeune homme.

Il est déjà en selle. Il lève son chapeau. Il rit. Il part. Il est loin. Il va, là-bas, sauver le monde. Il faut qu'il se dépêche. On a besoin de lui.

LVII

LES ROUTES HEUREUSES

Nous sommes un pays de plaines. Une grande table d'argile creusée de vallons par les eaux. Chez nous, les routes sont heureuses.

Les rudes pays de montagnes, là-bas, dans le Centre et le Sud, je les ai parcourus à pied, cent fois, au temps de ma jeunesse. Les routes y vivent d'obstacles. Elles se heurtent à chaque pas contre l'abîme et la muraille. Mais quelle prudence est la leur ! Comme elles sont sages et défiantes ! Elles hésitent longtemps avant de partir dans l'aventure. Elles abordent les pentes avec des détours et des lenteurs. Elles sentent que l'effort sera long. Elles sont sublimes, à la longue, et comme par nécessité.

Chez nous, les routes sont heureuses. Elles ignorent tout de l'effort. Alors, quand elles rencontrent une colline, elles se jettent dessus avec tant de hâte et même de désinvolture et surtout tant d'imprévoyance que le voyageur s'essouffle et songe, non sans un peu d'humeur, aux fortes routes raisonnables qui savent, sans perdre haleine, passer par-dessus les nuages.

LVIII

PROPOS DE ROUTE

La côte est roide et brûlée de soleil. Les gens qui la gravissent à midi poussent leur ombre devant eux et l'aspergent de sueur.

J'arrête volontiers la voiture et dis : « Voulez-vous monter près de moi ? »

Le passant réfléchit, hoche les épaules et répond : « C'est pour ne pas vous désobliger. »

Il se hisse à la place libre avec ses paquets et ses hardes, et nous commençons de causer, ce qui signifie que le voyageur parle et que je l'écoute d'une oreille assoupie.

— Qu'est-ce que c'est que votre voiture ? Ah ! ah ! c'est une Citroën... Moi, si j'avais une voiture, j'aimerais mieux une Bugatti. Au moins, les Bugatti, ça marche. Dame, ça coûte assez cher. Ce n'est pas de la camelote. J'ai un beau-frère qui possède une belle voiture. Lui, c'est une Rolls, pour le moins. Lui, il conduit bien. C'est pas pour dire... Non. Ah ! Mais, il est prudent. Je ne parle pas rapport à... Attention ! Hein ? Attention! L'auto, ça fait gagner du temps, surtout maintenant qu'on arrive sur la plateau. Mon beau-frère, lui, il va vite. Il est prudent, mais il va vite. C'est un gars qui sait conduire. Qu'est-ce qui fait ce petit bruit-là ? Comme c'est drôle, ces voitures d'aujourd'hui : on ne sait pas où mettre ses jambes. Vaut mieux ça que rien, bien évidemment. Vous êtes sûr de ne pas vous tromper de route ? Moi, d'ordinaire, je prends les raccourcis. C'est plus agréable. M'y voilà. Oh ! Ne vous donnez pas la peine. Pourvu seulement que je n'oublie rien. Je commençais d'avoir une petite courbature. Merci quand même.

C'est chaque fois la même chanson. Elle m'amuse assez bien. Ne m'amuserait-elle plus qu'elle m'intéresserait encore. Il faut noter les variantes.

LIX

DÉTOURS DE LA VERTU

Les mains au dos, le col courbé, je me promène dans les allées de mon jardin, en proie à une méditation dont le moins que je puisse dire est que je la trouve admirable. Je songe à l'indulgence, à l'esprit de tolérance, à la résignation sereine, à toutes ces belles vertus que j'aimerais tant de cultiver.

Pourtant, si le chien Castor continue d'aboyer de cette façon ridicule, si le jeune Castor m'empêche de songer en paix à l'indulgence et à la résignation, je vais probablement me résigner à lui donner une raclée.

Si le chien Castor était un oiseau, je dirais peut-être qu'il chante.

LX

RÈGLE DE LA PROSPÉRITÉ

Une courge qui fait son devoir montre une peau satinée. Dès qu'elle prend du ventre, elle doit se révéler sonore et répondre gaîment au doigt qui la percute.

Pendant la saison radieuse, une courge qui se respecte doit

grossir à vue-d'œil, oui, je dis bien : à vue d'œil. Qu'elle s'arrête d'enfler une heure et le jardinier vigilant devine le désordre interne. Il dit, hochant la tête :

— La courge se laisse aller. C'est fini. La voilà perdue.

Belle image, est-il pas vrai ? pour messieurs les financiers.

LXI

LA TROMPETTE DE L'ANGE

Pour avertir ses pratiques, le mercier ambulant joue d'une petite trompette qu'il porte pendue à son cou.

C'est une trompette douloureuse. De l'entendre me fait mal. Qu'elle retentisse au loin, dans les profondeurs du vallon, et la tristesse est sur moi. Quand le marchand reprend souffle, tombe un silence empoisonné. Puis de nouveau la trompette s'envole. Aussitôt des pensées que je croyais oubliées montent du plus trouble des abîmes. De vieilles souffrances flétries recommencent de saigner. Ah ! que le marchand s'éloigne ! Il m'a gâté ma journée. Il m'a déchiré le cœur avec sa petite trompette.

Le marchand passe. Il est rouge et gras. Il sourit à toutes les commères. Il jette un mot jovial à tous les passants. C'est le plus heureux des hommes. Il semble prendre un vif plaisir à crachoter dans sa trompette.

Hélas ! Que me signifie donc cet univers incohérent ?

LXII

LA NUIT DU 4 AOUT

C'ÉTAIT un soir ardent et dramatique. Je rêvais dans le haut du jardin en contemplant les coteaux illuminés de moissons. Un vent chargé d'amers parfums se traînait au ras du sol. Toutes les herbes, courroucées, semblaient demander justice. Une menace ineffable était suspendue sur le monde.

C'est alors qu'autour de moi parurent les fourmis ailées. Elles étaient dodues, bien nourries, drapées dans leurs ailes nacrées, longues, aristocratiques. Elles allaient et venaient avec animation. Et, soudain, l'une d'entre les plus nobles fit une chose surprenante : elle s'arracha les ailes avec une sauvage énergie. Aussitôt, ses sœurs l'imitèrent. Le sol, bientôt, fut jonché d'un millier d'ailes miroitantes. Le sacrifice consommé, les bêtes se prenaient à courir, affairées, de-ci, de-là, comme d'humbles ouvrières. Et moi, je tremblais presque d'horreur et d'admiration.

Je me pris à marcher, gravement, dans l'allée verte. J'étais soulevé d'enthousiasme. J'enviais les courageuses et je songeais : « Moi aussi, je ferai des sacrifices. Moi aussi, je renoncerai ! »

Ai-je donc vraiment des ailes à m'arracher de l'âme ? Quel orgueil, juste ciel ! Pitié pour le fou, juste ciel !

LXIII

AMERTUME DU SUCCÈS

Comme la cave était très noire, très silencieuse et glacée, les pommes de terre s'ennuyaient, dans l'angle le plus lointain. Elles contemplaient la lueur du soupirail et chantaient à voix basse l'hymne de leur tribu : « Nous vivons dans l'ombre inférieure pour que nos feuilles, un jour futur, puissent admirer le soleil ! »

Quand l'haleine du printemps pénétra par le soupirail, les pommes de terre se résolurent à l'évasion. Elles se mirent à faire des pousses, de longues tiges tendres, blafardes, qui commencèrent de ramper.

Le soupirail était loin, haut situé, mal accessible. Les frêles tiges translucides s'élancèrent de tout leur cœur. Le voyage dura longtemps, des semaines et des mois. Les hommes semblaient avoir oublié jusqu'à l'existence de cette cave.

Les voyageuses avançaient avec patience et courage : elles rencontraient des obstacles. Beaucoup perdirent le chemin, se prirent à tourner sur elles-mêmes, à s'emmêler et à se quereller entre elles, douloureusement, comme les serpents de la Furie. D'autres allèrent donner du museau contre les futailles et les bouteilles. D'autres s'égarèrent sans fin dans un chaos de vieilles caisses.

Une seule parvint au but.

Elle montre, au ras du mur, une tête mince et verdâtre. Elle a su trouver son chemin. Elle a rampé, sauté, volé, contourné les tonneaux, franchi comme par miracle des abîmes transis. Elle arrive, elle est arrivée au terme de ses épreuves. Mais elle est triste et sans espoir, car, dans l'angle de la cave, la pomme de terre, épuisée, n'est plus qu'une bourse flétrie.

LXIV

LA CHÈVRE EN PRIÈRE

Que fait la chèvre Amalthée ? Elle est à genoux comme une femme en oraison. Elle donne, à tout le jardin, le spectacle édifiant de l'adoration et de l'humilité. A qui fait-elle une prière ?

La chèvre Amalthée ne prie point. La pauvre bête ne prie personne. Elle tire sur sa laisse et sait qu'en s'agenouillant elle gagne dix bons centimètres. Dix centimètres d'herbe verte, ce n'est point à dédaigner pour une chevrette gourmande.

Au fond, je ne suis pas bien sûr que la chèvre Amalthée ne prie point.

LXV

LE MÉPRIS DES BIENS TEMPORELS

Cette belle croûte de pain rassis, vraiment, le chien Dick n'en veut pas. Le vieux gardien n'a plus faim. Il est revenu des plaisirs. Manger lui est une fatigue. Tout l'ennuie, tout l'accable. Il retourne la croûte, négligemment, d'un coup de nez. Il soupire et se lamente dans ce muet langage des chiens que je comprends souvent mieux que le bavardage des hommes. Il dit : « Je ne la mangerai, cette croûte, que pour vous faire plaisir. Je ne la mangerai que si vous y tenez absolument. »

Cette noble lassitude me touche et je siffle le jeune Castor. Je crie : « Castor, viens vite manger le bout de pain. »

Le vieux sergent-chien se redresse aussitôt. Sa gueule s'emplit de salive. Il mord la croûte à pleins crocs. Il gronde en regardant autour de lui d'un œil oblique : « Tiens, tiens ! J'avais faim quand même. Non, n'appelez personne et surtout point ce jeune sot. Délicieuse, votre lichette. Et, si vous en avez une autre, comptez sur moi. Je veux dire : pensez à moi. N'oubliez pas votre dévoué serviteur. »

LXVI

TROIS PROVERBES

Proverbes pour le mois de mai

QUI ne sait se courber ne voit pas le jeune muguet.

★

Les premiers passants emporteront tout le muguet, mais les derniers venus en trouveront encore à leur suffisance.

★

Un proverbe pour le mois de septembre.

Si vous parlez trop fort, les champignons se cachent.

LXVII

MUSIQUE DU MONDE

J'IRAI marcher dans l'allée verte, et si je peux retenir mon souffle, si mon cœur est pacifié, j'entendrai les bruits du monde.

Ce sont les bruits d'un monde heureux. Des sauterelles mâles, en extase, s'enivrent de leur désir. Un grillon sonne longuement, comme le télégraphe dans une gare de village. Un ramier passe, à contre-vent, et fait gémir l'air sonore. Au loin, une poule médite, à la recherche d'un gravier. Le piano, tourmenté par des mains enfantines, abandonne au fil des brises la tristesse de Chopin. L'onagre déplie sa fleur jaune et je l'entends, car j'entends tout, même la graine qui prend son vol, même le puceron qui boit à longs traits la sève amère du dahlia.

J'ai connu d'autres musiques, farouches et sacrilèges. Celles-ci, pourtant, les paisibles, me déchirent quand même le cœur.

C'est le chant de ma saison. C'est mon temps, le temps de ma vie.

Écoute, ô furtif ! Écoute ces bruits éternels que nul n'entendra deux fois.

Est-il possible que tu aies déjà presque tout dépensé de ce temps qui est le tien dans l'éternité du monde ?

Est-il possible que tu aies consumé déjà ta parcelle d'éternité ?

LXVIII

LA TOMBE ABANDONNÉE

UN jour perdu dans l'avenir, je serai mort depuis mille et plus de mille ans.

Un homme passera sur ma tombe et se penchera pour me parler dans le silence du soir.

Il dira, je sais qu'il dira : « Ressuscite une minute, ô âme, et demande à respirer l'une des odeurs du monde, celle d'entre toutes les odeurs qui pourrait te rendre à la vie, par tendresse grande et poignante.

« Veux-tu respirer l'odeur du premier feu de bois que l'on allume en automne ? Veux-tu respirer l'odeur du pain que l'on cuit dans un village ? Veux-tu sentir l'âcre odeur des orties qui croissent dans le vieux chemin ? Préfères-tu le parfum de la mûre du roncier, tiédie par le soleil de septembre ? Ou l'exhalaison du sureau vert, un soir d'orage ? Ou l'odeur des champignons à l'extrême pointe du matin ? Ou les cheveux, après le bain, de ton petit garçon dernier-né ? »

Alors, noyé dans l'ombre et l'oubli, je répondrai, du fond de la terre : « Pourquoi me déchires-tu, passant ? Pourquoi veux-tu me faire choisir entre mes trésors secrets ? »

LXIX

LA COLLINE ET LA RIVIÈRE

ENTRE la rivière et l'âpre colline, les hommes ont fait une chaussée, une belle route retentissante sur laquelle, tout le jour, passent les voitures, les voyageurs, les paysans et les troupeaux.

Un soir que j'errais au bord de la route, j'entendis notre colline se lamenter dans l'ombre. Elle disait : « Autrefois, je régnais sur ce pays, d'un horizon jusqu'à l'autre. Mais cette rivière obstinée m'a rongée, petit à petit. Elle m'attaque par le pied. Elle m'ébranle et me ruine. Elle est mon tourment, mon effroi, mon châtiment éternel. Un jour, elle m'aura vaincue et je ne serai plus rien que du sable au fond des mers. »

— « Pourquoi te plains-tu ? murmurai-je en me tournant vers la colline. Tu n'as plus rien à craindre : nous, les hommes, nous avons construit cette route. Elle est dure et bien fondée. Même en ses débordements, la rivière ne peut t'atteindre. Allons, sommeille en paix. Pourquoi, vraiment, te plaindrais-tu ? »

La colline tardait à répondre. Elle dit enfin, très bas, par la voix de toutes ses herbes : « Mais, dans mille ans, serez-vous là ? Dans un ou deux millions d'années, serez-vous là, pauvres petits, pauvres courageux petits ? »

LXX

L'IMPERTINENTE

La fleurette jaune de l'aigremoine me jette au passage un coup d'œil sarcastique et je me demande pourquoi. C'est une plante d'aspect modeste et d'utilité douteuse. Je l'apostrophe aussitôt :

— Que fais-tu là, sur le bord du chemin ? Es-tu donc si curieuse ?

— Peut-être, répond l'aigremoine.

— Eh bien, lui dis-je, tant pis pour toi. La terre nourrissante est rare, ici. Ne ferais-tu pas mieux de vivre au milieu du pré, dans la fraîcheur et l'abondance, avec les herbes fourragères ?

La petite plante farouche se prend à rire gaîment.

— Non, non, je suis bien où je suis. Mes fruits se formeront

bientôt. Tu les connais : ils sont pourvus de fines griffes inoffensives. Ils seront mûrs à l'automne, quand Blanche, ta femme, commence à porter des robes de laine. Elle passera sur le chemin ; mes fruits s'accrocheront à sa robe qui les emportera plus loin, sur les autres chemins du monde, car vous autres, les hommes, nos serviteurs bénévoles, vous suivez toujours des chemins. Si je fleurissais au milieu de ta prairie, mes enfants grandiraient à mon pied et m'enlèveraient la lumière. Comprends-tu pourquoi je préfère me tenir au bord du chemin ?

— Heu... répondis-je en maugréant, il me semble que ta réponse est un peu bien finaliste.

— Finaliste ! répétait la petite fleur en louchant vers le ciel ! Finaliste ! Finaliste ! Et l'on dit que les hommes sont intelligents. Et l'on dit qu'ils savent parfois tout comprendre à demi-mot !

LXXI

LE POÈTE ET LE LION

Paul Claudel est debout au milieu de ma maison. Il articule tous les mots avec une force paisiblement explosive. Une étincelle de saphir voltige dans l'épais cristal de ses lunettes. Il sourit, mais c'est à peine. Il dit :

— On s'est moqué du melon de Bernardin de Saint-Pierre. Le melon aurait des côtes pour être mangé en famille ! Eh bien, c'est au moins divertissant. Si l'on y trouve à redire, je vais déclarer tout de suite qu'avec sa grosse tête comique le lion a été créé pour figurer sur les boîtes de cirage. Oui, je prétends que le lion a été créé spécialement pour s'accroupir sur l'initiale des magasins du Louvre.

Le poète rêve une minute et reprend, sérieusement :

— Je n'aime pas les gens sérieux, les gens qui sont toujours sérieux.

LXXII

L'INGÉNIEUSE BOUQUETIÈRE

La carotte sauvage, dont la racine sent si bon qu'elle séduit et retient les fourmis, la carotte sauvage fait, pendant la belle saison, une fleur en ombelle d'un blanc sans éclat, sans fraîcheur. Mais, au centre de tout ce blanc, s'épanouit, miraculeuse, une petite corolle pourpre. Elle semble, au milieu des autres, une reine mystérieuse, nourrie de sucs trop précieux pour qu'on les puisse prodiguer.

Interrogez la carotte quand sa fleur est épanouie, dans la tiédeur de midi. Demandez-lui les raisons de ce caprice délicat. Elle vous avouera qu'elle a lu les bons auteurs et que cela fait réfléchir.

— Au train, dit-elle, où vont les choses, force nous est de céder à la publicité. Il faut attirer le chaland. Si vous saviez comme les insectes sont sollicités, maintenant ! Au plus malin la clientèle.

LXXIII

PHILOSOPHIE DU POUVOIR

Les enfants jouaient dans le clos. Ils y prenaient beaucoup de peine. La pelle et la pioche en main, les uns creusaient de grands trous. Les autres transportaient la terre. D'autres encore élevaient des murailles et mettaient moellon sur moellon.

Bernard et Gérard cheminaient d'un bout à l'autre du chantier, surveillaient la besogne, donnaient des ordres, enfin décidaient de tout.

— En vertu de quel droit, leur dis-je, vous faites-vous obéir ? Sans doute êtes-vous les meilleurs, les plus instruits, les plus sages ?

Les deux garçons me regardèrent avec un peu d'embarras.

— C'est vrai, dit Gérard, on dirige ; mais on ne le leur dit pas. S'ils le savaient, ils crieraient.

— Et puis, ajouta Bernard, tous tant qu'ils sont, ça les ennuie de faire les additions, les calculs et tout ce qu'il faut faire pour que notre jeu marche. Mais, nous deux, nous voulons bien. Alors, c'est nous qui commandons.

Il n'y avait rien à répondre. Aussi ne répondis-je rien.

LXXIV

ALICE ET LES VIEILLARDS

Comme Alice traversait la place du village, elle aperçut deux vieux paysans, deux vieux époux à n'en pas douter, qui se chamaillaient de leur mieux.

Alice, notre amie au grand cœur, ne peut tolérer de telles misères. Elle ne peut jouir du repos que les autres ne l'aient aussi. J'en connais beaucoup par le monde qui ne sont pas faits autrement et souffrent sans discrétion de cette noble infirmité.

— Ne pensez-vous pas, dit Alice aux vieillards, de sa douce voix chaleureuse, que vous feriez mieux de tomber d'accord et de ne plus vous tourmenter mutuellement ? A votre âge, vous devez donner l'exemple de la concorde.

Le vieux se prit à sourire d'une bouche perdue parmi les rides. La vieille, le sourcil rétif, tira soudain de son corsage un cornet

acoustique d'un modèle antédiluvien et, l'appliquant à son oreille, gronda :

— Je n'entends pas. Répétez et parlez plus fort.

Rouge, troublée jusqu'au fond de l'âme, Alice commença de crier avec désespoir de ces paroles raisonnables que l'on dit si volontiers d'une voix douce et chaleureuse.

LXXV

L'ÉCORNIFLEUR SCRUPULEUX

N'AVEZ-VOUS pas honte ? siffla, dans le silence, entre deux colères du vent, le petit sapin revêche.

Il n'y avait, près du sapin, que de hauts peupliers somnolents. L'hiver les avait déjà nettoyés jusqu'à la carcasse. Ils végétaient comme en rêve et ne répondirent même pas.

— Kiakiak ! dit une pie folle. A qui donc en avez-vous ?

Le petit sapin querelleur hocha vivement la tête.

— Pas à vous, la péronnelle.

Et, tout de suite, il recommença de siffler : « Vous devriez avoir honte ! Pour vivre aux crochets des autres, il faut manquer d'honneur. »

Les escadrons du vent passèrent sur notre vallon et, pendant une bonne minute, on ne perçut que leur galop. Quand le silence retomba, se fit alors entendre une petite voix aigrelette. Elle sortait d'une touffe de gui posée comme un pompon sur le tronc d'un peuplier.

— Oh ! je comprends, je comprends, soupirait la touffe de gui. C'est pour moi qu'il dit ces choses désagréables. Il passe son temps à m'insulter, à me reprocher, surtout, d'être ce que je suis. Bah ! Il ne comprend rien à rien. Assurément, je n'ai pas de racines et ce n'est pas ma faute, je vous prie de le croire. Mais

qu'on ne soit pas injuste à mon égard. Pendant la belle saison, pendant quatre ou cinq mois peut-être, je mange à la table des princes. Oui, oui, je ne le nie pas. Mais, tout le reste du temps, mon généreux hôte sommeille. Regardez : plus rien de vert, si ce n'est moi, l'écornifleur. Tout le long du long hiver, c'est moi seul qui travaille et respire. Il n'y a plus que moi d'utile ici. Ainsi, messieurs et mesdames, je rends tout ce qu'on m'a prêté. Non, je ne suis pas un ingrat. Jusqu'au prochain mois d'avril, je vais faire vivre la maison. Il faudrait quand même le savoir et me rendre justice.

— Kiakiak ! Qu'avez-vous à répondre ? dit la pie d'un air moqueur en sautant sur le sapin.

Le petit sapin grognon se retira dans le silence. Comment pardonner au gui ? Comment pardonner, Seigneur, à ceux que nous avons offensés ?

LXXVI

LES PETITES COMPENSATIONS

QUAND le ciel est bas et la lumière indigente, je vais me promener de préférence dans l'allée où notre jardinier répand un peu de sable frais, et ce sable me fait soleil.

Si le temps est vraiment trop sombre, je crie : « Lâchez le cochon ! »

C'est l'expédient suprême. Le cochon, sorti de sa bauge, se précipite dans l'herbe. Il est si rose et si gras qu'il éclaire toute la prairie. Parfois, le soleil, jaloux, ouvre l'œil et nous éblouit.

LXXVII

L'AMATEUR DE FABLES

MATHIEU m'a dit, un jour :

— J'aurais plaisir à composer aussi des fables, des fables de mon jardin. Malheureusement, je n'ai pas de jardin.

Cette remarque déconcertante m'a fait rêver tout un soir.

Quand je n'avais pas de jardin, je regardais fleurir les fables dans les bosquets du Luxembourg. Un très petit jardin suffit à l'amateur fervent pour y cultiver les fables.

J'en ferais pousser dans un pot sur le bord de ma fenêtre.

LXXVIII

COMMANDEMENTS DU JARDIN

TU ne mangeras plus les fruits que tu préfères, ni les légumes de ton choix : tu mangeras ce que ton jardin te donne, et pas autre chose.

Tu ne jouiras plus en paix ni du soleil ni de la pluie : les exigences du jardin pèsent plus lourd que ton plaisir.

Ne te gratte plus au hasard : cela te démangera d'abord à la place où les plantes poussent.

Le jardin te donnera plus d'espérances que de pommes. Mais une espérance de pommes fait un cidre délicieux dont on peut fort bien se griser.

Tu seras si pressé de voir fleurir les chrysanthèmes que tu n'auras pas toujours un regard pour les iris.

Tu penseras, tous les avrils : « Voilà donc enfin l'année où nous aurons des abricots ! » Le destin qui veille sur toi te gardera longtemps encore ce petit bonheur en réserve.

Tu posséderas le monde entier comme autrefois, assurément, si ton jardin n'est pas jaloux. Mais tous les jardins sont jaloux.

LXXIX

PROJETS POUR UNE AUTRE VIE

Si je reviens jamais au monde pour vivre deux ou trois cents ans, je ferai peut-être un roman, peut-être une comédie ou — qui sait ? — peut-être un drame avec chacune de mes fables.

Impossible, cette fois-ci. Je n'ai plus le temps devant moi. Je ne peux offrir que de la graine. Semez-la dans vos jardins, ô mes amis du monde entier ! Semez-la dans vos plates-bandes, en souvenir. Elle vous donnera des fleurs et vous penserez à moi.

LXXX

CONCERTO POUR LE VENT DU SOIR

La nuit va tomber bientôt, toutes mes araignées dorment. La chatte blanche, comme une pensée, traverse le crépuscule.

Qu'est-ce qui brille au lointain, dans la brume de la colline ? Non, ce n'est pas une étoile : c'est le soc d'une charrue, fourbi par les labours d'automne.

Mon fils Jean, d'un doigt léger, joue, sur le piano centenaire, une musique délicate qu'il a peut-être inventée.

Qu'est-ce qui nous vient du moulin ? C'est l'odeur de la farine. On voudrait lui parler. On voudrait l'accueillir comme une personne amie.

Je vois les feuilles de la menthe emperlées dans le brouillard.

Je ne resterai point ici quand ils vont couper le grand arbre. L'affreux bruit de l'arrachement me hanterait jusqu'au renouveau.

Mon fils a tiré du piano quelque chose comme un soupir et j'en ai le cœur déchiré.

Il fait froid. Ferme la fenêtre.

Je reconnais à ma tristesse que je suis encore un poète.

LE BESTIAIRE ET L'HERBIER

A Jean Rostand

Copyright by Mercure de France 1948.

I

PSAUME MISERERE

Pitié pour l'escargot qui s'est lancé courageusement sur le désert de la route goudronnée, mais qui n'aura pas assez de salive pour faire la moitié de la course !

Pitié pour la fourmi qui a perdu son chemin, que le génie de la fourmilière a froidement abandonnée, et qui, si jamais elle se tire d'affaire, sera jugée pour abandon de poste.

Pitié pour la petite feuille qui veille à l'extrémité de la branche la plus longue, qui souffre du vertige et se demande tout le jour ce qu'elle fait à cette place.

Pitié pour la graine que le vent a jetée sur les pierres calcinées et qui meurt dans les tourments en serrant contre son cœur un message inentendu !

Pitié pour la semence qui vient de tomber sur une terre grasse et qui n'en a pas fini avec ce monde incohérent !

Pitié pour le malheureux qui n'a pas de maison sur sa tête ! Pitié pour l'homme comblé qui porte sa chère maison comme l'on porte un fardeau !

Pitié pour la fille à cheveux rouges qui, bien grasse, saine et parfumée, attend, derrière sa vitre, un époux qui ne viendra pas !

Pitié pour le roi David qui croit faire oublier ses crimes en égorgeant des veaux sur les autels de Jahvé ! Pitié pour les veaux immolés sur ordre du roi !

Pitié pour le grain de sable qui est descendu des montagnes, qui est en route sur les pentes depuis des millions de siècles et qui tombera dans la mer, toutes résistances vaincues, bien avant la fin des temps !

Pitié pour le grand poète qui a reçu tous les lauriers, sauf certaine petite couronne qu'il mépriserait s'il l'obtenait, mais dont la seule pensée lui fait perdre le boire, le manger et le dormir !

Pitié pour l'insecte argenté qui dévore patiemment le papier du vieux livre et qui se croit très savant !

Pitié pour le triomphateur qui traverse la ville conquise, debout sur un char, au milieu de son armée, mais qui a déjà l'intestin grouillant de vers et que l'eczéma fait souffrir d'atroces démangeaisons !

Pitié pour le poisson pêché ! Pitié pour le pauvre pêcheur qui ne peut pas ne pas faire, parfois, d'affreuses pêches miraculeuses !

Pitié pour la créature qui loue son créateur et l'accable en secret de supplications toutes semblables à des reproches ! Pitié pour le créateur qui endure la souffrance de toutes ses créatures !

Pitié pour le néant qui se figure qu'il existe et qui ne s'en console pas !

II

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ALTISES

Le puceron des crucifères porte un nom délicieux, car il s'appelle altise. Cela dit je me hâte d'ajouter que l'altise m'inspire une véritable aversion.

Notre malheureux jardin, il y a quelques années, s'est trouvé mis à sac par des milliards de pucerons. Non contents de transformer en dentelle mainte et mainte plante potagère, ces agiles

petits sauteurs s'étaient attaqués aux plantes d'ornement : ils dévoraient les capucines, ce qui me semble impardonnable. Ils ne dédaignaient pas la vigne, et celle-ci cumulait donc les raisons de ne pas nous donner de fruits. Il suffisait de se promener une minute dans notre clos pour comprendre que la civilisation puceronne était à son apogée. Pas un radis sans morsure et pas un chou sans points noirs. La presse puceronne, qui circule de feuille en feuille, proclamait la grandeur et le génie de l'altise, honneur du règne animal. Pour nous, et non sans amertume, nous désespérions de revoir jamais des navets dans nos ragoûts et des giroflées dans nos vases. Nous n'avions plus grande confiance dans les destinées de notre cher jardin.

La vie éprouve toujours des révolutions soudaines. Une étrange maladie s'est abattue sur les altises. Je ne sais quel vilain microbe a développé glorieusement son empire par-dessus celui des pucerons sauteurs et les pucerons, en une semaine, ont disparu de notre monde, non sans laisser d'horribles traces.

Nous avons été tranquilles pendant deux ou trois années. Puis d'autres misères sont venues, pour nous rappeler à temps qu'il ne faut jamais s'endormir et qu'il n'est pas, pour nous autres hommes, de victoires définitives.

III

ÉMINENTE VERTU DE LA VIE

« On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre », sauf cette sorte de mouche que les spécialistes appellent justement mouche du vinaigre.

Car toute liqueur sera bue et toute substance mangée. Tout poison est aliment. Tout fiel trouve amateur. Toute citadelle de l'ordure est paradis pour un être. Tout désert a ses fidèles.

J'ai vu des algues vertes qui vivaient dans l'eau distillée et qui ne s'en plaignaient pas. Il doit exister une moisissure opiniâtre qui prospère sur le vitriol et le digère avec délices.

IV

SOLITUDE AU FOND DE L'ABIME

Ces personnages de nos fictions, ces personnages de nos livres à nous autres, inventeurs, architectes de songeries, pétrisseurs de limons, édificateurs de nuages dont certains, parfois, se montrent aussi résistants que le roc, ces créatures de notre vie seconde, qui donc nous dit, qui donc ose nous dire que nous les modelons presque toujours à notre image ?

En vérité, c'est moi qui me sens parfois tenté d'imiter mes personnages, de me modeler sur eux, car tantôt ils me délivrent et tantôt ils me harcèlent, tantôt ils me purifient, tantôt ils me contaminent. Il n'y a pas de loi.

J'ai raconté, jadis, dans *les Maîtres*, je crois, cette anecdote de Laurent Pasquier, le jeune savant, qui, apercevant au passage une araignée tombée dans le fond d'une cuve dont elle ne peut s'évader, revient sur ses pas, le soir, et renverse la cuve afin de libérer la bête. Tout cela, par un noble effet, sans doute, de ce que nous appellerons la solidarité animale.

J'ai, ce matin, aperçu, dans le fond de la baignoire, une fort belle araignée. Elle avait des pattes délicates, agiles et l'air intelligent, comme l'araignée de Laurent. L'idée m'est alors venue d'imiter mon cher Laurent. Ce n'est pas commode. Je ne pouvais pas retourner la baignoire. J'ai donc entrepris de tendre la perche à l'araignée. Je lui ai présenté, avec douceur, un journal replié. Elle a vu là, sans doute, une menace, un piège peut-être,

et elle s'est enfuie aussi loin que possible. J'ai recommencé, dix fois, m'efforçant de ne pas mutiler ou meurtrir la bête, d'être digne de mon Laurent. J'y ai pris beaucoup de peine. Que de mal pour sauver quelqu'un ! Les êtres ne parlent que de leur salut, mais ils ne veulent pas être sauvés.

V

PROPHÉTIE D'AVANT L'AURORE

Celui qui n'a pas souffert pour l'amour de Dieu souffrira par l'amour de l'homme.

Celui qui vit en paix avec la femme sera blessé par ses amis.

Celui qui s'est cuirassé contre toute complaisance humaine pleurera pour la mort d'un chien, d'une perruche ou d'un poisson.

Celui qui dédaigne ses semblables et qui ne chérit pas les bêtes sera saisi de passion pour les pierres et les métaux.

Et celui qui n'aime que soi connaîtra, dès ce monde, toutes les douleurs de l'enfer.

VI

UN REDOUTABLE ALLIÉ

Le Seigneur blaireau se repaît de vers blancs, ce qui devrait lui valoir notre loyale gratitude. Par malheur, pour trouver ses proies, le butor fouille le champ, arrache les pommes de terre et laisse après soi le désordre.

Si je rencontrais le blaireau, — mais il n'est pas d'humeur liante, — je lui dirais : « Laissez-nous donc nous débattre avec nos ennemis familiers; c'est trop cher payer votre alliance. »

Si je ne le rencontre pas, je lui écrirai un mot que je lui ferai tenir par l'ambassadeur des bêtes sauvages.

VII

LADY MACBETH A LA LOUPE

Toutes les mouches de la maison se sont réfugiées dans ma chambre où j'entretiens un peu de feu, car la saison est sombre et maussade.

Tuer m'a toujours fait horreur, et même quand il s'agit d'infimes bestioles. Il faut, pour que je m'y décide, il faut que ces bestioles s'obstinent à troubler l'ordre que j'ai cru bon d'instituer dans mon domaine et que j'entends maintenir.

Aujourd'hui les mouches sont folles. Elles m'empêchent de travailler et même de m'abandonner à mes rêves ordinaires. Je les tue, pour obtenir, au moins, la paix et le silence. Elles se laissent assez bien tuer, les malheureuses. Mais chaque meurtre fait une tache sur le mur ou sur la vitre. Chaque meurtre laisse une trace qui se refuse à disparaître. Même la mort d'une très petite mouche va crier, pendant longtemps, va crier à la face de l'univers, justice et réparation.

VIII

LE CARTÉSIEN MALCHANCEUX

Cet insecte étrange, que je trouve mort entre les pages de mon livre, il n'était pas semblable à tous ces vermisseaux qui découpent des arabesques dans les papiers vénérables. Il s'est trouvé pris sous le livre et, comme les fameux voyageurs dans la forêt, il a tenté de se tirer d'affaire. Il a commencé de percer les cahiers. Il a fait un beau trou, puis une belle galerie de mine. Et il a marché tout droit. Hélas, il est mort à moitié de la route, malgré son courage et malgré Descartes.

IX

LA DANSE DE L'ADORATION

Depuis quelques jours, les mouches de la chambre semblent se désintéresser de moi. Et non seulement de moi, mais encore de tout ce qui, d'ordinaire, les sollicite ou les attire. Elles ne voient pas les fleurs des vases. Elles ne cherchent pas, sur la table, le petit cristal de sucre, la miette de pain, la goutte de lait qui restent là, quelques instants, comme des souvenirs du déjeuner. Elles ne vont pas bourdonner devant les fenêtres closes. Elles ne rêvent même pas, tête en bas, sur le désert des murailles. Elles sont une bonne quinzaine et elles volent, silencieusement, au centre de la chambre, non loin du plafond. Chacune d'entre elles trace des courbes régulières, harmonieuses,

sans trop s'écarter d'un centre idéal. Elles ne se heurtent jamais. C'est une danse bien réglée, un ballet mystérieux.

Si j'attrape l'une d'elles, au vol, — ce qui n'est point aisé, mais elles ne se posent jamais, — je la trouve maigre, consumée. Où puise-t-elle, puisqu'elle ne mange pas, ce genre d'énergie qu'il faut, malgré tout, pour voler ainsi, sans arrêt, pour voler en rond pendant des journées entières, jusqu'à l'épuisement final ? O petite vie incompréhensible !

Je pense à la valse des derviches que j'ai jadis admirés et qui se pouvaient admirer, car leur quête du vertige n'avait sûrement rien d'abject. Ils cherchaient Dieu par le corps, comme beaucoup de mystiques, mais ils le faisaient avec grâce. Une flûte et deux violons les assistaient dans leur entreprise. Les mouches du plafond ont peut-être, elles aussi, des musiques très subtiles que je ne peux pas entendre, avec mes sens grossiers.

X

LA MUSICIENNE IRRITÉE

C'EST une grosse mouche velue, bruyante, brutale, furieuse. Elle semble ivre de son bruit et toute vibrante d'orgueil. Comment ne point admirer ce vol brusque et autoritaire ? Vraiment, elle est la maîtresse de l'espace. N'est-ce point à peu près le nom que portent les gros avions qui traversent en grondant les nuées et les tempêtes ?

Parfois, la mouche véhémente heurte la fenêtre fermée. Cela fait un bruit tel que j'ai lieu, chaque fois, de croire la bête assommée. Non ! Elle se reprend à virer d'un mur de la chambre à l'autre. Elle est, assurément, mieux construite que nos avions. Maîtresse du ciel ? C'est trop peu : mettons maîtresse du monde, impératrice tyrannique de mon silence.

Comme l'impératrice, à la longue, m'importunait, j'ai fini par l'abattre, d'un revers de mon chapeau. Voici la pauvre vaniteuse inerte, les pattes en l'air. Elle n'est plus, tout à coup, qu'une très frêle, très légère et misérable petite carcasse. Elle a, pour jamais, fini de jouer du violoncelle sur les nerfs de mon ennui. Pendant quelque temps encore, le calme en sera hanté.

XI

APOSTROPHE A SANSON

Le vermisseau sinueux qui broute les vieux papiers s'est aventuré dans le cahier tout neuf auquel, chaque jour, j'ajoute quelques lignes. Je lui dis, entre haut et bas :

« Un peu de patience, quand même ! Encore un petit instant, Monsieur le bourreau ! »

XII

L'APOTRE

Le scarabée minuscule se déplace avec lenteur et tombe en rêverie à l'ombre de mon encrier. Je l'interroge, non sans respect, sur ses cogitations. Il répond par bribes de phrases. Il n'a pas encore choisi entre le point de vue ontique et le point de vue ontologique. Il est quand même résolu fermement à fonder sans retard une école et à convertir tous les scarabées du monde, peut-être même, si la force lui est donnée, le peuple infini des coléoptères, peut-être les frères malheureux qui subsistent au fond des eaux.

XIII

LA TRIOMPHANTE

Couchée dans la prairie, à l'ombre d'un ormeau, la vache enseignait les génisses. Elle disait : « Nous dominons maintenant le monde. Notre espèce admirable est répandue jusque dans les pays les plus lointains. Nous avons asservi ces ridicules animaux à deux pattes, les très faibles et misérables hommes. Ils sont obligés de travailler pour nous. Ils construisent nos étables, renouvellent notre litière, coupent le foin et les betteraves, nous apportent notre nourriture et nous débarrassent à point nommé du lait qui gonfle nos mamelles. Enfants, ayez pitié de ces serviteurs vigilants. Soyez bonnes pour les hommes. Le monde nous appartient et nous y ruminons en paix en attendant le jour où chacune de nous est ravie par les dieux et transportée dans les prairies sacrées où nous devons pâturer jusqu'à la consommation des temps. »

XIV

LAUDATOR TEMPORIS ACTI

La vieille mouette vocifère en me regardant d'un œil fixe : « Autrefois, de mon temps, les mouettes travaillaient pour vivre, les mouettes dignes de ce nom savaient pêcher le poisson. Aujourd'hui, tout s'en va. Les jeunes mouettes ne font plus

rien. Elles se contentent de voleter devant la bouche de l'égout pour y happer les débris qui viennent de ce grand hôtel. Vrai! C'est à désespérer. Ah ! pardon ! Excusez-moi. Je vois passer dans l'eau une croûte de leur sale pain. Permettez que je m'en saisisse. Que voulez-vous ? Le poisson devient rare, avec ce maudit égout. Il faut vivre en suivant son temps, même quand il vous fait horreur. »

XV

L'ÉCOLE DES PRODIGUES

Le limaçon coupe la tige du dahlia. Ce beau travail accompli, ne croyez surtout pas qu'il va gruger sa proie : il se préoccupe aussitôt de trancher la tige voisine. Ce qu'il veut, dirait-on, ce n'est pas se nourrir, mais seulement prendre à chaque plante une goulée de verdure fraîche.

Le ver blanc fait à la betterave une morsure empoisonnée. Puis, laissant là ce festin, il va, non sans peine et terrassements tâter de la betterave voisine.

D'une dent pointue, l'écureuil creuse une loge dans la noisette. Puis il la laisse tomber et s'en prend à la voisine. Nous foulerons au pied les reliefs de son capricieux festin en nous promenant dans l'allée verte.

Théodore, mon compagnon, que je prends à témoin de ces pratiques absurdes en semble vivement choqué. De son étui d'argent, il extrait une cigarette. Il en tire deux bouffées, puis il la jette au loin et, tout de suite, en prend une autre.

XVI

BERTRAND ET RATON

La pigeonne a fait son nid dans le tilleul. Deux petits ont vu le jour et nous suivions à temps perdu le manège de l'oiselle.

Pour laisser grossir les petits sans risquer toutefois de les perdre, Marcel, le jardinier, est monté dans l'arbre et a lié les pigeonneaux par la patte, avec une cordelette. Il est redescendu bien content, bien tranquille.

Le chat, qui jusque-là ne s'était pas même donné la peine d'observer la couvée, a tout aussitôt senti que son heure était venue. Il n'avait plus qu'à prendre livraison des petites proies désignées. Il l'a fait le jour même. Il s'en lèche encore la moustache.

XVII

DUC DE CLARENCE ET C^ie^

Le flacon de sirop d'érable offert par nos amis canadiens, il a été tout de suite signalé par ce qu'on appelle, à la fourmilière, l' « intelligence service ». Les rapports mentionnaient même que le bouchon bouchait mal et qu'on y avait découvert un passage étroit mais suivi, quelque chose de comparable au détroit de Magellan.

Alors les fourmis sont venues par centaines et par milliers

pour s'enivrer de sirop. De toutes celles qui sont entrées, pas une seule n'a pu sortir. D'innombrables cadavres flottent sur la liqueur délectable.

Cette mort en pleine orgie est quand même une laide mort. En dépit de leurs vertus légendaires, que nos vieilles adversaires, les fourmis de ma maison, ne comptent plus sur mon estime.

XVIII

SPLENDIDE ISOLEMENT

Impossible, désormais, de garder un pot de confitures dans le buffet de la salle basse : les fourmis finissent toujours par le découvrir et par le piller. Les éclaireuses le repèrent et préviennent la citadelle; quelques instants plus tard, une colonne se met en route.

Organisons la défensive : j'ai placé le pot de confitures au milieu d'une écuelle d'eau. Les fourmis, déconcertées, n'ont plus qu'à découvrir l'aviation. Je sens que ça ne tardera pas.

Il y a, dans l'altitude, des régions de la maison où les fourmis ne s'aventurent guère : quelque chose de comparable aux pôles, aux zones désertiques, aux îles des mers lointaines. N'allons pas nous endormir dans une sécurité dangereuse. Je suis bien sûr qu'un jour, dans ces zones privilégiées, nous verrons apparaître le Christophe Colomb des fourmis, le Nansen des fourmis, le Dumont d'Urville de ces audacieuses petites bêtes.

XIX

LE CATÉCHISME DES DICTATEURS

J'APERÇUS le jeune biologiste, dans la salle d'une illustre société savante qui, ce jour-là, tenait séance. Il portait une petite boîte qu'il me dit être une ruche. « Grande nouvelle! s'exclama-t-il. Cette ruche, que j'ai préparée de manière particulière, ne contient pas moins de vingt-cinq reines. Elles ne se tuent pas mutuellement, ce qui serait pourtant leur règle fraternelle. Et les ouvrières les tolèrent toutes ensemble, ce qui ne s'est jamais vu. En somme, une révolution ! »

Le jeune biologiste me quitta sur ces mots et je m'en fus, seul avec mes pensées. Le monde, soudain, m'apparaissait dans une lumière toute nouvelle. Nous allions donc assister à la transformation complète d'une des plus vieilles sociétés formées par les êtres vivants. Nos sœurs extraordinaires, les abeilles, passaient ainsi, soudainement, de la monarchie à l'oligarchie. Peut-être les verrait-on tâter de la démocratie. C'était, en effet, au regard de l'observateur, une révolution plus considérable que toutes nos révolutions humaines, car elle mettait fin, apparemment, à un régime politique aussi ancien que l'espèce, elle renversait les lois de la chair et de l'instinct. Nous étions les témoins émerveillés d'une mutation non point anatomique ou fonctionnelle mais, plus justement, sociale.

Ainsi rêvais-je avec persévérance quand je pus lire à tête reposée le texte dans lequel le jeune biologiste expose son travail. Et je sentis, ce lisant, que le vieux monde de la vie n'était pas ébranlé jusque dans ses assises. Ce que le biologiste a fait, ce n'est pas une révolution, c'est seulement une expérience. C'est par d'habiles artifices étudiés avec soin qu'il a déterminé les

reines à ne pas s'assassiner et le peuple laborieux à tolérer cette anomalie.

Et la ruche oligarchique restera donc, dans l'histoire, la monstruosité d'une heure. Elle n'aura point de lendemain. Tout rentrera dans l'ordre millénaire. Les abeilles nouveau-nées seront semblables aux abeilles de toujours; les ouvrières travailleront, les mâles rempliront leur office et, l'ayant rempli, mourront; la première reine d'une couvée s'assurera le pouvoir en assassinant ses sœurs. Et les siècles passeront.

C'est l'étrange grandeur de l'homme d'entreprendre constamment contre la nature de l'être.

Que les dictateurs à venir prennent toutefois, pour leur enseignement, le temps d'observer les abeilles. Je n'ai jamais vu deux abeilles se quereller ou se battre pour pénétrer dans une fleur. Je n'ai jamais vu flâner une seule de ces ouvrières modèles. Existe-t-il une abeille pour songer à son plaisir, pour se considérer comme un individu, pour dérober un acte au vœu profond de la communauté ?

Voilà donc le grand modèle, ô présents et futurs chefs de peuples. Veuillez noter en outre que, pour plus de sécurité dans le bon gouvernement, il convient d'assassiner tous les autres prétendants, de vivre au fond d'un palais et d'en sortir le moins possible, de régner sur un peuple d'êtres à peu près asexués et d'engendrer soi-même tous les citoyens de ce peuple. Programme rigoureux, mais simple, et fortement éprouvé.

XX

FRAGMENTS D'UNE VIE DE BLACK

Le vieux serviteur, le vieux chien de garde, l'honorable Black, ainsi nommé parce que, naguère encore, il avait le poil fauve, a commencé de blanchir. Je ne savais pas jusqu'alors

que les chiens fussent capables parfois d'imiter les hommes jusqu'à devenir chenus à la fin de leur carrière.

Il m'arrive, regardant Black, d'éprouver à son endroit un élan d'amitié. C'est une amitié qui se colore d'un peu de remords. Car, enfin, ai-je fait pour lui tout ce que je devais faire ? Je n'oserais pas l'affirmer.

Parfois, de la pointe du pied, je le caresse bien doucement. C'est un geste auquel il demeure insensible. Non, non, que j'y mette la main, sans quoi, ce n'est pas la peine. Que je me donne un peu de mal ou que je reste à mon rang. Pas de singeries ! Pas de simulacres !

Alors j'abaisse la main et je caresse le vieux chien : je lui flatte d'abord le crâne, puis je passe aux fanons, là où la fourrure est chaude. Enfin tout cela se termine par quelques tapes sur les reins. Parfois l'animal me regarde et demande un supplément : alors, je prends sa tête entre mes paumes et je le regarde aussi, les yeux dans les yeux.

C'est cela qu'il attendait. Aussitôt son cœur éclate. Il ne peut plus se contenir. Son pauvre cœur éclate et il se prend à pleurer. Il me dit, il me dit, entre deux gémissements : « Que tu penses rarement à moi ! Tu n'as pas l'air de me voir. Et pourtant j'ai tant souffert, tant souffert : les nuits sont si longues, ma vie est si triste. Ah ! laissez-moi pleurer sur ma pauvre vie. »

Je m'arrête, saisi de cette douleur si poignante. Parfois, le chien cesse de pleurer. Il me regarde avec ses yeux chargés de nuages et il dit, mais plus bas : « Rappelle-toi ce que tu m'as fait. Je ne saurais même plus le dire, c'est si loin, c'est si vieux. Mais tu ne m'as pas bien traité. Rappelle-toi, rappelle-toi, puisque tu as de la mémoire et que moi je n'en ai guère. »

★

Le chien Black songe à des revendications. En cachette il est sorti du jardin et le jardinier juge que c'est très mauvais signe : on est chien de garde ou on ne l'est pas. Et si l'on accepte de l'être, alors, on fait son devoir.

Je suis parti, comme tous les soirs, faire cette promenade rêveuse pour laquelle, autrefois, le canton était trop petit et pour laquelle, un jour futur, mon jardin sera trop grand. Au retour, et comme la nuit tombait, j'ai rencontré le chien Black, seul, à l'orée du bois. Il est venu vers moi tout aussitôt en s'efforçant de prendre un air détaché, naturel. Et tout de suite, il a menti. « Figure-toi, m'a-t-il-dit, que je suis venu voir un peu quels sont ces chiens étrangers qui aboient à la lune, dans le plus noir de la nuit, et qui troublent ton sommeil. Je savais que, justement, tu passerais par ici, en revenant à la maison, et je t'attendais un peu, oui, ma foi, je t'attendais. » Je hausse les épaules et je lui dis : « N'insiste pas ! » Il trotte à côté de moi et poursuit, sans conviction : « J'allais aux renseignements, à propos de ces maudits chiens. Ce n'est pas hors de mes attributions, après tout... »

Je ne réponds même pas. Nous arrivons à la maison. Black se glisse dans la cour. Et, cinq secondes plus tard, il ne l'a jamais quittée. Si je passe près de lui, si je lui fais des reproches et lui rappelle sa fugue, il me regarde avec une sincère affliction. Il soupire : « Moi ! sortir du jardin ! Tu sais bien que c'est impossible. Je ne me rappelle rien. D'ailleurs, si j'étais sorti, le jardinier m'aurait battu. Donc, je ne suis pas sorti. Allons, ne sois pas injuste ! »

★

Depuis que mes petits-enfants jouent dans les allées du jardin, je crains un peu que le chien Black ne s'abandonne à quelques fantaisies brutales, qu'il n'éprouve, surtout, un mouvement de jalousie.

Pour conjurer cette jalousie, j'appelle Black. Je lui pose les doigts sur la tête et je lui dis des choses cordiales. « Tu le vois, les bébés, mon cher, ne sont pas les seuls, ici, à recevoir des caresses. Tu en as aussi ta part. »

Le vieux gardien n'est pas dupe. Il s'arrange aussitôt très bien pour me montrer, avec sa queue, qu'il hausse les épaules. Il me regarde fixement, de son œil sagace, et il répond, l'air

morose : « Autrefois, autrefois, tu n'étais pas si gracieux. Tu marquais moins d'empressement. Tu mettais moins de formes à nos relations ordinaires. Allons ! Allons ! n'aie pas peur pour les petits dieux. Je ne leur ferai pas de mal. D'ailleurs je les aime bien et ils m'amusent quelquefois. »

Black réfléchit une seconde et reprend, tout angoissé : « Ah ! fasse le ciel que je ne me laisse jamais aller à la mauvaise humeur avec ces petites bêtes merveilleuses ! Ah ! surtout que je n'oublie pas ! »

XXI

ANTICIPATION

Tout va vite, avec le chien : il est si prompt de la mâchoire ! Le rogaton que je lui jette a déjà figure de crotte avant de tomber dans la gueule.

XXII

LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI !

Black est mort et le chien Dick, objet d'une promotion flatteuse, est devenu premier chien de garde. Il a pris tout aussitôt les coutumes et même les manies de son illustre prédécesseur. Il a les mêmes cris, les mêmes soupirs, les mêmes bâillements, les mêmes poses mélancoliques, les mêmes fureurs protocolaires. Il a prêté serment : les traditions seront respectées.

XXIII

L'ÉCOLIER DE BERGSON

Le boucher a donné, pour les chiens, de bonnes rognures de viande et quelques os mêlés de pelotons de suif. Quelle aubaine, en ces temps de disgrâce !

Je présente au chien Dick un beau lambeau, mi-gras, mi-charnu. Dick le pose derrière lui et considère avec une extrême curiosité le cornet qui me reste en main.

Alors je lui jette ce qui vient : un os, fort sec et récalcitrant. Dick le flaire, l'abandonne et retourne à la belle proie négligée. Trop tard ! La chienne s'en est saisie et la dévore déjà dans un coin d'ombre.

Bergson enseigne, en substance, que l'avenir étant fait d'une infinité de possibles, aller outre, vivre, en d'autres termes, c'est toujours s'appauvrir. Le sage est donc celui qui ne se hâte pas de choisir, car, chaque fois qu'il prend une proie, il en abandonne mille... Ainsi parle, du moins, notre très subtil maître.

Le chien Dick a fait au futur une confiance téméraire. Il ne pensera plus à Bergson qu'avec ressentiment.

XXIV

GARDIEN DU HAREM

Pour mettre sa jeune chienne de chasse à l'abri des aventures et même des tentations, le jardinier, par une opération chirurgicale non maladroite, a privé le jeune chien de tout ce qui représente ou procure, dans les rencontres amoureuses, des armes, des arguments.

Il ne l'a toutefois pas privé d'ambitions. Il ne l'a pas, pourtant, privé de ce qui permet de rêver et de souffrir. Le malheureux animal m'inspire une grande pitié. Il est excessivement sensible et même sentimental. Il pleure et gronde à tout propos, le plus souvent hors de propos. Il n'est pas très méchant et il y a du mérite; il est lunatique, plutôt. Il publie de mille manières un malheur qu'il ne comprend pas.

La petite chienne, si la fantaisie l'échauffe, prodigue les coquetteries à l'adresse du chien fantôme. Elle l'agace et le provoque. C'est un monstre de séduction. Ce qui ne l'empêche pas de tourner à la vieille fille et de se montrer ridicule avec ses oreilles en berne.

Quand j'ai visité l'Égypte pour la première fois, il y a longtemps déjà, des gens bien renseignés m'ont affirmé que, dans les maisons patriciennes, on avait encore des eunuques pour garder le harem. On les prépare tout jeunes à cette abjecte servitude. Mais quand ils arrivent à l'adolescence, ils deviennent soudain très tristes, sans même savoir pourquoi; ils font les capricieux, larmoient, montrent de l'humeur et prennent ainsi, sur leurs bourreaux, une très modeste revanche. On s'efforce de les consoler en leur offrant les cadeaux qui sont appréciés là-bas : machines à coudre, phonographes, armoires à glace.

Bien que je ne sois, certes, pour rien dans la disgrâce du jeune toutou, je pense, quand je l'aperçois, à des réparations, à des dédommagements. Je ne peux quand même pas lui donner un phonographe.

XXV

PROPOS SUR LE SEUIL

Quand la place est libre, le chien se couche en travers de la porte, non certes pour la garder, mais pour jouir du paillasson. S'il me voit arriver, comprenant qu'il me gêne, il se lève, avec lenteur. Il déplace, juste autant qu'il faut, son

arrière-train qui commence à devenir raide. Il marmonne, la queue fatiguée : « Passe, puisque c'est ton caprice. »

De temps en temps, la place est occupée par le chat. Autrefois, le chat se sauvait à mon approche. Il me connaît, maintenant. Il n'a pas la triste politesse du chien. Il ne se dérange même pas. Il ne bouge même pas l'oreille. Il est bien sûr que je ne lui ferai pas de mal. Il en abuse et susurre : « Tu peux bien passer par l'autre porte. A-t-on idée de réveiller les gens qui dorment ! »

XXVI

MAGIE DES HORMONES

La jeune chatte est tourmentée par le génie de l'espèce. Elle se caresse à nos chevilles, aux pieds des fauteuils, aux murailles. Elle demande, avec une innocence toute voisine de l'impudeur, un allégement qui ne viendra pas, car les matous sont à la guerre. Alors, en désespoir de cause, la jeune chatte fait la cour au chien qui observe avec intérêt ce manège anormal, mais qui, par malheur, ne parle pas la langue féline.

N'importe ! La chatte insiste. Elle est prête à tout, même à engendrer des monstres. Oui ! engendrer, quoi que ce soit !

La Providence fait bonne garde. La Providence a des raisons, d'ailleurs incompréhensibles, pour conserver les prototypes à l'abri des aventures.

XXVII

HYPERTÉLIE

Nous autres, spectateurs émerveillés, nous considérons, avec un affectueux respect mêlé d'amour, les fantaisies, les bonds, les écarts, les cabrioles de la mode féminine.

Mais la nature, la nature ! Elle est inimitable, comme dit le cracheur d'apophtegmes. Elle prodigue des leçons d'absurdité. La petite chienne cocker porte — dirai-je cette année ? — des oreilles démesurées, pendantes, inertes, poilues de long et horriblement frisées, des oreilles qui flottent au vent, qui traînent dans les plats et se rencontrent partout où l'on ne les attendait pas. Si ses oreilles étaient moins longues et moins bouffonnes, somme toute, la petite bête serait mieux à l'aise, mais elle ne serait pas « cocker ». Elle tient beaucoup à son titre.

La plupart des animaux qui sont affublés ainsi d'oripeaux voyants, de cornes énormes et inutilisables ou de plumages dérisoires supportent cette mascarade avec une surprenante résignation. Ils devraient se suicider s'ils mesuraient leur disgrâce. Tout cela finira sans doute par des ligues, par des grèves et des cahiers de revendications.

La moitié des animaux se dérobent aux regards ennemis grâce à de subtils artifices qui concernent la forme ou la couleur. Dont les savants spécialistes tirent grande satisfaction. Pour les autres, ils violent délibérément toutes les lois du mimétisme, toutes les lois de l'homochromie et donnent les signes d'une inadaptation éclatante, d'une véhémente contestation. Et ceux-là subsistent quand même.

XXVIII

DIVERS EFFETS DE L'AMNISTIE

Les enfants ont, par noise ou par mesure de châtiment, enfermé le chat dans la serre. Il me voit de loin et m'appelle. Je me rends à sa prière qui s'exprime d'ailleurs sur le mode impératif et sans la moindre humilité.

Pendant que je pousse la porte, — elle est grinçante et coincée, — le chat exhale son mécontentement : « Je ferai une réclamation. Si ! Si ! je sais à qui m'adresser. Vous aurez de mes nouvelles, vous et tous vos galopins. Négligence ou plaisanterie, c'est tout à fait inadmissible. Qu'on ne parle pas de punition : je suis innocent. Et n'essayez pas de vous plaindre, maintenant, si les souris viennent percer le sac de grain. Rien ne me retient plus ici. »

Sur ces mots, la porte se trouvant ouverte, le chat file, la queue raide, sans un regard en arrière, sans un mot de gratitude pour mon intervention.

Pareille chose est arrivée, l'autre semaine, avec le chien. Il s'est pris à sangloter quand je lui ai ouvert la porte. Il me léchait les mains et bavait sur mes chaussures. Il parlait, en m'escortant, de reconnaissance éternelle.

XXIX

UN POINT DE GRAMMAIRE

Qui parle de corriger ? Qui parle de réformer ? Qui même, du verbe instruire, fait un usage présomptueux ?

Les chiens, à plusieurs reprises, ayant dévoré notre rôti, nous avons décidé qu'on ne les laisserait plus jamais pénétrer dans la cuisine. La petite chienne cocker estime que de telles règles ne sauraient la concerner. Vingt fois, trente fois par jour, elle passe le seuil interdit. Je la prends sur le fait et lui montre la badine. Elle se couche aussitôt et me présente le flanc : s'il faut renoncer à son vice elle préfère le fouet. Je la fustige sans rigueur et, à peine fustigée, elle retourne à la cuisine. Son œil obstiné me dit : « C'est plus fort que moi. Toutes les badines du monde n'y pourront rien. Tu ne veux pas que j'entre dans la cuisine ; mais moi je veux y entrer. Tue-moi, si tu l'oses. »

Il est désormais prouvé que je ne sais pas me servir de la badine. Madame de Maintenon qui s'y connaissait, comme peuvent s'y connaître les gens qui n'ont pas d'enfants, dit qu'il ne faut se servir du fouet que rarement, mais qu'il convient, alors, de ne pas y aller de main morte. Elle a peut-être raison. Je ne saurais me prononcer.

Je n'ai jamais pu, par la force, et non plus, hélas ! par la douceur, amener un être quelconque à faire ce qu'il ne voulait pas faire ou à ne pas faire ce qu'il avait envie de faire.

Ce que je n'ai pas obtenu des autres, je l'ai, parfois, obtenu de moi-même et, somme toute, assez rarement. C'est quand même une consolation. Je demande que le verbe corriger cesse d'être employé comme verbe transitif et que, pour les hommes de sang-froid, il reste un verbe réfléchi.

XXX

LE CHAT DANS LA MAISON

Charles Nicolle me disait, en admirant les grandes mosaïques romaines où tant d'animaux sont figurés : « Le chien vit dans la maison de l'homme depuis plus longtemps que le chat, et c'est pourquoi, sans doute, il imite mieux certaines de nos vertus parmi les plus touchantes. »

Le savant souriait, sur ces mots, pour m'engager à l'espérance : Charles Nicolle aimait les chats.

Je ne déteste pas les chats : je les respecte et les crains. Ils ne demandent rien de plus. Mais je suis sûr que, dans cent mille ans, mon chat, mon éternel chat, sera tel que je le vois : défiant, indifférent, insolent et hautain.

Reste à poser un problème. Y aura-t-il encore des chats, en cet avenir de toutes les merveilles ? Ma réponse est celle-ci : il y aura de faux chats qui croqueront de fausses souris pour la satisfaction de faux hommes. Et tous, chats, hommes et souris, seront fondus et moulés dans une matière plastique dont la recette, à découvrir, fera l'orgueil de la science.

XXXI

PARADOXE DE L'ESPÉRANCE

Le mouton bêle à longueur de journée. Il offre une vivante image du tourment métaphysique.

Si le mouton savait ce qui l'attend, il cesserait de se lamenter et commencerait aussitôt de faire des projets d'avenir.

XXXII

ÉVOLUTIONS FAVORABLES DU SENTIMENT DE L'AMOUR

Dans nos nouvelles cités, m'expliquait le doctrinaire, les enfants sont élevés non plus par leurs parents, mais par des spécialistes, gérants d'instituts exemplaires. Deux fois par an, les géniteurs sont autorisés à venir visiter leurs descendants, ce qu'ils font sur simple présentation de la carte verte du modèle B. 67. On leur montre les pesées, les procès-verbaux d'analyses, les résultats du métabolisme basal, la formule sanguine, la courbe des poids, les radiogrammes et divers autres documents. Ils s'en vont bien satisfaits.

— C'est admirable ! m'écriai-je. Mais les pères ne s'épargneraient-ils pas certains soucis en confiant la conception même de leurs enfants à des sujets bien choisis, sur les conseils de l'administration pénitentiaire, par exemple ?

Le savant secoua la tête.

— Non, non, dit-il. C'est une idée du vieux temps. Ce que nos laboratoires espèrent d'obtenir bientôt, c'est la synthèse totale des cellules germinatives. Alors ce sera parfait.

Je suis bien de cet avis.

XXXIII

LE VOL DU PAPILLON

Écoutez ce que raconte Sophie quand elle est dans sa veine heureuse, quand elle s'abandonne aux douceurs de la simplicité :

« J'avais dit à Éléonore que je n'assisterais pas à cette cérémonie. Eh bien, j'y suis allée quand même, et Éléonore m'a vue. Je sais qu'elle m'a vue. Cela m'est égal qu'elle m'ait vue. Mais il ne faut pas qu'elle sache que je sais qu'elle m'a vue. Ainsi donc soyez discret. »

XXXIV

CONSEIL A L'ÉTERNEL CHERCHEUR

Si Don Juan revenait au monde et s'il reprenait alors son vieux dessein de connaître la femme, de comprendre quelque chose à la femme, d'entrevoir, au moins l'espace d'un éclair, le vrai de son prochain, la femme, s'il était en humeur, enfin, de faire cas de mon avis, je lui conseillerais cette méthode ignorée bien qu'elle soit élémentaire : Prendre une femme et en obtenir des enfants. Ne pas s'en tenir là, puisque, me disait Charles Nicolle, « la fille est la seule femme à laquelle on pardonne tout ». Marier donc ses enfants et en avoir des petits-enfants, des deux sexes il va sans dire. N'attendre pas trop longtemps pour ouvrir l'œil et l'oreille, car la vérité pure est du petit matin.

Celui qui n'a pas regardé les petites filles de sa lignée, celui-là vit, en ce qui touche la femme, sur des idées légendaires.

XXXV

PROPOS SUR L'ART DE PLAIRE

Elles n'ont pas encore quatre ans; mais pour la coquetterie, elles en remontreraient à Célimène. En revanche, à leurs yeux, Agnès ne serait qu'une sotte, car le temps de l'ingénuité

n'est point encore venu pour nos petites poupées. Elles passent leur douce journée dans un coin du jardin à s'attifer avec des bouts de rideau, des rubans, des ganses, des lacets, des lambeaux de tapis, des ficelles, des loques multicolores. Elles ne disent pas « nous chiffonnons » parce qu'elles se moquent de Chérubin et qu'elles n'ont pas encore écouté la comtesse Almaviva. Elles ne connaissent pas la géographie, mais elles connaissent l'eau de Cologne; elles ignorent la botanique, mais le mot de lavande est familier à leur oreille. Elles ne prononcent correctement qu'un petit nombre de phrases, mais elles s'expriment assez bien dans le jargon des couturières. Elles ne savent pas écrire, mais elles peuvent tenir une aiguille. Elles apprendront l'alphabet pour lire les journaux de mode. Leurs chambres préférées sont celles où le miroir est à leur taille. Entre cinquante bouteilles, c'est le flacon de brillantine qu'elles saisiront les yeux fermés. Elles sont prêtes au martyre pour avoir de belles boucles. Elles ne détestent pas d'être aimées, mais elles veulent qu'on les admire. Seul un bourru pourrait ne les point admirer.

Parfois, en les regardant, je songe à cette chère petite fille d'autrefois qui paradait devant la glace : « Mon tapeau, ma robe en tassetas... » Elle est, aujourd'hui, vêtue comme une pauvresse, dans le vestibule d'un couvent et c'est là tout son bonheur. O surprise de la lumière ! O détour des destinées !

Parfois encore, en écoutant mes deux gracieuses péronnelles quereller sur l'art de plaire, je sens passer près de moi le fantôme d'un ami d'autrefois et il murmure, avec son accent lyonnais, il murmure le cruel dicton de sa province : « Il n'est si belle rose qui ne devienne gratte-cul. » Cela ne me tourmente guère : ce n'est pas l'heure de la rose. A peine celle du bouton.

XXXVI

L'EXPÉRIENCE DU SAVOIR ET DES VERTUS

Si je prends avec moi les garçons dans la voiture, ils ne parlent que de bateaux, de tracteurs, de motocyclettes, de camions.

Si j'emmène les demoiselles, les jeunes filles de quatre ans, l'entretien qui se noue dédaigne résolument les problèmes de la locomotion, il s'élève sans effort à l'art de la cosmétique. Nous n'entendrons que de subtiles réflexions concernant l'usage de la poudre et du rouge à lèvres, que l'on prononce « rouzalève ».

Dans le jardin, nos deux papillonnes ramassent des pommes vertes et font le geste, fort bien calculé, d'en frotter leur innocente petite bouche.

Les paroles qui sortent de ces petites bouches sont empreintes de la plus touchante humilité :

— Moi, j'aurai une belle robe.

— Et moi, j'en aurai une plus belle que toi...

L'abnégation de soi-même étant, tout bien pesé, une vertu ostentatoire, elle apprend à se dissimuler. Si je donne une fleur sans destination expresse, Betty s'en empare, car elle aime ce qui est beau. Si je donne une seconde fleur plus éclatante que la première, la généreuse Betty offre la première à sa cousine et s'écrie avec élan : « Tiens, Minette, voici la tienne. »

Les problèmes de la préséance sont constamment évoqués, même aux minutes de disgrâce. Betty dit, en boitillant : « J'ai mal à mon petit pied. » Et Minette de s'écrier : « Non ! C'est moi qui ai mal. »

Il m'arrive de me pencher, parfois, sur un panier plein d'œufs frais et je surprends leur entretien. J'entends : « C'est moi le plus gros. — Non, c'est moi. — Non, non, c'est moi ! »

XXXVII

L'APPRENTI SORCIER

Le petit Pascal entre dans ma chambre. Il a l'air soucieux, ce qui se traduit par une tentative de ride entre les beaux sourcils lustrés. Il me tire par le pan de ma veste et dit : « Je passais près du robinet. Tu sais, le petit robinet. Alors il s'est mis à couler tout seul. Mais moi, je ne sais pas comment faire pour l'empêcher de couler comme ça tout seul. »

XXXVIII

LA GRANDE COMÉDIENNE

Quand les parents de Betty s'en vont à leurs affaires sans emmener Betty, cette jeune personne donne tous les signes de la plus grande affliction. Elle dit, d'un air tragique : « Mets-moi sur ma pierre à pleurer. »

C'est une petite borne qui se dresse contre le mur, près de la porte charretière. J'installe Betty sur sa pierre et, tant que la voiture de ses parents est en vue, elle se lamente avec art. Dès que la voiture est hors de vue, la grande comédienne retourne à ses plaisirs ordinaires.

Elle n'est jamais allée au cinéma, pour autant que je le sache. Mais elle a vu, elle voit chaque jour, des personnes qui fréquentent les cavernes du septième art. C'est à travers ces personnes qu'elle connaît le cinéma. Elle imite à merveille des figures qu'elle ignore.

XXXIX

LES MENUS PROFITS DE LA CONTREBANDE

Tous les baisers destinés à la maman, c'est le papa qui les reçoit quand la maman s'est envolée. Et si le papa est absent, la pluie des petits baisers peut favoriser la grand-mère. Et si la grand-mère elle-même n'est pas en scène au bon moment, c'est sur le grand-père que tombent les baisers perdus. Il les reçoit, lâchement, et s'en montre tout heureux, comme s'il était, vraiment, le destinataire officiel.

XL

LE MONDE SANS EXCUSE

Les petits enfants sont partis. Ils sont allés chercher le soleil qui nous méprise et la mer qui nous ignore. Notre monde familier a perdu tout aussitôt le sens et la couleur, le mouvement même, pourrait-on croire. A quoi servent désormais les remorqueurs et les chalands qui patientent devant l'écluse ? Pour qui l'automotrice rouge lance-t-elle, dans la vallée, son cri pareil à la trompette du jugement ? L'oiseau qui frappe à coups de bec sur le tronc du peuplier, il n'intéresse plus personne. Et le limaçon rose qui sort de son trou pour humer la pluie nouvelle, qui va l'honorer d'un regard ?

Les petits enfants sont partis. Toute la maison sonne creux. Nous n'aurons plus, désormais, aucune excuse sérieuse pour

goûter le moindre plaisir. Et s'il nous arrive encore de nous réveiller la nuit, nous serons obligés de penser à des choses absurdes, à la guerre qui rôde et grogne, à la misère universelle, à l'ambition criminelle des maîtres, à la servilité des foules, au menaçant avenir, à cette vie sans issue, à toutes les douleurs qu'un souffle de petit enfant tient magiquement en respect.

XLI

LES PYRAMIDES INVISIBLES

Si par l'effet d'un miracle parallèle à ceux que nous promet la parthénogenèse, si j'avais pu, moi, furtif délégué du principe masculin, engendrer mes enfants sans la précieuse assistance de l'épouse choisie, j'aurais, avec étonnement, vu refleurir en eux non seulement les travers que tous mes amis connaissent, non seulement les vertus qu'on me prête par courtoisie, mais encore les caractères et les signes d'oncles à jamais inconnus, d'arrière-grands-parents perdus dans les ténèbres de l'histoire.

Pour enrichir le problème et stimuler l'analyse, sans doute aussi par grand élan, j'ai demandé mes enfants à la femme que j'aimais. Quant à mes petits-enfants, je salue en eux, avec beaucoup de tendresse et de gratitude, plusieurs foules pyramidales dont les bases se recoupent, se confondent, se superposent et couvrent ainsi probablement, dans l'ombre et l'éloignement, presque tout le patrimoine du génie occidental.

XLII

L'ESPRIT DES LOIS

Lorsqu'il revint des Antilles, où le soin de ses affaires l'appelle de temps en temps, Matard, avec beaucoup d'intérêt, avec beaucoup de plaisir, parfois même avec passion, s'entendit raconter la vie de toute sa maisonnée durant une si longue absence. On avait abattu des arbres, planté des fleurs, percé des fenêtres, relevé des murs, tué le porc et soigné les petits chats. Pour achever un si beau récit, le plus jeune fils de Matard, celui que l'on surnomme Puck, dit avec un sourire sérieux :

— Enfin, papa, on t'a dressé contravention.

— Vraiment, s'écria Matard. Vraiment, c'est admirable ! Contravention ! Et pour quelle faute, s'il vous plaît ?

— Maman, dit Puck soudainement désemparé, maman, raconte à papa la contravention de papa.

— Te rappelles-tu, dit Christine en hochant les épaules, te rappelles-tu cette bicyclette hors d'usage qui traînait sous l'appentis depuis une dizaine d'années ? Les enfants, pendant leurs vacances, l'ont réparée, graissée, remise à peu près en état. Ils ne la prenaient pas pour sortir; elle était trop vieille et trop laide. Un jour, Guy, l'aîné de nos voisins, est venu prier les petits de lui prêter la bicyclette. Ils avaient un ami, chez eux, qui voulait se promener et qui n'avait que ses jambes. Ce vieux clou perclus, voilà précisément ce que Guy et l'ami de Guy convoitaient. Alors ils ont emporté la machine. Si j'avais seulement été là, je la leur aurais donnée, ce qui, dans une certaine mesure, aurait arrangé les choses. Mais je n'étais pas là. Guy et ses copains sont partis dans la campagne. Ils ont rencontré des gendarmes et les gendarmes ont commencé d'examiner les bicyclettes. Figure-toi qu'à ton vieux vélo manquait je ne sais

plus quoi; la plaque d'identité, peut-être. Alors, les gendarmes ont dit qu'ils dressaient contravention. Les gendarmes font leur devoir. Le jeune Guy, qui ne semble pas briller par la présence d'esprit, a confessé d'un air piteux que la fameuse bicyclette était à M. Matard. Et les gendarmes ont dit : « C'est M. Matard qui paiera. » Voilà toute l'affaire, en dix mots; je la trouve assez ridicule.

— Non, dit Matard en se levant. Je ne la trouve pas ridicule. Je la trouve révoltante.

— Papa, s'écria Puck l'œil étincelant, tu ne vas pourtant pas me reprocher d'avoir prêté la bicyclette ? Quand j'étais petit tu me poussais toujours à donner tous mes jouets.

— Laisse-moi réfléchir un peu, fit Matard en plissant le front. Une chose est toutefois certaine, c'est que, cette contravention, je déclare solennellement que je ne la paierai pas.

Matard prit son chapeau, sa badine et sortit dans le jardin. La fine après-midi d'automne était sur le point de succomber. Une lumière mélancolique et délicieuse volait au ras des prairies et la moindre fleur portait une ombre grande comme un arbre. Matard, chemin faisant, rencontra le jardinier qui parlait au nom de la terre, et qui demanda, tout aussitôt, du fumier, de l'eau, des graines, des engrais et des outils. Enfin, Matard parvint au long du bois, dans cette allée toujours déserte d'où l'on aperçoit le vallon et bien d'autres choses encore. « Cette affaire de bicyclette, pensa-t-il avec ennui, cette affaire de bicyclette va me gâter ma soirée. C'est odieux, c'est injuste ! J'étais là-bas, là-bas, sur l'autre face du monde. Ai-je pu raisonnablement faire une faute en mon absence ? Cette vieille mécanique grinçante, à laquelle je ne tenais plus, tenait-elle encore à moi, au point de m'engager et même de me compromettre ? Vais-je m'avouer responsable de tout ce que j'ai possédé, de tout ce que je possède encore ? »

Matard parcourut trois ou quatre fois l'allée dans toute sa longueur. Il regardait son jardin, il regardait sa maison. Il pouvait, en prêtant l'oreille, entendre les cris de ses enfants, les appels de ses serviteurs et même les soupirs de sa mère et

même la voix de sa femme, là-bas, là-bas, sous les ombrages où déjà commençait la nuit. Il imaginait, dans le creux des murailles blanches, les modestes trésors du clan : les meubles et les livres, les vaisselles et les images, les vêtements et les parures, toutes ces choses que l'on convoite, que l'on gagne, que l'on possède et qu'on finit parfois par dédaigner, par oublier, toutes ces choses qui n'oublient point, car elles ont besoin d'un maître. Matard songeait à tout cela, pas à pas, au long de l'allée. Et les êtres et les objets, et jusqu'au moindre brin d'herbe, enfin tout ce qu'il évoquait lui répondait d'une seule voix : « Nous sommes à toi. Voilà. Tu n'es pas seul au monde. Tu marches entouré de biens. Tu es un homme heureux. Tu n'es certes pas un homme abandonné. Nous sommes à toi. N'oublie pas que tu es à nous. T'imagines-tu, par hasard, que si tu nous possèdes, c'est seulement pour jouir de nous ? Non, non, tu es chargé de nous. Tu réponds de nous à la face du monde. De quoi souffrent ceux qui n'ont rien ? Peut-être de manquer de jouissance. Sûrement de manquer de fardeau. L'homme fort et sain veut la joie et le fardeau de la joie. Matard, il faut payer l'amende. Matard, il faut donner caution pour tout ce qui tient dans ta main, pour tout ce qui tient dans ton cœur. Et même pour la vieille bicyclette. Il n'est rien au monde qui ne soit absolument à personne. Avoue ta vieille bicyclette, surveille ta vieille bicyclette. Sinon, donne-la, détruis-la. Surveille le couteau qui sommeille dans ta poche, surveille la voiture qui t'attend dans le garage, surveille tes pensées, surveille tes enfants. Paie l'amende, ô Matard ! »

Ainsi parlaient, à Matard, les êtres et les choses du monde, pendant que la nuit tombait.

Le soir, à la fin du dîner, Matard soupira, la voix sereine :

— Cette affaire de contravention est assurément risible; mais elle donne à réfléchir.

Le lendemain, au réveil, Matard dit à sa femme :

— Tu sais, pour la bicyclette : eh bien, je ne ferai pas d'histoire. Je vais payer, tout simplement.

Christine approuva de la tête. Matard fut saisi de fierté.

Le jour même, il apprit qu'un ami diligent avait fait tout le nécessaire pour que la poursuite fût close et l'amende abolie.

Matard balance encore à s'en réjouir de bon cœur.

XLIII

L'ESSOR DU POÈTE

J'ai vu la renanthera dans les jardins du Brésil et l'on m'a raconté son histoire. J'en connais peu de plus nobles, peu de plus humaines.

C'est une orchidée épiphyte : elle demande aux grands végétaux un tuteur et rien de plus. Elle ne pille pas qui l'assiste.

On la plante dans l'humus au pied d'un arbre. Elle monte dans la ramure et profite d'un peu de mousse, d'une pincée de poussière amassée à l'aisselle des branches pour y poser des racines. Quand elle est assurée de recevoir ainsi quelque nourriture et quelque fraîcheur, alors, elle se détache du sol et elle s'élance vers la lumière.

Ivre de sa liberté. Elle ne redescendra plus.

XLIV

L'INTRAITABLE

Le vieil aqueduc est demeuré debout. Il traverse la vallée à grands pas, tel un fantôme silencieux. C'est une canalisation de fonte qui porte l'eau, maintenant. Elle est faite comme un siphon et chemine au ras du sol.

Que le voyageur s'arrête, s'il passe la nuit sur le sentier : il entendra les éclats d'une sourde querelle.

— Vous seriez encore à l'œuvre si vous aviez fait comme moi. Seulement, vous êtes trop fier. Il suffisait de vous courber. Qu'importe en vérité le geste : on descend, et puis l'on remonte.

— Eh bien, non ! je ne pouvais pas. Je ne sais pas ramper. Je ne suis pas fait pour ramper, mais pour marcher sagement en portant l'eau précieuse. Ils me dédaignent maintenant. Alors, j'aime mieux la mort. Qu'ils viennent avec leurs pioches !

XLV

JARDINS

Il est des jardins savants, riches, impassibles, pleins d'orgueil, qui sont beaux, je veux dire à peu près beaux, depuis le matin jusqu'au soir. On peut toujours venir et l'on en a pour son argent : fleurs, feuillages et perspectives. Ce ne sont pas ces jardins-là que je préfère.

J'aime les jardins incertains, capricieux et peut-être lunatiques. J'aime les jardins semblables à ces femmes qui ont des éclipses de beauté mais des minutes adorables. On ne peut jamais compter sur des jardins tels. Pourtant, quand ils prennent leur mystérieux éclat, ils m'enchantent, ils me comblent.

Parfois, réveillé par le jour, et par les querelles des moineaux — ils font, dès l'aurore, chez moi, un bruit tout à fait comparable à celui que produisaient, dans mon enfance, les sacs de billes jacassantes — parfois, dis-je, levé de bonne heure, je me précipite au jardin. Et je sens que j'arrive trop tard. On ne m'attend plus. Le feu d'artifice est tiré. La minute délicieuse déjà s'éloigne dans l'abîme. Les gouttes de la rosée sont bues. Les fleurs, fécondées, pensent à leur déclin. Je marche dans les

allées; je n'y reçois que des condoléances. Le verbascum, conciliant, dit : « Reviens demain. Nous recommencerons demain et nous penserons à toi. Ne manque pas ton entrée en scène. Sois exact et vigilant. »

Je veux bien être exact; mais c'est très difficile, car la minute admirable se déplace chaque jour. Parfois, j'arrive avant les prodiges. Il me suffit de patienter. Le jardin n'a même pas l'air de me voir. Il se recueille, il médite. Il est en prières. Une capucine me glisse un conseil charitable : « Ne bouge pas. Reste où tu es. C'est une place excellente. Dans un instant, le nuage que tu vois, là-bas, va glisser sur la droite. Au moment précis où le soleil se dégagera des vapeurs, le jardin tout entier chantera sa plus belle chanson. Tous les pétales seront vus par transparence. Après quoi, la journée se terminera tant bien que mal. Patiente donc, et garde l'œil ouvert ! »

Autres saisons, autres merveilles. Le parfum des pruniers en fleur se promène parmi les brises. Il y a des personnes qui ne le sentiront jamais, faute d'être à la bonne place et d'y être à la minute précise. L'odeur des cerisiers en fête est plus évidente : elle est aussi plus grossière. Elle annonce déjà le kirsch et les plaisirs de la bouche. Mais les pruniers, les pruniers ! Ils ne portent presque jamais de fruits, chez nous, à cause des gelées d'avril. Si je n'en ai pas le parfum, je n'en recevrai nul hommage.

Parfois le pétunia me donne de secrets avertissements : « Reviens ce soir, à nuit close. Nous te ferons un beau concert de senteurs. Et surtout, pas de vacarme ! Quand vous parlez, vous autres hommes, vous ne comprenez plus rien. Vous vous grisez de votre bruit. »

Je sais, par longue expérience, que, surtout au printemps, la minute extraordinaire éclate souvent dans l'ombre. Il est beaucoup plus de minuit. Nous revenons de quelque course lointaine. Avant d'aller dormir, je monte dans le jardin et je tombe en pleine fête. La lune est prise au filet dans les branches des peupliers. Des vapeurs fraîches se promènent, comme les fantômes apaisés que guide la flûte de Gluck. Les fleurs sont attentives : elles écoutent les rossignols; je dis bien les rossignols.

Il y en a un dans le pommier, près du petit hangar où Marcel fait sécher les herbes aromatiques. Un seul rossignol pour notre jardin. Mais j'entends celui qui chante dans le potager de la ferme, j'entends celui qui règne, là-bas, près de l'eau, dans le grand frêne pleureur; j'entends le rossignol qui célèbre l'amour au vieux moulin de Verville. Et j'en devine encore un, très loin, du côté de Nesles. Le nôtre, celui du pommier, on dirait qu'il chante sous une voûte. Dès que le rossignol élève la voix, le ciel, le grand ciel vide, referme des arches profondes et sonores, religieusement. L'oiseau maître se tait une demi-minute, puis il lance son mystérieux appel, ces notes longues, égales, syncopées qu'il exhale à contretemps sur le rythme silencieux de la nuit.

Il y a des jours où je ne suis pas digne de mon jardin, je suis hanté, taraudé par des soucis parasites. Je vais, les mains aux poches, le nez mort et l'œil à l'envers. Le jardin me laisse courir. Il ne me fait pas de reproches; il ne fait pas non plus d'avances. Il se passe fort bien de moi. Nous sommes en froid, voilà tout.

Il y a des jours où le jardin se réserve. Je viens en solliciteur et je n'obtiens presque rien. Le jardin est neurasthénique, dirait-on. Il manque de courage et de confiance. Il ne fait aucun projet. Il ne distille aucun parfum. Il doute de tout et de soi-même. Il est amer, avare et rétif. Ces jours-là, mieux vaut, pour moi, m'enfermer avec mes livres. Je regarde, à la dérobée, le jardin, par la fenêtre, et je murmure : « Sale caractère ! »

Mais, heureusement, il est des jours d'amour parfait, d'amour partagé, d'harmonie, de bonheur libéral. Ces jours-là, toutes les herbes ont une âme et la manifestent. Il faut cueillir, au passage, une feuille de menthe, une de mélisse, une de sauge, une d'estragon. N'oubliez pas la sariette et le thym, pour les distinguer l'un de l'autre. Au passage, froissez finement la feuille de l'œillet d'Inde. Faites la comparaison avec la senteur, plus farouche, plus animale et plus troublante de la rose d'Inde jaune soufre. Pincez entre vos doigts une jeune tige de tomate. Pour vous consoler tout de suite, respirez un brin de lavande,

glissez dans votre boutonnière une ramille de citronnelle ou même une branchette de basilic. N'oubliez pas la pimprenelle qui fleure le foin nourrissant. N'oubliez pas surtout que toute plante a son odeur et qu'il faut la lui demander.

Et puis, n'oubliez pas les fleurs. Mais je ne dirai rien des fleurs. Elles se célèbrent elles-mêmes avec assez d'éloquence. Elles n'ont pas besoin d'avocat. Elles ne veulent que des amoureux. Il va sans dire que j'en suis.

XLVI

LA GÉNÉROSITÉ DU PAUVRE

C'est une très mauvaise année : les pommiers n'ont pas de pommes. On peut chercher dans le feuillage, on ne voit pas un seul fruit. Toutefois, si le vent s'élève, des pommes tombent sur la pelouse. Il n'y a que les gens très pauvres pour traiter les biens de ce monde avec un si beau dédain.

XLVII

NOUVELLES DU PARADIS

Les constructeurs de baromètres, depuis les commencements de leur règne, inscrivent non sans impudeur les deux petits mots « beau fixe » sur un secteur du cadran où l'aiguille ne va jamais.

Deux ou trois fois dans ma vie, j'ai vu l'index d'acier bleu s'approcher avec une évidente hésitation de la région marquée

« beau fixe ». Mais l'aiguille téméraire, aussitôt saisie de peur, est retournée au « variable » et elle y est demeurée, fixement, pendant trois mois.

Beau fixe ! Quelle expression pour notre monde incertain ! Quelle illusion, juste ciel ! Nous le connaîtrons, le beau fixe, mais ce sera plus tard, au paradis.

Nous avons reçu, du paradis, l'autre jour, des nouvelles passées en fraude. Les bienheureux s'ennuient un peu, dès que s'arrête la musique des sphères. Ils s'ennuient et disent tout bas : « C'était amusant, jadis, oui, c'était amusant, sur la terre : le temps, au moins, était variable et même il était varié. Rappelez-vous, mon cher ami, comme c'était divertissant. »

XLVIII

L'OISEAU MIGRATEUR

Hier au soir, m'a visité une pensée belle et cordiale. Par malchance, je l'ai oubliée, elle est partie, elle a repris l'essor. Je me rappelle seulement qu'à l'approche de cette pensée toutes les raisons de tristesse, tous les sombres pressentiments, tous les regrets, tous les refrains du dégoût, tout cela s'était enfui. J'avançais, léger et paisible, dans la clarté des renaissances.

Et voilà, tout est perdu. Impossible de me rappeler le sens, la démarche, la nature de cette pensée miraculeuse dont le sillage, pourtant, illumine encore ma vie.

Vraiment, vais-je prendre le deuil ? Non pas ! Je sens, je sais que je recevrai sûrement encore la visite de l'ange, que d'autres pensées ailées se poseront sur mon épaule et chanteront à mon oreille des chansons délicieuses, des chansons que j'oublierai.

XLIX

REFUS D'ÉVASION

Depuis près de deux mois, le soleil n'a pas brillé. Nous sommes au fort de la belle saison; mais un ciel fumeux et pesant roule avec indifférence au-dessus de notre misère. Les moissons vont pourrir et les jardins languissent. Les événements du vaste monde qui seraient, en pleine lumière, déjà fort angoissants, prennent, dans ce crépuscule, une couleur vraiment hideuse. Nos pensées sont à l'avenant.

Certains, n'y pouvant tenir, partent pour d'autres climats. On sent qu'ils donneraient, les impatients, leur éternité pour un rayon de soleil.

Eh bien, je ne partirai pas. Je n'en ai pas la moindre envie. Je demande le soleil, je l'attends, je le désire, et non seulement pour moi, mais encore pour tous les êtres avec qui j'ai partie liée, mais aussi pour le brin d'herbe qui se désole au pied du mur. Non ! Je pose mes conditions : Pas de paix séparée ! Le soleil pour tout le monde ! ou que la nuit nous engloutisse.

L

CIMENT ARMÉ

Ce n'est pas avec des tiges d'acier qu'on arme une construction : c'est avec de la logique, du temps, du respect, de l'amour, un sentiment élevé de l'œuvre et de la durée.

Il n'y avait point de ferraille dans le béton des ancien Romains. Mais il remplit encore son office; mais il soutient encore les

murailles des amphithéâtres et les arcades élancées des aqueducs; il témoignera dans dix mille ans en faveur de l'humanité, quand nos orgueilleuses bâtisses seront depuis longtemps retombées en poussière.

La plupart des petites villes construites, dans les pays neufs, par des peuples qui disposent de toutes les formes d'énergie et de tous les matériaux sont des amoncellements de bicoques et de baraques; elles ont l'air de campements hâtifs, de décors pour le cinéma.

Le plus humble des laboureurs, dans les vieux villages de ma patrie, entre chez lui par un portail dont les pilastres de pierre taillée, érigés voici deux siècles, survivront aux extravagances de notre civilisation savante.

LI

LE PIGEON VOYAGEUR

Où est le nord ? Où est le sud ? Telle est la question que je pose quand j'arrive, au plus noir de la nuit, dans une ville inconnue.

Car il faut, d'abord, que je sache, debout au milieu de ma chambre, vers quelle muraille me tourner pour penser à ceux que j'aime, pour penser à eux tous avec force et avec fruit.

Semblable au croyant qui, par-delà les déserts de rochers et de sables, s'efforce d'imaginer la ville sainte, j'entends, dans la barrière circulaire de l'horizon, découvrir la faille et l'issue. Ainsi mes vœux, ainsi ma tendresse, ainsi mon inquiétude emprunteront la route la plus sûre.

Où est le nord ? Où est le sud ? Et, même si je dois dormir, même si le cher sommeil veut bien me rouler dans son léger suaire brodé de songes, il me faut, sans crainte d'erreur, savoir où sont, à ma droite et à ma gauche, les continents, les mers,

les pôles. Il me faut, avant la minute de l'oubli, compter, peser, évaluer toutes les montagnes, tous les fleuves, les forêts pleines de senteurs et les cités fourmillantes où jouissent, besognent, souffrent mes frères aimés, mes frères amers, mes frères effrayants, les hommes.

LII

REPOS, MON VAIN PROJET

DAMON, qui me veut du bien, m'engage à me reposer. Je lui réponds que j'y songe. Il s'en va, le cœur content.

Je ne sais plus, je ne peux plus, je ne veux plus me reposer. Et même, si je le tentais, quelles seraient les chances de succès ? Que toucherait, en moi, ce désir de relâche ? Puis-je trouver la quiétude, si le monde misérable ne m'en donne pas l'exemple ? Que le monde, en moi, se repose et je m'abandonnerai sans honte et sans remords. En moi comme autour de moi, que le monde observe la trêve ! Alors je consens à dormir.

Les bienheureux qui se promènent dans les vallées de l'éternel repos, peuvent-ils penser à la Terre ? S'ils n'y peuvent pas songer, quel est donc leur paradis ? Et s'ils y songent parfois, quelle n'est pas leur douleur ?

LIII

L'AMATEUR DE CHARITÉ

NICAISE est bon. Il est même fou de bonté.

Ce vieillard mal vêtu, mal rasé, mal nourri qui, de ses doigts brûlés par les engelures, s'efforce en tâtonnant de bou-

tonner un paletot sans boutons, Nicaise l'observe de loin, tel un chasseur épie sa proie.

Et, soudain, n'y tenant plus, dans un grand élan de son cœur, Nicaise vole vers le pauvre homme et lui donne de l'argent.

Le vieillard arrête sur Nicaise un regard chargé d'amertume. Il n'a rien demandé. Que lui veut-on ? Que signifie cette largesse ? Va-t-il ouvrir la main et laisser tomber l'argent ? Tout porte à le prévoir.

Mais soudain le vieux se ravise. Il hausse les épaules et met l'argent dans sa poche. Nicaise pousse un grand soupir.

Et moi qui regarde la scène, je me demande, tout perplexe, quel est celui des deux qui fait la charité.

LIV

LA BLESSURE

QUAND l'ami que j'aimais m'a blessé, m'a trahi, quand il m'a fallu renier cet attachement où je voyais l'une des œuvres de ma jeunesse, quand j'ai dû briser des chaînes où je trouvais mon plaisir, j'ai pensé qu'à ma douleur nul allégement n'était promis, nul remède prévisible et, pour tout dire, souhaitable.

Et puis, les années ont passé, les unes au galop furieux et les autres en rampant. La guerre a tourmenté le monde. La mort a hélé ses élus. Des empires se sont écroulés parmi les nuages de poussière.

La vieille blessure est fermée que je pensais incurable. Il m'arrive de l'oublier pendant des jours et des jours, ce qui ne saurait, je l'avoue, aller sans humiliation. Alors je regarde ma cicatrice et je lui fais des reproches.

LV

LES VASES COMMUNICANTS

Il est des hommes que j'estime. Il est des hommes que j'admire. Il est des hommes que je respecte. Il en est que j'ai vénérés, au temps de la grande ferveur. Il en est dont la rencontre m'enchante, d'autres dont une réplique m'éclaire, d'autres encore dont un regard me fait longuement rêver, certains dont le départ me comble.

Je n'en connais pas un seul à qui j'oserais imposer deux heures de ma présence, deux heures de mon entretien.

Quant à ceux avec qui j'ai finalement signé des pactes, je ne les distingue plus toujours de ma substance propre, ni leur soleil de mon soleil et ni leur ombre de mon ombre. Je leur emprunte leurs vertus et je leur prête mes défauts, dans l'espoir de trouver enfin l'indispensable équilibre.

LVI

VAINS PRÉPARATIFS

Cette douleur au pied gauche qui, depuis cinq bonnes minutes, requiert mon attention, je l'ai reconnue tout de suite : elle a toutes les vertus d'une douleur invétérée. Elle est installée dans ma chair et elle y restera jusqu'à la fin des temps. C'est elle que j'attendais, que je redoutais, pour mieux dire. Et la voici.

Il me faudra, désormais, renoncer aux longues marches qui

étaient l'une de mes joies ordinaires et qui berçaient mes rêveries. Je ne monterai plus qu'à grand-peine les degrés de ma maison. Le temps des lointains voyages est probablement révolu. A toutes les causes de mécontentement et d'amertume va s'ajouter, maintenant, cette vive douleur fouisseuse. Tous mes élans, tous mes projets appelleront à l'avenir ce coefficient correcteur. Sur le bon usage qu'il convient de faire de telles épreuves, Pascal a composé une prière admirable qu'il me faudra relire au moins chaque semaine...

Mais quoi ! Que se passe-t-il ? La douleur soudain s'efface. Elle part. Elle est partie. Déjà partie, Seigneur ! Tout est à recommencer.

LVII

LE SIÈCLE DE VOLTAIRE

MALADES, ô mes amis, je viens vous consoler, si du moins vous aimez la vie.

Les gens qui se portent trop bien tombent d'un coup, foudroyés. Ils ne se connaissaient point. Ils préjugeaient de leur vigueur. Ils tiraient sans cesse des traites sur une fortune mal surveillée. Le premier coup de vent les terrasse et les déracine.

Il faut, pour aller vieux, il faut être malade. Il faut apprendre à se connaître, à consulter, chaque jour, le vent, l'ombre et la lumière, à mesurer petitement les recettes et les dépenses, à rester, comme Voltaire, le maigre et souffrant Voltaire, assis, pendant près d'un siècle, auquel il a donné son nom, dans un confortable fauteuil, auquel il a donné son nom.

LVIII

LA CITADELLE MAL GARDÉE

Alfred de Vigny se plaint sans la moindre retenue des visiteurs qui l'importunent, qui lui ravissent quelque temps et qui le divertissent de lui-même.

Si j'imitais le poète et succombais aux délices de la franchise, je pousserais aussi des cris : « Vraiment, je n'ai plus que quelques années à vivre, quelques années pour me recueillir avec mes douleurs familières, quelques années pour demeurer en solitude avec mon âme, et le monde entier conspire à troubler ce nécessaire entretien, à piller ce trésor vulnérable et mortel. »

Si j'écrivais ces lignes amères, qu'arriverait-il, je le demande? Mes amis, mes vrais amis, ceux que j'aime encore à voir, à recevoir à consulter de la voix et de l'œil, ceux-là ne viendraient plus jamais. Quant aux autres, tous les autres, ceux que je connais à peine et que je supporte si mal, ceux-là continueraient, naturellement, de m'assaillir.

Alors, je n'écris rien. Alors je n'ai rien écrit.

LIX

LA GUÉRISON DE JÉRÉMIE

Nous commençons à supporter très mal nos petites misères. Nous parlons du chaud et du froid, du soleil et de l'orage. Nous poussons des gémissements à propos de notre estomac, ou de nos reins, ou de telle autre partie de notre attachante personne. Nous lamentons le désordre des finances, les discords

des jongleurs politiques, la défection d'un ami, l'incivilité des passants, la décadence des mœurs.

Il est temps, il est vraiment temps que reviennent les grands malheurs et que le sens de la vie nous soit ainsi rendu, impitoyablement rendu.

Je prête l'oreille et présume que tout cela ne tardera pas. Les monstres sortent des cavernes.

LX

ÉLECTION DE L'ÉPREUVE

J'avais pris la résolution de résister à la souffrance et même de la braver. C'est alors que m'est venu ce petit mal de dents.

Eh bien, ce n'est pas sérieux, peut-être même pas loyal. Je veux bien supporter une grande et noble souffrance; mais pas un petit mal de dents, pas un ridicule petit mal de dents.

Exigez-vous, maître du monde, que je vende ma couronne de diamants, non pour payer ma rançon, mais seulement pour acheter une pomme ?

LXI

L'ODEUR DU MONSTRE

La nuit se retire, pareille à une armée qui emporte ses blessés et ses morts. La nuit s'enfuit vers le ponant et le cauchemar de la nuit s'en va dans les replis de l'ombre, comme un hideux saurien qui ne peut souffrir la lumière.

Que me voulait ce cauchemar ? Que disait-il de ma chair

à mon âme ? Vraiment, je n'en sais plus rien. Ces épisodes effrayants, ils sont oubliés déjà. Mais le monstre, en s'en allant, a laissé des traces et des ruines. Le monstre a laissé son odeur, un remugle fauve et moite qui va infecter ma journée, peut-être même toute ma vie, toute la fin de ma vie.

LXII

LES CHOSES

Chaque lame de rasoir, au début de l'usage, me coupe trois ou quatre fois. Est-ce parce que le fil de l'acier est neuf et donc plus farouche ? Non, ce n'est pas aussi simple. Si je fais grande attention, la lame se réserve et s'use. Au bout d'une semaine, elle a perdu le plus clair de son tranchant. N'importe, que je me relâche et elle en profite pour mordre.

Ayant mordu deux ou trois fois, elle est assouvie. Je peux la garder un mois, elle ne me blessera plus. Mais, tant qu'elle n'a pas mordu, tant qu'elle n'a pas prélevé son léger impôt de sang, il convient que je me défie.

Le plus souvent, je préfère payer tout de suite, pour me raser tranquillement en pensant à autre chose.

LXIII

LE LOYER DE LA CONFIANCE

Si la diplomatie ne fait pas traîner les choses, je ne désespère pas de signer, avant de mourir, un traité de paix avec le peuple des épingles.

Nous n'y sommes pas encore. Entre les épingles et moi, depuis le commencement des temps, ce n'est pas exactement la grande guerre ouverte, mais plutôt ce qu'on appelle maintenant la guérilla. Je les rencontre où je ne les attendais pas. Elles surgissent et me piquent. Une épingle dans un appartement et, si j'entre, elle est pour moi. Elles emploient des ruses de Sioux pour m'atteindre et me poindre. Elles y réussissent toujours. Elles ont fait, d'ailleurs, alliance avec toutes les échardes, toutes les épines et tous les poils d'orties, avec les dards et les arêtes. C'est une conjuration secrète et très opiniâtre.

J'essaie de me consoler : sans doute suis-je trop confiant, c'est un trait de ma nature, un trait fort honorable... Mais il m'arrive, n'y tenant plus, de rafler toutes les épingles et de les piquer sur la pelote.

Elles s'évadent sitôt que j'ai le dos tourné et recommencent à me tendre des embuscades. Ma police est très mal faite.

LXIV

LA COUPE DE CRISTAL

QUAND je saisis la coupe de cristal, elle vibre et se prend à chanter : « Vois, dit-elle, comme je suis belle et fragile. L'artisan qui m'a faite a mis à son ouvrage tant de subtil amour qu'il m'a guidée jusqu'aux frontières du non-être. Tous les rayons me traversent sans dévier ou faiblir. Je ne suis plus qu'une limpide bulle de musique. Remplis-moi de ton vin préféré. Je le rendrai plus brillant et plus vif. Porte-moi jusqu'à tes lèvres et bois. Il te semblera que tu bois à même l'absence. Je ne serai plus qu'une limite imaginaire, je ne serai plus qu'une pensée, la pensée de ce que je suis. Tu te serviras de moi tout en m'oubliant et c'est à ce moment-là que j'atteindrai le plus délicieux de ma fugitive existence. »

LXV

LE SENTIMENT DE LA PATRIE

Nous en avons pu passer, des fleurs, dans notre jardin : des fées et des princesses, des pécores et des souillons, des virtuoses et des ballerines, des mendiantes et des malades. Nous avons, au fil des saisons, admiré, méprisé, chéri, sur leur théâtre en plein vent, les féroces et les timides, les fantaisistes et les besogneuses, les fugitives et les tenaces, les mélancoliques et les exultantes, les arrogantes et les humbles, Portia et Maritorne, Cathos et Esmeralda, Marthe et Marie, Héloïse et Carmen, Camille ou Ophélie.

Nous en avons vu passer qui ne sont jamais revenues. De certaines, le jardinier a perdu, comme il dit, « l'ancêtre ». D'autres ont longuement langui. D'autres se sont querellées avec toutes leurs voisines. D'autres encore se sont avilies, dégradées. Certaines ont fait de grands efforts pour propager le désordre.

Celles qui sont demeurées à travers toutes ces aventures et qui se perpétuent ou resurgissent tous les ans, sont celles qui ont accepté le climat, le ciel et le sol et qui ont fini par aimer leur lieu, leur travail et leur vie.

C'est ainsi que se forme un peuple et qu'il prend, jour après jour, son visage devant l'histoire.

LXVI

Ô MON PAYS

J'ai passé presque tout le jour dans de petits trains arthritiques, essoufflés, grognons, crasseux, qui fleuraient le culot de pipe, la caserne et la bergerie. J'y étais à peu près le seul être vivant, ce qui ne me déplaisait pas trop. Parfois, à l'occasion d'un arrêt dans une gare abandonnée, un voyageur, ayant soigneusement inspecté le convoi de bout en bout, montait dans mon compartiment et s'asseyait en face de moi, sans doute pour se rassurer, ce dont je ne suis pas peu fier.

Le voyage, enfin, s'achève par une course en autorail. C'est la diligence moderne. Tout confort en est soigneusement banni. Les paysans qui reviennent de la foire s'entassent à force, là dedans, avec leurs ballots et leurs gosses. Les portes ferment mal. Le vent et la pluie font rage. La machine fonce en meuglant, tel un monstre aquatique, dans un paysage noyé. Cela ne dure qu'une heure et demie.

Enfin la ville au nom charmant, entrevue dans le crépuscule avec ses deux ou trois églises, ses collines et sa caserne où des clairons enrhumés rêvent d'une vaine évasion.

On a retenu ma chambre dans l'hôtel le plus réputé. C'est une bâtisse pittoresque dont le renom n'est pas d'hier. On y accède par une venelle dont on a fait, depuis six mois, un « sens unique », parce que deux voitures ne pourraient y passer de front. Je franchis le seuil de cet hôtel où je ne suis jamais venu et tout m'est aussitôt familier : les êtres, les objets et l'odeur.

Ma chambre n'est pas trop petite, mais elle est toute en longueur. Elle prend jour par une fenêtre sans persiennes — il y a des rideaux de velours — sur la rue à sens unique. Un appétissant remugle de friture et de civet monte de l'abîme inférieur.

Il ne fait pas encore très chaud. On ne poussera le chauffage qu'à l'heure où messieurs les voyageurs de commerce, ayant fini leur journée, reviendront au bercail.

Je m'assieds dans un fauteuil à la tapisserie râpée. J'inspecte un moment les lieux pour être tout à fait certain qu'il n'y a pas, autour de moi, quelque défaut bien surprenant, c'est-à-dire quelque chose de bien propre ou d'absolument impeccable. Non, il n'y a pas de défaut. C'est notre éternelle chambre.

Il y a deux lampes, l'une au plafond et l'autre à la tête du lit. Quand on allume l'une des deux, l'autre s'éteint aussitôt. J'ai célébré l'économie, alors je n'ai rien à dire : mais si je tenais dans ma main l'inventeur de cet ingénieux système, j'essaierais volontiers sur lui « la torsion du nez et l'enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles ».

Il n'y a pas de corbeille à papier. C'est quand même fâcheux : la corbeille à papier me semble aussi nécessaire dans une chambre que le rein dans un organisme.

Dans l'armoire à glace, dont la porte ferme mal, je trouve une seule patère qu'on ne peut tirer de là, car elle est fixée à la tringle par un anneau fermé. Les robinets du lavabo fuient goutte à goutte en sifflant. Le lit sent le cigare froid. Les murailles sont tendues d'un papier de fantaisie aux ramages extravagants. Pour trouver les « commodités », il faut faire un long voyage dans des couloirs tortueux, obscurs, semés d'embûches, de marches et de meubles fantômes.

Je regarde en souriant toutes ces choses familières. Je suis dans mon pays et rien ne m'étonnera plus.

J'irai tout à l'heure dîner dans une salle à manger mal close, vrai carrefour des courants d'air. On m'y servira sans doute un repas surabondant, savoureux et indigeste. Je reviendrai dans ma chambre pour y lire et pour y travailler. Je serai, jusqu'à minuit, tourmenté par les bruits de la rue, car l'automobile a tué le beau silence provincial. Quand les bruits de la rue cesseront, j'écouterai les voyageurs qui discutent dans les couloirs, font crier le bois de leur couche ou ronflent à bec ouvert.

A partir du petit matin, j'attendrai dans l'inquiétude que l'on

vienne me réveiller. On me réveillera, bien après l'heure fixée. Plus tard, enfin vêtu, tout prêt à regagner la gare, je ferai venir un taxi. Et il oubliera de venir. Il oublie presque toujours.

C'est ainsi ! C'est ainsi chez nous : mais la pensée de vivre ailleurs me plonge dans le désespoir. C'est bien pourquoi, comme on le voit, je ne songe pas à me plaindre.

LXVII

COMPLAINTE DU VIEUX PORTEFAIX

Il était plus de minuit. Dans la gare désertée, errait une odeur de clapier, de cendre froide et de moisissure. Le vieux portefaix soupesait mon bagage de l'œil. Il s'en saisit enfin en me déclarant que le train se trouvait arrêté sur le quai le plus éloigné. Là-dessus il se mit en route.

Le vieux porteur trébuchait. Il allait peut-être tomber. Le fardeau ballait lourdement au bout du bras maigre et perclus. Alors je saisis mon bagage et le portai pour mon porteur. Non par commisération. Seulement pour aller plus vite.

Le vieux porteur se prit à boitiller auprès de moi. D'une voix à jamais ruinée, il me racontait ses malheurs. C'était un très lamentable concerto de deuils, d'échecs, de maladies et de souffrances infécondes. Je sentis qu'il me suppliait, sans le savoir et sans le dire, de lui prendre, en écoutant, une part de ces fardeaux-là. Et j'écoutais, tout en marchant. Non par pitié, sans doute. Par curiosité seulement.

Et quand, dix minutes plus tard, mon train finit par s'ébranler, nous en étions aux confidences, aux effusions, aux projets d'avenir. Et j'y allais de grand cœur. Non par sympathie, surtout ! Mais par l'entraînement fatal des images et des rêveries.

LXVIII

RÉCOLTE PANACHÉE

Montesquieu dit, l'heureux homme : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait consolé. » En vérité, c'est admirable et cela porte enseignement.

Mais si le chagrin que j'éprouve était, par exemple, celui que me donne, à l'ordinaire, une heure de lecture médiocre. Que répondrait mon philosophe ?

Mieux vaut, sans doute, se roidir contre la séduction des généralités magnifiques. Dirai-je, imitant Montesquieu : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une promenade solitaire au jardin n'ait consolé ? » Oh ! certes non ! certes non ! Quand je me promène au jardin, je ne reviens jamais bredouille : je rapporte presque toujours trois fruits de consolation, deux fleurs de mélancolie et une graine d'amertume.

LXIX

LE FANTÔME DE JEAN-JACQUES

Nous étions assis au bord d'une venelle et nous devisions, mon ami Olivier et moi, de nos soucis, de nos tourments, des épreuves que traverse notre patrie. Soudain, j'allongeai le bras vers la haie qui borde le chemin et ne pus m'empêcher de murmurer : « Cher Olivier, regardez la douce-amère. Vous ne connaissez peut-être pas la douce-amère. Eh bien, regardez

une minute cette petite fleur triste. Elle a quelque chose à nous dire. »

Nous restâmes une minute à contempler les fleurettes violâtres de la douce-amère, et l'ébauche d'un sourire parut sur nos visages contractés par l'inquiétude. La fleur nous rappelait soudain que ces temps d'amertume nous réservent parfois quelque répit, quelque rémission et même quelque douceur.

Nous vivions, malgré tout, et nous pouvions vivre, parce que tout ne nous était point angoisse. La tendre matinée de printemps représentait bien une légère consolation et, surtout, nous était douceur notre rencontre, surtout notre amitié, puisque l'amitié se trouve aujourd'hui, le meilleur et le plus sûr de tous nos biens. Olivier me serra les mains et dit en me quittant : « Je vois que vous n'oubliez pas la botanique. »

Non, certes, je ne l'oublie pas. Je l'ai toujours beaucoup aimée, comme j'aime d'ailleurs toutes les sciences de la vie. Je l'ai pratiquée dès mon jeune temps et j'en ai conservé des notions non médiocres. Chaque printemps, s'il m'est donné de parcourir mes paysages familiers, je retrouve mes fleurs et, aussitôt, je les appelle. J'emploie ici le mot dans deux de ses sens ordinaires : cela signifie que je nomme les fleurs et les plantes, cela signifie également que je les fais venir à moi, comme le berger appelle les brebis de son troupeau.

Un de mes parents, qui est pourtant un poète, me disait jadis, comme nous nous promenions ensemble dans les champs : « Pourquoi dis-tu le nom des plantes ? Il suffit de les admirer. » J'en demande bien pardon à ce compagnon d'autrefois, mais, pour moi, il ne suffit pas d'admirer, ou, plutôt, pour admirer pleinement et en parfaite connaissance, il me faut nommer les objets du monde. Et quand il m'arrive de ne pas connaître leur nom, je leur en donne un, je les baptise, en quelque sorte. Mais il est bien préférable de donner à chaque être le nom qui lui a été attribué par nos aïeux.

Presque tous les noms des fleurs et des arbres sont beaux dans toutes les langues. En français, je les trouve, ordinairement, vigoureux, charmants, expressifs. Quoi de plus délicat, au seul

point de vue de la phonétique, quoi de plus agréable que les mots de liseron, de chèvrefeuille, de clématite ? Quoi de plus significatif que le mot de tremble ? Quoi de plus robuste que les mots de chêne, de frêne ou de hêtre ?

J'aime de nommer tous les êtres vivants et, quand ils ont un nom populaire, un nom rustique, je les salue aussi de ce nom. Et il m'arrive encore de les nommer en latin, car les noms latins sont beaux et presque toujours harmonieux. Tous ces noms ont une histoire qui se mêle à l'histoire de la plante. Certains ont beaucoup mieux qu'une histoire, ils ont une légende. Et puis les plantes ont des habitudes et j'allais dire des traditions, ce qui ne serait pas une erreur, car ces propriétés leur sont, en effet, transmises, comme un héritage, dans le mystère de la graine.

Enfin toutes ces plantes m'arrêtent par leur forme, la couleur de leur feuillage ou de leurs fleurs, leur attitude, la manière qu'elles ont de persévérer dans l'être. Je connais leurs séjours ordinaires. A chaque saison, je guette leur renaissance. Je connais l'endroit où l'on peut voir, ce qui n'est pas fréquent dans notre vallée, un beau pied d'ellébore. Je sais à quelle place fleurissait, naguère encore, une orchidée nommé loroglosse. L'an dernier, la plante n'est pas sortie du sol. Il avait dû se passer un drame dont la cause — le froid, les rongeurs, les parasites — m'est restée inconnue. Mais j'ai porté le deuil de mon orchidée, dans le fond de mon cœur, comme je porte le deuil de nos arbres quand ils périssent.

Jean-Jacques parle à tout instant de botanique, surtout dans les *Confessions*, la *Correspondance* et les *Rêveries du promeneur solitaire*. Dirai-je que Jean-Jacques entend la botanique d'une manière qui pourrait me choquer mais qui, surtout, me fait sourire ?

Je ne reprocherai pas à Jean-Jacques son goût du désintéressement dans les études botaniques, encore que ce désintéressement ne soit pas toujours à encourager. Le philosophe de Genève recommande la botanique pure, si j'ose ainsi parler, et il critique acerbement les gens qui étudient les plantes dans le

dessein d'en tirer des remèdes. Nous vivons des temps difficiles où la connaissance des plantes peut aider certaines personnes à se procurer des nourritures, des boissons, des médicaments. Je juge, pour mon compte, que, dans une période de disette, l'homme qui a des connaissances botaniques et qui en tire un léger avantage a bien raison d'utiliser ainsi ses connaissances.

Mais la principale des raisons qui m'éloignent de Rousseau et de son sentiment de la botanique, concerne, à vrai dire, l'intelligence même de la nature. Rousseau déteste l'étude de l'anatomie humaine. Il proclame avec éclat : « Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique ! Des cadavres puants, de baveuses et livides chairs, du sang, des intestins dégoûtants, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles ! Ce n'est pas là, sur ma parole, que Jean-Jacques ira chercher des amusements. »

« Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets. »

Et le philosophe dit ailleurs : « La botanique telle que je l'ai toujours considérée, et telle qu'elle commençoit à devenir passion pour moi, étoit précisément une étude oiseuse, propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. »

Je déclare tout net qu'une telle vue de la botanique me semble futile et même absurde. Nous sommes déjà en plein romantisme naïf. Ce que Rousseau demande, ce sont des tableaux riants, des parfums délicieux, de la fraîcheur et, somme toute, un cadre commode pour ses rêveries personnelles. Comme la leçon de la nature est loin de ce divertissement rustique, de ce pastel pour bonbonnière !

Quand il m'arrive de me promener dans la campagne, ce qui me frappe d'abord, c'est l'âpreté, la grandeur tragique de la vie végétale. C'est une lutte immense et désespérée, c'est l'effort tenace que fait chaque être pour subsister, malgré les difficultés infinies qu'il rencontre dans son entreprise. Ce que je vois, c'est une multitude d'êtres qui ne songent qu'à leur propre

protection, qui vivent sur la défensive la plus sourcilleuse, qui se couvrent d'aiguillons, d'épines, de poils urticants. Je me rappelle qu'au cours d'un voyage en automobile, dans l'État d'Alabama, à la fin de l'été, nous cherchâmes en vain une place dans la campagne pour nous asseoir et prendre notre repas. Toute la végétation n'était qu'un immense roncier hérissé de griffes et de dents.

Ce que je vois, c'est aussi la maladie. Elle est partout. Si je m'assieds à l'ombre d'un arbre, j'observe que presque toutes les feuilles sont mangées par des adversaires visibles et invisibles. Les microbes, les champignons, les insectes travaillent de concert à ruiner cette création superbe qu'est un grand chêne ou un grand châtaignier. Ce que je vois, c'est la déroute des espèces inoffensives et mal défendues qui, poursuivies par les espèces voraces, n'ont plus qu'à se réfugier dans les terrains stériles ou dans les climats inhospitaliers.

Est-ce à dire qu'une telle vue de la nature soit moins reposante et moins féconde que celle de notre rêveur genevois ? Sans doute ; mais vérité d'abord !

Ce que je demande à la botanique c'est une perpétuelle leçon et c'est un avertissement. Je n'accepte ni les délectations de Rousseau ni ses consolations égoïstes. La connaissance de la nature n'est pas ce qu'il appelle « une étude oiseuse », c'est-à-dire une étude bien faite pour occuper les heures d'oisiveté.

Je n'approuve pas non plus sans débat le triomphe aveugle des forces naturelles. Je sais que ces forces existent et je ne veux point m'abuser à leur sujet. Mais je sais aussi que le rôle de l'homme fut, est et sera toujours de lutter contre ces forces, de les étudier, de les connaître, de les assujettir, de les faire travailler somme toute, partout où telle œuvre est possible, conformément aux desseins d'une expérience séculaire et d'une sagesse éprouvée.

LXX

LES SAINTES RACINES

L'HIVER avait été trop rude et, dès les premières tiédeurs, il devint bien évident que le petit figuier était mort de froid, bien qu'il fût placé sur l'ados, pour profiter du soleil. A grand regret, nous décidâmes de le couper au ras du sol et de consacrer la place à des cultures moins menacées par notre climat sourcilleux.

Le printemps passa, puis l'été. Septembre allait mourir quand nous vîmes soudain jaillir du sol, à la place du figuier, une fine branche portant trois feuilles. Et la branche, aussitôt, de grandir et de verdoyer dans la saison finissante.

L'année suivante, même aventure. Et chaque année de même, pendant longtemps, longtemps.

Il m'arrive de passer devant le pauvre figuier opiniâtre et, tout de suite, il élève la voix : « Quand donc cesserez-vous de me faire souffrir ? Ne sais-tu pas que, pour moi, tout est souffrance : le vent, les gelées et les hommes ? Oui, vous tous, ô mes bourreaux ! Mais je ne céderai pas et il faudra tout arracher de moi. Oserez-vous ? Non ! Vous ne toucherez pas à mes racines. Non ! Vous n'aurez pas l'audace d'arracher mes saintes racines. »

LXXI

LE PETIT COURAGEUX

Le tronc est bref, noueux, couvert de cicatrices. La greffe est mal placée, difforme et cernée d'ulcères. L'arbre est chétif, trop près du chemin que le jardinier, deux fois l'an, arrose de drogues corrosives. N'importe ! le petit pommier donne l'exemple du courage et du courage récompensé. Il ne prend jamais de vacances, il n'imite pas ses frères puissants et paresseux qui s'étalent dans la prairie et qui prennent prétexte du moindre frimas pour remettre aux calendes grecques l'effort et même les projets. Lui, le pommier malingre, il porte chaque automne une belle charge de fruits qui sont l'honneur du jardin. Les jours où je suis attristé par le spectacle du monde, je vais saluer mon pommier. Je lui demande conseil. Il répond par bribes de phrases, car il n'a pas de temps à perdre. Je le regarde avec respect et je m'en vais réconforté.

LXXII

UN MOUVEMENT D'ÉMANCIPATION

Quand notre érable negundo, notre bel érable à feuilles blanches a commencé de pousser des feuilles vertes, j'ai d'abord cru qu'il avait été mal taillé, qu'il manifestait, à sa manière, sa douleur et son mécontentement.

Mais j'ai dû bientôt comprendre que tous les érables blancs de la vallée commençaient, en même temps, de retourner à leur nature : tous faisaient des feuilles vertes. Nul doute, désormais,

des consignes sont données et cheminent de proche en proche. Il y a, dans notre monde, quelque chose qui ne va pas. Nous nous en doutions un peu. Il n'y a pas de petits signes pour l'observateur attentif.

LXXIII

EXPLICATION RUSTIQUE

MONTAIGNE n'a eu que des filles et ne s'en est pas consolé. Il semble même qu'il se soit, ici et là, demandé les raisons de ce qu'il considérait comme une disgrâce.

Le jardin, que je consulte sur le cas de notre auteur, me propose une réponse et je la transcris fidèlement : « Votre Montaigne, me dit-il, a vécu trop heureux, dans une trop constante abondance de biens. Voyez, chez nous, les courges souffrent, au long de l'été dramatique, au long de la saison sèche. Elles ne font plus que des fleurs mâles. Mais que tombe une petite pluie, et les courges, aussitôt, aventurent une fleur femelle. L'arrosage n'y peut rien. C'est la pluie du ciel qu'il faut. C'est l'assurance de la prospérité, de l'espoir, de l'avenir. Quand nous prodiguons les femelles, c'est que nous sommes repus et que nous avons confiance. »

Je rapporte, sans commentaire, la réflexion du jardin.

LXXIV

SANS DÉFIANCE

REGARDEZ la belle tomate : elle grossit, elle grossit. Elle se sent invulnérable, à l'abri de sa peau bien lisse. Comme elle jouit de son bonheur ! Comme elle jouit de son succès ! A longs

traits, elle boit la sève. Elle donne impudemment le spectacle de la jouissance.

Voilà que la peau, trop tendue, éclate. Ce n'est d'abord qu'une fissure : juste le baiser d'un rasoir. N'importe ! le fruit est perdu. Les mouches et les moisissures vont se mettre à la besogne.

LXXV

MORALE RÉALISTE

Est-ce la pluie ? Est-ce la brise ? Ou quelque secrète mélancolie ? La fleur de la reine-marguerite semblait soudain si lasse, elle s'inclinait vers le sol d'un air si découragé, que je l'ai relevée avec soin pour l'appuyer au zinnia, qui est vigoureux et rigide. Il a fléchi légèrement et n'a rien dit, tout d'abord. Mais quand je suis revenu, le soir, pour ma dernière visite, le zinnia s'est répandu soudain en lamentations. « J'avais vraiment besoin, criait-il avec fureur, que l'on me mît sur le dos cette malade, cette paresseuse ! Comme si je n'avais pas mes charges et mes soucis ! Ah ! ne comptez pas sur moi pour payer vos charités. Au premier coup de vent, je secoue votre protégée, et la renvoie sans remords à ses méditations larmoyantes. Moi, je ne suis pas romantique. Réaliste, plutôt. Je ne sais ce qui me retient de dire même plus encore. »

LXXVI

LES FONDATEURS D'EMPIRE

La semaine dernière, j'admirais le potiron et mon admiration se colorait d'inquiétude. Il était parti glorieusement, il ne connaissait que la victoire. Il avait franchi ses frontières, traversé en maître tous les territoires voisins, puis rassemblé ses forces et trouvé son orient. A telle allure, il allait bientôt sortir du jardin, monter sur la colline, se répandre dans la plaine, imposer sa loi jusqu'à l'horizon et au delà de l'horizon.

Mais il paraît que les choses vivantes sont tenues par des lois sévères. Voilà le potiron qui se lasse et qui se fane. Il a touché les secrètes limites imposées aux êtres de son espèce. Il ne possédera pas le monde. Encore un peu de temps, et il va tomber en pourriture.

LXXVII

LES AMBITIEUSES CHÂTIÉES

Dès que j'ai le dos tourné, la glycine envahit le seringa qui, lui, ne sort guère de son domaine. Dès que je m'abandonne au sommeil de l'optimisme, la grande clématite à fleurs violettes s'élance dans le pommier et parle d'espace vital.

Le pommier souffre et reste stoïque. Ce sont les plantes grimpantes qui sont les aventureuses. Ce sont les plantes qui ne savent pas se tenir debout, fermement, à la place assignée qui, toujours, rêvent de conquêtes. Les plantes qui sont soutenues par de

bonnes fibres ligneuses, rigides comme une morale, demeurent où est leur devoir.

Détachée du pommier, la clématite s'est jetée sur la glycine. Voilà donc aux prises les deux forcenées. Elles rivalisent d'ardeur. Les voilà mêlées, confondues, incapables, dans leur haine et leur avidité, de retrouver la franchise. Nous viendrons avec la serpette et le sécateur et nous ferons ce qu'il faut pour rappeler les adversaires à la sagesse.

Et nous nous garderons bien de parler de paix perpétuelle. Nous en avons pour un mois.

LXXVIII

ICARE

CHEMINANT à sa manière qui n'est pas sans arrogance, la courge a rencontré le mur. Elle qui rampe sur le sol n'a pas douté de la chance. Elle a tenté de s'élever et d'escalader la muraille. Pierrot, qui aime les mots forts, parlait déjà de transcendance.

La courge s'est cassé les reins. Je n'ai pas envie de rire. C'est une défaite honorable.

LXXIX

LES VISITEURS MYSTÉRIEUX

L'EREMURUS est une fort belle plante qui doit nous venir de loin : je ne lui connais pas de nom populaire en langue française.

L'eremurus fleurit au printemps et donne une longue hampe toute pavoisée de blanc, de rose ou de jaune. A peine l'eremurus est-il en fleur qu'il se trouve aussitôt couvert de courts scarabées d'émeraude en tout point semblables à ceux qu'honoraient les peuples de l'ancienne Égypte. Ce sont des animaux que nous n'avons jamais vus chez nous avant les eremurus. Ils accourent sûrement de très loin, prévenus par les prestiges de quelque radio secrète. Ils s'enivrent à longs traits sur le manchon de fleurs sucrées. Puis ils disparaissent, soudainement, et nous ne les revoyons plus durant une année entière.

Il m'arrive d'imaginer que le parfum de l'eremurus donne la vie, pour un jour, à tous les scarabées de jaspe, de sardoine ou de chrysoprase qui dorment dans les mastabas, sur la rive libyque du Nil. Ce n'est pas invraisemblable : je suis certain, pour mon compte, que l'odeur du chèvrefeuille me fera ressusciter d'entre les morts, dans mille ans, dans deux mille ans, par une belle nuit de juin.

LXXX

LES DESTINÉES ÉTERNELLES

Le maître horticulteur se promenait devant les plates-bandes où fleurissaient les ancolies. Il s'arrêtait parfois et disait, l'index inflexible : « Celle-ci est un peu trop pâle, il faudra la rehausser d'une belle pointe de carmin. Celle-là pique un peu trop du nez. On va lui donner de la branche. Et cette autre est vraiment malingre, malgré ses charmantes couleurs. Elle réclame de l'étoffe, du volume et de la tenue. »

Les assistants du maître écoutaient, en silence. Certains d'entre eux prenaient des notes. Et moi, je pensais que le bon Dieu ne parle pas autrement quand il considère, du haut des nuages, notre surprenant univers et que, debout parmi ses

anges, il prend des dispositions pour que les métamorphoses se développent avec harmonie dans la multitude infinie des animaux et des plantes.

Je sais que le maître horticulteur n'est pas un bavard frivole : il est habile, savant et obstiné. A force de sélections, d'hybridations, de croisements, il parvient à faire presque tout ce qu'il veut faire. En partant des géants il obtient des pygmées. Ce qui est droit, il ne désespère pas de le tordre. Qu'il s'intéresse aux bleuets et les bleuets deviennent rouges. Qu'il considère les coquelicots et les coquelicots pâlissent. S'il s'occupait du chêne, — mais par hasard il le néglige, — il serait tout à fait capable de transformer le chêne en gracieux volubilis, peut-être en pois de senteur.

Il arrive que le maître horticulteur s'éloigne momentanément du jardin, parce qu'il doit soigner ses rhumatismes, s'occuper de sa femme ou veiller à ses procès. Dès qu'il a le dos tourné, toutes les plantes du jardin reviennent, d'un même élan, à leurs amours, à leurs penchants, à leurs chères habitudes, et la nature, délivrée, recommence de rêver aux destinées éternelles.

LXXXI

L'ABONDANCE INATTENDUE

Les pruniers qui, dix-sept années de suite, avaient observé le chômage se sont décidés soudainement. La récolte sera prodigieuse, oui, prodigieuse pour une fois.

Il ne faut pas désespérer. Telle est donc la déconcertante vérité. On n'est jamais sûr de rien et même pas de l'échec. On ne peut pas désespérer tranquillement et ce pourrait, à la longue, devenir désespérant.

LXXXII

FÉROCITÉ ROMANTIQUE

Nous n'avons pas eu de chance avec les rhododendrons. Ils ont fleuri deux ans de suite, et non sans magnificence. Puis, dès la troisième saison, ils ont commencé de languir. Un parasite couleur de rouille gruge les feuilles par-dessous. Quant aux fleurs, c'est bien fini. Nous ne pouvons pas l'ignorer, car le rhododendron ne cèle pas ses projets : il s'y prend longtemps d'avance pour gonfler ses gros bourgeons, pour préparer dans le calme ses somptueux feux d'artifice.

Je n'ai pas accepté cet échec d'un cœur impassible. Je sais bien que le sol de notre jardin est un peu trop pesant, un peu trop rustique pour ces plantes de haute noblesse. Pourtant, nous avions pris toutes les précautions d'usage : nous avions creusé des pots, comme dit le jardinier; nous avions creusé des trous et nous les avions remplis d'une terre fine et légère. Eh bien, c'était peine perdue.

Le pépiniériste est venu, tel un médecin consultant. Tout de suite, il s'est écrié, levant les bras au ciel : « Comment ! Vous les arrosez ! Mais alors tout s'explique. Si vous voulez qu'ils fleurissent, laissez-les d'abord souffrir. Pas trop d'eau pour commencer. Il faut qu'il aient soif... »

Nous écoutions, frappés d'horreur, cette sentence inflexible. Nous avons commis la sottise de l'appliquer à la lettre. Nous ne pouvions pas nous empêcher de songer à la souffrance du poète et aux chants désespérés qui, paraît-il, sont les plus beaux...

Cette vue romantique du monde n'était pas même exacte. Les rhododendrons ont souffert, puisque telle était l'ordonnance. Pour finir, ils ont crevé. Nous n'avons pas même eu le réconfort de les avoir assouvis pendant qu'ils étaient entre nos mains toutes-puissantes.

LXXXIII

MORT ET RÉSURRECTION

Ce vieux poirier, nous imaginions qu'il était mort, et nous trouvions, au passage, le temps de lui dédier une pensée de regret.

Ce n'était pas un de ces monstres virtuoses que l'on crucifie contre un mur, au soleil, et qui donnent, en septembre, de gros fruits gorgés de liqueur odorante. Ce n'était pas non plus un de ces arbres que l'on taille en quenouille et qui, si le terroir leur plaît et si la saison est clémente, ont parfois de beaux accès de générosité. Non, c'était un arbre rustique, robuste, haut comme une maison, fait pour résister aux vents et même aux tempêtes. Un arbre qui, chaque année, donnait des fruits non point toujours parfaits, mais savoureux et abondants.

Le lierre, vivace et glouton, s'est élancé à la conquête de cet arbre vénérable, et le lierre a réussi dans sa cruelle entreprise. Depuis l'automne dernier, le vieux poirier semblait mort. On ne voyait, sur sa carcasse, que le manteau vert et dense du parasite victorieux.

Puis le mois de mai est venu, le mois de mai fertile en prodiges. Et le vieux poirier a fleuri. Il a fleuri soudainement, de manière si libérale, que le lierre a disparu sous un frimas enchanté, sous une neige miraculeuse.

Nous étions, nous, les passants, saisis d'espoir admirable et nous avions envie d'entonner le *Te Deum*.

LXXXIV

L'ARBRE

Les commencements sont toujours fort modestes. Un grand arbre, je veux dire un arbre appartenant à quelque espèce altière, à quelque lignée royale, débute aussi petitement qu'un humble haricot. Il arrive qu'à la promenade un des enfants me dise en me montrant une pauvre feuille perdue parmi les herbes : « Et ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » Et je réponds : « C'est un sycomore, un futur géant. »

Les graines sont parties dans le vent. Certaines sont pourvues d'une voilure de coton. Elles tombent par milliers sur le sol incertain et, désormais, entrent en jeu toutes les causes déterminantes dont l'ensemble touffu constitue le hasard.

On m'a montré, au Brésil, un fruit semblable à une baie d'alkékenge, à une petite lanterne. Ce fruit tombe dans les rivières, flotte, gagne les fleuves, traverse les océans, aborde sur la grève des îles et, parfois, redonne un grand arbre. Les hommes et les animaux ne sont pas les seuls voyageurs.

J'aime la manière sage et patiente que les arbres ont de grandir. Certains, comme les acacias, vont assez vite en besogne; d'autres, comme les noyers, demandent longue réflexion. Mais ils ne s'abandonnent pas à la folle improvisation. Ils travaillent avec le temps. S'ils sont libres par chance, et s'il ne leur faut pas compter avec trop d'adversaires, ils prennent bien vite leur forme. Puis, d'année en année, ils atteignent la taille que leur a fixée la nature et ils ne la dépassent jamais. Il existe de très grands arbres. Il n'existe pas d'arbres démesurés. C'est bon pour les hommes de perdre à tout instant le sens de la mesure, d'édifier de trop grandes maisons, de trop grands bateaux, de trop grands empires. Les arbres ne sont pas gardés contre la prospérité, mais ils sont assez bien gardés contre la folie.

Cette réserve faite, ils me font souvent, trop souvent, songer aux hommes, à mes malheureux semblables. Ils sont ambitieux, conquérants, avides. Chaque arbre veut pour lui tout l'espace de l'air, tous les rayons du soleil et toutes les substances du sol. Il étouffe cruellement les plus faibles qui l'approchent et d'abord ses propres enfants. Ceux-ci, dans les bois, montent, montent pour trouver un peu de soleil. Qu'une coupe les délivre et vous les voyez fléchir, s'incliner jusqu'à terre. Ils n'ont plus assez de vigueur pour jouir de la liberté.

Les arbres sont obstinés. Ils ne font que ce qu'ils veulent. Vous pouvez tailler, couper, crucifier les plus faibles : vous n'en aurez pas souvent raison. Quand un arbre veut mourir, on dirait qu'il se suicide : rien ne peut l'en empêcher.

Ils ont des maladies innombrables, comme tous les êtres vivants. S'il m'arrive d'apercevoir un arbre vraiment sain, je dis sain de toute sa frondaison, de toute son écorce, de tout son bois, me voilà bien étonné, car c'est presque introuvable. Tout s'acharne à les gruger : les parasites végétaux, les vers, les insectes les oiseaux, tous les animaux brouteurs et même l'honnête cheval. En 1917, sur la Somme, au fort de l'été, les chevaux de la troupe, attachés au pied des platanes, en avaient brouté l'écorce, et tous ces arbres splendides mouraient debout, avec une majesté fière.

J'ai dit, dans un de mes livres : « Toutes les feuilles sont gâtées, tous les arbres sont malades; mais la forêt est magnifique. » Est-ce une consolation ? Je ne pourrais pas l'affirmer. Je suis individualiste et la grandeur de la cité ne me consolera jamais des malheurs du citoyen. Il y a peut-être, dans cette phrase que je prête à Laurent Pasquier, une ombre d'ironie colorée d'un peu d'amertume.

Autrefois, je ne savais pas qu'un arbre pouvait mourir. Comme tout le monde, je parlais des arbres morts, mais je ne les avais pas vus mourir. Maintenant, je sais ce que c'est que l'agonie d'un arbre et c'est une raison de tristesse ajoutée à beaucoup d'autres.

Quand la tempête arrive de l'ouest et passe sur notre jardin,

je me mets à la fenêtre pour surveiller nos arbres. Ils souffrent, ils résistent, ils m'inspirent de l'admiration. Ils ont une façon de rassembler parfois toutes leurs feuilles en paquet, pour fuir, sans changer de place. Il en est qui sont fragiles : les peupliers se défendent mal et, dans chaque tourbillon, je les vois perdre quelque branche. L'autre hiver, deux grands arbres ont été brisés par le vent. J'en ai senti de la pitié. Les moignons, que l'on n'a pas encore rognés, sont couverts cette année d'une frondaison exubérante. La sève cherche issue, carrière, dédommagement.

Le grand sapin qui croît derrière notre maison, il a pris place dans mon inquiétude. Les jours d'ouragan, il se courbe jusqu'à baiser les murailles. Il a de mauvaises racines. S'il venait à se déchausser, il écraserait notre toit. Il nous faudra le faire abattre. J'y pense avec douleur.

Les arbres périssent parfois de mort violente et accidentelle. Mais il leur arrive aussi de mourir assassinés. Quand les bûcherons posent la cognée pour achever leur victime en tirant sur les câbles, je suis saisi d'horreur. L'arbre en tombant fait entendre une sorte de cri terrible qui me déchire le cœur.

Que la brise vienne à se lever et j'écoute chanter les arbres. Ils n'ont pas tous la même voix. Le bouleau, le peuplier, dont la feuille est longuement et finement pédonculée, frémissent au moindre soupir. Ce sont les plus musiciens des arbres de notre vallée. Le marronnier a une bonne et forte voix qui se marie assez bien avec celle des chiens de garde. Les sapins, aux feuilles aiguës, font une musique plus délicate. Dès les premières gouttes de pluie, le catalpa résonne, avec ses feuilles charnues, comme un tambour innombrable. La feuille du tilleul est tendre, presque molle : elle ne ténorise pas; elle excelle aux confidences.

Émile Verhaeren habitait, sur la colline de Saint-Cloud, un petit appartement d'où l'on voyait les verdures d'un parc. Il me disait : « Il est heureux celui qui peut, chaque jour, contempler des arbres. » Je suis bien de cet avis.

On aime beaucoup mieux les arbres quand on en possède très peu. Celui qui n'a qu'un seul arbre connaît tous les nœuds

du tronc et la silhouette de chaque branche. Il observe chaque année la vie des fleurs et des fruits. Il voit jaunir une à une les feuilles condamnées. Il sait que, dès le printemps, les feuilles commencent à périr et qu'un arbre se dépouille petit à petit, avant l'abandon total, avant la résignation de l'automne.

Celui qui jouit d'un grand nombre d'arbres finit par oublier ces émotions amicales. Il est possible que l'orgueil le dédommage de l'amour. Et je m'aperçois, ce disant, que je fais, par aventure, l'éloge de la monogamie.

LXXXV

L'IMMORTALITÉ FRAGILE

Les horticulteurs ont du goût pour une certaine onomastique dédicatoire qui est parfois charmante et parfois facétieuse. Je suis allé rendre visite aux nouveaux lilas que l'on a plantés contre le mur, à l'abri du vent glacé. Ils portent une étiquette de bois sur laquelle est inscrit le nom de la variété. Je lis donc, non sans surprise : « Président Émile Loubet ».

Générosité du jardin ! Ce cher petit monsieur Loubet n'a désormais plus rien à craindre : le voilà sauvé de l'oubli. Qui mieux est, le voilà sauvé par un lilas. Quelle fortune ! Quelle grâce !

A la réflexion, je ne suis plus aussi tranquille sur l'avenir du président. La vie est follement instable. Ces variétés végétales, fruits d'une heureuse mutation, comme disent les biologistes, rien de moins ferme et, si j'ose ainsi m'exprimer, rien de moins définitif. Un caprice de la nature, et le lilas excentrique fait retour au type éternel.

Il est sans doute plus prudent, si l'on tient absolument à survivre dans l'histoire, il est peut-être plus prudent de graver son nom dans le bronze, de composer une tragédie en cinq actes ou de commettre un grand crime.

LXXXVI

LE FIL DE L'ÉTERNITÉ

Ce n'est pas un grain de blé. Ce n'est pas un grain d'orge ou d'avoine. Ce n'est pas une de ces semences nobles entre toutes, une de ces semences que les hommes considèrent avec un respect religieux, même s'ils sont très ignorants des choses de la nature. C'est, selon toute apparence, une graine de labiée. Je l'ai saisie, au hasard, en laissant traîner mes doigts parmi les herbes jaunissantes.

Elle est là, dans le creux de ma paume. Je la vois noire et rugueuse. Elle n'a, pour nous autres hommes, aucune signification. Elle ne fait aucune promesse. Elle ne saurait nous être d'aucune utilité.

Si je la laisse tomber à mes pieds sur la route unie et noire comme une dalle funéraire, la petite graine va périr, malgré le paradoxe des Écritures. Si je la jette un peu plus loin, à l'endroit où la terre est ouverte et nourrissante, la graine va continuer son aventure millénaire.

Car le commencement de cette aventure se perd dans la nuit des âges. Il est des hommes qui se réjouissent — et ils n'ont certes pas tort — de retrouver jusqu'aux croisades l'histoire de leur lignée; mais l'histoire de cette petite graine, comme notre histoire à nous tous, comme l'histoire de tous les êtres qui vivent avec nous sur la terre, remonte à la naissance de la vie. Il faudra compter par millions d'années, peut-être même par milliards. Mais quoi ! que veulent dire nos pauvres mots aux prises avec ces réalités démesurées.

Ainsi donc, depuis toujours, la vie s'est transmise, fidèlement, jusqu'à cette petite graine. Il ne sera pas dit que j'aurai pris sur moi de rompre la chaîne prodigieuse. Je cherche un endroit

où la terre est libre, offerte et fraîche à point. J'y laisse tomber la graine. Si ses descendants manquent à l'appel, le jour du jugement dernier, ce ne sera pas ma faute.

LXXXVII

UNE QUESTION POUR LES BOTANISTES

Le jasmin jaune est un fantaisiste : il fleurit en plein janvier. Je ne comprends pas très bien les raisons de cette singularité. Certaines plantes fleurissent pendant la saison froide parce qu'elles se trouvent alors une place plus nette et plus ample, parce qu'elles sont en quelque sorte plus à l'aise. Elles se réfugient dans l'hiver comme certains peuples dans les solitudes arctiques. On ne saurait expliquer ainsi la coutume du jasmin jaune : il sait se faire respecter, il se défend même fort bien ; pendant la belle saison, il garnit toute la muraille de son épaisse frondaison. S'il fleurissait au printemps ou en été, comme la plupart des autres plantes, ses corolles dorées recevraient la visite fécondante des mouches. Elles n'auraient point à souffrir de la neige et du grésil. Enfin, tout serait pour le mieux dans un monde intelligible.

Je regarde le jasmin jaune, transi mais ferme à son poste; et je me perds en conjectures. Encore un peu de temps et je vais glisser, malgré tout, vers les consolations finalistes.

J'ai fait part de mon étonnement à plusieurs savants de laboratoire. Ils m'ont promis de réfléchir à ce problème troublant et j'attends encore leur sentence. Il m'est arrivé, d'ailleurs, de poser la même question à un poète, à Valéry. Il m'a répondu tout de suite : « Votre jasmin jaune est peut-être un transfuge de l'hémisphère austral. Il garde peut-être dans notre nord, le rythme de son midi. »

Cette explication si simple m'a paru satisfaisante. Par malheur, on m'assure qu'elle n'est quand même pas la bonne. Et nous restons dans nos ténèbres.

LXXXVIII

ÉCONOMIE DIRIGÉE

On connaît la méthode et ses résultats ordinaires. Ce n'est pas une découverte de nos doctrinaires modernes.

Le pied de courge qui prospère sur le tas de compost donnerait, après les épreuves éliminatoires imposées par la nature, une bonne douzaine de fruits. Le jardinier a des principes : il sacrifie onze de ces fruits. Le douzième devient énorme. Il nous montre l'image honteuse et presque répugnante du profiteur frauduleux. On cherche de l'œil, en passant, la grosse chaîne d'or sur ce ventre.

LXXXIX

ILE-DE-FRANCE

La vallée du Sausseron décrit, sur la carte de l'Ile-de-France, une ligne onduleuse, courbe comme un bras amoureux qui voudrait se refermer sur le beau plateau d'Hérouville. La vallée du Sausseron, dès sa naissance, appelle et reçoit le vent d'ouest, porteur de nuages. A partir de Labeville, elle agrée la brise de norois, toute frissonnante d'averses, en sorte qu'à La Naze, notre pays, la campagne est bien verte et les feuilles des arbres toujours en mouvement.

Notre demeure se nomme « La Nouvelle Maison ». Ce n'est pas une maison neuve ou nouvelle : en certaines de ses parties, elle date de plus d'un siècle. C'est pourtant notre « Nouvelle Maison ». Ainsi l'ont justement baptisée mes garçons, autrefois, quand nous sommes venus nous y établir, ainsi restera-t-elle désignée, pour l'étonnement des gens qui comprennent mal la règle de l'adjectif.

Comme les bateaux qui promènent sur la mer tant de souvenirs, d'espoirs, d'amour ou d'illusions, les maisons qui ont jeté l'ancre dans notre pays portent une enseigne qui trahit parfois les pensées de leurs habitants. Elles s'appellent avec ingénuité : « Mon Rêve », « Mon Désir », « Mon Travail ». Celle-ci, non sans orgueil, se déclare « Simple Asile ». Celle-là, déserte et verrouillée, se dit mélancoliquement « La Ruche ». Cette autre proclame « Les Tilleuls », bien que les tilleuls aient obstinément refusé de s'acclimater dans l'endroit. Il arrive toutefois que la « Maison blanche » soit blanche et que le « Clos fleuri » montre des fleurs.

« La Nouvelle Maison » s'élève sur le versant de la vallée qui regarde le nord-est. Il paraît qu'il y a des expositions plus avantageuses, mais nous aimons de voir naître le jour au fort de l'été.

Quand j'ouvre les fenêtres de ma chambre, j'aperçois d'abord un morceau de « chez nous », quelque chose comme le confluent de la cour et du jardin. Puis la route, notre route villageoise qui est maigre, blessée, mal soignée, osseuse comme une jument de romanichels. Au delà, sont d'humbles potagers où végètent maintes plantes laborieuses, puis le petit chemin de fer, enfoui dans les pommiers et les haricots à rames, puis une grande prairie où les vaches paissent, ruminent et s'émouchent tout le jour, puis une colline chevelue, quelques maisons à coqs et à chiens, une cohue de peupliers qui clabaudent comme des commères, un majestueux arbre mort autour duquel chassent les hirondelles. Et quoi donc encore ? Du ciel, des nuages, des vols de pigeons qui changent de couleur quand leur voilure gauchit au virage, une puissante meule de paille, la lessive du meunier, livrée au vent comme les feuillages et qui a l'air d'une

végétation naturelle. Et quoi donc encore ? Des moucherons méditants, des abeilles en mission, des graines voyageuses; bref, des créatures étonnantes et des choses extraordinaires.

Quand je souhaite un horizon plus ample, je monte, dans le jardin, jusqu'au bout de la grande allée. J'y monte d'une traite et ne me retourne qu'en haut. Avec toujours la même surprise, j'y fais toujours la même découverte. Le paysage est à demi tiré de la châsse. De douces éminences arrondies, qu'on ne voit pas de mes fenêtres, commencent à nous sourire par-dessus l'épaule de leur sœur, notre colline familière. La vallée du Sausseron hésite, se tord et cherche passage à travers des masses de verdure frisée. Dans l'air chargé de vapeurs, s'élèvent les appels des bêtes, les chants des enfants, toutes les voix du village, et des fumées si bleues et si belles que leur vue serre le cœur.

Si je veux encore plus d'espace, je sors de l'enclos et m'engage dans le bois où vivent, embusqués par centaines, nos ennemis musiciens : les geais, les pies, les merles, les passereaux qui grugent les cerises, égrènent les groseilles, écossent les pois et prélèvent, moinillons chapardeurs, la dîme sur notre récolte. Je traverse le bois en suivant une sente ténébreuse comme un terrier de rat et qui s'ouvre dans les flammes de l'azur, au bord d'un champ de luzerne. Là, règne déjà le calme des sommets. On aperçoit, au loin, dans le creux du pays, parmi les arbres, un Valmondois peint au pastel, idyllique, irréel et que l'on pourrait croire purifié de toutes les passions humaines. Le Sausseron, sa carrière épuisée — on ne le voit pas, mais on le devine — se jette dans une Oise majestueuse. Vêtues de feuillages, enrichies de villages précieux, des collines robustes accourent de tous les points de l'horizon et se rassemblent pour cette cérémonie géographique.

Parfois, assoiffé d'un vent plus libre, je chemine vers les bosquets du plateau. Un moment vient où villages et hameaux disparaissent. Au delà des labours et des friches, au delà même des vallées enfouies, bleuissent les longues échines forestières : L'Isle-Adam, Carnelle, La Tour-du-Lay; peut-être même Le

Lys et Chantilly, là-bas, s'il fait clair. Des routes, chargées de messages pressants, s'enfuient dans tous les sens. Et le soir, vers le sud, on voit, dans la nue trouble, rougeoyer l'inquiétante lueur de Paris.

Car cette campagne modeste est la campagne par excellence, celle que, du fond de son purgatoire empesté, le citadin peut convoiter et chérir parce qu'elle est proche, accessible, promise, celle dont il croit, dans l'accalmie des nuits finissantes, entendre chanter les grillons, celle dont, en ouvrant largement les narines, il perçoit presque les odeurs, les jours où la brise est folle.

J'aime tout au monde : et l'Alpe et l'Océan. Mais c'est ici, dans cette Ile-de-France transie, sous cet azur menacé, timide, inquiet, c'est ici que j'ai tout découvert et tout appris. C'est ici que j'éprouve, avec le plus de courage, d'amertume et de joie, l'ineffable tourment d'être.

J'ai rêvé souvent, plume aux doigts, devant la mer vagabonde : ma pensée prenait vite son vol et m'abandonnait pour s'aller perdre au large. Que je cherche à me recueillir dans un beau cirque de montagnes, et tout m'engage à l'évasion : je trébuche entre les séracs au vert diaphane, je rampe sur l'arête des rochers, je tremble de vertige à l'extrême pointe des aiguilles. Non ! non ! redescendons, je vous prie, dans mon vallon d'Ile-de-France. Il est étroit comme un devoir familier. Tout y est humain et sage. La courbe même des collines ramène fidèlement vers leur source et le regard et l'esprit. L'âme s'y reploie volontiers sur elle-même et se prépare à mûrir quelque secrète moisson.

Rassasié de travail, je descendrai dans la cour où le chien et le chat poursuivent leur querelle comique, ainsi qu'au premier jour de la création. Je regarderai, le long du perron, le chemin poli par les petites pattes des fourmis qui s'imaginent que notre maison est à elles et qui n'ont peut-être pas tort. Je humerai les poignantes senteurs de la terre qui nous parviennent toujours au cœur, même à travers plusieurs épaisseurs de coryza. J'interrogerai le vent, le nuage et la lumière, comme aux jours heureux où je n'avais pas encore acheté de baromètre. Car nous possédons un baromètre et nous avons la faiblesse de le consulter. Ce misé-

rable instrument est désormais entre la nature et nous comme un étranger médisant dans un ménage heureux. S'il fait beau de la manière la plus évidente, le baromètre se prend à descendre pour gâter notre plaisir. S'il pleut, le baromètre nous avertit qu'il pleut, comme si nous ne le savions pas. Tantôt il s'oppose à nos projets de promenade en proférant, pour le soir même, des menaces qui restent sans effet pendant une semaine au moins. Tantôt il nous incline, avec hypocrisie, à des expéditions qu'un orage inattendu transforme en catastrophes. Il est nerveux, inquiet, infidèle. Toutes les vertus d'un vieil ami.

Pour me consoler, j'irai voir Marcel dans son domaine, Marcel qui exerce avec amour et patience un des plus beaux métiers qui soient, Marcel notre bon jardinier qui se moque bien du baromètre, parce qu'il vit au milieu des fleurs et des arbres, dans une loyale et défiante intimité.

Je ferai, pour la vingtième fois de la journée, le tour de notre jardin et je suis sûr d'y apprendre quelque chose. Entendez qu'il ne s'agit pas seulement des framboisiers et des choux-raves. Non ! à regarder vivre mon jardin, j'apprendrai quelque chose des hommes, de leurs passions, de leurs destins, de leurs combats, de notre misère. Je verrai les endives, que nous avions tant choyées, dépérir, et comme le dit Marcel « ne faire rien de propre. » Avec étonnement, je contemplerai ce dahlia que l'on avait mis au rebut dans un coin et qui vit et qui prospère et qui porte des fleurs fastueuses. Je suivrai, d'un cœur anxieux, les efforts de ces milliers d'êtres qui, tous, ont des vertus incorrigibles, des vices émouvants, des malheurs, des succès, des aventures.

Je verrai... Ah ! que ne verrai-je point ! Mais assez ! assez pour aujourd'hui. Il vient de tomber des pétales de rose dans mon encrier. Ma plume hésite et renonce. Rêver suffit.

XC

LES AMBITIONS DÉRISOIRES

A tout un canton du jardin, l'orme imposait son ombre dommageable. Après maints essais d'élagage ou même de conciliation, de cultures appropriées et jugées plus tolérantes, le jardinier, à bout de patience, a décidé de couper l'orme, de l'écarter ainsi de toutes nos supputations. Il a saisi sa cognée, commis l'acte irréparable.

Irréparable, vraiment ? Oh ! non. Ce n'est pas si simple. Avec la nouvelle saison, les racines de l'arbre immolé se sont remises à l'œuvre. Elle ont donné plus de vingt ormeaux. Il en sort de nouveaux, chaque jour, entre les rames des haricots, au beau milieu des céleris et jusque dans les allées. Le jardinier doit veiller. C'est une guerre de patience.

Il y a des présomptueux qui ont formé le projet absurde de détruire à jamais un peuple, peut-être même une race, et seulement pour préluder à de plus amples massacres.

XCI

BEAUTÉS DE LA MODÉRATION

Avec un rien d'effroi dans l'accent et pour des raisons assurément pertinentes, nous appelons zones torrides certaines régions du globe où la température, inspirée d'une belle constance, se tient, tout au long de l'année, entre vingt-cinq et trente-cinq degrés de chaleur.

Nous appelons climats tempérés, et nous cherchons dans un tel mot une leçon de sérénité, peut-être même une discipline intellectuelle et morale, les climats de ces pays où, de janvier à juillet, le thermomètre fantasque évoque tantôt le Labrador et tantôt le Sénégal.

XCII

LE PARFUM DÉCHU

Les odeurs se promènent au fil des souffles, dans la maison. Elles gravissent les escaliers, patientent dans les couloirs, se glissent sous les portes, s'établissent dans un coin d'ombre.

L'odeur des crêpes a longuement cherché sa route. Elle était d'abord chaude et suave, tout embellie par le parfum du beurre, du caramel et de la fleur d'oranger. Elle est venue nous attendre au plus creux de notre chambre. Hélas, elle a trop attendu. Quand nous sommes arrivés dans cette retraite, l'odeur, la bonne odeur s'était aigrie dans l'attente. Je ne l'ai pas reconnue sans peine. Elle était triste et morose. Nous avons ouvert les fenêtres.

XCIII

LE ROSSIGNOL

Les artisans qui soudaient, au commencement de notre règne, les longs tubes de fer et de plomb croyaient, en toute simplicité, poser dans la maison les conduites de l'eau courante. Ils ne pouvaient se douter qu'ils travaillaient à la naissance d'un oiseau.

Il s'est éveillé lentement. Et il s'est mis à chanter. Quelle faculté d'invention ! Dès que l'on touche un robinet, la bête invisible se prend à vivre. Ce ne sont que gazouillements, roucoulements et cris de colère. Tantôt l'oiseau frappe du bec, à la façon du pic. Tantôt il croasse comme le corbeau. C'est parfois un chant rythmé, telle une marche guerrière, et parfois une mélopée pareille à la plainte du muezzin. Depuis quelque temps, l'oiseau mystérieux semble touché par la grâce, peut-être même par l'amour : il se répand en soupirs, en balbutiements harmonieux. Il demande à son génie, chaque jour, quelque trouvaille et nous restons, la bouche ouverte, écoutant avec étonnement cette voix mystérieuse qui semble sortir des murailles et qui ne s'endort que le soir, avec le dernier bébé, avec la dernière maman, avec la dernière servante.

XCIV

LE CHEMIN SANS ISSUE

Quand la fleur du cosmos commence de se flétrir, je la coupe au passage, pour soulager la plante et l'inciter à mieux faire. Alors le long pédoncule, si raide, si turgescent de sève, commence de se dessécher. Il ne sert plus à rien; il ne nourrit pas de graines. Il est comme une grand-route perdue qui ne conduit plus nulle part.

Bon thème de méditation pour l'orgueilleux philosophe qui se considère volontiers comme le couronnement d'une race et refuse toute postérité.

XCV

LES FLEURS QUI NE SAVENT PAS MOURIR

Les grandes, les belles immortelles que le jardinier, cette saison, a disposées dans les massifs, Odilon, notre philosophe, les considère avec une indifférence colorée d'agacement et peut-être de mépris. S'il prenait d'aventure la parole à propos de ces fleurs étranges, on imagine qu'il dirait : « Nous avons tout le temps de les voir. Elles sont de verre ou de marbre. Elles ne se faneront pas tout de suite. »

Odilon, comme nous tous, ne parle que de l'éternel, ne rêve que de l'éternel, ne souhaite que l'éternel. Cependant, comme nous tous, et par une profonde inclination de la chair, il n'aime que le périssable, n'admire que le périssable, ne s'attache qu'au périssable.

XCVI

ALLÉGEMENTS CONFIDENTIELS

Pas un souffle sur le jardin, pas un chant dans les frondaisons. Les feuilles, même les plus fines et les plus mobiles, pendaient accablées, sans courage et sans désir. J'allais, les mains au dos et les plus heureuses de mes pensées m'étaient encore fardeaux et tourments.

Je me suis arrêté dans l'ombre des troènes et je suis resté là longtemps, inerte, sans espérance. Alors une branche du troène, une fine branche fleurie s'est mise en mouvement soudain et m'a caressé la joue.

Quelle émotion dans mon cœur ! Allais-je crier : « Merci ? » Mais le trône a murmuré ! « Tais-toi ! Tais-toi ! Ne raconte rien, surtout ! C'est pour toi que nous faisons cela, pour toi seul. Si tu parles, ils viendront tous et tu sais que c'est défendu. C'est entre nous, entre nous. »

XCVII

SOURIRE DANS LA DISETTE

Je marchais le long du trottoir, d'un pas las et nonchalant. Toutes les douleurs du temps tournoyaient autour de moi. La France était pantelante, humiliée, déchirée. Nombre de mes amis souffraient dans les prisons. Le péril était partout, sur la terre et dans la nuée. L'esprit chantait, tout bas, derrière les barreaux de sa cage. Les gens de mon pays enduraient le froid et la faim. L'espérance nous tenait debout, mais en nous piquant comme font les toucheurs de bœufs, et non plus, comme jadis, en chantant à notre oreille.

Ainsi donc allaient mes pensées quand j'aperçus une petite foule rassemblée au bord du trottoir, autour d'un objet que je ne pouvais pas voir. « Ces pauvres gens, pensais-je, ont trouvé de la nourriture et ils assiègent le marchand. Puissent-ils avoir quelque chose à se mettre sous la dent ! Mais que vend-on de si précieux ? »

Je fis un patient effort pour m'introduire dans le groupe. Le centre en était formé par une petite voiture et la voiture était chargée de touffes de myosotis, chacune avec des racines et de la terre, dans un cornet. Nous étions à la fin d'avril.

O nourriture exquise à ce peuple affamé ! Comme chacun était heureux d'emporter son petit jardin !

J'ai vécu tout un jour sur la douceur de cette minute.

XCVIII

GRACE POUR LE VIRTUOSE

Les vieilles gens eux-mêmes ne sauraient dire à quel moment de l'époque contemporaine a commencé la grande invasion des clématites. Je l'observe depuis trente ans et j'en demeure effrayé. Sont-elles arrivées par le septentrion, avec les dernières bourrasques de l'hiver ? Est-ce un orage du sud qui nous les apporta sur ses ailes tonnantes ? Vraiment nul n'en sait plus rien. Mais qu'elles aient établi leur empire dans notre vallon, voilà ce dont nul ne peut plus douter.

La clématite que l'on dit brûlante parce qu'autrefois les truands en formaient des cataplasmes pour entretenir leurs ulcères et solliciter les badauds, cette clématite sauvage ne forme pas de vrilles spécialisées, comme la bryone ou la vigne. Tout, en elle, est vrille et crampon : tiges ou pédoncules des feuilles; tout est ancre et tout est grappin, tout est filin, tout est nœud, tout est monstrueuse caresse, embrassade et domination. Vous la croyez furetant, hésitant, cherchant ses voies; regardez bien : elle est déjà plus haut que la plus haute branche. Elle donnerait aux généraux des leçons de stratégie et je ne comprends pas comment ces messieurs de l'art militaire osent préparer guerres et conquêtes s'ils n'ont pas pris les leçons de la clématite des haies.

Cent fois, j'ai vu la clématite s'élancer et se répandre. Elle investit les boqueteaux, monte à l'assaut des plus grands arbres, retombe et regrimpe cent fois, se mêlant aux frondaisons qu'elle enserre et qu'elle étouffe. Elle résiste au froid, au chaud. Elle ignore les parasites. Il y a toujours, pour elle, assez d'eau, assez de soleil. Quelle frugalité ! Quelle patience ! Quelle certitude admirable dans la doctrine et la méthode ! Quelle passion d'assujettir !

Elle ne craint ni la forêt, ni le marais, ni la broussaille et ni même l'odeur de l'homme. Elle s'est établie solidement en plusieurs points de notre haie. De là, par bonds et par vagues, elle gagne les arbres nobles. Il faudrait creuser des tranchées et y installer des guetteurs si nous entendions enfin la mettre à la raison.

J'avais formé, dans un beau moment de colère, le dessein d'organiser une véritable expédition de châtiment, le dessein de sacrifier toutes les clématites à la ronde, bref de faire, pour les clématites, une grande Saint-Barthélemy.

J'en étais là de mes projets quand les clématites, prévenues par des espions vigilants, ont commencé de fleurir. Le parfum délicieux des légères houppes blanches m'est entré dans les narines, dans la poitrine et jusqu'à l'âme.

Allons, allons ! La Saint-Barthélemy des clématites est remise à l'an prochain.

XCIX

HOMMAGE A DANIEL HUET

La vrille de la bryone s'enroule dix fois sur elle-même dans le sens que l'on dit sénestre parce qu'il est contraire à celui des aiguilles de la montre. Alors elle s'arrête, rêve un instant et se reprend à valser, mais, cette fois, dans l'autre sens.

Daniel Huet, évêque d'Avranches, affirme que l'intelligence de Dieu n'a somme toute aucun rapport avec l'intelligence de l'homme. Allons-nous donner raison au mélancolique censeur de l'entendement humain ?

C

ORDONNANCE DU MONDE

CHER fabuliste, ô notre maître, est-il possible que votre sagesse rustique ne puisse passer la mer sans s'exposer à quelque affront ? Est-ce donc vous, vieux paysan, qui prêtez à la nature des vues raisonnables et suivies ?

On m'a cent fois montré, de l'autre côté du monde, des fruits gros comme des citrouilles et qui prospèrent sur des arbres aussi hauts que votre chêne.

J'ai vu, dans la forêt brésilienne, un géant dont le fruit, pesant comme une courge, pend à l'extrémité d'un pédoncule qui n'a pas moins de dix pieds. Parfois, le vent s'élève. Alors le fruit se balance et semble, rêveusement, chercher autour de soi, chercher avant de choir, le nez d'un philosophe, le vôtre sans doute, ô bonhomme !

CI

ROSE DES VENTS

LE beau temps souffle de l'est et tout le monde est heureux, sauf les jardiniers qui se lamentent et les plantes potagères qui n'éprouvent de contentement que dans le déplaisir des hommes.

Alors la chaleur en prend à son aise; la félicité des hommes commence de tourner à l'aigre; la misère des jardins se colore de désespoir et l'humeur des jardiniers devient chaque jour plus revêche.

Tant et si bien que le vent passe au sud. Un nuage couleur de bile paraît à l'horizon. Il se vautre sur nos campagnes et laisse éclater sa colère. La pluie tombe comme il est dit au début des Écritures. Le vent endommage le toit des maisons et se rue sur les récoltes. Les plantes endurent l'excès de ce qu'elles ont tant souhaité. Les jardiniers lèvent les bras et parlent de la fin du monde.

L'orage s'enfuit, cherchant d'autres victimes. Le vent passe à l'ouest. Et c'est le régime de l'ombre, des averses et de la boue. Toutes les fleurs sont dépeignées comme des filles après l'orgie. Les jardiniers déclarent que c'est « le temps vert » et que le règne de la moisissure est confirmé pour cent ans. Cela ne dure pas cent ans, mais plusieurs semaines au moins.

Le pardon vient du nord, un jour, sans avertissement, sur un souffle glacial. Ce n'est pas un pardon tendre. C'est plutôt un châtiment.

Puis le vent glisse à l'orient. Les hommes s'en déclarent réjouis, les plantes effrayées, les jardiniers soucieux. La roue tourne. Elle tournera, sans enseignement pour personne, jusqu'au jour où notre Terre s'endormira du sommeil des planètes paralytiques.

CII

L'ESPRIT D'A-PROPOS

Est-ce négligence ou malice ? Cher jardin, tu nous a prodigué les cornichons quand nous avons éprouvé la sévère disette de viande; les pieds d'estragon se sont pris à verdoyer au long du mur quand nous avons dû renoncer au poulet et même au veau; nous avons eu du thym, du persil, du laurier, en bref, tout ce qu'il faut pour faire un court-bouillon quand le poisson

est devenu, pour nous, une nourriture fabuleuse. Et les plantes à infusion n'ont jamais été si prospères que depuis le jour où le sucre a disparu de nos buffets.

CIII

L'INSURRECTION DES HUMBLES

Les hommes se sont battus entre eux et le discord a duré longtemps. Alors, les mousses, les champignons, les lichens, les parasites de toutes les classes et de toutes les dissidences, toutes les plantes dédaignées, toutes les plantes humiliées, tous les êtres vivants sans drapeaux et sans lois ont envahi les jardins et ont fait savoir aussitôt que leur temps était venu.

Il n'était pas encore venu, mais il finira par venir. La prochaine fois, peut-être.

CIV

LES INCOMPRIS

La vrille de la citrouille a cherché longtemps, autour de soi, quelque soutien digne de sa grâce et digne de sa ferveur. Toutes les tentatives repoussées, toutes les espérances déçues, elle est revenue à elle-même. Elle s'enroule sur elle-même, sans fin, sans lassitude. Cela fait un nœud confus, douloureux mais héroïque.

CV

L'ARISTOCRATE

Cet acacia rose vif qui pousse dans le haut du pré, nous le perdrons, un beau jour, il finira par périr.

Les acacias blancs, vulgaires, sont vigoureux et invincibles. Ils croissent, ici et là, plus vite que les autres arbres. Ils ont, pour se défendre, des épines de belle taille. Leur charpente est très solide, très résistante et très souple.

Notre acacia rose, au contraire, est le produit d'une civilisation admirable et raffinée. Son ample ramure est fragile. D'épines, il n'est plus question : l'arbre est, tout entier, soucieux de sa parure : il ne songe guère à se défendre.

Chaque saison, il prépare ses fleurs avec amour. Les bourgeons sont innombrables, velus, exubérants. Un beau jour, ils éclatent. Les bouquets roses, de toute part, se mêlent à la verdure et l'acacia est debout au milieu des autres arbres, comme un prince parmi les rustres de la tribu.

Qu'il vienne alors à pleuvoir — et il pleut presque toujours, à cette heure du printemps — aussitôt les fleurs magnifiques s'inclinent sous la charge des gouttes. L'arbre a bientôt l'air de porter, misérable, un fardeau exténuant. Il ne peut résister aux coups de l'adversité. Une bouffée de vent passe et, soudain, les plus belles branches de notre acacia se brisent.

C'est ainsi que, chaque année, l'arbre meurt, membre à membre. C'est un arbre trop intelligent, trop fin, trop civilisé, pour vivre encore longtemps dans notre monde brutal.

CVI

CHANT DE L'OMBRE ET DES NUAGES

ARDEUR, ô mon orgueil, vous m'avez déserté. Joie de l'effort, je vous cherche en vain tout le jour. Jeux inquiets de l'amitié, n'êtes-vous plus que des fantômes ? Chaleur de mon foyer, serai-je encore digne de vous ?

Seule au fond du cœur, la tristesse taraudeuse. Seule sur ma langue, cette amertume opiniâtre qui ne veut point consolation. Seule en mes membres, cette lassitude qui n'espère rien du sommeil. Seule en mon esprit, cette flamme désolée qui ne mérite même pas le linceul de l'obscurité.

Et pourtant, je sais, je sens que les saisons vont et viennent, qu'un jour naîtra peut-être où je me sentirai de nouveau fort, joyeux et courageux.

Et pourtant, je sais, je sens que l'horrible et douce vie n'en finit pas d'être brève, jusqu'au jour où, soudainement, elle se hâte d'être longue.

Et je n'écris mon poème que pour le relire un jour et pour le désavouer.

CVII

LA NOUVELLE APOCALYPSE

J'AI voulu, de toute ma foi, dans la pieuse connaissance des sacrements de la vie, j'ai voulu faire une famille et lui donner une maison. J'ai voulu veiller à l'ordre, à l'harmonie

de mon domaine, entendre les soupirs, les cris et les rires de tous. J'ai voulu faire que chacun reçût exactement ce qui lui était nécessaire. J'ai relevé la tuile tombée du toit et l'ai fait remettre à sa place. J'ai remplacé, sans attendre, chaque pierre fendue par le gel. J'ai fait qu'il y eût toujours de l'eau fraîche dans les vases et des bûches dans les cheminées. J'ai souhaité, par respect pour la vie, de planter des arbres et de les voir fructifier. Je me suis efforcé de comprendre toutes les pensées des êtres qui vivent avec moi, dans le cercle de mon regard et à portée de ma voix.

Ce sont rêveries d'un autre âge et je ne l'ignore point, car j'ai parcouru le monde et visité cent nations.

Il n'y aura plus, bientôt, ni familles, ni maisons, ni parents, ni berceaux, ni pilote en haut du navire et ni matelot à la proue. On ne saura bientôt plus ce que signifie l'oreille du chef, ouverte dans la nuit limpide. On ne verra plus nulle part une mère soucieuse recommencer vingt fois ses comptes sous l'œil d'une petite lampe.

Mais on verra des casernes, des cellules, des numéros. Rien que des fiches, des chiffres, des rations, des matricules, des coefficients, des indices, des tests, des bordereaux, des tickets, des coupons, des souches, des quotients, des formules, des tableaux, des aiguilles, des graphiques et des barèmes. Plus rien que des déclarations, des sanctions, des contrôles, des abattements à la base et des retenues à la source, des signalements, des visas et des empreintes digitales.

A cloche-pied et à tâtons, nous cheminerons ainsi, parmi les édifices et les excréments du fantasque génie en lequel notre siècle a mis toutes ses complaisances.

Ce qui donne du prix à la vie, du moins en cette minute, ne retiendra plus demain la vigilance de personne. Les hommes de la prochaine saison ne s'enchanteront plus de ce qui faisait nos délices. Le rationnel, jour après jour, étouffera le raisonnable. La joie, la joie sacrée changera de signe, de sens et de drapeau. Les pôles de la douleur chercheront de nouveaux sièges dans le désert du monde humain. Les mots perdront leur suc et les pensées leur armature.

Mais d'autres mots surgiront pour l'étonnement du silence. D'autres phrases formeront d'autres chaînes et d'autres nœuds. L'esprit forgera dans le noir d'autres instruments de torture. Les hommes feront l'épreuve de nouvelles joies horribles et de nouvelles douleurs savantes.

Car ce n'est pas demain que paraîtront les sept anges portant les sept dernières plaies.

CVIII

RETRAITE DANS L'ALLÉE VERTE

Du temps que parlaient les bêtes, les plantes et même les enfants, dans mon clos de la colline, je me levais de bonne heure et, les ablutions accomplies, je descendais au jardin. C'était beaucoup plus qu'une coutume, presque un rite. C'était en apparence un plaisir et, en vérité, un devoir. Tous ces êtres qui vivent sous ma juridiction, il me fallait les saluer, au seuil de la journée naissante. Je descendais donc au jardin et je commençais d'errer dans les allées.

Il m'arrivait parfois de rencontrer un voisin, venu pour quelque menue palabre; il m'arrivait de prendre la main d'un enfant qui, d'aventure, était déjà sorti du lit; il m'arrivait aussi d'engager avec le jardinier une controverse familière sur la pluie et le beau temps, sur les traditions et les usages.

Le plus souvent, j'étais seul et tout aussitôt le miracle se déclarait.

Homère, notre père et notre maître, a, dans une scène fameuse, fait parler le Simoïs et le Scamandre, et les magisters ne laissent pas d'expliquer que ce sont là d'habiles artifices de rhétorique. Comme je plains ces hommes savants qui n'ont jamais entendu se lamenter un vallon, pleurer un boqueteau, chanter un lys, quereller deux arbres voisins, soupirer le gros rocher perdu dans

le fourré sauvage. Et si l'on me disait que les choses, que les êtres parlent et chantent et rêvent en moi, je répondrais que c'est déjà grande merveille. Mais je sais, mais je sens que tous les êtres du monde ont une manière à eux de prendre conscience d'eux-mêmes et mon seul rôle, le moment venu, est de traduire tout cela dans le langage des hommes.

Ainsi pensais-je au temps heureux où je passais des heures entières à marcher de long en large sur le gazon de l'allée verte. Les mouches et les sauterelles étaient ma société familière; le cri du geai, dans mon silence, était un événement considérable et presque révolutionnaire. J'écoutais respirer les feuilles des coudriers et, de temps en temps, le bois tout proche, à l'appel du vent, entonnait un hymne. Il me semblait percevoir la trompette des clématites sauvages à l'assaut du vieux prunier perclus. Parfois un scarabée s'arrêtait de courir et nous engagions un entretien. Parfois un limaçon, tout en traversant le chemin sans vain détour, me donnait en quelques mots son opinion sur l'orientation et la discipline du voyageur. A d'autres moments, tous les êtres cessaient de parler, de chanter, de se réjouir ou de se plaindre. Un silence miraculeux s'étendait sur mon royaume et je goûtais une paix profonde comme l'éternité. Oui, c'était mon éternité d'une heure, la modeste récompense de mes désirs infinis.

★

Il me semble que s'il m'était donné, ce soir, à la fin de cette journée pluvieuse et tourmentée, s'il m'était donné de marcher tout le long de la haie, dans l'allée verte, c'est un murmure de désolation que j'entendrais, une longue prière toute de lassitude et d'angoisse.

L'esprit du mal a visité le monde. Il a laissé partout des traces, même dans les solitudes où s'étaient réfugiés les hommes poursuivis par la haine, même au fond des abîmes où flottent les navires et les noyés de plus de cinquante nations, même dans les déserts où blanchissent les os des soldats malheureux, même

dans la neige des montagnes où les proscrits ont cherché la route et la retraite et pour finir trouvé la mort.

Je n'ose plus parler aux fleurs de mon jardin. Ne vont-elles pas me raconter, elles aussi, des souvenirs de captivité ? Les petits cailloux de la venelle, ils devisent peut-être encore entre eux, quand je ne suis pas là, mais c'est des camps de concentration, des fours crématoires et du bagne. Le vent meugle dans les grands arbres : à quoi bon l'interroger ? Il me parlerait des charniers, des champs de bataille, des exodes. Tout est maintenant compromis dans l'immense drame du monde. Le colloque des êtres et des choses est gâté, est interrompu. Une défiance universelle règne comme une nuée sans bornes, sans déchirures, sans lueurs.

Et comment trouverais-je encore la divine liberté d'esprit et de cœur qu'il faut pour parler aux bêtes, pour regarder avec amour, avec miséricorde, la moindre graine envolée sur un rayon d'or, pour communier avec ces millions d'atomes qui attendent, tout comme moi, pieusement, dans l'ignorance, l'inconcevable accomplissement de tout ?

Comment me serait-il encore possible d'être heureux, dans l'allée verte, même si je sentais passer d'herbe en herbe les mots de la rémission ? Ma vie est maintenant chargée de travaux et de soucis. Dès le petit matin, mille pensées harcelantes me tirent du sommeil. Elles m'accompagnent tout au long de ma course. C'est bien en vain que j'espère de m'en affranchir en besognant comme un forçat : il y a déjà longtemps que le travail ne m'assouvit plus : je sais bien, je sais trop bien que le travail me hèlera sans cesse, toujours plus exigeant, toujours plus acharné. Je sais maintenant ce que signifie une expression concise et forte comme « ne plus s'appartenir ». Qu'irais-je faire dans l'allée verte si je dois apporter mes travaux et mes soucis ? Non, non, que le travail m'étreigne, me terrasse et m'ensevelisse !

★

Voilà ce que je me dis, chaque soir, en m'allongeant sur ma couche avec des « hans » de bûcheron. Et pourtant l'intraitable espérance, la bondissante espérance vient me retrouver jusque dans mon sommeil. Elle m'évente avec son aile. Elle pose, sur mon front en sueur, une petite main ferme et froide. Elle parle, elle siffle, elle chantonne. Elle dit, à sa manière, sans mots, mais avec des cris, des caresses et des bourrades, elle dit : « Tu retourneras dans l'allée verte. Le temps reviendra pour toi de perdre ton précieux temps. Tu n'as pas tout à fait fini de flâner, tu es encore capable de t'agenouiller dans l'herbe pour écouter l'apôtre des fourmis quand il prêche la croisade. Allons, ne te lamente plus. Cent et cent fois encore, tu iras jusqu'au peuplier que la foudre a incendié, pour comble d'horreur, pendant les batailles des hommes. Tu mettras la main sur le tronc et tu sentiras la vieille carcasse calcinée trembler dans toute sa hauteur. Tu viendras t'asseoir sur la marche de calcaire, près du paillasson, et tu écouteras sagement le vieux chien qui te dictera ses mémoires. Tu passeras le long du mur pour consoler le figuier que l'on a coupé dix fois au ras du sol et qui résiste à toutes les mutilations parce qu'il ne veut pas mourir. Tu appelleras encore, dans le calme du crépuscule, tous les êtres par leur nom et tous te répondront, tous viendront sous ta main pour justifier le traité que les hommes ont signé, pour toi, depuis le commencement des âges. »

TABLE

LES PLAISIRS ET LES JEUX

CHAPITRE PREMIER

Où seront présentés le Cuib, le Tioup et quelques comparses . . . 9

CHAPITRE II

Entièrement consacré aux plaisirs et aux jeux 24

CHAPITRE III

Qui traite des grandes expériences 50

CHAPITRE IV

Qui concerne l'épreuve des passions, des vertus, et quelques autres petites choses 77

CHAPITRE V

Heureusement fort bref, car il n'est ni plaisant ni joyeux 99

CHAPITRE VI

Où seront étudiés les mœurs et les sentiments des comparses . . . 109

CHAPITRE VII

Qui n'est ni une conclusion ni un adieu 131

LES ÉRISPAUDANTS 145

MON ROYAUME

L'OUBLI 157
MÉNAGERIE 158
NOURRITURES 160
MON ROYAUME 161

FABLES DE MON JARDIN

I. — LE JARDIN DE CANDIDE 189
II. — RÉVEIL DE BOOZ 190
III. — LA FOURMILIÈRE ABANDONNÉE 191
IV. — LE SOURNOIS 192
V. — LES CONFITURES 193
VI. — CHOIX D'UNE SÉPULTURE 194
VII. — NÉCESSITÉ DU VOYAGE 195
VIII. — GOUVERNEMENT D'UN JARDIN 196
IX. — FERMETÉ DES CARACTÈRES 199
X. — APOLOGIE POUR LA PERFECTION 200
XI. — JE LES AI VUS, CES DEUX CERISIERS 201
XII. — FOULES DE NEW-YORK 202
XIII. — LAMENTATIONS DU VIEUX POTEAU DE BOIS 203
XIV. — NAUFRAGE AU PORT 204
XV. — LE CHEVAL AUX YEUX BRUMEUX 204
XVI. — LA QUERELLE DES GÉNÉRATIONS 205
XVII. — RÈGLE DE L'ABSTINENCE 209
XVIII. — POMONE 210
XIX. — RÉBELLION DES BETTERAVES 210
XX. — DANGER DE L'ÉDUCATION ANGLAISE 211
XXI. — CONVOLVULUS, DIT BELLE-DE-JOUR 212
XXII. — LE PLANTEUR PRÉSOMPTUEUX 213
XXIII. — UNE PERTE IRRÉPARABLE 214
XXIV. — TUER 215
XXV. — LES INCORRIGIBLES 216
XXVI. — DICK, OU LE SENTIMENT DU DEVOIR 217
XXVII. — UN MÉTIER MÉLANCOLIQUE 218
XXVIII. — CHASSE AU RAT 219
XXIX. — CAS DE FORCE MAJEURE 220
XXX. — RÊVERIES DU PHILOSOPHE 221
XXXI. — FORCE DE L'EXEMPLE 222
XXXII. — LE PIQUE-ASSIETTE FORMALISTE 222
XXXIII. — L'OREILLE DU MAITRE 223
XXXIV. — L'ABEILLE ET L'ARAIGNÉE 224
XXXV. — ANGOISSE DANS LA MULTITUDE 225
XXXVI. — LEÇON TIRÉE D'UNE CHATTE 225
XXXVII. — LA JEUNE MALADE 226

XXXVIII. — DICTÉE NOSTALGIQUE 227
XXXIX. — NOUS AUTRES, CIVILISATIONS. 227
XL. — SAISONS 228
XLI. — BILLET D'INVITATION 229
XLII. — L'ANCIEN SOLDAT. 229
XLIII. — ÉLÉONORE, OU L'AMIE CONSTANTE 234
XLIV. — RÈGLE DE L'ÉQUILIBRE 234
XLV. — PLAIDOYER POUR LES CANCRES. 235
XLVI. — LES YEUX DE L'AMOUR 236
XLVII. — LA CITÉ AU PÉRIL DE L'ABIME. 236
XLVIII. — BÉNÉFICE DE L'ADVERSITÉ. 239
XLIX. — PROMENADE SENTIMENTALE, OU LES CADEAUX VERDOYANTS. 240
L. — LES RÉPUBLIQUES LÉGENDAIRES 241
LI. — L'INFIDÈLE. 245
LII. — BREF DIALOGUE SUR LES VERTUS. 245
LIII. — LOUANGE DES LIEUX COMMUNS. 246
LIV. — LES SOUFFRANCES DE L'EXIL. 250
LV. — LES MESSAGÈRES 250
LVI. — LE SPÉCIALISTE, LE PHILOSOPHE ET LE PROPHÈTE. 252
LVII. — LES ROUTES HEUREUSES. 255
LVIII. — PROPOS DE ROUTE 256
LIX. — DÉTOURS DE LA VERTU 257
LX. — RÈGLE DE LA PROSPÉRITÉ 257
LXI. — LA TROMPETTE DE L'ANGE. 258
LXII. — LA NUIT DU 4 AOUT 259
LXIII. — AMERTUME DU SUCCÈS 260
LXIV. — LA CHÈVRE EN PRIÈRE 261
LXV. — LE MÉPRIS DES BIENS TEMPORELS 261
LXVI. — TROIS PROVERBES. 262
LXVII. — MUSIQUE DU MONDE 263
LXVIII. — LA TOMBE ABANDONNÉE. 264
LXIX. — LA COLLINE ET LA RIVIÈRE 264
LXX. — L'IMPERTINENTE 265
LXXI. — LE POÈTE ET LE LION 266
LXXII. — L'INGÉNIEUSE BOUQUETIÈRE 267
LXXIII. — PHILOSOPHIE DU POUVOIR. 267
LXXIV. — ALICE ET LES VIEILLARDS. 268
LXXV. — L'ÉCORNIFLEUR SCRUPULEUX. 269
LXXVI. — LES PETITES COMPENSATIONS. 270

LXXVII. — L'AMATEUR DE FABLES 271
LXXVIII. — COMMANDEMENTS DU JARDIN 271
LXXIX. — PROJETS POUR UNE AUTRE VIE. 272
LXXX. — CONCERTO POUR LE VENT DU SOIR 272

LE BESTIAIRE ET L'HERBIER

I. — PSAUME MISERERE 277
II. — GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ALTISES. 278
III. — ÉMINENTE VERTU DE LA VIE 279
IV. — SOLITUDE AU FOND DE L'ABIME 280
V. — PROPHÉTIE D'AVANT L'AURORE 281
VI. — UN REDOUTABLE ALLIÉ 281
VII. — LADY MACBETH A LA LOUPE. 282
VIII. — LE CARTÉSIEN MALCHANCEUX 283
IX. — LA DANSE DE L'ADORATION 283
X. — LA MUSICIENNE IRRITÉE. 284
XI. — APOSTROPHE A SANSON 285
XII. — L'APOTRE 285
XIII. — LA TRIOMPHANTE 286
XIV. — LAUDATOR TEMPORIS ACTI 286
XV. — L'ÉCOLE DES PRODIGUES. 287
XVI. — BERTRAND ET RATON 288
XVII. — DUC DE CLARENCE ET C^ie^ 288
XVIII. — SPLENDIDE ISOLEMENT 289
XIX. — LE CATÉCHISME DES DICTATEURS. 290
XX. — FRAGMENTS D'UNE VIE DE BLACK 291
XXI. — ANTICIPATION 294
XXII. — LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI !. 294
XXIII. — L'ÉCOLIER DE BERGSON 295
XXIV. — GARDIEN DU HAREM 295
XXV. — PROPOS SUR LE SEUIL. 296
XXVI. — MAGIE DES HORMONES 297
XXVII. — HYPERTÉLIE 298
XXVIII. — DIVERS EFFETS DE L'AMNISTIE. 299
XXIX. — UN POINT DE GRAMMAIRE. 300
XXX. — LE CHAT DANS LA MAISON. 301
XXXI. — PARADOXE DE L'ESPÉRANCE 301
XXXII. — ÉVOLUTIONS FAVORABLES DU SENTIMENT DE L'AMOUR 302

XXXIII. — LE VOL DU PAPILLON 302
XXXIV. — CONSEIL A L'ÉTERNEL CHERCHEUR 303
XXXV. — PROPOS SUR L'ART DE PLAIRE 303
XXXVI. — L'EXPÉRIENCE DU SAVOIR ET DES VERTUS . . . 305
XXXVII. — L'APPRENTI SORCIER 306
XXXVIII. — LA GRANDE COMÉDIENNE 306
XXXIX. — LES MENUS PROFITS DE LA CONTREBANDE. . . . 307
XL. — LE MONDE SANS EXCUSE 307
XLI. — LES PYRAMIDES INVISIBLES 308
XLII. — L'ESPRIT DES LOIS 309
XLIII. — L'ESSOR DU POÈTE 312
XLIV. — L'INTRAITABLE 312
XLV. — JARDINS. 313
XLVI. — LA GÉNÉROSITÉ DU PAUVRE 316
XLVII. — NOUVELLES DU PARADIS. 316
XLVIII. — L'OISEAU MIGRATEUR 317
XLIX. — REFUS D'ÉVASION. 318
L. — CIMENT ARMÉ 318
LI. — LE PIGEON VOYAGEUR. 319
LII. — REPOS, MON VAIN PROJET. 320
LIII. — L'AMATEUR DE CHARITÉ. 320
LIV. — LA BLESSURE. 321
LV. — LES VASES COMMUNICANTS. 322
LVI. — VAINS PRÉPARATIFS. 322
LVII. — LE SIÈCLE DE VOLTAIRE. 323
LVIII. — LA CITADELLE MAL GARDÉE 324
LIX. — LA GUÉRISON DE JÉRÉMIE. 324
LX. — ÉLECTION DE L'ÉPREUVE 325
LXI. — L'ODEUR DU MONSTRE. 325
LXII. — LES CHOSES 326
LXIII. — LE LOYER DE LA CONFIANCE. 326
LXIV. — LA COUPE DE CRISTAL. 327
LXV. — LE SENTIMENT DE LA PATRIE 328
LXVI. — Ô MON PAYS 329
LXVII. — COMPLAINTE DU VIEUX PORTEFAIX 331
LXVIII. — RÉCOLTE PANACHÉE. 332
LXIX. — LE FANTÔME DE JEAN-JACQUES 332
LXX. — LES SAINTES RACINES 337
LXXI. — LE PETIT COURAGEUX. 338
LXXII. — UN MOUVEMENT D'ÉMANCIPATION. 338

LXXIII. — EXPLICATION RUSTIQUE 339
LXXIV. — SANS DÉFIANCE 339
LXXV. — MORALE RÉALISTE 340
LXXVI. — LES FONDATEURS D'EMPIRE. 341
LXXVII. — LES AMBITIEUSES CHATIÉES. 341
LXXVIII. — ICARE. 342
LXXIX. — LES VISITEURS MYSTÉRIEUX. 342
LXXX. — LES DESTINÉES ÉTERNELLES 343
LXXXI. — L'ABONDANCE INATTENDUE 344
LXXXII. — FÉROCITÉ ROMANTIQUE. 345
LXXXIII. — MORT ET RÉSURRECTION 346
LXXXIV. — L'ARBRE.. 347
LXXXV. — L'IMMORTALITÉ FRAGILE 350
LXXXVI. — LE FIL DE L'ÉTERNITÉ. 351
LXXXVII. — UNE QUESTION POUR LES BOTANISTES 352
LXXXVIII. — ÉCONOMIE DIRIGÉE 353
LXXXIX. — ILE-DE-FRANCE. 353
XC. — LES AMBITIONS DÉRISOIRES. 358
XCI. — BEAUTÉS DE LA MODÉRATION. 358
XCII. — LE PARFUM DÉCHU 359
XCIII. — LE ROSSIGNOL. 359
XCIV. — LE CHEMIN SANS ISSUE. 360
XCV. — LES FLEURS QUI NE SAVENT PAS MOURIR . . . 361
XCVI. — ALLÉGEMENTS CONFIDENTIELS. 361
XCVII. — SOURIRE DANS LA DISETTE 362
XCVIII. — GRACE POUR LE VIRTUOSE 363
XCIX. — HOMMAGE A DANIEL HUET 364
C. — ORDONNANCE DU MONDE. 365
CI. — ROSE DES VENTS 365
CII. — L'ESPRIT D'A-PROPOS. 366
CIII. — L'INSURRECTION DES HUMBLES 367
CIV. — LES INCOMPRIS. 367
CV. — L'ARISTOCRATE.. 368
CVI. — CHANT DE L'OMBRE ET DES NUAGES. 369
CVII. — LA NOUVELLE APOCALYPSE. 369
CVIII. — RETRAITE DANS L'ALLÉE VERTE. 371

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 NOVEMBRE 1950
PAR L'IMPRIMERIE LAHURE
A PARIS, POUR LE MERCVRE
DE FRANCE

Reliure Roger Boiv.

FEUILLET DE CIRCULATION

DATE DUE

FEV 14 1970			
AVR 14 1970			
AVR 14 1970			
JUIL 20 1971			
OCT 23 1971			
OCT 30 1970			
AOUT - 1 1972			
8 SEP 1972			

(3-3-329)

844.99
D

348148